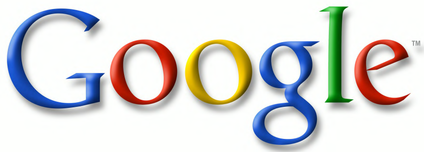


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

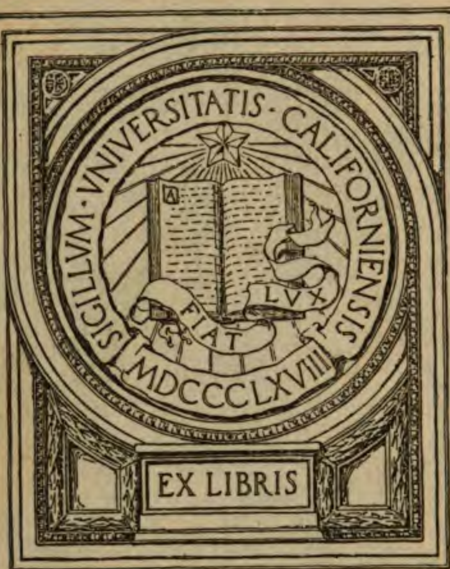
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


UC-NRLF
$B 317 514

Digitized by Google



813k
M334

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

10

LE ROMAN D'UNE GRANDE AME

LAMARTINE

PAR

MARGUERITTE-MARIE

Quatrième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

LE ROMAN D'UNE GRANDE AME

LAMARTINE

Digitized by Google

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

MARGUERITTE MARIE

LE ROMAN D'UNE GRANDE AME

LAMARTINE

Je te consacre Mireille.
C'est mon cœur — c'est mon âme,
C'est une grappe de raisin de Crau
Qu'avec tout son feuillage
T'offre un paysan.

MISTRAL.



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Digitized by Google

Copyright 1920 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Digitized by Google

AU TENDRE ET PIEUX SOUVENIR

DE

MICHEL ANGOT

A

MARIE-ROSE ANGOT ET A HERVÉ ANGOT,

DE MONCUIT

Ce livre est dédié.

Château de Moncuit (Manche), 24 juin 1920.

462080

Digitized by Google

LA SAÔNE

Rivière bourguignonne à l'eau calme hésitante,
Ar-ar des anciens jours souriant aux débris,
Je t'aime, et ta beauté m'apaise et me contente,
Je suis né près de toi dans un humble logis.
Je connais dans ton lit plus d'une île chantante
Où ruminent le jour les grands bœufs accroupis,
Tu coules lentement, mais ton onde constante
Traverse des vallons pleins de ceps et d'épis.

Jean GOUJON.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

LE ROMAN D'UNE GRANDE ÂME

LAMARTINE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

La famille. — Louis-François de Lamartine. — Les ancêtres. — Le chevalier de Prat. — Le chapitre de Salles en Beaujolais. — Alix des Roys. — L'orage révolutionnaire. — La famille de Lamartine pendant la Terreur.

Est-ce la vérité qui m'invite à le dire
Ou le penchant secret qu'inspire l'air natal?
Rivages de la Saône, on ne voit rien d'égal
    A vos merveilles que j'admire;
En parcourant des yeux un si charmant séjour,
    Je ne puis m'ôter de l'idée
Que la vieille nature en ces lieux s'est fardée
    Pour nous donner de l'amour.

C'est par ce huitain à la grâce quelque peu lointaine et fanée que le chevalier de Sennecey chantait son pays natal. Poète et valet de chambre du roi dans le

Digitized by Google

somptueux Versailles, son souvenir allait à sa vieille province; il la célébrait en vers et en prose cette patrie, « mère des beaux esprits ». Il nous apprend qu'il est de Mâcon, « ville toujours fidèle à l'ancienne religion, toujours dévouée au service de ses rois, toujours obéissante à leurs ordres, où le sang est aussi doux qu'il est beau, où les dames ont de la politesse et les hommes de la valeur et qui a fourni à l'État, pendant le glorieux règne de Louis le Grand, un aussi grand nombre de braves officiers qu'aucun royaume de pareille grandeur » et, ajoute ingénument l'aimable chevalier : « Je souhaite avec passion que mon ouvrage dure assez et mérite assez l'estime publique pour perpétuer le nom de mon pays avec le mien. Fasse le ciel, comme je tiens à l'honneur d'être né à Mâcon, Mâcon n'ait point à rougir de m'avoir donné la naissance. »

La ville de Mâcon, sans doute, serait restée dans un demi-jour bien obscur si elle n'eut eu que le chevalier de Sennecey pour l'illustrer, mais un siècle plus tard, dans une de ces familles « de braves officiers, dévoués au roi, où le sang est aussi doux qu'il est beau », un enfant naissait qui, lui, devait apporter à sa ville natale la gloire, l'honneur; et célébrer sa douce patrie en des vers qui eussent fait tressaillir d'aise et pâmer d'orgueil le chevalier de Sennecey s'il eût pu les entendre.

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie!
Dans son brillant exil, mon cœur en a frémi.
Il résonne de loin dans mon âme attendrie
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Le 21 octobre 1790, dans une petite maison de la rue des Ursulines, tout au haut de la ville, dans le quartier habité par la noblesse et la haute bourgeoisie, venait au monde Alphonse de Lamartine. Cette maison de la rue des Ursulines attenait par les cours à l'hôtel de la

Digitized by Google

famille de Lamartine, situé rue Croix-Saint-Girard (1); il était habité alors par Louis-François de Lamartine son grand-père, et par sa grand'mère, Jeanne-Eugénie Dronier de Prat, fille de messire Claude-Antoine Joseph Dronier de Prat, écuyer, conseiller honoraire au parlement de Besançon, seigneur du Villars, de Prat et autres lieux, et de Cécile-Eugénie Dolard, dame du Taillac.

Sa naissance y était accueillie joyeusement, surtout par l'aïeul, haut et puissant seigneur de Monceau, Milly, Péronne, Urcy, Champagne, la tour de Mailly, Poissot et autres lieux. Il pouvait s'écrier, comme le patriarche Siméon : « *Nunc dimittis servum tuum* : Seigneur, vous pouvez laisser aller en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu mon Sauveur. » Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, il voyait, en effet, le continuateur de sa race, l'héritier de ses titres, honneurs, dignités et biens, et le vieux seigneur de Monceau savait le prix que tout cet apanage de fortune, d'honneur lui avait coûté, à lui et aux siens, depuis le jour où, descendant d'un humble petit tanneur-cordonnier établi à Cluny vers 1515, Benoît Alamar-

(1) La rue Croix-Saint-Girard, devenue la rue Solon sous la Révolution, puis enfin la rue Beauderon-de-Sennecey. Le vieil hôtel ancestral des Lamartine existe encore tel qu'il était à la naissance du poète; belle demeure de province, de haute bourgeoisie ou petite noblesse, il donne une parfaite idée du milieu auquel appartenait la famille de Lamartine; il ne ressemble en rien au merveilleux hôtel du comte de la Baume-Montrevel, ni à l'hôtel d'Igé, ni même à l'hôtel de Sennecé, mais les belles salles de réception du rez-de-chaussée, le magnifique escalier de pierre pour accéder au premier étage, le grand salon avec son plafond à caissons, ses trois vastes fenêtres, ses salles à manger du premier étage et du rez-de-chaussée avec leurs fines boiseries, leur trumeaux décorés dans le genre du dix-huitième siècle témoignent du goût et de la fortune de la famille; l'extérieur, avec ses deux étages, ses six fenêtres de façade, son perron, sa porte au linteau sculpté où se voient encore enlacées les initiales L. D., Lamartine-Dronier, répond à peine à la richesse de l'intérieur.

Digitized by Google

tine (1), ses ancêtres s'étaient élevés degré par degré des rangs les plus infimes de la petite bourgeoisie à la haute bourgeoisie du pays, dans cette même petite ville de Cluny (2) où l'un d'eux (3), à la fin du seizième siècle, bourgeois influent occupant une haute charge à l'abbaye, prenait la qualité de noble, achetait pour son fils, en 1655, la charge de conseiller secrétaire du roi qui conférait réellement la noblesse à sa descendance, noblesse de robe il est vrai, mais qui, deux générations plus loin, devenait noblesse d'épée (4).

Louis-François lui-même avait apporté sa pierre à cet édifice d'honneur et de fortune. En servant loyalement sa patrie et son roi, en prenant part à la guerre de Sept ans au régiment Tallard-infanterie, il avait mérité la croix de Saint-Louis. Son mariage avec Eugénie Dronier lui avait assuré d'immenses possessions en Franche-Comté qui, jointes à celles qu'il tenait de sa famille, en faisaient l'un des seigneurs les plus en vue de sa province et, en 1790,

(1) Voir *les Origines et la jeunesse de Lamartine,* par P. de Lacretelle.

(2) Cluny, si célèbre pendant le moyen âge, dont l'église était la plus vaste du monde après celle de Rome, et dont la célèbre abbaye, à la fin du onzième siècle et pendant le douzième siècle, devint le centre de l'Église et la capitale intellectuelle de toute l'Europe. Cluny est le berceau de la civilisation moderne a dit Viollet-le-Duc. C'est en effet à Cluny, dans son abbaye et dans ses dépendances, que se formèrent la plupart des savants qui préparèrent et accomplirent la renaissance intellectuelle du douzième et du treizième siècle. L'influence religieuse et politique de Cluny au temps de sa splendeur eut à peine de bornes.

(3) Étienne Alamartine, juge mage à Cluny au seizième siècle. La célèbre abbaye était à cette époque l'une des plus richement dotées de toute la France.

(4) La famille de Lamartine, en 1672, se scinda en deux branches, la branche aînée représentée par Philippe-Étienne de Lamartine qui exerça une reprise du fief d'Hurigny et devint seigneur d'Hurigny et le premier entra dans les armes.

En 1662, Jean-Baptiste de Lamartine, son frère cadet, épousa Françoise Albert; sa femme ayant hérité de la terre de Monceau, il prit le titre de seigneur de Monceau.

Digitized by Google

il était élu membre de la noblesse mâconnaise.

Le vieux seigneur de Monceau ne se doutait pas que ce dépôt si cher à transmettre à sa postérité, la Révolution, qui devait emporter tant d'autres choses et établir le niveau entre les hommes, nivèlerait cette fortune, et que son petit-fils, aîné de sa race, ne recueillerait que les débris d'une succession amoindrie et tronquée par les partages égaux entre les enfants d'une même famille.

Mais cet amour du bien, du sol ayant appartenu aux ancêtres, Louis-François l'avait passé dans le sang à son petit-fils. Une des grandes causes de la ruine de Lamartine sera cet amour de la terre. Il rachètera entière la succession de ses parents, voudra reconstituer et augmenter l'apanage des seigneurs de Monceau, et les emprunts succéderont aux emprunts, afin de conserver « ces terres foulées par ses aïeux et arrosées de leurs sueurs ». Jusqu'à la fin d'une existence douloureuse à force de travail et de misère, il disputera son bien à ses créanciers, il défendra cette fortune. « Je défends, dira-t-il en parlant de Monceau, ce reste de la fortune de mes aïeux, de toutes mes forces, de toutes mes dettes, pour mourir au moins où mes pères sont morts. » Et cette autre parole, la seule amère sortie de ce cœur sans fiel : « Il n'y a qu'une chose que je ne pardonnerai jamais à mes concitoyens : c'est de m'avoir forcé à vendre Milly. »

Dans son vieil hôtel ancestral, le vieux seigneur de Monceau y menait une vie luxueuse mais sans faste, si on la compare à celle de certains seigneurs du Mâconnais (1) qui trouvaient moyen de dépenser 600 000 livres

(1) Tel le comte de la Baume-Montrevel, dont le père, Nicolas-Auguste de la Baume, marquis de Montrevel et maréchal de France (1646-1716), avait fait construire à Mâcon, sur les bords de la Saône, le magnifique hôtel que l'on y voit encore. Avec ses balcons, ses guirlandes de pierre en festons, sa longue et

Digitized by Google

dans leur province en chasses, en festins et dans les plaisirs de cette société charmante du dix-huitième siècle qui faisait dire à Talleyrand, se souvenant de l'abbé de Périgord : « Qui n'a pas vécu au siècle dernier n'a pas connu la douceur de vivre. »

S'il se plaisait à Mâcon, Louis-François lui préférait encore Monceau, bien depuis longtemps dans sa famille (1).

C'était une belle résidence de gentilhomme, sur la grande route de Cluny; on y accédait par une longue avenue plantée de noyers séculaires; de la terrasse, la vue était belle et étendue, d'abord sur Prissé, sur ses vignes, la Grosne, la Saône avec son double rang de peupliers, puis, comme fond de tableau, les Alpes lointaines.

Avec son peuple de vignerons, ses pressoirs, elle annonçait une certaine opulence. Le vieux gentilhomme y avait formé une belle et intéressante bibliothèque dont chaque volume était timbré à ses armes, fait construire une salle de spectacle; il aimait le monde et y réunissait pendant la belle saison la société distinguée du pays. Homme du monde, il faisait les honneurs de sa belle résidence avec une grâce et une courtoisie parfaites, rappelant le capitaine qui avait si galamment combattu à Fontenoy.

belle façade du dix-huitième siècle, il représentait l'une des plus belles demeures de la province. (Cet hôtel est devenu l'hôtel de ville de Mâcon, le musée y est installé. L'hôtel du marquis d'Igé est aussi devenu le palais de justice et l'hôtel de Sennecé est occupé par l'Académie de Mâcon.)

(1) Le château fut construit en 1648 par Philippe Moisson. Le 17 avril 1662, Jean-Baptiste de Lamartine, fils cadet d'Étienne Alamartine (Alamartine, origine roturière du nom), né en 1640, épousa Françoise Albert, fille d'Abel Albert, conseiller du roi, et de demoiselle Moisson. C'est par cette alliance que la terre de Monceau entra dans la famille. Par suite de la mort d'Abel Albert, sa sœur Françoise, femme de Jean-Baptiste, hérita de Monceau. Louis-François de Lamartine, aïeul du poète et petit-fils de Jean-Baptiste, hérita de ce bien.

Digitized by Google

Il était entouré de ses six enfants et vivait au milieu d'eux dans l'attitude froide et hautaine des chefs de famille d'autrefois, leur inspirant une affection déférente et respectueuse excluant un peu la tendresse; cette attitude sévère s'adoucissait cependant pour son fils aîné, auquel allaient toutes ses prédilections; il les méritait, du reste, par sa droiture, ses sentiments élevés, son bon sens, son intelligence haute et éclairée, et par les services qu'il lui rendait en l'aidant à gérer cette grande fortune un peu négligée peut-être. Il aimait les sciences exactes; d'esprit positif, il devint membre de l'Académie de Mâcon et en relations avec tout ce que la ville contenait d'hommes éminents et distingués.

Le second fils, Jean-Baptiste-François, entré dans les ordres, était vicaire général à Mâcon, suivant les traditions de la famille qui, de temps immémorial, donnait des serviteurs au trône, des prêtres à l'autel, des religieuses au cloître.

Le troisième était le chevalier de Prat; Pierre de Lamartine, entré au service du roi dès l'âge de seize ans, était officier au régiment Dauphin cavalerie; il fut nommé capitaine et beaucoup plus tard reçut la croix de Saint-Louis, seule ambition des gentilshommes de province : « Il ne devait jamais se marier, c'était la règle du temps, il devait vieillir dans le grade de capitaine, puis, dans un âge plus avancé, pourvu d'une petite pension du roi et d'une légitime plus mince encore, végéter dans une chambre haute de quelque vieux château de son frère aîné, surveiller le jardin, chasser avec le curé, dresser les chevaux, faire la partie de tric-trac ou d'échecs avec les voisins, complaisant né de tout le monde, et achevant ainsi sa vie, inaperçu, sans biens, sans femme, sans postérité, jusqu'à ce que la maladie et les infirmités le reléguassent du salon dans la chambre nue où pendaient au mur son

Digitized by Google

casque et sa vieille épée, et qu'on dît un jour dans le château : le chevalier est mort (1). »

Tel devait être le sort du chevalier de Lamartine, si l'état maladif de son frère ne l'avait changé en le désignant à sa famille même pour continuer la race, malgré les révoltes de la mère qui trouvait « monstrueux de marier un chevalier » (2).

Cette triste destinée, il l'avait acceptée avec résignation, et dans l'humble et déférente demande adressée au roi pour obtenir un brevet de sous-lieutenant dans le régiment Dauphin-cavalerie : « il ose espérer, dit-il en finissant, qu'on lui accordera cette grâce en considération de ses pères et parents qui ont sacrifié une partie de leur vie et de leur fortune au service du Roy, auquel, étant cadet de famille, il se propose lui-même de sacrifier avec zèle sa vie (3). »

Des trois filles, Mlle Charlotte de Lamartine était l'aînée; c'était la préférée de la mère, elle lui rendait cette affection en soins touchants, en prévenant ses moindres désirs, elle ne voyait rien en dehors de Dieu et sa mère, elle passait sa vie au pied des autels, pâle, inexistante : « C'était la figure de la contemplation. »

La seconde était Mlle de Monceau, dont l'intelligence ne s'était pas développée, « personne restée dans une demi-enfance », dit Lamartine.

Enfin la troisième : Suzanne, comtesse du Villars, nature prime-sautière, intelligente, ouverte et droite, avec un cœur chaud et dévoué à sa famille, prête à rendre service à tous, mais desservie par une viva-

(1) Voir *Confidences.*
(2) *Les Origines et la jeunesse de Lamartine,* par P. de Lacretelle.
(3) Pour entrer au chapitre de Salles, les postulantes étaient tenues de justifier de huit quartiers de noblesse du côté paternel et de trois du côté maternel. Pour entrer au chapitre de Remiremont, elles devaient justifier de soixante-quatre quartiers de noblesse.

Digitized by Google

cité d'esprit qui, si elle ne lui aliénait pas les cœurs, lui enlevait parfois les sympathies.

Elle passait six mois d'hiver dans l'hôtel de son père qu'elle égayait de son esprit et de sa jeunesse, les six autres mois d'été dans son chapitre de Salles en Beaujolais où après avoir fait « ses preuves », c'est-à-dire justifié de huit quartiers de noblesse, elle était entrée en 1771 à contre-cœur et en protestant contre ce célibat forcé.

Salles en Beaujolais, à quelque distance de Villefranche, avait un chapitre de chanoinesses, dont à l'heure actuelle les béguinages des Flandres nous donnent assez bien l'idée; c'était la vie du cloître avec ses exigences, sa règle, mais adoucie cependant en faveur de ces jeunes personnes habituées à toutes les douceurs de la vie agréable et facile. Les prières, les chants pieux, les méditations alternaient avec les lectures, les conversations. Les arts, le dessin, le clavecin et même la danse ou les leçons de maintien étaient aussi cultivés et par leur étude enlevaient toute austérité à ces cloîtres. Les chanoinesses pouvaient y recevoir leur famille, père, mère, frères, sœurs, cousines et cousins; elles pouvaient également, chacune dans sa maison, y recevoir les chanoinesses leurs amies.

On devine les jolis romans d'amour ébauchés dans ces salons, sous les yeux indulgents de la prieure ou de l'abbesse.

Ces éducations demi mondaines, demi monastiques, préparaient ces jeunes filles, en général pauvrement dotées, à toute éventualité. Si un hasard heureux ne les favorisait pas, elles restaient dans leur chapitre, y continuant dans leur âge mûr et dans leur vieillesse la vie dont elles avaient pris les habitudes. Si elles étaient distinguées par quelque gentilhomme de l'entourage de leurs amies, elles quittaient joyeusement leur retraite et prenaient leur place dans le monde à

Digitized by Google

laquelle leur éducation parfaitement mondaine les avait préparées et dont elles faisaient la grâce et l'ornement.

Suzanne de Lamartine, dans la petite maison, entourée de son jardin, que son père lui avait fait construire, aimait à y recevoir; sa conversation agréable et enjouée lui attirait des amitiés. Elle y donnait notamment l'hospitalité à une jeune chanoinesse : Alix des Roys, nouvellement arrivée et dont le jeune âge et la timidité avaient trouvé en elle un guide et une protection.

Fille d'un intendant des finances du duc d'Orléans (1), dont la mère était sous-gouvernante des enfants de ce prince, Alix des Roys avait dû aux bontés du duc (2) son entrée au chapitre de Salles. Elle passa dans cette calme retraite de douces heures de jeunesse et dut se rappeler souvent ces années qui avaient passé si vite pour elle, de ses amitiés anciennes et surtout de l'entrée dans sa vie, du chevalier de Lamartine.

Trente ans plus tard, voyant des bords de la Saône le couvent où elle avait passé ses années d'heureuse jeunesse, elle écrivait : « J'éprouvais encore de douces émotions en revoyant ce charmant Beaujolais où j'ai passé une jeunesse si heureuse; mille souvenirs se succédaient rapidement dans ma pensée ou plutôt dans

(1) Jean-Louis des Roys, son père, était fils de Claude des Roys, avocat au parlement de Grenoble; il fit ses débuts à ce barreau et, ayant acquis quelque réputation, il s'installa à Lyon en 1750. Bientôt sa notoriété devint suffisante pour qu'il reçût des lettres de bourgeoisie; en 1764, il fut échevin de la ville, puis premier échevin en 1767. Ce fut à ce moment qu'il résigna ses fonctions pour d'autres infiniment plus importantes : l'intendance des domaines du duc d'Orléans. Voir *les Origines et la jeunesse de Lamartine*, par P. de Lacretelle.

(2) Le duc d'Orléans, comte de Beaujolais, avait la nomination d'un certain nombre de dames au chapitre de Salles qui dépendait de son duché.

Digitized by Google

mon cœur, car c'est là que presque tous les moments de ce temps sont gravés. Je me voyais, de quinze à vingt ans, simple, jolie, fraîche, plaisant à tout le monde (1). »

C'est dans le salon de la chanoinesse du Villars, sa sœur, que le chevalier, dans une visite à Salles, vit la jeune fille. Le portrait, que nous a tracé Lamartine de sa mère à seize ans, explique suffisamment le charme qui résidait en elle : « J'ai encore un portrait d'elle à cet âge, dit-il; elle est représentée dans son costume de chanoinesse-comtesse. On voit une jeune personne grande, élancée, d'une taille flexible, avec de beaux bras blancs sortant, à la hauteur du coude, des manches étroites d'une robe noire. Sur la poitrine est attachée la petite croix d'or du chapitre (2); par-dessus ses cheveux noirs tombe et flotte des deux côtés de la tête un voile de dentelles moins noires que ses cheveux; sa figure, toute jeune et toute naïve, brille seule au milieu de ces couleurs sombres. Le temps a un peu enlevé de la fraîcheur du coloris, mais les traits sont aussi purs que si le pinceau du peintre n'était pas encore séché sur la palette. On y retrouve ce sourire intérieur de la vie, cette tendresse intarissable de l'âme et du regard, et surtout ce rayon de lumière, si serein de raison, si imbibé de sensibilité, qui ruisselait comme une caresse éternelle de son œil un peu profond et un peu voilé par la paupière, comme si elle n'eût pas voulu

(1) Manuscrit de Mme de Lamartine.

(2) Cette croix était émaillée de blanc et vert à huit pointes égales, les flammes en or, ornée de quatre fleurs de lis, une dans chaque angle, surmontée d'une couronne de comte et ayant au centre un médaillon qui représentait saint Martin, patron du prieuré, avec ce titre : Comtesse de Salles, et sur le revers une médaille représentant la Sainte Vierge ave cette légende : *Virtutis nobilitatisque, decus*. Les chanoinesses de Salles portaient cette croix d'or suspendue par un ruban violet liséré d'or, elles avaient le titre de chanoinesses-comtesses (*la Jeunesse de Lamartine*, par M. Reyssié).

Digitized by Google

laisser jaillir toute la clarté et tout l'amour qu'elle avait dans ses beaux yeux... »

L'impression que produisit sur le chevalier de Lamartine cette beauté, toute de physionomie et d'expression, fut profonde. Il aima, il fut aimé. Après bien des difficultés, bien des obstacles de famille surmontés, le contrat fut signé le 4 janvier 1790 à Lyon et ils s'unirent le 7 janvier en l'église d'Ainay, en cette même ville (1).

Le chevalier de Prat avait trente-huit ans, la jeune Alix des Roys vingt-deux ans, ils étaient riches d'amour, de bonheur, d'illusions. Quant à la fortune des jeunes époux, elle était plutôt modeste. Le chevalier avait reçu en apport la terre de Milly, toute en vignes, avec une modeste maison dans le village, le revenu pouvait en être évalué à un millier d'écus. La jeune fille apportait quelques meubles et bijoux et une somme de 50 000 francs qui n'étaient pas encore versés en 1810. Le peu de fortune de Mlle des Roys avait seul été la cause du retard de son mariage avec le chevalier, les mariages avec des filles peu ou point dotées n'étant point dans les traditions de la famille de Lamartine, mais on escomptait pour l'avenir la haute situation des des Roys, leur crédit auprès du duc d'Orléans (2).

Les jeunes époux passèrent les premiers mois de leur bonheur dans cette petite maison de la rue des Ursulines, joignant par les cours l'hôtel familial. C'est là que vint au monde leur premier né, Alphonse de Lamartine.

La légende veut que le lendemain de sa naissance, l'enfant prédestiné à porter si haut le nom de Dieu fut présenté aux religieuses ursules dont la sœur de son aïeul, Mme de Luzy, était supérieure; déposé dans ses

(1) Voir *la Jeunesse de Lamartine*, par Reyssié.
(2) Voir *les Origines et la jeunesse de Lamartine*, par P. de Lacretelle.

Digitized by Google

langes sur l'autel de la Vierge et consacré à Dieu au milieu des cantiques et des prières dans la fumée des encens (1).

L'hiver passé, le jeune ménage s'installa à Milly, le chevalier s'y plut : « Patriarche et militaire, c'était tout l'homme. La chasse, les bois quand il était de semestre dans sa province, le reste de l'année son régiment, les règlements scrupuleusement suivis et observés et ennoblis par l'enthousiasme de la vie de soldat. »

Pour la jeune femme, la transition entre Saint-Cloud où elle résidait les hivers et Milly fut brusque, elle qui, suivant le chevalier de Bonnard, poète du duc de Chartres :

Aimait la bonne compagnie,
La musique, la comédie,
Soutenait par le clavecin
Un son de voix très argentin.

(1) Acte de baptême de Lamartine (*Souvenirs et documents. Centenaire de Lamartine*, par M. Lex) :

« Le 22 octobre 1790 a été baptisé Alphonse-Marie-Louis de Lamartine, né d'hier, fils de Pierre de la Martine, capitaine de cavalerie au régiment Dauphin, et de Françoise-Alix des Roys, son épouse. Le parrain a été Louis-François de la Martine, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, cy devant élu de la noblesse du pays et comté de Maconnais, seigneur de Monceau et autres lieux, demeurant en cette paroisse, ayant paternel malade et représenté par son fils aîné, cy devant officier de la maison militaire de Sa Majesté, seigneur de Monculot, Urcy et autres lieux, résidant en cette paroisse, et la marraine : dame Marguerite Gavault, cy devant gouvernante des princes de la maison d'Orléans, épouse de Jean-Louis des Roys, cy devant écuyer, seigneur de Rieux et autres lieux, résidant ordinairement à Paris.

« Qui ont signé avec le père :

« Gavault des Roys, Lamartine fils, Lamartine père, Lamartine du Villars, Rambuteau (le futur préfet de la Seine, âgé de dix ans et qui, suivant les traditions locales, tenait le cierge au-dessus de la tête du nouveau-né), de Ruilly,

« Fossard, curé. »

Digitized by Google

Jugeait les Baulard, les Bertin,
Connaissait les moindres nuances
Et l'effet et les différences
Des poufs, des chapeaux de satin (1).

Elle aimait en effet la société, et instruite, lettrée, elle goûtait tout le charme des conversations fines et déliées qu'elle entendait dans le salon de sa mère, centre d'une société de gens d'esprit, parmi lesquels elle se rappelait avoir vu Jean-Jacques Rousseau et surtout Voltaire, appuyé sur sa longue canne, dont le souvenir lui était resté très net dans l'esprit.

Ces souvenirs auraient pu attrister pour elle cette vie retirée à la campagne, dans cette rustique maison de Milly où rien ne rappelait les splendeurs du Palais-Royal et de Saint-Cloud; mais l'amour qu'elle éprouvait pour son mari, pour ses enfants, la consolait de toutes les privations mondaines : « Mon père, dira lui-même Lamartine, était digne par son extérieur de s'attacher le cœur d'une femme sensible et courageuse. Il n'était plus très jeune, il avait trente-huit ans. Mais pour un homme d'une forte race qui devait mourir jeune de corps et d'esprit à quatre-vingt-dix ans, avec toutes ses dents, tous ses cheveux et toute la sévère mais imposante beauté que la vieillesse comporte, trente-huit ans, c'était la fleur de la vie. Sa taille élevée, son attitude militaire, ses traits mâles avaient tout le caractère de l'ordre et du commandement. La fierté douce et la franchise étaient les deux empreintes que sa physionomie laissait dans le regard. »

Cet air de hauteur, de fierté : « qui ne s'adoucissait que pour moi », dira la jeune femme, fut peut-être ce qui la séduisit.

(1) Portrait de la jeune chanoinesse : *Alix des Roys*, par le chevalier de Bonnard. Voir *les Origines et la jeunesse de Lamartine*, par P. de Lacretelle.

Digitized by Google

La venue de trois enfants successifs occupa ses instants, la vie fut douce et remplie à Milly auprès de ces berceaux.

A cet humble foyer, absorbés dans leur tendresse mutuelle, ils n'entendaient point gronder au loin l'orage révolutionnaire. Cette révolution que Voltaire, dès 1764, prophétisait lorsqu'il écrivait au marquis de Chauvelin : « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'elle éclatera à la première occasion et alors ce sera un beau tapage. »

L'orage en effet approchait, violent, terrible, déchaîné, détruisant tout sur son passage, sapant les bases de la société jusque dans ses fondements; nul ne voulait l'entendre venir. Les nobles allaient rejoindre les princes. La société bourgeoise et la petite noblesse de province, les hobereaux des gentilhommières continuaient à recevoir, à jouer, à chasser dans la petite ville et dans les châteaux d'alentour, au bruit lointain d'une société croulante menaçant de sa chute ces plaisirs, ces joies, ces félicités placés au gré des événements; nul ne se doutant que la tempête enlèverait la vie, les biens de plus d'un!

On lisait peu les gazettes, le bruit paraissait devoir se faire à Paris et on en était loin. Puis, au fait, n'aurait-on pas à gagner à cet état de choses; peut-être l'abaissement de cette noblesse de cour, si arrogante, à laquelle allaient toutes les grandes charges, toutes les dignités, tous les privilèges, chacun plutôt espérait tirer un profit des événements qui se déroulaient à Paris : « Dans certains milieux royalistes, on pensait même que tout cela se terminerait par un arrêt du Parlement. »

Cependant l'émigration commençait : coup sur coup

Digitized by Google

on apprenait le départ des princes, du comte d'Artois, des Polignac-Polastron, suivis de toute la noblesse de cour, à laquelle peu à peu venait se joindre la noblesse de province, se faisant un point d'honneur de ne pas rester là ou était le roi « et de se rendre au poste assigné par l'honneur ».

Cet exode en masse vers les frontières donna à penser aux plus frivoles. On comprit que quelque chose de formidable allait se passer. Chacun s'interrogea : fallait-il répondre à l'appel des princes, était-ce vraiment là qu'était le devoir? Ou était-il de rester là, sur cette terre de France qui veut ses enfants à elle, tout à elle, à l'heure du danger?

Nul doute que ces sentiments ne s'agitèrent dans le cœur de plusieurs, mais peu écoutèrent le cri de leur conscience, les uns émigrèrent par peur, les autres pour faire comme les autres, puisque la mode s'en était mêlée; quelques-uns restèrent. Le chevalier de Lamartine fut de ceux-là, il se refusa à émigrer malgré le discrédit et le mépris attachés sur ceux qui restaient; refusant toutefois de prêter un serment qui répugnait à sa loyauté, il donna sa démission sans pour cela renoncer au service du roi.

Et pendant qu'à Worms se groupaient les régiments de l'armée de Condé, que la cour de Coblentz devenait le centre de la société de Trianon et de Versailles, que les somptueuses réceptions se succédaient dans le palais du grand Électeur, oncle des princes, la Révolution se déchaînait. Louis XVI, captif dans son palais, privé de ses appuis naturels, n'avait plus pour soutien que le dévouement obscur et la fidélité de ses gentilshommes.

Lorsqu'il apprit que les Tuileries allaient être attaquées, que la vie du roi et de la famille royale seraient en danger, le chevalier de Prat partit. Il dit adieu à sa jeune femme avec le sentiment angoissant, la pensée

Digitized by Google

de ne la revoir peut-être jamais, la laissant auprès de ses parents retirés dès les premières alertes dans leur vieux château de Péronne (1). Au 10 août avec les Suisses, il se trouva des premiers parmi ceux accourus pour défendre les Tuileries, il combattit vaillamment, risquant cent fois sa vie, il ne quitta les jardins qu'après le départ du roi pour l'Assemblée. Blessé d'un coup de fusil, il dut s'échapper et se jeter dans la Seine qu'il traversa à la nage. Il fut sauvé par le jardinier d'un de ses parents, M. Henrion de Pansey (le célèbre jurisconsulte), qui lui donna des habits avec lesquels il put s'échapper sans être reconnu.

Ne pouvant plus rien pour son roi, prisonnier de l'Assemblée, il reprit le chemin de sa demeure. Lorsqu'il y arriva, l'émeute y régnait. Une bande de paysans armés parcouraient les campagnes, pillant les châteaux, brûlant les chartriers : Cruzille, Pierreclos, Saint-Point furent particulièrement dévastés (2).

Le vieux seigneur de Monceau, réfugié à Péronne avec ses enfants, sauf son fils aîné qui avait émigré, suivait avec anxiété les événements, l'abbé venait d'être condamné à la déportation à Cayenne et leurs biens, comme tous les biens d'église, d'émigrés étaient mis sous séquestre. Le vieux gentilhomme, fort de son droit, réclama, protesta de toutes ses énergies contre ces spoliations, employant le langage du droit, de la raison, réclamant contre la procédure en cours; mais n'employant point ce langage civique dont les pères craintifs se servaient en pareille occurrence pour

(1) Le château fut construit vers le dix-huitième siècle par les moines de l'abbaye de Cluny sur l'emplacement du château de Gontran, roi de Bourgogne.

(2) Cruzille appartenait alors au comte de la Baume-Montrevel, Saint-Point était passé de l'illustre maison des Rochefort d'Ailly au marquis Henri de Castellane, et Pierreclos appartenait au comte Michon de Pierreclau qui avait épousé Mlle de la Rochetaillée de Lyon.

Digitized by Google

redemander leur fils et arracher à la guillotine une tête si chère : « Ce fils qu'un père, citoyen, vous redemande pour l'offrir encore à la République, les fiers accents de Rome et de Lacédémone retentiront encore dans son âme qui repoussera les vils complots des esclaves (1). » Rien de tout cela chez Louis-François de Lamartine. Il n'a peur de rien et ne se laisse pas intimider : « Pour ce qui regarde particulièrement mon fils, écrit-il au directoire de Saône-et-Loire, c'est en vain que j'ai demandé extrait des motifs de son arrestation ; pour tout extrait on m'a donné ces mots : « Lamartine, ex-chanoine, n'ayant pas donné de « preuves suffisantes d'attachement à la Révolution », sans date, sans signature ni rien qui donne de la force à ce vague arrêté. Si c'est sur cela que le département *instruit particulièrement*, le déporte, lui, muni de certificats de civisme, étranger au canton ; on ferait un gros volume de cet arrêté cruel (2). »

Ce langage, qui bravait les pouvoirs établis, pouvait mener le vieux seigneur dans les prisons et même sous le couteau de la guillotine. Il lui réussit. Ses biens mis sous séquestre lui furent rendus, mais on arrêta ses fils. Le chevalier fut jeté en prison dans le couvent des dames ursules de Mâcon en compagnie de tout ce qui restait de la noblesse du pays et que les prisons d'Autun, insuffisantes, n'avaient pu contenir.

Le chevalier de Prat connaissait la maison, y ayant passé d'heureuses heures d'enfance à y jouer sous la douce surveillance de sa tante, Mme de Luzy. Il se trouvait chez lui dans cette prison ; bien plus, elle faisait face à cette petite maison de la rue des Ursulines habitée par lui dans les premiers temps de son mariage.

(1) *Lettres d'une mère, épisode de la Terreur,* comte DE MAROLLES.

(2) *Les Origines et la jeunesse de Lamartine,* Pierre DE LACRETELLE.

Digitized by Google

Qui ne se rappelle de ce charmant épisode des *Confidences*, de cet échange de lettres entre la jeune femme revenue dans sa petite maison de la ville et le chevalier captif, des longues heures passées aux fenêtres, de ces réunions par les nuits sombres au moyen d'une corde tendue sur la rue d'une fenêtre à l'autre au-dessus du vide et des sentinelles en éveil, où le chevalier risquait cent fois sa vie pour quelques instants d'amour.

Cédant aux sollicitations des vieux parents, Mme de Prat (1) partit un jour pour Dijon afin d'obtenir l'élargissement de son mari et de ses frères, elle portait dans ses bras son petit Alphonse et se présenta avec lui au représentant du peuple nommé Javognes. « Il est bien beau ton enfant, citoyenne, pour un fils d'aristocrate, lui dit-il, élève-le pour la patrie et fais-en un citoyen. »

Peut-être est-ce à cette circonstance que Pierre de Lamartine et ses frères durent d'être oubliés. Dix-huit longs mois se passèrent : le 9 thermidor ouvrit les prisons. On respira. La famille de Lamartine se retrouva sans que la Révolution lui eût enlevé aucune de ses propriétés, ni un seul de ses membres. Le vieil hôtel de la rue Croix-Saint-Girard revit des soirées paisibles. Malgré les ruines amoncelées autour de soi, on retrouva quelques vieilles familles mâconnaises échappées, elles aussi, au désastre, les relations se renouèrent, mais discrètement. On vécut dans l'ombre, cherchant à se faire oublier.

Mais trop de secousses avait ébranlé la santé du vieux seigneur de Monceau : il s'endormit au soir de cette grande tempête, dans la paix d'une journée bien remplie, au milieu de ses enfants, dans l'hôtel de ses pères, infiniment plus heureux que tant d'autres, mourant loin de la patrie, dans la misère, sur les terres d'exil.

(1) La mère de Lamartine ne fut jamais connue que sous ce nom à Mâcon, à Milly, et le père de Lamartine ne fut jamais appelé autrement que : le chevalier de Prat.

Digitized by Google

CHAPITRE II

MILLY, LA MAISON. — PREMIÈRES IMPRESSIONS. — LA VIE A LA CAMPAGNE. — LA MÈRE. — LE GERME DU SENTIMENT RELIGIEUX DÉPOSÉ PAR LA MÈRE. — LA BIBLE, L'ÉVANGILE, FOND DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE. — LA VIE A MILLY, LES VOISINS. — LE JOURNAL DE MME DE PRAT.

Après la mort de l'aïeul Louis-François de Lamartine, le partage des biens commença. Lamartine rapporte qu'il fut long et épineux. L'usage, en ce temps-là, était que l'aîné d'une famille héritât seul des trois quarts des biens et que les cadets se partageassent la dernière part.

Le chevalier de Prat, malgré la loi nouvelle et dans le respect des désirs de son père, n'accepta qu'une modeste part en argent dans la succession de ses parents; cela lui permit quelques années plus tard, en 1801, d'acheter Saint-Point, puis il conserva Milly qui lui avait été constitué en dot par son père.

François-Louis, l'aîné des fils, eut indivis avec sa sœur, Mlle Charlotte de Lamartine, avec laquelle il continua à vivre, Monceau (1), Champagne, Collonges, etc.

(1) Monceau, avec ses belles dépendances, existe encore à peu près tel. La vue de la terrasse et du parterre de rosiers est étendue : au premier plan, le paysage de Prissé, les rochers de Vergisson et de Solutré; la Grosne au bas baignant les prairies; les Alpes comme fond.

L'intérieur non plus n'a guère changé, du moins depuis le temps où Lamartine l'habitait (Monceau a été vendu en 1870), la salle à manger au rez-de-chaussée ouvrant sur la terrasse, le

Digitized by Google

L'abbé, qui venait de quitter les pontons de Rochefort, reçut en partage la petite maison de la rue des Ursulines et le beau domaine de Monculot avec le château d'Urcy, en pleine forêt, sur le haut plateau de la côte d'Or, entre Dijon et Sombernon.

La chanoinesse, comtesse du Villars, se retira dans le vieux château de Péronne. Les biens immenses de Franche-Comté, le château de Prat, la terre des Amorandes, celle du Villars, la forêt du Fresnois, les usines de Morez, tout fut vendu. Les propriétés en Bourgogne furent seules conservées, et le vieil hôtel de la rue Croix-Saint-Girard (devenue depuis la Révolution la rue Solon) resta pour tous le point de réunion où l'on vint passer les hivers.

On revint à Milly. Ce retour de la famille dans la petite maison de campagne en une longue file de chars à bœufs, avec les enfants, les femmes, les paquets, le père de famille son fusil en bandoulière, ses chiens en laisse, à la tête de la petite caravane, évoque le souvenir de ces très vieux âges où l'on couchait sous la tente et où l'on vivait de la vie des pasteurs (1).

La maison avait été préparée, le printemps précédent, par le chevalier pour y recevoir sa famille et, en vue de séjours d'hiver, il y avait fait percer deux cheminées et établir un escalier en bois pour accéder à l'étage; elle était nue et vide, mais cependant elle avait dû à son apparence modeste d'être épargnée par les bandes révolutionnaires qui avaient par-

salon rouge lui faisant suite et que Lamartine préférait à la galerie-salon du premier étage. Le large et bel escalier de pierre avec sa rampe en fer forgé accédant à l'étage. Puis la longue galerie aux grosses poutres saillantes. La chapelle où, depuis 1861, le curé de Prissé disait tous les dimanches la messe à laquelle assistait Lamartine.

(Le château est actuellement la propriété de M. Virey, admirateur fervent du poète. Nulles mains plus pieuses ne pouvaient recueillir ce souvenir.)

(1) Décrit dans les *Confidences*.

Digitized by Google

couru le pays en dévastant les manoirs seigneuriaux.

De la Révolution, elle ne rappelait qu'un souvenir joyeux : les dalles du salon effritées par les sabots des paysans qui, en un jour de liesse, en avaient fait leur salle de danse : « Mosaïques du plaisir qui ne signifiaient point de colère mais seulement un peu de profanation de l'habitation seigneuriale; nous marchions dans la poussière jusqu'à ce qu'un ouvrier eût réparé grossièrement les carreaux; tous les dommages se bornaient là (1). »

La vie reprit douce et facile, de jeunes sœurs vinrent d'année en année égayer la maison.

L'enfant, dans la mémoire duquel ces souvenirs du retour à Milly restèrent si profondément gravés, commence à ouvrir sa petite âme tout étonnée et toute

(1) La maison de Milly fut construite par le trisaïeul de Lamartine au commencement du dix-huitième siècle. Voici l'acte extrait du registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Milly pour 1705 qui l'établit clairement :

« L'an de N.-S. 1705 le 15 juillet, je soussigné ay bénit la maison de M. Jean-Baptiste de Lamartine, conseiller du Roy au bailliage et siège présidial de Mâcon, à 6 heures du soir.

« *Signé* : A. DANTAN,
« Curé de Milly. »

(*Souvenirs et Documents,* par M. LEX.)

Dans le testament de Jean-Baptiste de Lamartine, aïeul de François-Louis et trisaïeul du poète, premier seigneur de Monceau, fait le 1er mars 1707, Milly figure et est attribué au fils cadet. « A notre fils Nicolas de la Martine nous donnons et léguons, pour sa part et portion de nos biens et hoirie, notre domaine, situé à Milly et lieux circonvoisins, et celui des Fortins, paroisse de Berzé la-Ville, consistant en maison garnie de meubles qui y sont présentement, caves, pressoirs, maisons et grangiers. » Dès ce moment la situation des Lamartine était solidement établie; l'hôtel familial, la maison de la rue des Ursulines, le manoir de Péronne figurent également dans ce testament; Monceau y était également entré par la mort d'Abel Albert au début du dix-huitième siècle.

Digitized by Google

neuve aux sensations du dehors : il voit, l'univers lui entre ainsi par les yeux. Il commence à comprendre; il commence aussi à aimer : sa mère d'abord, puis aussi son petit ami Claude Chanut, si doux, si serviable, qui fut la première grande affection de sa vie et dont la mort fut sa première douleur.

Vêtu grossièrement comme les enfants du village, leurs plaisirs sont les siens. A peine les volets verts de la chambre maternelle sont-ils ouverts et le soleil l'a-t-il inondée d'un jet de lumière, qu'il est debout, impatient, attendant les petits bergers de Milly dont il entend au loin les appels joyeux. Ils s'en vont tous, munis de pain, de fromage pour le repas du milieu du jour, avec leurs moutons et leurs chèvres, dévalant le long des sentiers de Milly ou remontant par le Craz vers les gorges fleuries de Bussières ou de Sologny.

Souvent ils allument, dans les froides journées d'octobre, de ces petits feux de bergers auxquels on se réchauffe les mains pendant que les châtaignes et les pommes de terre cuisent sous la cendre. Ils regardent les étincelles, le feu qui pétille, ils suivent lentement des yeux la colonne de fumée qui monte dans le ciel, les gros et lourds nuages que chassent les vents d'automne et qui prennent parfois des formes si étranges, si fantastiques qu'on dirait des montagnes dans le ciel, des villes lointaines et bizarres, ou qui, d'autres fois, se roulant en légers flocons, semblent des voiles sur une mer bleue.

Puis vient l'hiver, le décor change, Milly est sous la neige, la bise souffle âpre et dure; les portes sont closes, le village semble s'être endormi. Cependant on bat le blé, on entend le fléau retomber sur l'aire dans les granges et, dans la neige qui craque, le bruit des sabots de quelque paysanne qui apporte cuire son pain au four banal.

Parfois, au déclin du jour, déchirant les nuages, un rayon de soleil couchant illumine Berzé-le-Châtel et le

Digitized by Google

Monsard; il les colore d'une teinte rose pâle qui s'avive, prend des tons chauds et dorés et rapidement, degré par degré, rentre par des tons d'opale et de nacre dans les gris sombres et dans la nuit.

On rentre des granges et des celliers, les travaux du jour sont terminés. Dans la maison, la porte de la cuisine de campagne est ouverte. Un grand feu de sarments brille dans l'âtre; à la longue crémaillère est suspendue la marmite où bout la soupe aux raves.

A la nuit tombante chacun rentre, les vignerons, les servantes, les enfants et tous prennent place autour de la grande table de noyer. On mange lentement la soupe fumante, on boit le vin blanc doux de Prissé en mangeant les châtaignes; on cause du travail du jour, de ce que le vin vaudra comme prix et comme qualité, du nombre de tonneaux que l'on aura, enfin de toutes ces choses de la vie rurale qui prennent un intérêt si vif suivant le jour et suivant l'heure.

La veillée arrive ainsi. Chacun prend son travail du soir, les servantes rapprochent leur rouet du foyer et chargent leur quenouille, les hommes cassent les noix, tissent le chanvre, les enfants jouent avec les *chenevottes* à la clarté du creuse-yeux suspendu à la cheminée et qui éclaire moins leur travail que le feu de ceps de vigne dont les flammes projettent sur les murs de grandes ombres dansantes.

Avril vient — c'est le printemps — le clair soleil brille, le Craz si nu, si pelé, verdit légèrement, les ruisseaux dégelés déferlent plus vifs et plus joyeux en longs rubans moirés d'argent à travers les prés, les primevères bordent les talus, les buissons d'aubépines fleurissent; tout en cueillant les pervenches, on entend le coucou chanter. L'air est vif et léger.

Les oiseaux ont quitté leur retraite profonde de l'hiver, ils volent souvent deux à deux, touchent à peine le sol et s'élancent dans les airs avec des pépie-

Digitized by Google

ments joyeux, puis vont se nicher dans les arbres. C'est la saison des nids : « Aucune bestiole qu'en son jargon ne chante ou crie. » Un hymne de bonheur sort, monte de toute la terre.

Ces scènes, ces images entraient ainsi dans l'âme de l'enfant; il commençait aussi à comprendre ce que lui disait sa mère lorsqu'elle venait le matin l'éveiller avec un baiser : « Quand le soleil si gai du matin étincelait sur nos fenêtres, que les oiseaux chantaient sur les rosiers ou dans leurs cages, que les pas des serviteurs résonnaient depuis longtemps dans la maison et que nous l'attendions elle-même si impatiemment pour nous lever; elle montait, elle entrait, le visage toujours rayonnant de bonté, de tendresse et de douce joie; elle nous embrassait dans nos lits, elle nous aidait à nous habiller; elle écoutait ce joyeux ramage d'enfants dont l'imagination rafraîchie gazouille au réveil comme un nid d'hirondelle gazouille sur les toits quand la mère approche. Puis elle nous disait : « A « qui devons-nous tout ce bonheur dont nous allons « jouir ensemble? C'est à Dieu c'est à notre Père céleste. « Sans lui ce beau soleil ne se serait pas levé, les arbres « auraient perdu leurs feuilles, les gais oiseaux seraient « morts de faim et de froid sur la terre nue et vous, mes « pauvres enfants, vous n'auriez ni lit, ni maison, ni « jardin pour vous abriter et vous nourrir, pour ré- « jouir toute votre saison. Il est bien juste de le remer- « cier pour tout ce qu'il nous donne avec ce jour, de « le prier de nous donner beaucoup d'autres jours « semblables. » Alors elle se mettait à genoux devant notre lit, elle joignait nos petites mains et souvent, en les baisant dans les siennes, elle faisait lentement et à demi-voix la courte prière du matin que nous répétions avec ses inflexions et ses paroles.

« Combien de fois, les soirs d'été, en se promenant avec nous dans la campagne, où nous ramassions des

Digitized by Google

fleurs, des insectes, des cailloux brillants dans le lit du ruisseau de Milly, ne nous faisait-elle pas asseoir à côté d'elle, au pied d'un saule, et le cœur débordant de son pieux enthousiasme, ne nous entretenait-elle pas un moment du sens religieux et caché de cette belle création qui ravissait nos yeux et nos cœurs. Je ne sais pas si ces explications de la nature, des éléments, étaient bien selon la science; elle les prenait dans Pluche, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre; mais s'il n'en sortait pas des systèmes irréprochables, il en sortait un immense sentiment de la Providence et une religieuse bénédiction des miséricordes de Dieu (1). »

Qu'on se figure ces promenades soit au bord du ruisseau de Milly dans les après-midi brûlants du temps de la moisson, soit au soleil couchant à l'approche du soir, dans les vignes en fleurs; sur les pentes verdoyantes du Monsard, où la jeune mère, tout en jouant avec ses enfants, en prenant sa part de leurs plaisirs, interrompait les jeux et les rassemblant autour d'elle leur expliquait les belles histoires de la Bible.

Elle ouvrait sa bible de Royaumont, montrait les belles images et expliquait les merveilleuses histoires : la Genèse du monde, les Rois, les Juges d'Israël, la vie des patriarches, d'Abraham, le serviteur bien-aimé auquel Dieu promet une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et le sable de la mer. Ruth et Booz, cette autre scène exquise de l'Ancien Testament, l'histoire de Salomon constructeur du temple élevé à Jehovah et auquel viennent rendre hommage les rois maugrabins d'Ethiopie, d'Arabie, la reine de Saba; celle du roi David, le roi-prophète si malheureux et si touchant et dont les accents de désespoir retentissent encore dans les psaumes poignants et pathétiques.

D'autres fois, elle leur expliquait le Nouveau Tes-

(1) *Confidences*.

Digitized by Google

tament, la venue du Sauveur des hommes dans une humble étable à Bethléem; l'étoile mystérieuse que, des lointains de l'Arabie, les rois se mettent à suivre à travers des déserts de sable et qui les amène à l'enfant Dieu déposer leurs hommages et leur adoration. C'était aussi l'enfance du Christ qu'elle leur disait, humble et cachée s'il en fut, dans cette petite maison de Nazareth où Joseph exerçait la profession de charpentier. Puis la vie publique de Jésus, les années de prédication après le jeûne dans le désert.

Et voilà que sous l'éloquence chaude et enthousiaste de la mère, par delà les vignes de Milly, dans les lointains de la Judée, nimbée d'une auréole de gloire et d'harmonie, imprécise encore, la divine figure s'affine, apparaît radieuse comme le soleil du milieu des nuages, échauffant les espaces, éclairant les horizons et sur la mer de Tibériade tombent les paroles qui consolent les hommes : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et vous serez soulagés. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés »; et les foules délirantes se pressent pour entendre cette parole d'espérance que les lointains âges n'avaient point entendue.

Les hommes, les femmes s'attachent à Jésus, le suivent, vivent de sa vie, et c'est cette entrée triomphale à Jérusalem où les jonchées de palmes, de fleurs couvrent les chemins, par où doit passer le Sauveur : « Dites à la fille de Sion que voici son roi qui vient à elle plein de douceur. » Puis... l'heure sombre : Gethsémani, la sueur d'agonie, la grande angoisse de la fin ! Toutes les humiliations, toutes les souffrances, toutes les détresses ressenties et acceptées : « Mon père, que ce calice s'éloigne de moi, s'il est possible; mais que votre volonté soit faite ! » Et c'est maintenant la voie douloureuse s'ouvrant à l'homme de toutes les douleurs : le calvaire, la croix, les souffrances embras-

Digitized by Google

sées dans un élan enthousiasmé d'amour immense et infini pour l'humanité!

Voilà l'éducation profondément chrétienne que donnait Mme de Lamartine à ce fils, l'élu de son cœur; aussi le sentiment religieux intense qu'elle lui inspire remplira-t-il son œuvre entière. L'enfant s'habituera à voir tout à travers la nature, sa mère et Dieu : la mère aura su lui rendre cette présence divine si sensible que toutes ses inspirations viendront de là.

Le rôle de la mère ne se bornait pas là; sa vie elle-même était un exemple de sainteté et de piété souriante. Aimable à tous, femme du monde, d'un esprit très ouvert et très cultivé, obligeante pour ses amis, bonne, généreuse pour les pauvres, elle était très aimée à Milly où, sans cesse occupée des malades, elle les visitait dans leurs pauvres chaumières, leur donnant tout l'argent dont elle pouvait disposer en se privant de tout pour elle-même. Sa religion était suave et attirante; il faut lire son journal pour voir percer, à travers le récit de ses journées si monotones de Milly, l'âme simple et exquise de cette charmante femme. On se sent subjugué : la religion n'avait fait qu'élargir ce cœur aimant, elle avait l'âme ouverte et tendre où toutes les affections de son entourage convergeaient : c'était le foyer chaud et ardent où allaient toutes les tendresses.

On comprend quelle autorité souveraine et involontaire elle dut exercer sur ce fils qui voyait en elle tout ce que Dieu a mis de perfection visible ici-bas. Dans sa maison de Milly, à Saint-Point, elle tenait ce registre de son âme et de ses pensées; elle disait l'emploi de ses journées, ses occupations, ses préoccupations pour sa petite famille. Préoccupations de la mère qui, à la suite d'un orage qui a détruit la récolte, écrit à la date du 2 septembre 1801 : « La volonté de Dieu soit faite! C'était la dernière phrase par laquelle je termi-

Digitized by Google

nais ce journal à sa dernière date, c'est la première par laquelle je rouvre cette page aujourd'hui : Nous avons été hier horriblement maltraités par un grand orage, la grêle a achevé de détruire toute notre récolte; à peine nous restera-t-il de quoi subsister et faire subsister nos pauvres familles de cultivateurs. J'en suis malade de saisissement et d'inquiétude. Ce malheur nous oblige à bien des retranchements et des privations. Tous nos projets d'aller à Mâcon pour l'éducation de nos filles sont renversés; nous vendrons probablement notre cheval et notre char à bancs. Mais Dieu le veut, cette pensée doit me suffire pour me consoler de tout. Moins j'aurai d'agrément en ce monde, moins je m'y attacherai, plus je songerai au seul monde important et impérissable : le monde éternel. Rien n'endurcit et n'illusionne autant que la prospérité et ce qui paraît dur à la nature est peut-être une très grande grâce de Dieu qui veut nous attacher aux vrais biens en nous privant de ceux qui ne sont que poussière.

« Je suis plus capable aujourd'hui de goûter ces réflexions : hier le coup était trop fort. Mon mari a eu un bien plus grand courage que le mien, bien qu'il souffrît davantage dans le moment. « Pourvu « que ni toi, ni nos enfants ne me soyez enlevés, « j'accepte tout, mes biens sont dans vos cœurs » ; puis il a prié avec moi au bruit des grêlons qui cassaient les branches et les vitres et des sanglots des paysans qui se désespéraient dans la cour. »

On sent les angoisses qu'éprouve ce cœur de mère, le premier sentiment est tout humain; mais elle ne reste pas, le coup porté, sur cette impression pénible, immédiatement elle reporte à Dieu cette tristesse de son cœur et son raisonnement de philosophie chrétienne adoucit l'épreuve. Puis l'amour de son mari qu'elle sait si tendre : « Pourvu que ni toi ni nos

Digitized by Google

enfants ne me soyez enlevés j'accepte tout, mes biens sont dans vos cœurs! »

La vie était simple à Milly, levé dès l'aube, le chevalier partait suivi de ses chiens à travers les vignes, il était généralement accompagné du curé de Bussières.

Beau de visage, avec un fond d'expression mélancolique, de manières distinguées, instruit, royaliste fervent, homme de bonne compagnie, l'abbé Dumont ne rappelait que de loin la figure du Bon Pasteur; il était plus imprégné au fait des idées des philosophes que de l'esprit évangélique; prêtre sans vocation, il accomplissait les devoirs de son ministère strictement, sans enthousiasme.

Lamartine, qui le connut intimement plus tard, sut apprécier cette nature délicate et passionnée. Il connut le mot de l'énigme de la vie du prêtre, elle lui inspira *Jocelyn*. L'abbé Dumont prenait place souvent à la table familiale en compagnie de M. Bruys de Vaudran, d'une ancienne famille du pays (1), de père en fils fermiers généraux de l'abbaye de Cluny; il était à Lyon inspecteur général des rôles lorsque la Révolution arriva, il revint alors vivre au milieu des siens dans son pays d'enfance; c'était un passionné de littéra-

(1) Il était le fils aîné des vingt et un enfants d'Émilien Bruys, fermiers généraux de père en fils des domaines de l'abbaye de Cluny, le fief de Charly à Mazille leur appartenait, le château d'Ouilly à Montagny-sur-Grosne (il fut rebâti en 1832 par Bruys d'Ouilly, l'ami de Lamartine auquel est adressée la préfaces des *Harmonies*).

Des vingt et un enfants d'Émilien Bruys, plusieurs s'illustrèrent dans les lettres, la politique, les armes. Bruys de Vaudran, l'aîné, inspecteur des rôles à Lyon avant la Révolution, l'ami du chevalier de Prat. Bruys de Serrières, l'auteur de l'*Histoire des papes*. Gilbert Bruys, capitaine de la garde nationale, porté suspect et sauvé par les habitants de Mazille qui lui firent un rempart de leur corps. Léon Bruys d'Ouilly, l'ami de Lamartine. Toute cette famille habitait vers 1798, à Bussières, une modeste petite maison. *Parva domus, magna quies*.

Mlle Couronne, la dernière des filles d'Émilien Bruys, y vivait encore vers 1850.

Digitized by Google

ture; il savait le monde, sa conversation était intéressante et attachante. Les sœurs de M. de Vaudran habitaient Bussières et Mme de Prat les voyait avec plaisir.

On retrouvait cette famille le dimanche à la messe, à l'église de Bussières; là trônait au premier banc, à droite de l'autel, le comte Jean-Baptiste de Pierreclau (1), seigneur de Cenves, de Milly, de Pierreclos. Après la messe, le vieux comte aidé de ses valets, montait sur sa haquenée et regagnait son château, suivi de ses enfants et de ses serviteurs à pied et souvent de ses voisins de campagne qu'il recevait royalement. Malgré une bonne part de sa fortune enlevée, il continuait son train de vie d'avant la Révolution, donnait à dîner mais ne permettait pas la moindre allusion à la politique du jour. Rude, illettré, despote, intransigeant sur toutes choses, ses enfants se mouraient d'ennui auprès de lui.

La Révolution avait passé sans que ses idées se fussent modifiées en quoi que ce soit, lui non plus « n'avait rien appris ni rien oublié ». Les appartements de son vieux château féodal ressemblaient, dit Lamartine, à des chambres récemment bâties et incendiées de la veille, le ciment n'était plus répandu uniformément sur les murs, le feu avait aussi touché les peintures du plafond : « Voyez, disait-il en montrant du geste la marque du passage des brigands, voilà la torche d'un tel, voilà la pioche de tel autre, voilà la hache d'un troisième. Ah! les scélérats, je les connais

(1) Le château de Pierreclos est, avec son vieux donjon, sa belle situation, l'un des plus imposants du Mâconnais; la construction est du douzième, treizième, quatorzième siècle; sur son emplacement était, avant le christianisme, une nécropole romaine consacrée aux hommes illustres de cette province. En 1430, le domaine appartenait aux Rougemont-Chandée, ceux-ci le possédèrent pendant deux siècles. En 1665, il fut vendu aux Michon de Pierreclau. Le comte Jean-Baptiste, qui en était le seigneur, avait épousé Mlle de la Rochetaillée de Lyon. Le domaine resta dans la famille jusqu'en 1826.

Digitized by Google

bien et je ne veux pas qu'on efface jamais à mes dépens le souvenir de ces horreurs. » Le château était en effet de ceux qui avaient le plus souffert à cause du maître haï du peuple.

Il se plaisait à raconter les anecdotes de sa jeunesse, il y mettait assez d'esprit, grand air, grande allure, il rappelait à Mme de Prat les grands seigneurs entrevus dans son enfance.

D'autres aimables voisins étaient les Rambuteau (1), famille très intimement liée depuis des siècles avec la famille de Lamartine, résidant soit au château de Rambuteau, près d'Ozolles, soit à Changrenon, près de Mâcon. Ils passaient l'hiver à Paris. Le futur préfet de la Seine venait d'épouser la fille du comte Louis de Narbonne. Leur faste, leur grand train de maison n'était pas sans intimider quelque peu Mme de Prat.

Pendant les vacances, la famille passait une partie du temps à Urcy, chez l'abbé de Lamartine, puis chez l'oncle de Monceau; là on retrouvait le commandant de Folin, l'aimable M. Blondel, hôtes habituels de son salon de Mâcon auxquels se joignaient quelques hommes agréables du voisinage — intarissables en histoires et anecdotes du passé. Voilà quelles étaient les distractions de la famille, si l'on y ajoute les longues promenades à pied ou à ânes pour visiter les beaux sites et les ruines du voisinage. Mais, l'hiver venu, il fallait rester confiné dans la maison étroite de Milly, triste, au pied du Craz couleur de cendre, n'ayant pour horizon que des coteaux de vignes dénudés, une campagne aride avec les froids brouillards de la Saône remplissant le fond des vallées.

(1) Le château de Rambuteau fut reconstruit au siècle dernier sur l'emplacement d'un ancien château. La terre de Rambuteau appartenait dès 1574 aux Barthelot d'Ozenay, ancêtres maternels du comte de Rambuteau; le comte de Rambuteau fut préfet de la Seine sous la monarchie de Juillet « et l'une des figures les plus sympathiques du règne » (Thureau-Dangin).

Digitized by Google

Mme de Lamartine ne se plaignit jamais de la médiocrité de sa situation, elle s'accommoda de sa fortune bornée, de sa résidence si simple de Milly, occupée de ses devoirs de maîtresse de maison, tout à son mari, tout à ses enfants, tout à ses pauvres. Sa pensée est en Dieu. « Ma mère, dira Lamartine, avait la piété d'un ange dans le cœur et l'impressionnabilité d'une femme sur les traits. Je la voyais soit le dimanche, après les cérémonies du matin, dans le loisir de sa chambre éclairée du plein soleil, soit les autres jours de la semaine, le soir, quand elle avait déposé l'aiguille; je la voyais prendre sur une tablette un volume de dévotion qui lui venait de sa mère. Sa physionomie, ordinairement si ouverte et si répandue sur tous ses traits, changeait tout à coup d'expression, elle se recueillait comme la lueur d'une lampe quand on la couvre de la main contre le vent pour l'empêcher de vaciller çà et là et de s'éteindre. Je connaissais cette expression, j'y devinais je ne sais quelle conversation muette avec un autre que moi, et, sans qu'elle eût besoin de me faire un signe, je rentrais dans le silence et je respectais sa lecture. »

Nous savons par son journal quelques-unes des aspirations de cette jeune femme vers son Dieu : « Nous vivons, écrit-elle à la date du 11 juin 1801, mon mari et moi, presque toujours à Milly où je me plais. Nous avons depuis peu Saint-Point, c'est un bon bien et un pays agréable derrière les montagnes. Quelles grâces ne devons-nous pas à la Providence. » Vers la même époque : « Je suis trop heureuse, quelquefois cela m'effraye, ce qui est si doux ne peut durer en ce bas monde. Il faut que je me fortifie dans le bonheur en ne m'y attachant pas, si ce n'est par ma reconnaissance envers le dispensateur divin pour les jours de sécheresse et d'adversité. »

C'est la date de son mariage qui lui inspire ces

Digitized by Google

lignes émues : « Il y a aujourd'hui quatorze ans que j'ai eu le bonheur d'épouser un homme selon le cœur de Dieu. Je le savais bien aimable, je ne le savais pas si parfait, il n'a pour défauts que les scrupules de l'honneur, mais c'est un bien beau défaut, il ne vit que pour moi et pour ses enfants. Ah! c'est à moi de le soulager et à la Providence de nous assister, je me fie à elle. »

Dans sa tendresse pour son mari, elle aimait à se rappeler ces journées d'octobre 89, si funestes à la royauté, où, le palais de Versailles assailli, le roi et la famille royale prirent le chemin de Paris, insultés par la populace. Pour elle, ces jours douloureux lui rappelaient des souvenirs d'amour, ce voyage à Chaillou, où elle ne put rentrer à Paris parce qu'on arrêtait toutes les voitures :

« Nous partîmes avec Mme de Montbriand, qui était comme moi chanoinesse de Salles en Beaujolais, pour venir à Lyon sans rentrer à Paris. Ce fut ce voyage qui acheva de déterminer mon mariage avec le chevalier de Lamartine que j'aimais et qui m'aimait depuis que nous nous étions rencontrés au chapitre de Salles, chez la comtesse du Villars sa sœur et mon amie. Ayant été forcées, Mme de Montbriand et moi, de nous arrêter vingt-quatre heures à Mâcon pour faire réparer notre voiture, nous vîmes dans cette ville toute la famille de mon mari qui nous fit mille politesses. Le chevalier de Lamartine était alors à son régiment. Nous passâmes dans l'hôtel de sa famille à Mâcon toute la journée. Il paraît que je plus à son père, à sa mère, à son frère, à ses sœurs, cela renoua le mariage entre le chevalier et moi, dont il avait été question depuis longtemps et que mille obstacles éloignaient. J'aime à me rappeler en détail toute cette journée et cette semaine d'octobre qui devint l'origine de mon bonheur, et à rendre

Digitized by Google

de nouveau grâces à Dieu qui me conduisit d'accidents en accidents jusqu'à Mâcon, où il voulait que notre amour fût béni et que je fusse heureuse en mari et en enfants (1). »

On voit par ces lignes quelle profonde affection lui avait inspiré le chevalier, malgré des dehors froids et un peu cassants.

Mme de Prat prenait sa très grande part des responsabilités du ménage, elle fut l'associée de son mari dans le sens très élevé du mot. Toutes les angoisses du père de famille elle les partagea, toutes les petites humiliations imposées par son beau-frère, M. de Lamartine, véritable chef de la famille, dont lui seul avait le droit de porter le nom, elle les accepta par amour de ses enfants en vue de leur bien-être futur; elle fut l'épouse sur laquelle l'homme peut s'appuyer, sûr de trouver une force égale à la sienne, mais elle fut aussi et surtout la mère.

Dès leur plus jeune âge, l'avenir de ses enfants la préoccupe, celui de son fils surtout. Le journal est dominé par ce sentiment : « C'est un bon et aimable enfant, dira-t-elle, Dieu le rende pieux et sage, c'est ce que je désire pour lui avec le plus d'ardeur. L'aînée de mes filles s'appelle Cécile (2), elle a sept ans et demi,

(1) Manuscrit.

(2) Cécile épousa M. Glans de Cessiat de Saint-Amour (Franche-Comté), elle eut six enfants, dont Alix qui épousa M. de Pierreclos. Mme de Jussieu de Sennevier et Valentine, la nièce aimée, héritière du poète (Mme Frédéric de Perseval, née Léontine de Pierreclos, petite-nièce de Lamartine), est la petite-fille de Cécile de Lamartine.

Eugénie épousa à Mâcon le colonel de Coppens d'Hondschoote; très lettrée, instruite, elle prépara pour son frère l'élection de Bergues; sa petite fille est Mme de Féligonde.

Césarine épousa Xavier de Vignet, frère de Louis de Vignet, ami de Lamartine et neveu des de Maistre; elle mourut jeune, laissant trois enfants en bas âge à la Motte-Servolex, près de Chambéry.

Suzanne épousa M. de Montherot, un de leurs parents,

Digitized by Google

elle est extrêmement vive mais bien bonne. Eugénie, sa sœur, a cinq ans et demi, elle est d'une sensibilité exquise et d'un cœur excellent. Césarine a deux ans et demi, Suzanne a neuf mois, je l'allaite encore. L'éducation de ces quatre filles ne sera pas une petite tâche; si ce n'était l'assistance de Dieu en qui je mets toute ma confiance, je désespérerais de jamais la remplir mais je peux tout en celui qui me fortifie. »

Elle s'appuie en Dieu et prend confiance. Elle lit les traités d'éducation de Mme de Genlis, dans lesquels elle trouve de sages directions. Bossuet, Fénelon sont ses maîtres; mais elle est surtout guidée par sa nature fine et délicate, elle sait inspirer la confiance et entre ainsi dans le cœur de ses enfants. Lamartine dira : « Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins de ma mère. Les rênes de mon cœur étaient dans le sien. Elle ne me demandait que d'être bon, je n'avais aucune peine à l'être. Ma pensée, toujours en communion avec celle de ma mère, se développait pour ainsi dire dans la sienne. Les autres mères ne portent leur enfant que neuf mois dans leur sein; je puis dire que la mienne m'a porté douze ans dans le sien et que j'ai vécu de sa vie morale comme j'ai vécu de sa vie physique jusqu'au jour où j'en fus arraché pour aller vivre de la vie putride, tout au moins glaciale des collèges. »

Il fallut en effet s'arracher à ces tendresses, quitter les sœurs, les compagnons de jeux, dire adieu à

descendant, par son aïeule Sybille de Lamartine, dernière des Lamartine d'Hurigny; elle mourut jeune, laissant un fils, Charles de Montherot, père de M. de Montherot, propriétairé du château de Saint-Point et petit-neveu de Lamartine. Mme la comtesse de Roblet, fille de M. de Montherot, possède depuis la mort de son père le château de Saint-Point.

La dernière des sœurs de Lamartine, Sophie, épousa un gentilhomme du Gévaudan, le comte de Ligonnès. L'évêque de Rodez, Mgr de Ligonnès, est le fils de Sophie de Lamartine et le petit-fils de Mme de Prat.

Digitized by Google

tout ce qui avait été sa petite vie d'enfant, quitter ce Milly, que plus tard dans des heures douloureuses de jeunesse, plein de vague dans l'âme, de désirs inassouvis et immenses dans le cœur, il appellera : « sa détestable patrie », et qui fut cependant la vraie patrie de son âme, à laquelle il reviendra plus tard comme à l'oasis rafraîchissant de sa pensée.

Pour l'enfant, ce départ fut, dans sa jeune vie, un chagrin immense. Il ne put même supporter l'internat et on fut obligé de le retirer de la pension Puppier à Lyon avant la fin de l'année. Il fallut alors chercher une institution plus conforme à ses goûts et qui répondît aussi aux exigences de la famille : il y avait bien le collège de Cluny, nouvellement fondé, mais bien que cela eût plu à Mme de Lamartine, qui eût ainsi gardé son fils auprès d'elle, l'oncle de Lamartine s'y opposa justement pour cette raison; il trouvait à son neveu une sensibilité trop vive, une imagination trop en éveil, un fond de mélancolie trop développé pour un enfant de cet âge.

Alphonse de Lamartine tenait toutes ces dispositions de sa mère et M. de Lamartine désirait justement pour cela même l'en éloigner.

Digitized by Google

CHAPITRE III

BELLEY. — L'ÉTABLISSEMENT DES PÈRES DE LA FOI. — RELIGION ET MORALE, FONDEMENT DE L'ÉDUCATION ET DE L'INSTRUCTION. — LE CHATEAU DE SAINT-POINT. — ÉVEIL DU SENTIMENT LITTÉRAIRE. — AMOUR DE LA SOLITUDE, AMOUR DE LA NATURE, INFLUENCES LITTÉRAIRES. — RELIGION ET MYSTICISME.

La famille choisit la maison d'éducation des Pères de la Foi à Belley (1). Ce choix agréait à Mme de Prat, elle conduisit elle-même son fils à Belley. Ce fut un beau voyage pour l'enfant. La route de Mâcon à Belley est tout d'abord charmante, elle se déroule en un long ruban de sable fin à travers les plaines d'émeraude de la Bresse, De beaux troupeaux de bœufs blancs paissent ses pâturages ou ruminent sous les saules au bord de ses ruisseaux.

Le paysage s'agrandit en entrant dans le Dauphiné et devient extrêmement pittoresque dès qu'on a touché aux premières rampes des montagnes et passé la

(1) Ce collège existe encore à peu près tel. Il fut fondé par Mgr Doucet, évêque de Belley, qui laissa à sa mort une somme destinée à l'établissement d'un petit séminaire. Ce fut son successeur, Mgr du Tinseau, qui fit construire le collège. Il fut d'abord confié aux chanoines réguliers de Saint-Antoine. Très florissant à l'époque de la Révolution, la noblesse du pays et les familles les plus considérables y faisaient élever leurs enfants. En 1793, le collège disparut. Ce fut sous le Consulat que les Jésuites, sous le nom de Pères de la Foi, prirent possession du collège (*la Jeunesse de Lamartine,* par REYSSIÉ. Archives du département de l'Ain).

Digitized by Google

rivière d'Ain. On traverse la Valserine à Saint-Rambert, gros bourg du Dauphiné, puis l'on gravit les premières chaînes des Alpes derrière lesquelles est bâtie la jolie petite ville de Belley.

L'établissement des Pères, sur le bord de la grand'-route, à l'entrée de la ville, après ce voyage, le premier de sa vie, parut à l'enfant infiniment plus riant que la pension Puppier, dans le haut de la Croix-Rousse, et les jolies montagnes dorées par les derniers rayons du soleil plus gaies que les sombres collines de Fourvières.

Ici, le décor était splendide, tout était riant, la maison avait été aménagée en vue de la rendre saine et agréable.

De belles salles d'étude; de grands dortoirs, dont les fenêtres hautes et larges s'ouvraient sur les jardins et la vallée à perte de vue, en faisaient un séjour plein de charme.

L'enfant le sentit : « Rien n'avait été épargné, dira-t-il plus tard, le gain n'était évidemment pas l'objet de l'établissement, on ne s'informait pas de ce que l'homme rapportait, mais de ce qu'il devenait : c'était un collège des âmes. »

Il se plut dans cette nouvelle vie, au milieu de cette famille qui lui rappelait la sienne, il s'y fit des amis (1) dès les premiers jours, amitiés qui devaient durer toute sa vie; son cœur fut vite gagné par la bonté indulgente des Pères; ils lui inspirèrent la confiance et la piété.

(1) D'abord Aymon de Virieu. Il était le fils du marquis de Virieu, il habitait le château de Virieu au Grand-Lemps. Puis Guichard de Bienassis, dont la mère habitait non loin de Crémieu, dans l'Isère, homme d'humanité pure, a dit Lamartine, qui fut le premier et le dernier des amis de collège de Lamartine. Louis de Vignet mourut à Naples ambassadeur, en 1838, et Aymon de Virieu en 1841, au Grand-Lemps (Isère).

Louis de Vignet était le neveu des de Maistre. Il habitait le château de Servolex, en Savoie, sur les pentes du mont du Chat; son frère, sénateur de Savoie, épousa Césarine de Lamartine, sœur du poète.

Digitized by Google

Leur vie de sacrifice, d'abnégation, d'obéissance et de vertu était à elle seule un enseignement : on les admirait, on les voulait imiter.

Rien n'avait été négligé pour l'éducation des enfants et pour leur instruction. La religion et la morale en étaient le fondement. Le programme des études comprenait le latin, le grec, la littérature classique, des aperçus sur les littératures étrangères, l'histoire sacrée et profane. L'arithmétique, les mathématiques, les sciences, la philosophie étaient également enseignées.

Mais l'instruction, très soignée, était surtout littéraire. Comme leur élève, plus tard, dans un de ses discours qui seront à jamais l'honneur de la tribune française, ils pensaient : « Que si le genre humain était condamné à perdre entièrement l'un de ces deux ordres de vérités, ou les vérités mathématiques ou les vérités morales, il ne devrait pas hésiter à sacrifier les vérités mathématiques, car si les vérités mathématiques se perdaient, le monde industriel, le monde matériel subirait sans doute un grand dommage, un immense détriment, mais si l'homme perdait une seule de ces vérités morales dont les études littéraires sont le véhicule, ce serait l'homme lui-même, ce serait l'humanité tout entière qui périrait. »

Ils croyaient que l'étude approfondie des classiques grecs et latins pouvait former le goût, diriger la pensée, ennoblir les sentiments et concourir à cet ensemble d'élévation dans l'âme d'où découle l'idéal : l'amour du beau sous toutes ses formes.

Cet enseignement haut et éclairé trouvait en Alphonse de Lamartine un auditeur attentif et passionné.

Chez lui, le goût pour la littérature s'était révélé de bonne heure, le premier sentiment littéraire éveillé en lui le fut par sa mère.

Le soir et le matin, il la voyait feuilleter et tourner les pages d'un petit livre : *l'Imitation*, et à la gravité,

Digitized by Google

au recueillement que prenait sa physionomie, il comprit « qu'il devait exister une langue spéciale dont les mères se servaient pour parler à Dieu ». Le livre lui devint dès lors sacré et lui inspira le respect.

Devenu plus grand, en hiver, la nuit venue, dans la maison de Milly, lorsque les portes étaient fermées, les volets bien clos et que la famille était réunie dans la chambre autour d'un grand feu de sarments de vigne pour la longue veillée, son père prenait parfois, lorsque les plus jeunes sœurs étaient endormies, un livre et lisait à haute voix des choses dont il ne comprenait pas toujours le sens, mais dont la mélodie, l'harmonie le pénétraient.

Lorsqu'il commença à comprendre, ce fut *Athalie* et surtout *la Jérusalem délivrée* qui, avec ses récits de chevalerie, l'enchanta.

Plus tard, dans un de ces charmants *Entretiens* qui sont comme le véritable testament de sa pensée, il se souviendra encore de ces conversations délicates que tenaient sur le pic du Monsard (1), assis sur les trois roches creusées et ciselées en forme de chaire de cathédrale, son père, M. de Vaudran et l'abbé Dumont, tantôt sur la politique du temps, d'autres fois sur le passé, les heures sombres de la Révolution, le plus souvent sur la philosophie et la littérature. Chacun de ces trois hommes y apportait ses préférences, ses goûts, ses passions, et de ce choc d'idées naissait pour l'enfant un désir de savoir, de connaître, d'éclaircir les horizons de choses vagues entr'aperçues et qui laissaient son imagination rêveuse.

Une soirée d'été sur le Monsard lui était restée, où M. de Vaudran, ayant apporté un *Phédon* en grec, le lut en le traduisant à ses deux amis : « Jusqu'au moment où le crépuscule manqua sur la dernière page

(1) Monsard, montagne qui domine Milly.

Digitized by Google

du *Phédon* et où les premières étoiles scintillèrent dans le ciel comme pour assister du ciel à la mort de Socrate : ces trois hommes attentifs au récit du juste résigné, essuyant leurs yeux des larmes de l'admiration et de l'enthousiasme, me faisaient penser à trois sages d'Athènes conversant sur la nature et sur Dieu assis sous les oliviers de l'Hymette. »

Ce fut pour lui l'avant goût des délices qu'il devait goûter dans l'étude des antiques, il s'imprégna de leur génie. Ces sages de la Grèce : le doux Socrate, le lumineux Platon, ces grands citoyens de la Rome antique : Cicéron, Caton, entrèrent ainsi dans son âme, fixés à jamais.

Ces études étaient égayées par des retours à Milly, et à Saint-Point que le chevalier avait acheté en 1801. Le domaine, d'une cinquantaine d'hectares, était composé de bois, de prairies, peu ou point de vignes; l'ensemble flanqué d'un vieux château féodal commandant la vallée et le cours de la Valouze (1).

Le château était fort dévasté lorsque la famille en prit possession : « Rien n'y peut flatter l'amour-propre », dira Mme de Lamartine. En effet, en 1789, les paysans s'étaient rués sur le château, avaient découronné ses tours, brûlé son chartrier, brisé ses cheminées. Peu à peu, on y fit quelques réparations indispensables et on prit l'habitude d'y venir de temps à autre passer la

(1) Ce château avait appartenu aux comtes de Saint-Point dès le moyen âge et par alliance, en 1582, était passé à l'illustre maison de Rochefort d'Ailly qui prit la qualité de marquis de Saint-Point. La seigneurie fut vendue par cette famille en 1776 à Esprit-François-Henri de Castellane, comte de Château-Thiers, et fut revendue en 1800 à divers marchands de biens pour la somme de 60 000 francs. A la requête d'un créancier, une adjudication publique eut lieu le 10 février 1801. Pierre de Lamartine, sur une enchère de 80 500 francs, fut déclaré adjudicataire.

Souvenirs et documents. Centenaire de Lamartine, par M. Lex.

La partie orientale du château comprise entre les deux tours rondes remonte seule au moyen âge; l'ensemble a été remanié

Digitized by Google

journée, les enfants à ânes par les racourcis de la montagne, puis on y fit des séjours pendant la belle saison. Mais il ne prit réellement la physionomie qu'il a actuellement qu'après 1820 où (en vertu d'une donation à lui faite aux termes de son contrat de mariage) il devint la propriété du poète (1).

La partie orientale seule n'a pas changé d'aspect, le vieux manoir flanqué de ses tours démantelées domine le vallon :

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain.

Mais la partie occidentale a été complètement modifiée par l'adjonction d'une tour arabe, d'une autre tourelle à la toiture fine, élancée, d'un portique, d'une galerie demi-circulaire. Avec son portique gothique anglais, sa façade arrangée par Cicéri, ses terrasses, ses balustrades, les lierres, les vignes vierges, les chèvrefeuilles qui enlacent cette architecture dé-

à différentes époques, et on voit par les inventaires antérieurs à la Révolution qu'il comprenait primitivement quatre grosses tours, des murailles à créneaux qui enfermaient une cour commandée par un pont-levis et entourée de profonds fossés. De l'histoire du château on sait peu de chose : il fut assiégé et pris par les Français en 1471, lors des luttes entre Louis IX et Charles le Téméraire ; au cours du dix-septième et du dix-huitième siècle, il demeure le plus souvent inhabité, ce qui explique son délabrement achevé le 30 juillet 1789 par les émeutiers qui le mutilèrent et le pillèrent entièrement. Ce jour-là, tous les habitants de Saint-Point, vignerons, grangiers, manœuvres, assemblés au son de la cloche, forcèrent la grande porte, découronnèrent les tours, démolirent les charpentes et toitures et brûlèrent les archives (*les Origines et la jeunesse de Lamartine,* par DE LACRETELLE).

(1) En 1894, M. de Montherot, petit-neveu de Lamartine, acquit des nièces de Mlle Valentine de Cessiat le château de Saint-Point. Dans ces dernières années, il a fait élever une tour centrale ou donjon, reconstitution des donjons du pays, qui change un peu la physionomie du château de Lamartine.

Digitized by Google

cousue et en voilent l'ensemble; c'est bien là une demeure de rêve. Château des romans de Walter Scott dans un paysage pastoral, demeure romantique et poétique bien à l'image de son hôte!

Voici la description qu'en faisait en 1808 Lamartine à son ami Guichard de Biénassis : « Tu me demandes la description de mon manoir antique? Mon vieux château est situé sur le penchant d'une colline très pittoresque, il est dominé par une forêt très étendue et il domine lui-même un vallon bien frais et bien vert, mais en vérité un peu resserré. Une petite rivière coule au bas, elle est bordée de saules et de peupliers à l'ombre desquels je vais lire toutes les après-dîners. La forme du château n'est rien moins qu'élégante, c'est un gros corps de bâtiment flanqué de quatre tours gothiques. Une grande terrasse règne sur le devant, au-dessous est une espèce d'avenue qui conduit dans la prairie. Veux-tu savoir la vie qu'on y mène? On s'y lève à sept ou huit heures, excepté les chasseurs, du nombre desquels je ne suis pas. On déjeune, on se promène, chacun vaque ensuite à ses petites affaires, les miennes sont la lecture, un peu de dessin et quelques autres que tu devines. A une heure, comme au bon vieux temps, on se rassemble et l'on dîne; après le dîner, une heure de conversation; quelquefois on joue, et moi, prenant mon livre dans ma poche, mon fusil sous mon bras et mon Azor avec moi, je m'esquive soit dans la forêt, soit dans la prairie, je choisis un endroit bien ombragé et frais et quand mon chien dort à côté de moi et que rien ne trouble mon petit asile, je lis (1). »

On sent déjà dans cette description combien la sensibilité de la nature est éveillée en lui, c'est aussi l'amour de la solitude, la rêverie, les lectures assis sur

(1) *Correspondance.*

Digitized by Google

le bord des ruisseaux, sous l'ombrage ondoyant des saules ou au bord des grands bois!

Cette page n'évoque-t-elle pas certaines de Jean-Jacques à son aurore, ne sent-on pas déjà entre eux cette affinité de goûts, cette parenté d'âme qui les fait communier dans le même sentiment : l'amour de la nature?

Tous deux la voient avec leurs yeux jeunes; ils l'aiment avec leur âme naïve et fraîche; ils possèdent l'un et l'autre et presque avec le même degré d'intensité ce sens qui, selon la belle définition de Maurice de Guérin, « recueille la beauté des choses et les fixe à l'âme ». Mais en ce moment, Alphonse de Lamartine ne connaît pas Rousseau, que sera-ce quand il l'aura lu?

> Heureux qui peut, dans un sage loisir,
> Avec Rousseau s'asseoir sous cet ombrage.

« J'aime beaucoup ces vers-là, moi qui viens de lire Rousseau et qui veux faire de ce livre mon guide et mon ami. » Une matinée de printemps (1810), il écrit à Virieu : « Je t'ai regretté, j'ai été seul visiter la grotte d'Oullins sur les bords de la Saône, et j'y ai passé une délicieuse matinée. Quel bal, quel spectacle vaut cette promenade! J'en étais devenu généreux et ma batelière et ma laitière m'ont regardé avec de grands yeux quand, dans un beau mouvement, j'ai tiré pour elles la pièce blanche. — Remerciez Rousseau. »

Son enthousiasme va croissant, en septembre 1810 : « Je suis occupé au coin du feu à lire *la Nouvelle Héloïse*. Grands dieux, quel livre, quelle flamme, comme c'est écrit, je suis étonné que le feu n'y prenne pas! Je voudrais être, pendant que je lis, amoureux comme Saint-Preux, surtout je voudrais écrire comme Rousseau. » Oui! mais il ne lui voudrait pas ressem-

Digitized by Google

bler, certain étalage de vice, certains actes de servilité doivent répugner à sa nature fine et délicate.

Sans doute, ils ont un point par lequel ils se touchent : la sensibilité; l'amour de la nature, sens si peu développé au dix-septième siècle que la marquise de Rambouillet avait coutume de dire « que les esprits doux et amateurs de belles lettres ne trouvent point leur compte à la campagne ».

Lamartine, après Bernardin de Saint-Pierre, après Rousseau, saura la peindre, la noter, plus encore il l'associera à ses sentiments. Pour le pauvre Rousseau sans parents, seul, elle sera plus encore véritablement « la mère », *terra nostra*; par là il touche à Jean-Jacques, par tout le reste il s'en éloigne. Ils n'ont pas reçu la même éducation; pour mieux dire, l'un n'en a pas reçu du tout; le pauvre apprenti de Genève, maître d'organiser à seize ans sa vie et Dieu sait comme, qui dit et fait selon que *ça lui chante*, et le jeune Alphonse de Lamartine, d'une famille ancienne et distinguée, dans laquelle la vertu et l'honneur sont de tradition, où règne le bon ton, le bon goût, la mesure, la justesse, tout ce qui manque enfin à ce pauvre Rousseau.

Chez les Pères, on ne se nourrissait pas de Rousseau, on laissait à d'autres ces lectures savoureuses, mais en amateurs délicats des choses de l'esprit ils se tenaient au courant de la littérature du jour, des tendances modernes, comme nous le dirions aujourd'hui, les auteurs nouveaux y étaient accueillis. On y faisait fête notamment, vers 1806, aux ouvrages d'un auteur dont le nom nouvellement jeté au monde des lettres, inconnu hier, venait d'acquérir l'immortalité et la gloire : Chateaubriand.

Le *Génie du christianisme* venait de paraître.

Lamartine se rappela toujours de l'impression profonde qu'il ressentit à la première lecture qu'en fit le père Béquet :

Digitized by Google

« Par une matinée de printemps », dit-il, le Père ayant interrompu une épineuse traduction d'Ovide, ouvrit un gros volume broché, l'éleva dans ses mains avec le geste d'un homme qui a découvert un trésor et dit : « Je vous demande la permission de vous lire quelques pages d'un ouvrage nouveau que je viens de recevoir de Paris; l'auteur s'appelle M. de Chateaubriand, il n'est sorti ni d'une école normale, ni d'une école polytechnique, ni d'une école militaire, ni d'un lycée. Il est sorti des forêts vierges de l'Amérique. Ses maîtres de rhétorique étaient la foudre, la nuée, les phénomènes célestes, les grands silences du désert, les voix retentissantes de la nature, les gémissements des vents, les bruissements des feuillages.

« Vous allez voir comment, dans tout cela, il comprenait la voix de Dieu et comment il parlait aux hommes. Écoutez-moi ou ne m'écoutez pas, les eaux et les bois feront silence et les esprits célestes m'écouteront, car c'est leur Créateur qui parle. Après ce préambule le père commença : « Il est un Dieu...... »; le jeune homme sortit de cette lecture émerveillé, un monde nouveau s'ouvrait à lui, de merveilleux horizons se découvraient à son imagination; il avait compris en ce jour : le sublime dans le beau, la majesté dans les images, la grandeur dans la pensée; les accents de ce style rendus surhumains pour peindre cette nature de rêve et atteindre à l'idéal dans la pose des personnages.

Ce style brillant, coloré, enchanteur le séduisit, mais il n'en fut pas ému. C'est que Chateaubriand s'adresse à l'imagination, il ne touche pas, et : « Le chef-d'œuvre des grands écrivains est d'anéantir en eux le talent et de n'exprimer que l'homme, mais pour cela il faut que la sensibilité soit plus accomplie que l'art. C'est-à-dire il faut qu'ils soient plus grands hommes encore par le cœur que par le

Digitized by Google

style (1). » Sans doute, Chateaubriand influera sur le développement de sa pensée, lui-même dit : « Chateaubriand fut une des mains puissantes qui m'ouvrirent dès l'enfance les grands horizons de la poésie moderne. » Mais avec sa nature tendre et aimante, sous sa palette les nuances s'adouciront, Dieu planera sur son œuvre, mais ce ne sera plus le Dieu de Jacob, le Jehovah des Hébreux donnant à son peuple sa loi sur le Sinaï au milieu des éclairs, dans le fracas du tonnerre. Ce sera un Dieu apaisé, humanisé, s'abaissant jusqu'à l'homme et parlant à son cœur.

Lamartine est un génie chrétien. L'éducation dans sa famille, puis ces dernières années chez les Pères, où il apprit à aimer ce Dieu que sa mère lui avait fait connaître et où, comme Pascal, il sentit « combien il y a loin de le connaître à l'aimer », avaient développé sa ferveur religieuse.

Il avait la nature, l'âme, l'impressionnabilité des grands mystiques.

Il goûta au pied des autels ces délices sublimes et pures, partage des anges et des saints; ces extases, ces ravissements de l'âme qui, dégagée de ses liens, presque affranchie, quittant sa prison d'argile, s'élance à la poursuite de son Dieu, le trouve pour se perdre, pour se noyer, pour se confondre en lui.

Aube du jour radieux de la communion future, de la créature avec son Créateur, où elle entrevoit comme par avance, dans des clartés obscures et à travers des voiles, la possession du Souverain Bien.

Il se souviendra à jamais de ces cérémonies solennelles dans la chapelle des Pères, de la beauté des offices où alors que les chants liturgiques s'élèvent purs et pénétrants, alternant avec la voix des grandes orgues, les encens montent aux voûtes, les cierges en ignition

(1) *Entretiens littéraires* (Lamartine).

Digitized by Google

resplendissent dans leurs chandeliers d'or, faisant étinceler les broderies des dalmatiques, les orfrois des chasubles, allumant de feux profonds les gemmes des ostensoirs. Certaines heures du soir lui restèrent, celles où seul dans l'église assombrie par la nuit, enveloppé dans son manteau, il appuyait son front brûlant contre le marbre froid d'une balustrade, son âme perdue dans une adoration sans fin.

Parfois, comme Élie dans sa solitude, il avait senti Dieu présent!

Il se souviendra de ces émotions douces et jamais oubliées ressenties au milieu de ce recueillement, de cette chaleur communicative de prière, de ces têtes méditatives penchées, de ces yeux baissés ou levés, extasiés.

Ce sont de ces moments d'ineffables délices
Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices,
Des éclairs de lumière et de félicité
Qui confondent la vie avec l'éternité.

De cette atmosphère qu'il a respirée, il gardera le parfum, il restera imprégné : « Il m'en resta plus tard ce qui reste d'un incendie qu'on a traversé, un éblouissement dans les yeux et une tache de brûlure sur le cœur. » Oui! et dont il gardera l'empreinte ineffaçable.

La poésie religieuse du dix-neuvième siècle lui devra ses plus douces joies. Dieu, le Christ, aura trouvé son poète!

Lamartine, génie religieux, poète et prophète égaré au dix-neuvième siècle, n'évoque-t-il pas le souvenir de ces prophètes poètes d'Israël au langage inspiré, au souffle puissant (1), pleins d'images grandioses et sublimes, assez dégagés de l'humanité dans laquelle ils ont pris corps pour que leur chant religieux, leur dia-

(1) Voir : *les Prophètes d'Israël*, par Darmesteter; *la Pensée antique*, par Joseph Fabre.

Digitized by Google

logue avec Dieu, s'applique à tous les temps, à tous les lieux et à tous les hommes. N'évoque-t-il pas surtout David le roi-prophète. La lyre de l'un ne résonne-t-elle pas comme la harpe de l'autre, sous le même souffle inspirateur. Ne sont-ce pas les mêmes accents mystiques, n'atteignent-ils pas à la même profondeur de vues, à la même intensité d'émotion?

Ne sent-on pas en eux ce même amour si chaud, si pénétrant, si profond, si tendre, si fervent pour le Créateur. N'ont-ils pas la même voix pour louer Dieu, pour le bénir, pour le glorifier, les mêmes et suaves accents pour l'aimer, le lui dire, lui ouvrir leur cœur, s'y plaindre, s'y consoler, s'y confondre en sentiments de tendresse inexprimable et exquise dans l'abandon complet de tout ce qui est soi.

La consonnance entre leur génie est d'autant plus directe que David est moins un lyrique hébraïque qu'un lyrique chrétien; quelques-uns de ses psaumes, véritables plaintes de l'âme, sont comme un avant-goût de la douceur évangélique. On est surpris à entendre ces cris, ces appels d'amour et de tendresse, au milieu de cette nuit si profonde à peine éclairée, comme d'éclairs fulgurants, des chants irrités des autres prophètes bibliques.

Lamartine est et restera, quoiqu'on dise, un génie chrétien. Aussi se révoltera-t-il quand on l'accusera de panthéisme : « Moi, m'accuser de panthéisme, j'aimerais autant qu'on m'accusât d'athéisme, cette grande cécité morale de quelques hommes privés par je ne sais quelle affliction providentielle du premier sens de l'humanité, du sens qui voit Dieu.

« Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout. On a pris pour panthéisme aussi le mot de saint Paul, le premier commentateur du christianisme : *In illo vivimus movemur et sumus*. C'est le mien. Mais refuser l'individualité suprême, la cons-

Digitized by Google

cience et la domination de soi-même à celui qui nous a donné l'individualité, la conscience de nous-mêmes et la liberté, c'est refuser la lumière au soleil et la goutte d'eau à l'océan. Non, mon Dieu est le Dieu de l'Évangile, le Père qui est au ciel, c'est-à-dire partout. »

Lamartine est et veut être chrétien; voilà ce qui est à retenir.

Sa pensée est purement évangélique. Chez lui, dans toutes les phases de la vie : Dieu, le Christ règne, unique, souverain, dominant l'ensemble, la vie, l'œuvre entière de l'homme, l'œuvre du poète, l'œuvre du grand citoyen, du grand politique et celle du philosophe des dernières années dont le dernier mot est résignation : « Dans la volonté de Dieu est notre paix » (Dante).

Si parfois on a interprété sa pensée dans un sens équivoque, c'est qu'on ne l'a pas comprise. La langue que parlent les poètes n'est pas celle du commun des hommes. Pour exprimer tous les sentiments, toutes les sensations, fixer toutes les images, quelque fugitives qu'elles soient, il faut élargir l'expression.

Dans Lamartine, l'enthousiasme pour la création, pour l'univers, pour la beauté des choses terrestres perçues et transmises à l'âme, va jusqu'au délire, jusqu'à l'ivresse.

Mais sa pensée, comme il le dit lui-même, sépare Dieu de son œuvre, seulement les impressions ressenties, les sensations éprouvées par ces révélations sont telles, que l'âme pour les rendre ne se sert plus du langage insuffisant des hommes, mais crée des paroles qui sont des caresses, des lueurs, des flammes, paroles chaudes, pressées, vibrantes, fluides, ailées, transparentes, aériennes, fugitives, devenues translucides et formant une langue éthérée, divine, universelle, complète, n'ayant que de vagues rapports avec nos langues terrestres et la matérialité de nos expressions.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

INFLUENCE DE BELLEY SUR LA FORMATION DU CARACTÈRE. — RETOUR DANS LA FAMILLE, ÉTUDES LITTÉRAIRES, PREMIERS ESSAIS. — LES POÈTES DU NORD. — OSSIAN. — LES AMITIÉS DE JEUNESSE ET D'AGE MUR. — BIENASSIS. — LA BIBLIOTHÈQUE DE M. DE MONTLEVON. — DISSIPATION DE JEUNESSE. — TRAVAIL ASSIDU. — AYMON DE VIRIEU. — ÉTUDES DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — FORMATION LITTÉRAIRE. — HENRIETTE POMMIER.

Belley eut une influence immense sur la formation du caractère religieux du génie de Lamartine.

Les quelques poésies écrites alors qu'il était encore chez les Pères annoncent à dix ans de distance les *Méditations* dont elles sont pour ainsi dire le prélude; mais l'accent est le même, la source est trouvée.

Certains mêmes de ces essais pourraient être ajoutés aux *Méditations* ou aux *Harmonies* et n'en dépareraient pas l'ensemble. Ce cantique sur le torrent de Thuisy :

. . . .

Qu'as-tu donc vu là-haut, torrent suant d'écume,
Pour reculer d'effroi comme un coursier rétif?

. . . .
. . . .

Tu n'es qu'un élément et moi je suis un homme,
Tu fuis et moi j'adore, ô stupide élément!
Quoi! tu ne sais donc pas le nom dont Il se nomme?
Quoi! tu ne lis donc pas dans ton flot transparent?

Digitized by Google

Moi je le lis sans nuages,
Dans le livre à mille pages
Que la nature et les âges
Déroulent incessamment;
Dans les syllabes divines
Qui luisent sur les collines,
Majuscules cristallines,
Dont l'étoile l'imprime au bleu du firmament.

. . . .

Mais moi l'enfant du Père et que ce nom rassure,
Je m'y sens attiré d'un invincible aimant;
Ce nom chante pour moi dans toute la nature,
Et mon cœur sans repos le sait même en dormant.

Ce Cantique pourrait être ajouté aux *Harmonies*, une harmonie touchée d'une main inexpérimentée sans doute, mais le sentiment inspirateur est le même, avec quelque chose de plus naïf, de plus jeune, qui rappelle aussi Racine.

Lamartine resta quatre ans à Belley, de 1803 à 1807; il en sortit regrettant ses maîtres, ses douces et heureuses années d'études et de jeunesse, mais ravi de recouvrer sa liberté.

Ah! si j'avais donc tes ailes,
O mon cher petit oiseau,
Je sais bien où tu m'appelles,
Mais regarde ces barreaux!

L'enfant qui avait écrit cela avait souffert de la captivité, quelque douce qu'on se fût efforcé de la lui rendre. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'à la fin de ses études, couronné de lauriers, il ne fit gaiement le voyage de Belley à Milly à pied, son bagage sur le dos, « chantant comme un troubadour ».

Ce voyage à la Jean-Jacques était un assez joli début. A Milly, il fut accueili joyeusement, par la mère surtout,

Digitized by Google

heureuse de retrouver son fils et fière de ses succès : « J'ai présenté Alphonse à la famille, dira-t-elle avec un peu d'orgueil, seulement je ne lui trouve pas le ton aussi doux que je voudrais. Je crains de l'éloigner de moi qu'il aime tant en le grondant là-dessus. »

Le caractère du jeune homme était, il est vrai de le dire, moins malléable qu'on ne se plaît à l'imaginer, il n'était pas du tout miel et sucre, tant s'en faut, infiniment complexe au reste, fier, impérieux, presque dur, surtout indépendant : on le verra bien dans ses démêlés avec l'oncle de Monceau.

Les premiers temps de son retour furent exquis, dans la joie de sa liberté reconquise, au milieu de ce Milly enchanteur dans les derniers jours de septembre. Il revoit les horizons chers à sa pensée, les paysages évoqués tant de fois pendant les longues nuits, dans le dortoir de Belley.

Et que dis-tu donc à la lune,
Pauvre oiseau qui ne dors pas...

Et ce sont les longues promenades, la chasse avec les voisins de son père, les rêveries solitaires sur la montagne qui domine Milly. Le soir, il se retrouve avec délices dans la petite chambre au pignon de la maison, préparée maternellement pour la lui rendre attrayante, avec une table pour écrire, des rayons pour y poser les livres. C'est de là qu'il enverra à ses trois amis, Aymond de Virieu, Louis de Vignet, Guichard de Bienassis, ces jolies lettres pleines d'enthousiasme, de jeunesse, reflets de son âme, effusions d'un cœur de dix-huit ans s'ouvrant à la vie.

La *Correspondance* nous permettra de le suivre presque jour par jour dans sa vie de jeune homme.

Les premières ardeurs de plaisir du retour passées, il se remet au travail, relisant les ouvrages lus déjà : *Zaïre, Mérope, Iphigénie, Phèdre,* auxquels il trouve

Digitized by Google

un nouvel intérêt. Il compose dans un nouveau genre, très différent des essais précédents, et adresse à Virieu une poésie intitulée : *Ma jeunesse,* où il y aura un morceau pour l'espérance, un autre pour l'amour, un autre encore sur les charmes de la poésie pour un jeune homme.

Tandis que d'un léger coton
Mon visage frais se colore,
Que tout sourit à mon aurore
Et que raisonner en Caton
Chez moi serait risible encore,
De mon espoir, de mes désirs,
Je veux divertir ta paresse,
Et laissant l'ingrate vieillesse
S'affliger sur ses souvenirs,
Une heure au moins de ma jeunesse
Parler un peu de mes plaisirs.

Il lit les poètes du Nord : Ossian (1) surtout, ce poète de l'imagination et de l'amour.

Il le lit en novembre dans sa chambre au nord, au pignon de la maison, au bruit des rafales de neige, aux sifflements des vents !

Le paysage de Milly s'accorde harmonieusement avec cette poésie du Nord. En hiver, lorsque les brouillards montent lentement du fond des vallées de la Saône et de la Grosne, s'étendant sur les cimes, plus légers, moins denses, laissant entr'apercevoir les pierres nues sur les pentes de la montagne et de-ci de-là les touffes de bruyère noircies et desséchées, les racines de buis

(1) Les poésies galliques d'Ossian, fils de Fingal (Macpherson), avaient été traduites en 1777 par Letourneur ; un peu plus tard, Baour-Lormian les mit en vers. C'est, a dit Villemain, *dix-huitième siècle,* leçon VI), l'homme du dix-huitième siècle qui est intéres, sant et original sous le manteau du barde aveugle. Son Oscar- sa Malvina, son Fingal, tous ces personnages qu'il a corrigés, embellis, mis en mouvement dans son poème, ont un reflet de l'esprit sentimental du dix-huitième siècle.

Digitized by Google

jauni, lorsque les nuages chassés par les vents ondoyent et flottent sur les créneaux du vieux château démantelé de Berzé, si des trouées de lumière percent ces ténèbres et inondent la campagne d'une lumière blafarde, crépusculaire; on pense malgré soi à ces terres d'Écosse désolées où les spectres des sorcières de Macbeth viennent d'eux-mêmes se dresser.

« L'ébranlement que les chants ossianiques causent à l'imagination dispose aux méditations les plus profondes, disait Mme de Staël (1). » Nul doute que cette poésie n'eût une influence profonde sur Lamartine, elle développa son imagination : « Ossian est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs et qui a laissé le plus de ses teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis. »

L'hiver 1808 passa en travail assidu : *Virtute et gloriæ*, comme il l'écrit à Virieu, « telle est ma devise ». Au printemps de la même année, il part pour Saint-Point, pays extrêmement pittoresque, tout en bois et en prés. De Saint-Point, il s'en va seul un soir jusqu'à l'abbaye de Cluny, distante de quelques kilomètres. La vue de ces ruines, les grands souvenirs qui se rattachent à ce berceau de la civilisation du monde moderne, les grandes ombres de ses illustres abbés : saint Odon, saint Odilon, saint Maïeul, Pierre le Vénérable, la lumineuse figure d'Abélard surgissent de ce passé.

Le lendemain il écrit ses impressions à Guichard de Bienassis, il ajoute : « Viens me voir, nous ferons une élégie ensemble. Ah! que la vie ne m'ennuierait pas si j'avais auprès de moi quelques amis, un seul même. Mais on a beau être assez heureux, si on n'a personne à qui le dire, on devient malheureux. »

Enfin les trois amis se retrouvent sous les tourelles

(1) Un autre grand génie se laissa enthousiasmer par ces chants. Napoléon, revenant de la campagne d'Italie, en lisant ces vers s'écria : « Voilà qui est beau! »

Digitized by Google

de Bienassis, reçus par la mère de Guichard, la bonne et aimable Mme de Montlevon. On boit du vin de l'Ermitage, on passe le temps le plus agréablement du monde en promenades, en réceptions chez les voisins. Grâce à la complicité d'une femme de chambre, ils pénètrent dans la bibliothèque fermée de feu M. de Montlevon où chacun trouve son compte suivant ses tendances.

Littérature légère du dix-huitième siècle, philosophes, historiens, romans, tout y passe. Aussi le fruit de ces lectures ne se fait-il pas attendre, le ton change dès ce retour : « Ah! elle est partie, ta toute belle, ta tout aimable, ah! mon Dieu, laisse-la courir, ne t'en afflige pas trop. Si véritablement tu l'aimes, si elle est digne d'être un peu aimée, enfin si cela doit être ta folie, je la respecte et je ne te plaisante plus. Seulement, sa condition me fâche. J'aimerais mieux que ce fût une bergère et je ris quand je pense qu'on peut lui dire à bon endroit :

Viens, ma chère Lysbé, que tes heureuses mains
Me versent à longs traits ce nectar des humains. »

Que nous sommes loin de Belley!

Voici d'autres vers de la même époque, adressés à son ami Aymon de Virieu, auquel il écrit : « A propos, pour te faire rire, je vais te raconter une histoire qui m'est arrivée il y a huit jours à Milly. Prends part à ma gloire. J'étais à un souper de campagne, de francs campagnards et de quelques dames et demoiselles assez gentilles. On chanta pendant le souper, comme faisaient nos bons aïeux, et une de ces demoiselles chanta entre autres une fort jolie romance sur l'Espérance. On applaudit la chanteuse et les couplets et un de ces messieurs dit qu'il voulait ajouter des couplets de sa façon. Je le prévins aussitôt. J'allai dans une chambre et là, sans rien dire à personne, je

Digitized by Google

me mis à enfanter ces méchants vers. Écoute et ne ris pas avant d'avoir fini :

L'amour un jour à l'Espérance
Avait fait quelque méchant tour,
Aussitôt le procès commence
Et Vénus assemble sa cour.
Devant elle chacun s'avance,
Elle examine tour à tour
Et juge que sans l'Espérance
On verrait s'éteindre l'amour.

« Qu'en dis-tu? N'est-ce pas du trop fin, du trop fignolé? Ah! si j'avais tous les jours une bonne fortune comme celle-là. Je connais bien des filles de notaires, de chirurgiens et peut-être de gentilshommes de campagne qui n'y tiendraient pas. »

A part ces dîners entre voisins, la chasse, la pêche, la vie est uniforme à Milly, il la remplit par l'étude, relisant Jean-Jacques; la *Corinne* de Mme de Staël l'enchante et aussi *René*. René!... il se reconnaît dans ce frère de son âme, comme lui il est agité, inquiet, mélancolique, ne sachant ce qu'il désire. Les passions bouillonnent dans le fond de son cœur et malgré les consolations qu'il trouve dans ses amitiés et dans ses lectures, bien qu'il écrive à Guichard : « Heureux celui qui a un ou deux amis, qui cultive les muses et se plaît à la lecture des anciens, il ne s'ennuiera jamais. » Il a parfois des heures de trouble et de découragement.

« Beaucoup de mes rêves, toutes mes espérances s'évanouissent chaque jour, c'est comme les fantômes qu'on se fait la nuit et que le premier rayon du jour dissipe ou réduit à leur plus juste valeur. Et toi, mon cher ami, tu es donc comme moi, tu vois que nous avions rêvé la gloire, rêvé l'amour, rêvé des femmes, comme il devrait y en avoir, rêvé des hommes comme il n'y en aura jamais. Il n'y a que l'amitié, c'est le seul

Digitized by Google

bien que je goûte chaque jour davantage et que je trouve surpassant l'idée que je m'en étais faite (1). »

Sa devise est : « Tout pour l'amitié. »

Ces amitiés de jeunesse ont des racines profondes dans son cœur, elles seront les délices de sa jeunesse et de son âge mûr ; mais de ses trois amis, Prosper Guichard de Bienassis, Louis de Vignet, Aymon de Virieu, celui-ci sera le plus aimé.

Ses lettres à ce dernier, où il s'ouvre dans le cœur de son ami avec un abandon complet et un charme incomparable, éclairent toute sa vie et mettent en valeur les fonds obscurs de sa pensée et rappellent l'amitié de Montaigne pour Estienne de La Boétie : « Je l'aimais parce que c'était lui et parce que c'était moi. »

Et cependant leur nature était exactement opposée, dissemblable même. Virieu était calme, froid, sceptique, réaliste. Lamartine était ardent, enthousiaste, vibrant, croyant.

D'une haute intelligence, Virieu était l'homme du raisonnement opposé à l'homme de passion ; d'un goût sûr et délicat, ayant le sens du génie de notre langue, il devint pour Lamartine son conseil écouté pour toutes ses œuvres. Il n'est pas une de ses poésies qui ne lui fût d'abord soumise, et dès cette époque on sent tout le prix que le poète attache au jugement de son ami.

Que de conversations intimes et exquises au coin du feu, couchés à demi sur les canapés du salon du Grand-Lemps (2). Dans ses années de jeunesse, il le tenait au courant de toute sa vie littéraire.

Les littératures étrangères l'attirent, il lui fait part de ses impressions, de ses lectures.

(1) *Correspondance*. Lettre à Virieu.
(2) Château qu'habitait la famille de Virieu, au Grand-Lemps, près de Grenoble (Isère).

Digitized by Google

Il lit Dante, sombre et mystique, incarnant l'idée religieuse du moyen âge; Le Tasse, dont les récits de chevalerie ont enchanté sa jeune imagination, il lui a voué une admiration fervente. Lorsque quelques mois plus tard il visitera Rome, sa première pensée sera pour son tombeau : « Hier, je suis monté à Saint-Onuphre, je suis entré dans le couvent, dans une vilaine petite église, un frère m'a reçu et commençait à m'expliquer de mauvaises peintures et d'ennuyeuses inscriptions. « — Mais le tombeau du Tasse, lui disais-je toujours. — *Per Dio,* le tombeau du Tasse, mais vous marchez dessus, m'a-t-il dit. » En effet, j'ai regardé à mes pieds, j'ai vu une pierre carrée et l'inscription : *Fratres ejus*. Je me suis jeté à genoux. »

Il lit aussi Pétrarque, sans bien le comprendre encore. A cette époque de sa vie, ce sont les littératures du Nord qui le séduisent, il voudrait tant aller à Londres, « connaître les fils d'Ossian », et s'il s'écrie après la lecture du traité de Zimmermann sur la solitude : « Vivent les Allemands pour la raison », il ajoute : « Vivent les Anglais pour le génie, la fermeté d'âme, l'indifférence sur la fortune. » Il lit les poèmes philosophiques de Pope, il traduit les nuits de Young. Les Anglais (1) et les Allemands (2) lui dévoilent une poésie

(1) La littérature anglaise est dramatique et réaliste. Shakespeare! Ses drames sont des tranches de vie pure avec ses laideurs, ses bassesses, bien et mal, tout est vrai : « Le génie anglais (si fortement lui-même), durci d'une si forte trempe, se jettera au dehors, dans les littératures étrangères, sans compromettre son originalité nationale. Nul peuple n'a plus emprunté et nul n'est resté plus inaltérable au milieu de ses emprunts » (Demogeot).

(2) Ce fut très réellement Gœthe qui fut le père, l'initiateur de cette poésie intime si personnelle, si mêlée à la vie de l'homme, que le poète et son œuvre ne font pour ainsi dire qu'un. « Après lui, le poète ne sera plus seulement un artisan de vers comme il l'avait été au dix-huitième siècle, il sera un créateur doué au suprême degré des plus nobles facultés d'imagination, de sensibilité, de raison; il sera, ainsi que Gœthe le

Digitized by Google

moins harmonieuse, moins inspirée de l'antiquité, mais en ce sens plus originale, plus mélancolique, plus passionnée, plus humaine.

Plus tard, un rayon de la poésie du Midi devait jeter sur ce lyrisme sombre son éclat, son élégance, les grâces de la Renaissance puisées aux sources mêmes de la pure beauté !

Par l'étude, la connaissance des littératures étrangères, Lamartine entrera dans le grand mouvement rénovateur de notre poésie et lui ouvrira une voie nouvelle.

Il lit encore à ce moment les auteurs français du dix-huitième siècle, habiles versificateurs sans poésie : Dorat, Bertin, Fontanes, Delille. Faux poètes, comme il les appela plus tard et qui, cependant, eurent une influence immédiate sur ses premiers essais ; ils étaient à la mode : « Il les imita et les écouta avant de s'écouter lui-même sentir et vivre. »

Dans ses poésies de lui à cette époque, il n'y a rien de lui mais le voici bien tout entier dans cette lettre à Aymon de Virieu, d'indéfinissable tristesse, de vague malaise :

« Pourquoi avons-nous donc ce je ne sais quoi dans l'âme qui ne nous laisse jamais un instant de repos avant que nous ne l'ayons satisfait ou étouffé.

« Est-ce un besoin d'attachement et d'amour? Non ! j'ai été amoureux comme un fou et ce cri de ma conscience ne s'est pas tu. J'ai toujours vu quelque chose avant et au-dessus de toutes les jouissances d'une passion vraie et pure. Est-ce l'ambition ? Pas tout à fait. Je sens que, pauvre comme Homère et persécuté comme le Tasse, pourvu que j'eusse un ami et que je travaillasse à connaître ce que mon esprit peut savoir, à satis-

conçoit : un homme dans la plus large acception du terme » (Demogeot).

Digitized by Google

faire en un mot ce besoin de tout voir, de tout observer, peut-être même de le peindre, je serais heureux.

« On peut être digne d'être connu et demeurer néanmoins longtemps, toujours même, ignoré; car, qui fait les grands hommes? les circonstances et la mode.

« Nous ne sommes maîtres ni des unes, ni des autres. Il n'est qu'un vrai grand malheur, c'est de ne pas satisfaire tous les besoins de notre âme et de notre esprit toutes les fois que nous le pouvons, fallût-il même de pénibles sacrifices.

« Nous n'écouterons que le cri de notre conscience qui nous dit : « Travaillez pour donner les intérêts de « ce que vous avez réçu, travaillez pour être utiles si « vous le pouvez, pour être capable de dire au dernier « moment : J'ai vécu peu, mais j'ai vécu assez pour « observer et connaître tout ce que ce petit globe con- « tient, tout ce qui était à ma portée. »

C'est ce désir de savoir, cet immense besoin de tout connaître qui faisait dire à Voltaire : « Il faut donner à son âme toutes les formes possibles... Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables; ouvrir les portes de notre âme à toutes les sciences, à tous les sentiments. »

Ces études si fortes, auxquelles se livrait son fils, n'étaient point sans inquiéter Mme de Prat. Elle le trouvait inquiet, triste et « bien altéré de connaissances ». Ah! écrivait-elle à ce moment, « s'il pouvait connaître le seul bien capable de le contenter ».

De 1807 à 1812, Lamartine fit son éducation littéraire complète, seul, sans conseil, lisant tout ce qui était à sa portée, guidé par son goût très sûr, sachant discerner et choisir (1): « Jamais homme n'a autant lu

(1) Cette lecture, cette connaissance profonde des littératures étrangères, Lamartine devait le premier en France, après Chateaubriand, en ressentir l'influence. Fondre en une seule manière de sentir ces diverses manières d'interprétation de la pensée

Digitized by Google

et relu, dira-t-il plus tard, non seulement en ce temps-là, mais jusqu'à aujourd'hui. J'ai été et je suis encore l'éponge qui a bu et rendu toute l'encre versée dans le monde par les écrivains de tous genres, de tous siècles, de tous pays.

« Il me semblait toujours que j'allais découvrir dans ces innombrables volumes quelques-unes de ces vérités qui fixent la pensée et donnent un but à la vie. Mais chercher est le mobile de l'esprit; s'il avait trouvé, il ne chercherait plus. On cherche ici, on trouve sans doute ailleurs. »

Le temps passait ainsi en travail, en lectures, l'été à Milly, l'hiver à Mâcon, où, dès 1805, cédant aux sollicitations de Mme de Prat, le chevalier avait acheté une maison située rue de l'Église-Neuve (actuellement rue Lamartine) (1), elle avait appartenu à M. Berthelot d'Ozenay (2). La famille, dès lors, y passa tous les hivers (3), les jeunes filles complétant leur éducation, y trouvant des maîtres pour le dessin, la musique et la danse, des relations, des réunions où Mme de Prat aimait à conduire ses filles.

Une personne qui l'a beaucoup connue vers cette époque (environs de 1810) a tracé d'elle un portrait (4) très simple et que l'on sent très fidèle. Nous demandons à M. P. de Lacretelle, l'auteur du livre si intéres-

humaine et y marquer le tout de son propre génie : le génie de la France.

(1) Depuis la délibération du conseil municipal, 8 août 1842. La maison du père de Lamartine existe, elle porte le numéro 15.

(2) Aïeul maternel de M. de Rambuteau, le préfet de la Seine sous la monarchie de Juillet.

(3) Cette maison fut achetée 29 615 francs, elle échut à Lamartine dans le partage que Pierre, son père, fit de tous ses biens entre ses six enfants le 17 février 1830. Elle fut par lui vendue le 18 novembre 1841, moyennant 25 000 francs, à M. Laurent Calmeh (*Souvenirs et documents*, par M. Lex).

(4) Ce portrait, fait par Mme Delahante encore enfant, a été donné par M. P. de Lacretelle dans son livre des *Origines et de la jeunesse de Lamartine*.

Digitized by Google

sant des *Origines et de la jeunesse de Lamartine,* la permission de le reproduire ici :

« Mme de Prat, âgée de quarante-cinq ans, n'avait jamais été d'une beauté remarquable, mais le charme qui était en elle tenait à une grande distinction et à une expression très fine, très spirituelle en même temps que très douce et d'une bonté parfaite. Pour faire le portrait de sa figure, il faudrait avant tout faire le portrait de son âme, car c'était de l'âme que venait chez elle le charme extérieur. Je crois que toutes les vertus solides et les qualités aimables étaient réunies en cette charmante femme; elle était pieuse comme un ange et d'une piété indulgente et éclairée qui vous gagnait.

« Elle était sans cesse occupée des pauvres, elle les visitait soit à Mâcon, soit à Milly, son zèle ne connaissait pas de bornes, et quand l'argent lui manquait, ce qui lui arrivait parfois car sa fortune était médiocre et sa famille très nombreuse, elle cherchait à le remplacer par de douces paroles, de bons soins et de bons conseils.

« Elle élevait elle-même ses cinq filles, elle s'occupait extrêmement de son mari et de son ménage, elle aimait beaucoup le monde, ou plutôt la société, elle était aimable pour tous, et quoiqu'elle ne pût recevoir qu'avec la plus extrême simplicité, elle fut toujours à la tête de la société de Mâcon et y exerça une influence qui ne fut pas entièrement remplacée.

« Son esprit était à la fois fin et élevé et quoiqu'elle eût passé sa vie à Mâcon, entourée de toutes les petites passions de province, elle demeura au-dessus de tout pour la noblesse et l'extrême délicatesse de son cœur comme par la distinction de son esprit et de ses manières. Sa vertu, je l'ai dit, n'avait rien de sévère et je n'en veux citer qu'un exemple : elle ne se permettait jamais la moindre médisance, et souffrait mort

Digitized by Google

et passion quand elle entendait dire la plus petite chose qui pût blesser le prochain; elle était gaie cependant, et ne pouvait s'empêcher de sourire à un propos spirituel et quelque peu malin. Sa charité et sa gaieté se livraient alors un combat qui se lisait sur sa physionomie.

« Mme de Prat était de taille moyenne, elle était mince, sa taille était souple, sa figure longue et un peu pâle, ses yeux très près du nez et petits mais vifs et doux, son nez droit et ses lèvres fort minces; son sourire était très gracieux. Je l'ai toujours vue mise de la même manière; elle ne portait que des robes de taffetas puce. »

Mme de Prat aimait le monde, mais vivait plus sédentaire qu'elle ne l'eût voulu à cause de son beau-frère et de ses belles-sœurs qu'elle craignait un peu.

A ce moment, la vie mondaine avait repris comme avant la Révolution à Mâcon, avec en moins quelques grands nobles ayant payé de leur tête leur fortune et leurs privilèges; cette société était composée, comme avant, de la noblesse de la ville, constituant un monde à part, mais se mêlant parfois dans les grandes occasions, au bal du préfet et ailleurs encore, à la bourgeoisie du pays, certains salons se faisant même un titre et un honneur de faire la fusion des deux sociétés.

Le caractère de ces premières années du siècle à Paris comme en province est de passer le temps lè plus joyeusement du monde, on apporte une ardeur extrême à vivre gaiement : c'est la revanche des heures troubles et sombres que l'on vient de passer!

Les maisons de campagne s'ouvraient toutes grandes pendant la belle saison et c'étaient les chasses, la pêche, les fêtes champêtres dans les vieux châteaux d'alentour que la Révolution avait épargnés. En hiver, les salons de Mâcon réunissaient la belle jeunesse avide

Digitized by Google

de plaisir; l'hiver 1809 fut particulièrement brillant à cause de la division Molitor, extrêmement mondaine, et de la présence de M. et Mme de Rambuteau dans leur belle résidence de Changrenon.

Cependant que les gens sérieux assis aux tables de jeu goûtaient les délices du boston ou du reversis, les jeunes gens, aux sons des orchestres, glissaient rapidement, entraînés par les valses lentes et les danses à la mode du jour.

Ce fut dans une de ces réunions, dans un de ces salons (1), fréquentés par les deux sociétés, que Lamartine ressentit le premier frisson de l'amour. Amour très fugitif au reste, pressentiment de celui qui devait quelques années plus tard si complètement transformer sa pensée.

Il ne s'agit point ici de son aventure enfantine avec la jeune Lucy, au clair de lune, sous la tourelle du château de Byone, dont Ossian était le principal acteur; non plus que de l'amitié tout intellectuelle avec l'intelligente fille du docteur Pascal (de Saint-Sorlin); mais d'un précoce amour pour une jeune fille de Mâcon dont Lamartine a évoqué d'une touche légère et délicate le gracieux souvenir.

Dans son très intéressant ouvrage des *Origines et de la jeunesse de Lamartine*, M. de Lacretelle a bien voulu soulever le voile et fixer ce souvenir :

Elle se nommait Henriette Pommier, était fille d'un juge de paix de Mâcon, conseiller au bailliage avant la Révolution, dont la femme tenait à la noblesse du pays; elle était ravissante, paraît-il, dansant avec une

(1) C'était chez Mme de la Vernette, née de Sercy, sœur de Mna Désoteux et femme de Pierre Bernard de la Vernette, ancien capitaine au régiment Navarre et chevalier de Saint-Louis, qui, très mondaine et lettrée, recevait dans ses salons l'élite de la société de la ville; les jeunes dansaient, disaient des vers; les hommes causaient littérature ou politique.

Digitized by Google

grâce et une légèreté incomparables : « Comme les libellules effleurent les eaux. »

Le souvenir de sa beauté pensive est resté longtemps dans la mémoire des vieux Mâconnais !

Musicienne, douée d'une voix chaude et prenante, elle exerçait sur tous une séduction, une fascination irrésistibles : « Ses longs cils baissés la faisaient ressembler à une statue de la pudeur, ses yeux à demi fermés, sa bouche à peine entr'ouverte, ses traits délicats, son teint pâle et transparent donnaient à son visage une expression qu'il était impossible d'oublier (1). »

Alphonse de Lamartine lui-même, à cette époque, n'était plus le gros garçon à l'air béat dont sa tante, Mme Carra de Vaux (2), a donné le crayon vers l'âge de huit ans.

Grand de taille, mince, d'allure distinguée, les cheveux légèrement ondulés, « de la couleur des châtaignes mûres », le nez légèrement busqué, la bouche fine, mélancolique et rêveuse, le teint mat et d'une transparence de peau qu'il tenait de sa mère, les yeux d'un bleu foncé presque noirs, un peu humides, comme imbibés de sensibilité et de lumière.

Un air de mélancolie, s'étendant comme un voile sur sa physionomie, faisait, en le voyant, penser à Werther.

Les deux jeunes gens semblaient faits l'un pour l'autre.

Chez Alphonse de Lamartine, la passion éclate soudaine, subite, imprévue : « Rien ne m'est tout, plus ne m'est rien », écrit-il à son ami de Bienassis. Et cependant il vient d'être reçu membre de l'Académie de Mâcon et tout le monde a été émerveillé de son discours de réception sur les littératures étrangères, de son style de vingt ans présageant sa gloire future,

(1) *Confidences.*
(2) Sœur de Mme de Prat.

Digitized by Google

mais rien ne le touche plus : « Oui, mon ami, plains moi. J'aime pour la vie. Je ne m'appartiens plus et je n'ai nulle espérance de bonheur, quoique étant payé du plus juste retour.

« Tout nous sépare, quoique tout nous unisse. Je vais prendre incessamment un parti violent pour obtenir sa main à vingt-cinq ans. Je vais à Paris, je sollicite quelque emploi dans le gouvernement. Si je ne puis rien obtenir qui me donne l'espérance prochaine d'une honnête et libre aisance, j'entre définitivement au service et j'essaie de me faire tuer ou du moins d'acquérir un grade qui puisse me faire vivre, ma femme ayant trois à quatre mille francs de rentes et cinquante mille écus assurés.

« Je dis ma femme, parce que je la regarde comme telle et que rien au monde ne peut nous séparer. »

Ce désir du jeune homme était presque irréalisable, tous ses parents, y compris sa mère, hostiles à ce projet. La jeune fille était peu ou point fortunée et d'une famille dont la bourgeoisie récente ne pouvait répondre aux exigences de l'aristocratique famille de Lamartine.

L'oncle terrible, M. de Lamartine l'aîné, dont les avis pesaient comme des oracles dans la destinée des siens, aurait été peu séduit par la perspective de devenir l'oncle de Mlle Pommier, toute charmante qu'elle fût.

Par la conversation que Lamartine eut avec son oncle à ce sujet, il semble bien en effet que le mariage fût impossible.

« Si c'est ainsi que tu attrapes tout ce que tu vises, « tu n'attrapperas pas grand'chose », me dit mon oncle, M. de Lamartine. J'entrai de plain-pied dans la question et me persuadai que j'allais arriver à un coup droit par une feinte. — Je ne manque pas mon but tous les jours, répondis-je. Hier, j'ai eu l'honneur de causer avec M. P... J'ai mis le cap sur les élections, M. P... votera pour vous, mon oncle. — Son regard

Digitized by Google

tomba sur moi avec des éclairs aigus : « Je te remercie
« de l'occasion que tu me donnes pour montrer un peu
« ce que j'ai dans ma gibecière, reprit-il. Tu ne me
« duperas pas sur le vrai motif de tes conversations
« avec M. P... et je ne veux pas acheter son vote par
« une concession qui nous amoindrirait. Mon héritier
« ne sera jamais son gendre, apprends cela. Nous avons
« commencé par la bourgeoisie, nous nous sommes
« épurés depuis des siècles et nous ne finirons point
« par elle.

« Tu aurais trouvé la Vénus de Milo dans une bou-
« tique que je ne l'appellerais pas ma nièce. M. P...,
« s'il était un peu plus lettré, pourrait être mon col-
« lègue à l'Académie de Mâcon, mais il ne deviendra
« pas mon allié.

« Tu as l'honneur d'être noble, il faut garder ton
« rang. Quant à ton cœur, donne-le à qui tu voudras,
« mais ne le traîne pas devant M. le maire.

« Le Rhône traverse le Léman sans y perdre sa
« source, traverse la bourgeoisie tant qu'il te plaira.
« Il importe de faire des sacrifices pour que la promis-
« cuité n'amène pas le désordre.

« Nous autres, gentilshommes, nous sommes censés
« représenter la loyauté, le désintéressement et la fidé-
« lité, c'est une gloire qui vaut bien une douleur.

« Quand tu auras à ton tour des descendants à pro-
« téger, tu me sauras gré de t'avoir montré le profil de
« la vérité. Tu es condamné à n'épouser qu'une vicom-
« tesse, elle ne t'apportera peut-être pas une rose, mais
« un bel arbre généalogique qui prendra racine dans
« le sol des domaines que je te laisserai.

« Maintenant, accable-moi de ta colère intérieure,
« soulage-toi en écrivant une élégie sur elle et des
« ïambes contre moi. Enlève Mlle P... si ton gousset
« t'y autorise, faites-vous marier par un serrurier en
« Angleterre ou un imbécile espagnol. Je te rappelle

Digitized by Google

« que tu es mineur et que nous tirerons les verrous sur « toi. Si tu parviens à les forcer, dis-toi en même « temps que tu auras ruiné toute ta famille.

« Je retirerai la pension à ton père, je ne doterai pas « tes sœurs, et je trouverai bien dans quelque pou- « lailler des Lamartine de la branche cadette. Tu es « averti.

« Je renonce à ma candidature, renonce à ta péron- « nelle. »

« Il s'éloigna en sifflant mon chien qui le suivit, tant on avait de respect pour lui dans la maison et je restai seul avec mon impuissance.

« Le lendemain, j'envoyai une lettre d'adieu à Mlle P... et je partai pour l'Italie. »

Digitized by Google

CHAPITRE V

VOYAGE EN ITALIE. — ROME, NAPLES. — « GRAZIELLA. »
PAYSAGES VIRGILIENS. — L'AME DE L'ITALIE.

Alphonse de Lamartine partait avec l'enthousiasme d'un enfant qui va voir se lever l'aurore des plus beaux jours de sa vie.

Ces Alpes lointaines, dont il voyait, de la terrasse de Monceau, des dernières rampes du bois Clair, briller les neiges éternelles. La mer ! Ces mers italiennes, si poétiques aux noms si beaux ! Ce ciel, dont il avait aspiré la chaleur et la volupté dans les pages de *Corinne* et dans les vers de Gœthe.

Connais-tu cette terre où les myrtes fleurissent?

A peine installé dans la diligence qui l'emporte par la Savoie, la Suisse, le Simplon vers Lausanne, Florence, Rome, dans l'ivresse du voyage, il devait bien vite oublier cette angélique Henriette.

Chaque tour de roues le rapprochait de ce pays où allaient ses rêves, pour lequel il se sentait une affinité secrète, d'invincibles attirances.

Tout remué encore de ses souvenirs classiques, cette terre se dressait devant lui, dans les lointains de son passé, mystérieuse et évocatrice !

C'est qu'elle tient de son histoire : la plus belle du monde; de sa civilisation : la plus élégante et la plus raffinée qu'il y ait eue; des arts, de la poésie, de la

Digitized by Google

nature, une physionomie toute particulière à nulle autre pareille.

Il visite Turin, Milan, Bologne, Parme, Florence, ces villes du nord de l'Italie, où ont poussé, comme en une floraison mystique, les églises de marbre, les baptistères ciselés, les sveltes campaniles.

Où l'art s'est inspiré des plus délicieuses conceptions orientales mêlées et fondues aux modèles plus sévères et plus purs de l'art normand.

Par les collines de la Toscane, les vallées de l'Ombrie, il arrive un soir d'hiver à Rome.

La nuit est éblouissante, la lune lente et mystérieuse monte à l'horizon derrière les montagnes de la Sabine; sous ses pâles clartés et dans ce silence se dresse une ville fantôme et lointaine endormie dans la poussière des siècles :

« Rome législatrice du monde, assise sur la pierre de son sépulcre avec sa robe de siècles, projette le dessin irrégulier de sa grande figure dans la solitude (1). » Là gît la Rome antique avec son Colisée, ses monuments, ses colonnes, vestiges impérissables de son passé. Les dominant tous, la coupole de Saint-Pierre se découpe nette et immense sur le fond sombre d'un ciel d'hiver constellé d'étoiles.

L'impression ressentie est profonde.

Le lendemain, il erre sur les ruines du Colisée, du Forum, pensant, rêvant, écrivant. Il visite aussi la Rome chrétienne, Saint-Pierre. L'antiquité surtout le séduit; mais s'il s'assied au couchant du soleil sur la colline de la villa Pamphili d'où l'on domine Rome et son Tibre; s'il rêve au bruit des cascatelles de Tibur dont s'enchantait Horace; si Rome enfin lui révèle la beauté des arts, la beauté de l'histoire, Naples le révéla à lui-même, ouvrit à la vie son âme et ses sens.

(1) *Mémoires d'outre-tombe.*

Digitized by Google

De Naples, l'enthousiasme va croissant : « Sais-tu, écrit-il à Virieu, que dans ma belle indifférence j'étais tenté de ne pas venir à Naples. J'aurais perdu le plus beau spectacle du monde qui ne sortira plus de mon imagination. J'aurais manqué à ce qu'il y a de plus beau pour une tête faite comme les nôtres. Les mots me manquent pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses !

« Je suis monté seul au Vésuve, j'ai déjeuné seul dans l'intérieur du cratère, je suis allé seul à Pompéi, à Herculanum, à Pouzzoles, partout; demain, je vais seul à Baïa. Ah ! Que n'es-tu ici. Pourquoi le ciel a-t-il refusé à mes prières un compagnon tel que toi ? » Virieu devait le rejoindre à quelque temps de là. Mais lorsqu'il écrivait ces lignes, il n'était plus seul à contempler les merveilleux spectacles de la nature.

C'était par les yeux de Graziella qu'il voyait toute chose.

Graziella, qui lui était apparue, un soir qu'il sortait de la maison de M. Dareste de la Chavannes (1), fraîche et rieuse comme la statue de la Jeunesse.

Graziella, fille de ces îles dorées de soleil, baignées de lumière, caressées des molles brises du large.

Légère et gracieuse sous son costume de Procitane, elle lui avait ouvert, à lui, si avide de tendresse, son âme aimante et ardente de pauvre fille du peuple. Ignorante de la vie, elle s'était donnée toute, sans restriction, à ce bel enchanteur entrevu pendant une saison à peine. Lui parti, tout sombra dans sa vie : elle mourut de son mal.

Ainsi quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme
Remonta vers le ciel pour n'en plus revenir.

(1) Directeur des tabacs à Naples sous le roi Murat et allié à la famille des Roys et dont Lamartine était l'hôte.

Digitized by Google

Lamartine emportait de la jeune fille un souvenir qui, voilé parfois dans sa vie si pleine, ne devait plus le quitter. A l'âge où les passions se calment, où l'on sent le poids de la vie et le prix de toute chose, il dira, se souvenant avec émotion de ces jours de première tendresse : « L'homme trop jeune est incapable d'aimer, il ne sait le prix de rien, il ne connaît le bonheur qu'après l'avoir perdu. L'amour vrai est le fruit mûr de la vie. Je me reproche de n'avoir pas connu le prix de cette fleur d'amour, je n'étais que vanité. »

Et cependant s'il n'eut aimé Graziella, son souvenir reviendrait-il sans cesse à sa pensée? Combien de ses poésies sont inspirées d'elle : le Premier Regret, puis tant d'autres!

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus aux pieds de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre, petite, étroite, indifférente
   Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété!
Quelquefois seulement, le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans, c'est bien tôt pour mourir! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
   Je veux rêver et non pleurer!

. . . .
. . . .

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme dans l'œil qui s'ouvre au matin la lumière;
Elle ne regarda plus rien après ce jour;
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!

(Le Premier Regret.)

Digitized by Google

Dans les *Méditations,* la poésie ayant pour titre : le Golfe de Baïa, évoque, mêlés aux souvenirs classiques, les séjours d'Horace, de Tibulle, de Properce et de Cynthie sur ces rives amoureuses, cette année de la jeunesse du poète :

Colline de Baïa! poétique séjour,
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde
Que le bruit plaintif de cette onde
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour.

Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans plus laisser de trace,
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

(Le Golfe de Baïa.)

Dans la poésie : le Passé, qui ouvre les *Nouvelles Méditations,* dédiée à Aymon de Virieu, le poète rappelle à son ami ces jours inoubliables du golfe de Naples, leur jeunesse!...

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.
. . . .
. . . .

Ici, sur la scène du monde,
Se leva ton premier soleil.
Regarde : Quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil!
Tout sous les cieux semblait sourire!
La feuille, l'onde, le zéphire!
. . . .

Digitized by Google

Reconnais-tu ce beau rivage,
Cette mer aux flots argentés
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés?
Un nom chéri vole sur l'onde,
Mais pas une voix qui réponde
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux! quel nom tu prononces,
Ne vois-tu pas parmi ces ronces
Un nom gravé sur un cercueil!
(Le Passé, *Nouvelles Méditations*.)

Enfin, dans Novissima, cette plainte sombre de l'homme qui chancelle et perd pied devant le mystère de la vie, l'énigme de sa destinée, écrite dans une nuit de ténèbres et d'agonie :

La nuit roule en silence, autour de nos demeures,
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures.

C'est encore la ravissante image de Graziella qu'à la fin il évoque comme ce que la vie lui a donné de meilleur et de plus doux :

. . . .
. . . .
Et j'aimais, et l'amour, sans consumer mon âme,
Dans une âme de feu réfléchissait sa flamme.
. . . .
. . . .
Un jour : c'était aux bords où les mers du Midi
Arrosent l'aloès de leur flot attiédi,
Au pied du mont brûlant dont la cendre féconde
Des doux vallons d'Enna fait le berceau du monde;
C'était aux premiers jours de mon précoce été,
Quand le cœur porte en soi son immortalité,
Quand nulle feuille encore, par l'orage jaunie,
N'a tombé sous nos pas de l'arbre de la vie
. . . .
. . . .

Digitized by Google

Et notre amour était beau comme l'espérance,
Long comme l'avenir, pur comme l'innocence.

. . . .

Et son nom? Eh! qu'importe son nom, elle n'est plus
Qu'un souvenir planant dans un lointain confus,
Dans les plis de mon cœur une image cachée,
Ou dans mon œil aride une larme séchée!

(Novissima Verba, *Harmonies*.)

Pauvre Graziella, dit-il en finissant le livre où il raconte cette idylle de sa jeunesse : « Pauvre Graziella! Bien des jours ont passé depuis ces jours. J'ai aimé, j'ai été aimé. D'autres rayons de beauté et de tendresse ont illuminé ma sombre route. D'autres âmes se sont ouvertes à moi pour me révéler dans des cœurs de femmes les plus mystérieux trésors de beauté, de sainteté, de pureté que Dieu ait mis sur cette terre afin de nous faire comprendre, pressentir et désirer le ciel. Mais rien n'a terni ta première apparition dans mon cœur. Plus j'ai vécu, plus je me suis rapproché de toi par la pensée. Ton souvenir est comme ces feux de la barque de ton père que la distance dégage de toute fumée et qui brillent d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage de nous. Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle, ni si quelqu'un te pleure encore dans ton pays; mais ton véritable sépulcre est dans mon âme tout entière! Ton nom ne me frappe jamais en vain. J'aime la langue où il est prononcé. Il y a toujours au fond de mon cœur une larme qui filtre goutte à goutte et qui tombe en secret sur ta mémoire pour la rafraîchir et l'embaumer en moi! »

Non! il n'y avait pas eu là une aventure de folle jeunesse où il n'avait apporté que le goût du plaisir. Il l'avait donc aimée, l'Italienne lointaine disparue depuis longtemps dans les horizons fuyants du passé!

Digitized by Google

Oui! bien qu'il nous dit que son cœur fut léger et frivole, cette fleur de mer s'y était enracinée pour toute la vie comme les lis miraculeux de la plage s'enracinent sur les grèves de l'île d'Ischia!

Parmi les souvenirs intimes ou glorieux : l'écharpe que ceignit le tribun dans les journées de 1848, où monté sur sa belle jument Saphir, porté par la houle sur les vagues humaines, il haranguait cette foule tumultueuse et grondante qu'il charmait et calmait par la magie de son verbe, on montre encore à Saint-Point le dernier souvenir que donna la Procitane à son ami, le soir où il partit : c'est le foulard en cotonnade soyeuse dont elle enserrait ses beaux cheveux aux jours de fête.

Ce souvenir d'amour n'est pas le moins émouvant de ces pieuses reliques. Avec lui passent devant les yeux : Graziella virginale et pure; un Lamartine jeune, beau, triomphant, se détachant sur un fond de toile virgilien avec Pausilippe, le Vésuve, la mer lointaine pour horizon! vision fugitive et rapide de la jeunesse de Lamartine!

L'Italie, en ouvrant son cœur et ses sens, avait donné un essor nouveau à son imagination, il avait respiré avec toute son âme le génie italien, il s'en était imprégné, dès lors elle lui devint une seconde patrie.

L'Italie, a-t-il dit depuis, « l'Italie, pour moi, n'est pas un pays, c'est un mirage : ce n'est pas de l'air qu'on y respire, c'est de l'âme, une âme de feu, de langueur, d'enthousiasme, d'antiquité, de jeunesse, de mélancolie et d'héroïsme à la fois. On s'y fait dans le même temps poète, citoyen, amant, contemplateur, cénobite. Les sensations n'y parlent pas en vous, elles y chantent, elles y parcourent en une heure la gamme entière de toute une vie! Il n'y a pas de prose dans cet air, tout y est mélodie, extase ou poème! »

Digitized by Google

Dès lors, il comprendra Dante, Pétrarque : « Je lis aussi des sonnets de Pétrarque que je n'entendais guère et que je trouvais mauvais. Je les entends maintenant et j'y trouve des choses ravissantes (1). »

(1) *Correspondance.*

Digitized by Google

CHAPITRE VI

LES DERNIERS JOURS DE L'EMPIRE. — ÉTAT DES ESPRITS A LA DISPARITION DE L'EMPIRE : « LE RÈGNE DES ÉPÉES FINISSAIT, CELUI DES IDÉES ALLAIT COMMENCER. » — RENAISSANCE DES LETTRES. — CHATEAUBRIAND, MME DE STAËL. — LES « MÉDITATIONS », SUPRÊME EXPRESSION DE LA POÉSIE NOUVELLE.

Lorsque Lamartine rentra en France, il trouva le pays dans une opposition violente à l'empereur; malgré la résistance suprême, l'Empire touchait à sa fin.

La campagne de Russie avait épuisé les forces françaises. A la fin de décembre 1813, les Autrichiens et les Italiens avaient passé Genève et s'avançaient à petites journées sur Lyon et Mâcon. Lamartine était resté seul à Milly dont il venait d'être nommé maire. La famille, dès les premières alertes, s'était réfugiée à Mâcon avec Mme de Cessiat. La bataille se livrait aux portes de la ville, entre les troupes du général Augereau et celles du général Bianchi.

C'est au bruit de la canonnade, aux cris des blessés dans la rue que venait au monde la première petite fille de Mme de Lamartine : Alix de Cessiat (1). Après avoir été pris et repris, Mâcon restait occupé par les Autrichiens; la résistance héroïque de Tournus et celle d'autres villes encore ne purent empêcher l'occupa-

(1) Qui épousa Léon de Pierreclos.

Digitized by Google

tion de Paris; enfin, on apprit l'abdication de l'empereur.

Dès ce moment, un grand mouvement s'était dessiné en province en faveur des Bourbons : « Une vague de royalisme passe sur la France. »

On peut imaginer par quels transports de joie fut accueillie la nouvelle dans la famille de Lamartine. Mme de Lamartine, dans un élan d'enthousiasme, laissait jaillir le cri de son âme sur les pages de son journal en un alléluia d'allégresse :

« Le royaume de saint-Louis va renaître avec le royaume de Dieu !

« Chantez un nouveau cantique, chantez la puissance et la bonté de Dieu sur toute la terre !

« Que toutes les mères qui conserveront maintenant le fruit de leurs entrailles chantent le cantique du salut avec mon cœur ! »

Bordeaux, Paris avaient arboré la cocarde blanche. Alphonse de Lamartine, apprenant la nouvelle, partit alors avec le chevalier de Pierreclos au château de Pierreclos, ils y trouvèrent le vieux comte rayonnant de joie et d'espérance, il leur ceignit l'écharpe blanche et les lança en éclaireurs dans le pays.

Après s'être arrêtés dans bourgs et hameaux, ils arrivèrent au soir à Cluny sur la grand'place au milieu d'un rassemblement de peuple, ils furent accueillis au cris de : Vive le Roi ! et rentrèrent coucher au château de Cormatin chez le chevalier de Pierreclos.

Ils y trouvèrent aimable et nombreuse compagnie : la comtesse Nina de Pierreclos (1) avait hérité de son père son royalisme ardent.

(1) Nina Désoteux épousa le comte de Pierreclos. Voir à ce sujet *la Vie intérieure de Lamartine*, par Jean des Cognets, et *les Amitiés de Lamartine*, par Léon Séché.

Digitized by Google

Belle, distinguée, la résidence de Cormatin était le rendez-vous de toute la noblesse du pays (1). On soupa et l'on but à la renaissance de la liberté : « Oui, m'écriai-je, nos espérances doivent sortir de nos malheurs. Buvons aux Bourbons qui vont nous apporter la paix et la liberté. Quant à moi, j'ignore ce que le temps me réserve, mais quel que soit mon sort, je jure qu'il n'égalera jamais la joie qu'un pareil jour me donne. » La soirée se termina par des illuminations et par des feux de joie dans les merveilleux jardins du château (2).

On devine aisément que lorsque la Restauration fut un fait accompli, que les Bourbons furent rendus à la France, un des premiers inscrits dans les gardes du corps, avec les jeunes gens de la noblesse et de la bourgeoisie de province, fut Alphonse de Lamartine. Après quelque temps de séjour à Paris, il fut envoyé à Beauvais. Le métier lui plaisait médiocrement. Après le temps passé au quartier à apprendre la manœuvre du mousqueton et la charge en douze temps, il se rendait dans une vigne qu'il avait découverte aux abords de la ville et là il laissait sa muse s'épancher délicieusement libre au bruit des lézards s'acheminant dans le sol pierreux, aux rayons du soleil couchant.

Il était bientôt arraché à son métier et à ses rêveries par le bruit du clairon retentissant d'un bout de la France à l'autre : Le retour de l'Empereur. Les Cent Jours avaient rendu au jeune garde du corps sa liberté.

La souveraineté de l'île d'Elbe avec six millions de rentes, c'était trop ou trop peu pour Napoléon. Il manquait quelque chose à son rôle pour le parachever. Il venait chercher en France ce que l'Angleterre lui

(1) Désoteux célèbre dans la Chouannerie.

(2) Le château de Cormatin, ancienne résidence des marquis d'Huxelles, construit au milieu du dix-huitième siècle (près Saint-Gengoux-le-Royal).

Digitized by Google

donna, sans se douter qu'elle l'illuminait d'un dernier et sublime rayon de gloire :

« Aigle, on lui donna un rocher à la pointe duquel il est demeuré au soleil jusqu'à sa mort, et où il était vu de toute la terre (1). »

L'Empire disparu, une révolution s'était faite dans la pensée, une rénovation dans les idées : « Le règne des épées finissait, celui des idées allait commencer. » Déjà Mme de Staël, Chateaubriand, les premiers en tête de cette renaissance, avaient fait entendre un langage dont, à travers le fracas des batailles, on avait perçu quand même la poésie et l'enchantement (2).

Un chant très pur, beau et profond comme celui du cygne à l'heure où il expire, s'était élevé, montant des prisons de la Terreur. André Chénier, en enveloppant Mlle de Coigny partant pour l'échafaud de ses strophes de tendresse, d'amertume et d'amour, avait créé l'élégie moderne. La France en avait recueilli la gravité tendre et suave.

Cette note grave convenait à l'état de son âme au sortir de ces commotions violentes, de ces bouleversements sociaux et politiques, de ces crises effroyables au dedans avec la Révolution, la Terreur, de ces luttes gigantesques au dehors.

Luttes terribles dont l'Europe chancelante gardait encore la meurtrissure.

On se remettait à croire, à espérer; de là un besoin impérieux et immense d'idéal amenant insensiblement et irrésistiblement à la recherche de l'idéal suprême : Dieu. Chateaubriand à son insu avait suivi ce mouvement dans le *Génie du christianisme* en orientant

(1) *Mémoires d'outre-tombe* (CHATEAUBRIAND).

(2) « Ce sauvage me charme, disait M. de Fontanes en parlant de Chateaubriand. Il faut le débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes et lui laisser la Croix, les couchers de soleil en plein océan et les savanes de l'Amérique ! »

Digitized by Google

la pensée chrétienne sur une voie dont les siècles précédents : le dix-septième rigoriste et janséniste, le dix-huitième frondeur et sceptique avaient désappris le chemin, substituant à la loi de crainte la loi d'amour, en même temps qu'il ouvrait toutes grandes les ailes de l'âme sur les perspectives vastes et infinies des grands spectacles de la nature !

De cette interprétation nouvelle des sentiments humains, de cette nouvelle manière de sentir allait jaillir une poésie nouvelle dont les *Méditations* allaient donner la suprême expression (1).

***

Lamartine a vingt-cinq ans, il a renoncé à l'état militaire, il passe son temps à Milly, quelques séjours à Paris, à Mâcon, le moins qu'il peut, n'entrant pas toujours dans les vues de son oncle : M. de Lamartine. Un voyage à Paris, d'où il revient avec des dettes, n'est pas fait pour le bien faire voir de son oncle et de ses tantes et cependant quel plus charmant neveu ; lisons cette lettre.

« Mon cher Oncle,

« La première lettre que vous me répondîtes de Bourbon-Lancy à celle que j'avais eu l'honneur de vous écrire m'a empêché de vous écrire depuis.

« Vous me grondiez un peu quand ma conscience ne me reprochait rien, et la douleur peut être un peu trop

(1) « Les premières poésies de Lamartine furent le reflet de l'état moral de la France. Chacun reconnut dans cette voix qui s'élevait si suave, si pénétrante et si pure, le retentissement harmonieux de son propre cœur » (Nettement).

Digitized by Google

forte que j'en ressentis m'a retenu la main tous ces temps-ci. J'aime mieux vous avouer cela tout simplement que de prendre des contours et des détours pour chercher d'autres raisons; on s'interprète mal quand les rapports qui doivent exister ne sont pas absolument francs.

« A présent que j'ai le cœur net, je vous demande la permission de causer quelquefois avec vous : vos lettres, qui sont les délices de ceux qui en reçoivent, auront un double intérêt pour moi. Je vous ai bien plaint tous ces temps-ci, ainsi que ma pauvre tante qui avait ses propres maux pour surcroît du mal universel.

« Mais vous respirez enfin; nous avons vraisemblablement quelque temps de tranquillité devant nous. Vous reprendrez vos occupations ordinaires, vous écrirez, vous étudierez; votre cabinet ne sera plus seulement un asile contre les soldats et les gouverneurs, mais il redeviendra un petit sanctuaire des arts et des sciences. Notre Académie refleurira sous vos auspices. J'ai de nombreux travaux à y apporter; vous travaillerez vous-même, l'émulation renaîtra et le monde qui s'enrichira de vos expériences jettera peut-être les yeux sur mes ouvrages.

« Je vois souvent ici M. Doria (1) qui reçoit de vos lettres, qui m'en parle, qui a l'air de vous regarder un peu comme un mentor, et je crois que vous avez, quoique absent, quelque influence sur la députation. Vous avez été forcé comme tout le monde de tourner vos méditations vers la politique, c'est le thème universel à présent et les jeunes gens mêmes s'en mêlent à l'envi (2). Je vous avouerai même que j'ai écrit sur

(1) Marquis Doria, député de Saône-et-Loire.

(2) Remarquons que, dès ce moment, il avait la pensée occupée de politique; ne soyons donc pas surpris de l'y voir revenir plus tard.

Digitized by Google

ces matières, d'abord quelques petites notes générales, ensuite quelques morceaux suivis et adaptés aux circonstances. Je n'avais l'intention que d'en faire pour moi des objets d'étude, mais en ayant lu un des plus intéressants à quelques personnes distinguées, elles m'engagèrent fortement à les faire imprimer.

« Je n'avais pas d'argent et les imprimeurs ne prennent pas les débuts des noms inconnus pour leur compte, je me hasardai cependant à faire remettre mon manuscrit à un imprimeur. Il le fit examiner par quelques littérateurs de sa connaissance et l'ayant lu lui-même, il dit sur-le-champ : « Quel âge a l'auteur? — Il n'a pas encore vingt-quatre ans, lui dit-on. — Il marquera à quarante », s'écria le libraire. Je vous lirai quand je serai près de vous quelques morceaux.

« Je ne vous parle pas ici de mes affaires, toutes mes lettres à ma famille en sont remplies. J'aurais un grand désir et surtout un grand besoin d'être placé. Je commence à craindre que je ne m'y sois pris trop tard et que je ne puisse l'être à présent d'une manière convenable à ma position. Je ne me ralentis point cependant, je fais toujours comme si je devais réussir afin qu'au bout de l'aventure je puisse rejeter tout mon malheur sur la fortune.

« Ma santé aurait grand besoin de l'air natal, de l'exercice des champs, du repos et des soins de famille. Je suis faible, délicat, incommodé à tout propos et hors de propos : maux de tête, maux de poitrine, petites fièvres se disputent mon fragile individu, surtout depuis l'automne qui ne me vaut rien. Je n'y fais rien, je ne consulte personne. Je ne veux, à votre exemple, qu'une philosophie la plus stoïque possible : une grande patience et un abandon entier aux ordres de l'impénétrable Providence

Qui nous conduit en nous cachant sa main.

Digitized by Google

« Je vous dirai à propos de vers, que j'en ai fait quelques-uns pendant ces temps d'orage, car les Muses ravissent au-dessus des soucis terrestres, qui sont supérieurs à tout ce que j'avais fait jusqu'ici et que quelques amateurs de métier louent beaucoup trop peut-être. Vous voyez que je vous fais confident de tout mon amour-propre et de toutes mes espérances de succès en tous genres, bien convaincu que ce qui sera un succès pour moi sera un plaisir pour vous.

... Vous m'avez ouvert la carrière,
Vous présidiez vous-même à mes premiers essais,
Votre main à la fois indulgente et sévère
Portant, devant mes pas, le flambeau qui l'éclaire.
Corrigea mes erreurs, prépara mes succès.
Un jour, ces tendres soins auront leur récompense,
Si le ciel me sourit, si le vent destructeur
Ne vient pas dessécher mes rameaux dans leur fleur
Et ravir au printemps sa fragile espérance.
Cet arbre faible encore, par le vent agité,
Grandissant sous vos yeux, par vos soins abrité,
Portera vers le ciel sa tête vaste et sombre;
Vous cueillerez ses fruits, vous aimerez son ombre,
Et vous direz : C'est moi qui l'ai planté.

« Voilà des idées que j'aurais mieux fait de laisser couler tout bonnement en prose, mais la rime est venue s'y mettre, je vous demande pardon pour elle.

« Adieu, mon cher oncle, je vous aime beaucoup et comme neveu et comme homme.

« J'embrasse bien tendrement ma tante et vous et je finis à regret, faute de papier.

« Votre très humble et obéissant neveu. »

Mais! est-ce bien là le Lamartine d'avant les *Méditations?*

L'oncle de Lamartine comprendra-t-il et pénétrera-

Digitized by Google

t-il jamais la pensée de son neveu : cette âme ardente et inquiète, portant en elle des détresses infinies, des aspirations vagues et confuses, un vide immense que rien ne saurait combler, lassée déjà et comme désenchantée de la vie avant de l'avoir goûtée; atteinte de la maladie de son siècle (1), d'une mélancolie sombre, d'une tristesse incurable : « Je n'aimais rien, je ne voulais rien aimer, je n'avais rien à aimer. »

Tel est le Lamartine de la vingt-cinquième année,

Isolé, sans amis auprès de lui, sans carrière, sans rien qui donne un but à la vie et qui la fixe, avec une surabondance de vie qui le consume, il est abattu, souvent brisé avec des reprises subites d'espérance, des sensations fugitives, parfois délicieuses, de jeunesse et de bonheur.

Qui pourrait s'apercevoir de ces détresses morales, du travail immense de cette pensée, qui de tous les siens pourrait le comprendre! Peut-être sa mère, lorsqu'elle dira : « Je crains toujours pour lui cette inquiétude d'esprit qui le transporte dans un avenir idéal qui lui enlève la paisible jouissance du présent et de ceux avec lesquels il est. »

Il se réfugiera dans les rêveries, il aimera les longues courses solitaires à travers la campagne par les froides et courtes journées d'octobre, alors que les dernières feuilles tremblantes aux arbres déjà défeuillés interceptent à peine les pâles rayons de soleil.

Les longs repos à l'orée des grands bois, le bruit des sources sous le feuillage, il aimera l'automne, *sa saison à lui*, les jours brumeux, gris et froids de novembre et les longs et sourds gémissements des vents berceront sa plainte et calmeront son âme endolorie.

(1) « Une maladie morale, le mal du siècle » (BRUNETIÈRE, *Revue des Deux Mondes*, 1880). Voir le chapitre : Du vague des passions, dans le *Génie du Christianisme*.

Digitized by Google

Mais si l'oncle, ni personne des siens, ne connaît le fond de cette pensée, il en est un cependant à qui il dévoilera parfois son âme et par Virieu nous connaîtrons ses plus secrètes pensées et le fond de son cœur. Avec Virieu, ce n'est plus un Lamartine de convention comme avec l'oncle de Monceau, c'est bien lui, lui tout entier:

« Il n'y a vraiment que toi qui m'entende et de qui je veuille être tout à fait entendu (1).

« Tout ce que nous avons senti si fort dans notre bon temps, je le sens depuis trois jours, je me reconnais et je retrouve autour de moi mille sensations oubliées. Je n'essaierai pas de te les peindre; elles sont trop vives, trop rapides, trop insaisissables.

« Mais sais-tu ce que c'est que des jours pluvieux, nébuleux, orageux d'automne sur nos coteaux? Comprends-tu le charme de ces vents harmonieux qui ébranlent nos fenêtres et font crier et siffler nos arbres défeuillés? Peux-tu te peindre les délices que je trouve à parcourir sous mon manteau nos vignes dépouillées, à grands pas, comme un homme pressé par l'orage? Conçois-tu tout le plaisir que donnent des habitudes désagréables mais enfin que l'on retrouve? Comprends-tu comment j'en suis jusqu'à trouver un grand charme à la fumée qui remplit ma petite chambre et à l'air froid qui vient à travers ma croisée qui ferme mal, uniquement parce qu'autrefois cela était ainsi? En vérité, il y a cinq ou six hommes en nous; mais le vieil homme ne meurt pas. On le retrouve au moment où l'on y songeait le moins.

« Oui, je suis redevenu, au milieu de tout cela, ce que j'étais il y a cinq ou six ans, tout ce que nous étions en sortant des mains de l'admirable, de l'adorable nature. Le croiras-tu? Je sens mon cœur aussi plein de

(1) *Correspondance.*

Digitized by Google

sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelles idées vagues et sublimes et infinies me passent au travers de la tête à chaque instant, le soir surtout, quand je suis, comme à présent, enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autres bruits que la pluie et les vents. Oui! je le crois, si pour mon malheur je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que l'homme sur la terre aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends; Dieu sait ce qu'il contient, tout ce qu'il désire! Pour moi, je jouis et je souffre de cet état et je sens tomber quelques larmes. Oui, si cela durait, il faudrait sans doute mourir, mais je mourrais du moins avec quelques sentiments nobles et vertueux dans l'âme. »

Oui! son âme est prête, son cœur bat dans sa poitrine. « Levez-vous, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie; ainsi disant je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, tourmenté et possédé par le démon de mon cœur (1). »

Pour être inondée de plus de paix, l'attente n'en est pas moins délicieusement troublante de l'heure du grand amour qui pour lui va bientôt sonner!

(1) Chateaubriand.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

SEPTEMBRE 1816 A AIX. — LA VALLÉE D'AIX. — JULIE. — IL LA VIT, IL NE VIT PLUS QU'ELLE ET IL NE LUI MANQUA PLUS RIEN. — LE SALON DE JULIE A L'INSTITUT. — AMOUR IDÉAL. — LE SOUVENIR, LE LAC, LE CRUCIFIX. — L'AMOUR, SOURCE DE LA POÉSIE FRANÇAISE. — LES « MÉDITATIONS ».

Assis à l'ombre des grands châtaigniers de la colline de Tresserves qui domine le lac du Bourget et la vallée d'Aix, dans les derniers jours de l'automne passé, je contemplais cet horizon, ces rochers de granit, ces montagnes boisées, ces lointains baignés en cette fin d'après-midi de septembre d'une lumière plus fondue et plus douce et que le soleil baissant à l'horizon éclairait encore de ses pâles et derniers rayons. Des barques frêles aux voiles blanches glissaient silencieusement du côté de Châtillon encore ensoleillé sur des vagues d'or.

En face, sur l'autre rive, déjà envahie par les ombres descendantes du mont du Chat, avancée comme un cap sur le lac, se mirant dans ses eaux assombries et profondes, Haute-Combe dressait sa masse imposante et mélancolique.

Fondée par saint Bernard, l'antique abbaye cistercienne était devenue le tombeau des princes de la maison de Savoie depuis le jour où Humbert III y fit ensevelir sa femme : Anne de Zœringen, et vint, le cœur mort, détaché des choses d'ici-bas, y finir dans la solitude et l'oubli des jours qui pour lui avaient perdu leur prix.

Digitized by Google

Un grand amour, une grande douleur avaient ainsi fixé sa destinée !

Devant ce paysage au charme profond et grave, aux grandes lignes, je sentais combien il est vrai que, pour comprendre un sentiment, il faut vivre dans les lieux où ce sentiment fut conçu afin de participer à cette multitude d'impressions vécues et ressenties devant les mêmes spectacles, devant les mêmes scènes : « Tout site est la projection d'un état d'âme (1). » Le paysage lamartinien du lac et de la vallée d'Aix est en soi poésie et amour.

Et il y avait une telle consonance de jours, de mois, de saison finissante dans cette douceur apaisée de fin d'après-midi d'automne, qu'à mon insu, au bruit des vagues harmonieuses se déroulant incessamment sur la plage de sable, j'évoquais ces jours de septembre 1816, la grande année de la jeunesse de Lamartine !

* * *

Nous sommes à la fin de septembre 1816, à Aix en Savoie. Alphonse de Lamartine, triste, malade, vient d'y arriver, envoyé par son médecin, le docteur Pascal. Sur le conseil de son ami Louis de Vignet, il a pris pension dans la maison du docteur Périer, tout en haut de la ville, près des Thermes.

La foule élégante est déjà partie, seuls quelques malades restent encore, retenus par les beaux jours qui, cette année-là, s'en vont à regret, paraissant ne vouloir pas finir ! Cependant, la saison s'avance, les jours sont déjà plus courts, les matinées plus

(1) « Pour nos poètes symbolistes, les choses elles-mêmes ont une âme dont nos yeux ne saisissent que le masque. Pour eux, un paysage est en soi de la tristesse ou de la gaieté, de la joie ou de la souffrance, de la colère ou de l'apaisement » (*la Conception de la nature dans la poésie nouvelle,* par Jean Dornis).

Digitized by Google

fraîches et mouillées de brumes; mais lorsque peu à peu le soleil s'est dégagé de ces froids brouillards, les montagnes cachées dans des replis d'épaisses vapeurs blanches émergent de ces voiles d'ombre et, lentement, entrent dans la lumière, découpant les formes dentelées de leurs crêtes en plein ciel, alors que leurs plus hautes cimes nagent et se fondent dans l'éther.

Quand par cette saison les rayons encore chauds du soleil ont aspiré pendant quelques heures toute l'humidité de la nuit, une douce et bienfaisante chaleur se répand dans la vallée.

Des brises légères y passent, s'y croisent et entrecroisent intermittentes et molles, s'attachant aux êtres et aux choses comme une caresse, détachant les feuilles jaunies des treilles, alanguissant les corolles des lourds volubilis, entr'ouvrant les calices fermés des dernières roses!

Sous ces souffles attiédis, embaumés des pénétrantes senteurs des fleurs des montagnes, les hauts peupliers d'Italie s'inclinent et frémissent, leurs rameaux souples et ondoyants rendent ces bruissements mats et légers, prolongés et sonores, murmures harmonieux inarticulés et doux que l'âme s'attarde à écouter!

Une clarté fine et douce baigne les choses, de grandes ombres flottantes moirent les prairies et, là-bas, dans les lointains bleuis et transparents, s'étendant en une longue muraille de roches grises, les Alpes dont les crêtes déchiquetées rayonnent sous le plein soleil. Et par delà ces monts, du ciel, du ciel encore! des infinis d'azur plus bleu, plus profond où la pensée monte et se perd pour les suivre dans leur fuite sur les campagnes et les mers d'Italie.

Du côté de la vallée, les pentes dénudées et abruptes du mont du Chat se tachent d'ombre et rentrent degré par degré dans l'obscurité et dans la nuit.

A leur pied, creusant les rochers de leurs hautes

Digitized by Google

falaises, enserré comme un joyau dans sa ceinture de granit, le lac étend ses eaux dormantes!

C'est par une de ces chaudes journées d'automne, où tout vibre, où tout aime, où tout chante et exulte la joie de vivre et que la nature donne parfois au déclin des saisons comme un sourire dans un adieu, que rentrant bien avant le soir de courses sans fin et sans but dans la montagne, les oreilles encore retentissantes du bruit des cascades au fond des gorges, le corps lassé de fatigue, l'âme plus lasse encore, Lamartine, en poussant la petite porte du jardin, entrevit sous les treilles (1) presque dépouillées de leur feuillage l'idéale figure de femme qui devait si complètement remplir son cœur, renouveler son âme et immortaliser un rêve d'amour!

Lorsque, à travers les berceaux dépouillés de leurs pampres, il vit Julie : « L'ombre des feuilles de vigne luttait seule sur son visage avec les rayons du soleil qu'elle semblait y faire flotter. Sa taille paraissait plus grande que nature, comme celle de ces baigneuses en marbre tout enveloppées de draperies dont on admire la stature sans bien discerner les formes. Affaissée languissamment sur elle-même, le cou penché sur l'épaule gauche, les paupières fermées par de longs cils noirs contre l'éblouissement du soleil, les traits pétrifiés, le teint pâle, la physionomie plongée dans une pensée muette.

« Tout la faisait ressembler à une statue de la mort, mais de la mort qui attire et qui enlève l'âme au sentiment des angoisses humaines et qui l'emporte dans les régions de l'heureuse et éternelle vie. Le

(1) Ces treilles existent encore dans le jardin de la pension Chabert et aussi un jasmin qui existait déjà en 1820. On y montre encore la chambre de Lamartine et celle de Julie, puis l'escalier extérieur en pierre pour accéder à l'étage par lequel descendait Julie.

Digitized by Google

bruit de mes pas sur les feuilles mortes lui fit rouvrir les yeux, ces yeux étaient couleur de mer claire ou de lapis-lazuli veiné de brun. Le regard de ces yeux semblait venir d'une distance que je n'ai jamais mesurée depuis dans aucun œil humain. Il ressemblait parfaitement à ces feux d'étoiles qui vous cherchent comme pour vous toucher dans vos nuits et qui viennent de quelques millions de lieues dans le ciel. En tout, c'était l'apparition d'une maladie contagieuse de l'âme sous les traits de la plus majestueuse et attirante beauté qui soit sortie du songe d'un homme sensible. »

Dès lors, comme Pétrarque pour Laure : il vit Julie, il ne vit plus qu'elle et il ne lui manqua plus rien !

Il rencontrait la jeune femme (1) dans ses promenades solitaires sur la montagne, sur le lac où son embarcation croisait quelquefois la sienne; le plus souvent dans le jardin sous les treilles, dans sa robe blanche aux plis flottants. Souvent le soir, une fenêtre voisine de la sienne s'ouvrait, un fin profil de femme à l'ovale allongé y apparaissait quelques instants,

(1) Sainte-Beuve, dans *Portraits contemporains*, disait : « Nous nous garderons de soulever le plus léger coin du voile étincelant et sacré dont brille de loin aux yeux cette mystérieuse figure. Nous nous bornerons à remarquer qu'Elvire n'a point fait avec le poète le voyage d'Italie et que le lac célébré n'est autre que celui du Bourget. »

Le « voile étincelant et sacré » a pu être soulevé : chacun sait maintenant qu'Elvire se nommait Julie Bouchaud des Hérettes; elle était née à Paris en 1784 et était créole par sa mère, Jeanne de Bergey; elle passa son enfance à Saint-Domingue et revint en France après le massacre des blancs en 1791. Sa vie de jeune fille s'écoula dans une gentilhommière des environs de Nantes : le Plessis-le-Musse, et à Paris où elle vint compléter son éducation. Elle connut alors M. Charles, physicien, bibliothécaire de l'Institut, presque célèbre; il la distingua et demanda sa main. Orpheline, sans fortune, elle l'épousa; il avait à ce moment cinquante-huit ans. Son mari, aimable et bon, l'entoura de soins, d'affection, ravi de voir cette jeune femme, au charme si tendre, régner en souveraine dans sa maison, dans son salon; il lui fit une vie douce et heureuse et ne se consola jamais de sa mort.

Digitized by Google

quelques profonds soupirs arrivaient jusqu'à lui, puis la nuit s'étendait sur la vallée, le vent avec la lune se levait apportant les senteurs fortes des fleurs des montagnes, l'air fraîchissait, la fenêtre se refermait. Un soir, de sa chambre voisine, il entendit une voix de femme monter dans le silence de la nuit.

... La voix ardente et sombre
S'en allait si blessée et si triste dans l'ombre,
Oh! si divinement triste que l'on eût dit
Une larme sur le visage de la nuit.

(Albert Samain.)

Cette voix, faite de passion, de mélancolie, acheva l'enchantement. Il aimait sans bien le savoir encore, lorsqu'une circonstance imprévue déchira le voile qui lui cachait à lui-même ce sentiment déjà si profond.

Un après-midi, profitant de la douceur du jour, il voulut aller visiter de l'autre côté du lac M. de Châtillon (1), parent de son ami Louis de Vignet, habitant le castel de Châtillon qui domine le lac à l'entrée presque du canal de Servières.

Au moment où il abordait au port de Châtillon, le ciel voilé depuis quelques instants s'assombrit brusquement, se chargeant de lourds et noirs nuages. Des rafales de vent, venant de la vallée du Rhône, soulevèrent les eaux du lac en hautes vagues venant écumer hurlantes et se briser contre les rochers. Dans le tonnerre de la tempête, en plein lac, il vit un léger esquif ballotté et se débattant sur les vagues, désemparé, sa voilure enlevée.

Dans cette barque en perdition, il eut vite reconnu celle de Mme Charles, qui, ce jour-là, allait visiter l'abbaye de Haute-Combe.

(1) Gentilhomme savoyard, poète aussi, auquel Lamartine, en réponse aux vers qu'il lui avait lus : *Mon lac et mon château,* lui dédia *la Méditation, la Retraite.*

Digitized by Google

Il vira de bord sans hésitation et, avec ses rameurs, se jeta en plein lac pour secourir la jeune femme, l'âme bouleversée pendant l'heure longue qu'ils mirent à rejoindre le bateau. Au moment où ils allaient l'atteindre et le secourir, une lame le jeta sous leurs yeux en sûreté sur la plage, au pied de l'abbaye.

Sur les signaux de détresse du batelier, ils abordèrent et « virent la jeune femme couchée au fond de la barque, le corps à demi recouvert d'eau glacée, la tête et le buste seulement hors de l'eau et la tête comme celle d'une morte. C'était cette beauté surnaturelle que le dernier soupir laisse sur le visage des jeunes filles mortes, comme le plus charmant rayon de la vie sur le front d'où elle se retire, ou comme le premier crépuscule de l'immortalité sur les traits qu'elle veut diviniser dans la mémoire des survivants. Jamais je ne l'avais vue et je ne la revis si divinement belle. La mort était-elle le jour de cette céleste figure? Ou Dieu voulait-il me donner, dans cette première et solennelle impression, le pressentiment et l'image de cette forme immuable dans laquelle j'étais destiné à ensevelir cette beauté dans ma mémoire, à l'y revoir éternellement et à l'y invoquer à jamais. »

Après un long évanouissement qui dura toute la nuit, le jeune homme qui l'avait veillée dans la chambre haute du chalet où on l'avait couchée et qui, angoissé, épiait un retour possible à la vie, au moment où il priait, les mains sur les yeux, sentit une douce main écarter lentement ses cheveux et une voix murmurer : « Mon Dieu, je vous remercie, j'ai donc un frère ! »

Qui ne connaît cette page d'amour : *Raphaël,* écrite dans la seconde moitié de sa vie par le poète et dressée comme un autel à la mémoire d'un pieux et cher souvenir. Qui après pourrait essayer de faire revivre les heures enchantées et brèves, les délices, les extases de

Digitized by Google

deux âmes arrivées au terme de la possession complète, ineffable et définitive : « Il n'y a plus toi, il n'y a plus moi, il y a nous. »

L'amour, ce grand maître, transfigura l'âme du poète en l'éclairant d'une pure et douce lumière, l'enleva pour jamais aux réalités vulgaires. « Regarde mon âme sœur de la tienne, disait Béatrice à Dante, sœur de ton âme et gardienne de ton idéal, entre mes mains il porte le sceau de l'éternité. »

Le rôle de Julie fut sensiblement celui de Béatrice, elle ouvrit au poète des aperçus infinis de lumière et de beauté : « Je rougis de moi-même en me regardant dans le passé et en me comparant à la pureté et à la perfection de celle que j'aimais. »

« J'entrai dans le ciel des âmes en pénétrant des yeux et du cœur cette mer de beauté, de sensibilité, de pureté et d'amour qui s'entr'ouvrait d'heure en heure davantage dans les yeux, dans la voix de la créature céleste qui venait de se révéler à moi. »

Les jours succédèrent aux jours sur ces rivages enchantés et illuminés du rayonnement de leur amour, toutes les anses, toutes les criques du lac furent visitées, ils parcoururent ensemble les vallées de Chambéry, la vallée d'Aix : « leur chère vallée », en communion avec cette nature qu'ils associaient à leurs ivresses et qui se dévoilait si pleinement à leurs yeux dans la magnificence des derniers jours d'automne.

Mais déjà les premières neiges blanchissantes sur les hauts sommets du Revard, sur le Nivolet, sur les crêtes élevées, annonçaient un hiver précoce, les derniers malades repartaient, eux restaient encore, trouvant des prétextes pour retarder, comme Roméo et Juliette, l'heure de l'adieu.

Enfin il fallut s'arracher l'un à l'autre. Ils passèrent leur dernière journée aux Charmettes, la jolie maison-

Digitized by Google

nette cachée dans la verdure, non loin de Chambéry, nid d'amoureux et de solitaires, qui abrita les amours de Jean-Jacques et de Mme de Warens. Ensemble,

Ils suivirent la route étroite
Que côtoie à gauche un ravin
Et que borde un ruisseau à droite.
C'est au bord du même sentier
Que Rousseau, gravissant la côte,
Vit poindre au pied de l'églantier
La pervenche dans l'herbe haute.

(Ponsard.)

Alphonse de Lamartine l'avait déjà visitée avec son ami Louis de Vignet; il s'était reconnu une parenté d'âme avec ce génie si tendre, si humain, si épris des grâces maternelles de la terre. Cette fois, il la visitait en amant; son amour était aussi sincère, aussi ardent, mais d'une flamme autrement pure que celle dont brûlait Rousseau pour son amante et quelle autre amante que Julie! « Une Mme de Warens jeune, virginale et pure, amante et sœur tout à la fois, donnant son âme tout entière, son âme inviolable et immortelle, la donnant à un frère perdu et retrouvé, ouvrant à ce frère, au lieu de sa maison et de son jardin, le foyer lumineux de ses tendresses, le purifiant de ses rayons, le lavant de ses premières souillures dans l'eau de ses larmes, lui traçant sa route dans la vie aux lueurs des regards dont elle le couve, l'excitant à la gloire et à la vertu. »

Ils s'attendrirent en quittant cette paisible retraite, remplie des silences du temps, maintenant envahie par les ronces, les mauves, les liserons, fleurs d'abandon, de solitude et d'oubli!

Le lendemain, 26 octobre 1816, une chaise de poste emmenait Julie à Paris. Alphonse de Lamartine reprenait seul le chemin de Mâcon, laissant derrière eux les

Digitized by Google

montagnes éblouissantes de neige sous un soleil d'hiver et le beau lac endormi.

Le poète passa une partie de cet hiver 1816 à Milly dans sa famille que les mariages successifs de ses deux sœurs avaient réduite à une stricte économie. Par nécessité d'argent, il ne put rejoindre Julie que quelques mois plus tard.

Un soir du commencement de janvier 1817, il fit son entrée dans le salon de Mme Charles; Julie l'attendait. Ce fut une joie et un saisissement de bonheur de la retrouver si vivante et si belle : « Elle était debout dans la lumière, le coude nonchalamment appuyé sur le marbre blanc de la cheminée, le visage tourné vers la porte, les yeux fixés sur un petit corridor obscur qui précédait le salon, la tête un peu tendue et inclinée de côté dans l'attitude de quelqu'un qui cherche à distinguer un bruit de pas qui s'approchent. Elle était vêtue d'une robe de soie noire garnie de dentelles noires aussi, autour de la gorge, de la taille et aux pieds. Ces dentelles, froissées par les coussins du fauteuil, ressemblaient à ces grappes noires de sureau égrenées par les vents d'automne (1). »

Instruite, lettrée, d'une culture raffinée, Julie s'intéressait à la littérature, aux sciences, aux travaux de son mari, à la politique, elle avait un salon dont les familiers étaient le baron et la baronne Mounier, M. de Bonald, Rayneval, Suard, Lally-Tollendal, M. Lainé, qui fut pour Lamartine le type modèle de ces Romains présidant les forums antiques, unissant leurs actes et leur vertu aux plus beaux dons de l'éloquence.

Nul doute que le salon de Julie n'eut une influence sur sa destinée politique; c'est là, disons mieux, qu'il en prit le goût, la vocation. C'est à ce moment, qu'aux lendemains des soirées passées dans la conversation

(1) *Raphaël.*

Digitized by Google

de ces hommes distingués, de ces soirées suivies d'entretiens plus intimes avec Julie, qu'il revient dans son hôtel de Richelieu et que, assis au coin d'un poêle, dans la petite chambre où son ami de Virieu lui a donné asile, « comme à un mendiant de l'amour », il étudie les historiens, les philosophes, les grands politiques de tous les temps et cela avec une ardeur qu'il n'avait jamais apportée à rien.

Tacite a son admiration suprême : « Parce qu'il réunit ces trois puissances de l'intelligence : le fait, le discours, la parole; c'est le résumé du genre humain. » Mais les orateurs : Démosthène sur le Pnix, Cicéron sur le Forum et à une époque plus moderne les grands orateurs anglais, les Pitt, Burke, Fox, Sheridan « le Démosthène anglais »; nos fougueux orateurs de la Révolution, Mirabeau, Barnave, l'emportent sur l'aile de leur parole magique, en des lointains où son œil ébloui découvre peu à peu les vérités sur lesquelles s'appuiera le monde moderne (1).

Il rêve, lui aussi, d'une société renouvelée, une heureuse fusion des traditions du passé et des libertés nouvelles : le trône des Bourbons restauré, resplendissant d'un nouvel éclat dans une France régénérée et libre.

1830 devait, quelques années plus tard, renverser son idéal et lui apprendre que les rêves ne sont point des réalités. Qu'à des idées nouvelles il faut des hommes

(1) « Les grands événements d'Angleterre produisirent de grands hommes. A la tribune anglaise, l'éloquence politique prenait un essor inconnu depuis Cicéron et le Forum romain et ouvrait à la France une voie nouvelle dans l'art de diriger les peuples par la puissance de la parole. Pendant que les émigrés réfugiés à Londres s'initiaient à cette nouvelle manière de discussion, nos orateurs de la Révolution faisaient retentir la tribune française de leurs splendides et tumultueuses harangues.

« Mais ce fut seulement sous Louis-Philippe, avec Berryer, Guizot, Lamartine, que vraiment l'éloquence politique atteignit chez nous à un degré de perfection inconnu jusque-là » (Demogeot).

Digitized by Google

nouveaux, sans soudures, sans attaches dans le passé.

Les premiers mois de 1817 passés auprès de Julie eurent donc sur le poète, il n'en faut pas douter, une influence décisive; comme Pétrarque au quinzième siècle, qui voulut par un travail assidu conquérir la gloire pour mériter l'amour de Laure, Lamartine voulut se montrer digne de la femme qu'il aimait. Il voulut que les habitués du salon de Julie découvrissent l'homme de valeur sous la modestie de son extérieur.

Il appliqua son esprit à l'économie politique : « Cette science qui pose plus d'axiomes que de vérités et plus de problèmes qu'elle n'en résoud. » Il écrivit une brochure dont le titre était celui-ci : *Quelle est la place qu'une noblesse peut occuper en France dans un gouvernement constitutionnel?* Il y parlait avec respect de la noblesse historique liée à tous nos souvenirs de gloire. Il y parlait déjà du peuple avec amour. Il concluait à la suppression de tout privilège nobiliaire et demandait la pairie élective décernée aux plus dignes; aristocratie d'intelligence et de vertu.

Il est plaisant de voir quelles sont, à ce moment, ses opinions politiques : « Je ne crois en fait, écrit-il à Mlle de Canonge à quelque temps de là, qu'à une seule chose qui est la force. Ce ne sont pas les belles phrases qui peuvent la créer, mais la vigueur de volonté. Quand on croit à la raison souveraine des peuples éclairés, on ne les connaît pas du tout, par conséquent on n'est pas fait pour les gouverner. Vous reconnaîtrez trop tard que les gouvernements parfaits, par là même que vous les voulez parfaits, sont impossibles. »

Dès cette époque, il rêvait d'une grande destinée, s'élevant par son intelligence et sa vertu au-dessus des autres hommes et il associait Julie à son génie et à sa gloire.

La femme que Lamartine aima était digne de ce tribut d'hommages et d'admiration. Sensible, mélan-

Digitized by Google

colique, très touchante dans sa beauté de créole alanguie par la souffrance, elle comprit sinon le génie, du moins la nature très élevée de l'homme qui lui avait donné son cœur. Ses lettres (1), où l'on sent tant de passion et tant de tendresse, tant de bonheur dans la possession même, et tant d'appréhensions vagues et craintives de perdre à jamais l'objet aimé! « Ce que c'est que l'amour, écrit-elle, quand celui qui l'a fait naître en est digne! L'amour que je sens pour vous est si ardent, il est si pur, il me rendrait capable de tant de vertus. » Et en un retour subit : « Mais plus j'approfondis mes sombres réflexions, plus je sens que le bonheur n'est pas fait pour moi et que le plus grand bienfait que Dieu puisse m'envoyer est de m'appeler à lui. Enfin, je vais mourir! »

Alphonse de Lamartine reçut de Julie le rayon vivifiant et pur que Dante reçut de sa Béatrice, mais d'une Béatrice vivante, femme, amante, autant que guide éclairé et inspiratrice.

Pour Dante, la bien-aimée, tel un ange, est le guide doux et sage qui lui ouvre les portiques du ciel et qui par les chemins étoilés le conduit aux pieds du Souverain Bien. Tout se passe en plein ciel : « Celle qui emparadise mon âme. »

Dans l'amour de Lamartine pour Julie, tout se passe ici-bas : c'est une rencontre dans une ville d'eaux, sur le bord d'un lac, c'est un hiver passé en travail interrompu par quelques réunions des amants gênées par les contraintes de la vie du monde. Toutes les vulgarités de la vie courante qui sont les conditions les plus ordinaires de nos amours.

Et, cependant, par sa conception de l'amour, Lamartine va donner à la passion moderne une forme inattendue, nouvelle, inconnue jusque-là :

(1) Publiées par M. Doumic.

Digitized by Google

« Raphaël, s'écriera Julie, Raphaël, il y a un Dieu. — Et qui vous l'a révélé aujourd'hui plus que tout autre jour? — L'amour, me répondit-elle en levant lentement vers le ciel ses beaux yeux mouillés de larmes. Oui, l'amour dont je viens de sentir les torrents couler dans mon cœur avec des murmures, des jaillissements, des plénitudes que je n'avais pas encore éprouvées avec la même force et avec la même paix. Je ne doute plus, continua-t-elle, la source d'où peut couler dans l'âme une telle félicité ne peut être sur la terre. Il y a un Dieu, il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte. Nous irons la confondre ensemble dans l'océan où nous l'avons puisée; cet océan, c'est Dieu. Je l'ai vu, je l'ai senti, je l'ai compris en ce moment par mon amour. »

Voici donc une nouvelle forme de l'amour que le poète nous révèle :

L'amour spiritualisé, révélation de Dieu même, immortel comme Lui, ne cessant point avec la vie, mais se continuant à travers les séparations, la mort même, et idéalisé par elle!

La *Méditation,* ayant pour titre « Souvenir », est uniquement inspirée de ce sentiment de l'amour impérissable. Nulle autre des *Méditations* ne l'exprime avec plus de certitude.

C'est une plainte partie de la terre à laquelle semble répondre une voix du ciel. Duo harmonieux à travers les sphères, où l'amour n'est plus ni volupté, ni délices, ni extases sublimes, mais devient une religion et un culte.

SOUVENIR

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Digitized by Google

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi;
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir;
Comme l'âme elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux;

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux où s'éteignait la vie
Rayonnent d'immortalité!

Du zéphir l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encore ton image,
Comme l'ombre qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Digitized by Google

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein!

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme; et je soupire encore (1)!

L'amour est plus fort que la mort et c'est ici le terme suprême de l'adoration éperdue et intarissable.

Non! la mort n'a rien brisé!

Non, tu n'a pas quitté mes yeux,
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

L'image, dont l'amant évoque le souvenir enchanteur, estompée et voilée seulement, reparaît radieuse et pure, éclairée des premiers rayons d'immortalité!

Comme l'aube qui se dégage
Des dernières lueurs du matin!

La douce présence est toujours aussi sensible, aussi aimante, aussi vivante qu'autrefois, il croit l'entendre dans les murmures du vent; et dans l'haleine embaumée des fleurs, c'est son souffle qu'il respire.

(1) « Mon âme, s'écriait Pétrarque, mon âme qui si souvent a brûlé et s'est refroidie pour elle, désireuse d'aller avec elle, ouvrit ses deux ailes, mais elle était trop élevée pour mon poids terrestre. O heureux le jour où, sortant de la prison terrestre, je laisserai brisée et dispersée cette pesante et fragile enveloppe! »

Digitized by Google

Les nuits suivent les nuits, le jour succède au jour, mais

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit,
Mais mon amour n'a pas de nuit
Et tu luis toujours sur mon âme.

Et lorsque les derniers reflets du soleil se sont éteints dans le ciel, que les premières étoiles s'allument dans les profondeurs d'azur sombre, il la cherche dans la splendeur de ces feux épars

Et croit la voir dans chaque étoile
Qui plait le plus à ses regards.

Et, de strophe en strophe, le chant d'amour s'élève plus vibrant, plus passionné, plus tendre, triomphant !

Célébrant, tel un Cantique des Cantiques de l'amour immortel, les louanges de la bien-aimée disparue et retrouvée, puis semblable à une flamme très pure monte, brûle et s'éteint, dans une aspiration suprême, dans le sein de la bien-aimée pour l'éternité !

Lamartine, rappelé par sa famille, quitta Julie et Paris dans les premiers jours de mai 1817; il était temps, ses dernières ressources étaient épuisées; il avait essayé de vendre, afin de se procurer quelque argent qui lui eût permis de rester encore auprès de Julie, quatre livres d'élégies.

On sait assez l'accueil qu'il reçut de l'éditeur : « Monsieur, lui dit celui-ci, vos vers ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie et c'est dommage, il y a de l'harmonie. »

Sans doute, je le crois bien, cela ne ressemblait à rien de ce qui avait été fait jusque-là.

Digitized by Google

Les *Méditations* allaient produire une révolution littéraire telle qu'il ne s'en était point vue en France, renouveler, disons mieux, créer une poésie nouvelle.

On peut se demander quelles étaient ces poésies livrées ainsi à l'éditeur? Elles furent jetées au feu par le poète : « J'y jetai feuille à feuille le volume tout entier sans en sauver une seule page. — Puisque tu n'es pas bon à m'acheter un jour de vie et d'amour, m'écriai-je sourdement en le voyant brûler, que m'importe que l'immortalité de mon nom se consume avec toi. Mon immortalité, c'est mon amour. »

Il est permis de regretter que ces poésies eussent été ainsi anéanties, sans doute elles n'eussent rien ajouté à la gloire de l'écrivain, mais peut-être donnaient-elles la note intermédiaire entre les poésies légères de la jeunesse et les *Méditations,* elles rappelaient plus sûrement les poètes élégiaques de l'époque : Bertin, Parny, Delille, etc.; cependant dans la lettre adressée à Virieu, le 12 décembre, le poète lui disait : « J'ai complété ces quatre livres d'élégies d'un certain genre que tu verras, tu verras des vers de moi enfin. » Il semblerait que le poète, ne marchant plus sur les traces de personne, avait trouvé une veine neuve et vraie se dégageant complètement de la mode du jour et répondant aux secrètes inspirations de son âme.

Nous en sommes réduits aux conjectures. Toujours est-il que Lamartine ne se révéla vraiment lui-même qu'à partir de l'entrée de Julie dans sa vie : elle ne devait y faire qu'une courte apparition.

Les amants se dirent adieu le 5 mai, au parc Monceau, ils devaient se retrouver à Aix en août suivant. Le lendemain 6 mai, Alphonse de Lamartine roulait dans une lourde diligence sur la route du Midi. Le vendredi 9, il écrivait de Moulins à Aymon de Virieu les péripéties de son voyage, la diligence arrêtée par des voleurs en pleine nuit, l'accueil très charmant

Digitized by Google

reçu de Mme et de Mlle de Virieu : « Je t'ai reconnu à leur tendre accueil. » Il le priait de remettre une lettre à Julie et il ajoutait : « Plus je m'éloigne de vous, plus je suis triste et je suis obligé de m'étourdir pour ne pas succomber à l'excès de mes chagrins en tous genres. Je sais que ma mère en a beaucoup aussi et qu'elle les sentira davantage en me voyant revenir ainsi. »

Il est vrai, les peines ne manquaient pas à cette tendre mère, qui écrivait quelques mois plus tard : « Les tourments que j'éprouve pour mes enfants abrégeront sans doute ma vie, j'éprouve plus fort qu'eux les peines de chacun d'eux. L'oisiveté d'Alphonse me ronge, était-il fait pour cela? »

Elle fut heureuse de le revoir à peu près bien portant, inquiète seulement de ce découragement, de cette lassitude, de cette mélancolie qu'elle attribuait à sa vie oisive et aux démarches vaines faites en vue d'obtenir un poste quelconque.

Présenté par le préfet de Saône-et-Loire, M. Germain, pour la sous-préfecture de Meaux, il se vit préférer un autre candidat. De ce jour, ses vues se tournèrent vers la diplomatie pour laquelle il se sentait fait; mais comme le disait Mme de Lamartine qui s'était tant réjouie du retour des Bourbons : « J'espérais que ces princes, que nous avons servis et regrettés, emploieraient mon fils dans les fonctions dont il est capable, mais nous n'avons obtenu pas même un regard. Je le conçois, les princes et les ministres sont entourés de sollicitations, leurs regards ne peuvent porter jusqu'au fond des provinces pour y discerner les talents jeunes et inconnus. Il faut se résigner à l'oubli. »

Il passa en Bourgogne, à Milly, à Péronne chez sa tante du Villars, les mois d'été de 1817, retrouvant avec les bois, la solitude, le charme des champs qui se communique à l'âme, l'inspiration poétique; il écrivit le premier acte de son *Saül*. Dans les premiers jours

Digitized by Google

d'août, de retour de Vichy, il attend impatiemment Virieu pour aller ensemble à Aix; il arrive à Chambéry le 20 août et c'est tout heureux, tout enthousiasmé d'une soirée qu'il vient de passer dans la famille de Maistre, qu'il repart le lendemain pour Aix y devancer Julie.

Elle ne devait pas y venir, à ce moment elle se mourait.

Une lettre du docteur Alin qui la soignait lui annonçait la reprise de la maladie de poitrine dont elle était depuis longtemps atteinte, l'état désespéré et lui demandait de se résigner, d'accepter.

Lamartine reçut le coup en plein cœur.

Seul à souffrir, il parcourut comme un insensé tous les lieux jadis témoins de son bonheur, tout remplis encore de la présence de la femme aimée; il s'assit sous les ombres mélancoliques de Haute-Combe, sous les châtaigniers de Tresserves, l'appelant, la cherchant, la redemandant à cette nature si pleine d'elle : l'associant à sa souffrance comme il l'avait associée à ses joies.

Un soir de septembre, dans le déchirement de son âme, dans un long sanglot, il laissa échapper la douloureuse plainte, une des plus profondes qui soient jamais sorties d'un cœur d'homme : « le Lac. »

Au bruit harmonieux des flots, devant la scène immuable, sur la pierre où s'est assise Elvire, il y a si peu de jours encore! avec une secrète et âpre volupté, il évoque l'heure et la nuit d'amour!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour?

Digitized by Google

O lac! l'année à peine a fini sa carrière
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Dans cette paix tranquille d'une nuit d'été, dans ce silence coupé seulement d'une manière continue et intermittente par le bruit des rames sur l'eau, une voix s'élève :

Tout à coup des accents inconnus à la terre,
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

Et la supplication de l'amante, si exquise dans son élan vers l'impossible des heures qui demeurent!

O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

retombe, ramenée mélancoliquement à la réalité des heures qui passent.

Digitized by Google

Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente », et l'aurore
Va dissiper la nuit.

Hâtez-vous donc d'aimer! Hâtez-vous de jouir! de dire ce que vous n'avez pas dit encore et qui est dans vos cœurs! Car la mort va séparer à jamais ce que l'amour a uni et « déprendre vos lèvres du dernier baiser ». N'attendez à demain. Cueillez, cueillez les roses de la vie!...

« Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule, et nous passons! »

Elle se tut; nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs
Et dans un long transport, nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

. . . .
. . . .
Juste ciel, se peut-il que ces moments d'ivresse!
. . . .

Quelles délices et quelle amertume dans ce souvenir!

Et la plainte reprend plus douloureuse cette fois, car c'en est fait, le temps a accompli son œuvre et à jamais le bonheur s'est évanoui.

Digitized by Google

Le poète a enfermé en quelques strophes l'infini des joies et des tristesses humaines, sa plainte est celle de chacun d'entre nous; c'est le long cri d'agonie de l'humanité à travers les âges, disant la brièveté de nos félicités, nos bonheurs fugitifs, les années fuyantes, les heures insaisissables, le temps inexorable nous emportant de son vol rapide! avec nos tendresses, nos joies et nos douleurs.

Au bord de cet abîme où sont entraînés et où se confondent les jours, il lance l'angoissante interrogation :

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez! Nous rendrez-vous ces délices sublimes
Que vous nous ravissez?

Hé! Quoi! n'en pourrons nous jamais fixer la trace?
Quoi! passés pour jamais! Quoi! tout entier perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface
Ne nous les rendra plus.

Il est vrai!... et cependant des heures émerveillées du lac il reste encore les souvenirs flottants sur la scène d'où les acteurs se sont retirés à peine.

Alors, dans une invocation qui devient en même temps une suppliante prière, le poète associant la nature à sa douleur, lui prêtant une âme, demande au lac, aux rochers, aux forêts qui frémissent, aux brises qui passent, à l'air limpide et pur qui baigne cette terre d'y conserver, d'y enfermer à jamais le souvenir de la nuit d'amour!

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Digitized by Google

Qu'il soit dans ton repos; qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans le chant de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »

(Le Lac.)

Cent ans ont passé!

Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours.

La prière a été exaucée! Et, sur le lac de Savoie aux eaux bleues et profondes lorsque la lune émergeant des sommets se lève sur le lac obscur encore et mystérieux, l'inondant de ses molles clartés!

Que les brises du soir fraîches et embaumées soulèvent doucement ses vagues et viennent mourir dans ses roseaux!

Dans la sérénité étoilée des nuits d'été, le souvenir des deux amants se précise, s'affirme, remplissant ces eaux, ce ciel, cet horizon!

Et deux anges du ciel sur le lac descendirent,
Sur le couple béni leurs ailes s'étendirent,
Et ces ailes formaient comme un grand dôme bleu
Pour ombrager leurs fronts d'un invisible feu.

Digitized by Google

Et j'entendis la voix d'un million de génies
Se répandre sur l'onde en vagues d'harmonies.
Et pendant qu'ils chantaient, les anges du Seigneur,
Aux doigts des deux amants rougissant de bonheur,
Passaient le double anneau des noces éternelles
Et sur leurs fronts baissés, ouvrant un peu leurs ailes,
Laissaient percer du ciel un rayon de l'amour.
Et mes yeux foudroyés de ce céleste jour
Virent les deux amants ne former qu'un seul être
Où l'un ne pouvait plus de l'autre se connaître,
Et dans un lumineux évanouissement
Fondre comme une étoile au jour du firmament.
Et comme pour mieux voir je détournais la tête,
Tout le lac frissonna du vol de la tempête
Et roula dans ses bruits avec solennité :
Laurence! Jocelyn! Amour! Éternité!

(Jocelyn.)

Le poète, en jetant ce cri d'âme blessée : le Lac, a touché le fond de la douleur humaine; peu à peu, il se relève, la foi de son enfance lui revient et c'est appuyé aux immortelles espérances qu'elle nous donne que la mort s'adoucit et devient : le céleste Libérateur.

Je te salue, ô mort! Libérateur céleste.
. . . .
. . . .

Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide.
Au secours des douleurs un Dieu clément le guide.
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin!
. . . .

Viens donc! viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!
Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin!

(L'Immortalité.)

Digitized by Google

C'est ainsi qu'il la salue, qu'il l'appelle, cette mort qui va lui ravir Julie; pour lui, elle n'est plus la « Reine des épouvantes ».

Si tu savais, enfant, de quel sommeil ils dorment!
(Victor Hugo.)

Noirs ou bleus, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore.
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore!
(Sully Prudhomme, *Vaines Tendresses*.)

Et ce n'est pas la moindre originalité du poète de l'avoir conçue ainsi.

L'Immortalité n'est qu'un long cri de foi, d'espérance et d'amour.

Croire, espérer, aimer, n'est-ce pas là le fond de ce doux génie. Et : « Qu'est-ce autre chose que l'adhésion raisonnée du cœur aux vérités qui n'apparaissent point à la raison (1)? » (*Paradis*, XXIV, Dante.)

Oui, la raison se tait, mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Seul je serais debout; seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore.

Cette *méditation* fut vraisemblablement écrite à Aix, vers la fin de septembre 1817. Le poète nous dit qu'elle était adressée à une femme jeune, malade, découragée de la vie. Il était seul à Aix, dit-il : « Et il n'y avait que

(1) Le cœur, a dit en d'autres termes Pascal, a ses raisons que la raison ne comprend pas.

Digitized by Google

Dieu entre moi et mes pensées. Je revenais facilement de l'extrême douleur à la complète résignation. Toute foi est un calmant, car toute foi est une espérance et toute espérance rend patient. Vivre, c'est attendre! »

Dans la *Correspondance* (1), nous retrouvons quelques lettres de cette époque de sa vie, elles sont adressées à Mlle de Canonge (2) qu'il connut à ce moment à Aix et qui eut sa part du douloureux secret. Ce sont les seules qui fassent allusion à la maladie de Julie.

Dans celle du 8 novembre, il lui dit : « Rien n'a changé qu'en plus mal dans la santé de la personne dont je vous ai parlé et je ne puis à chaque courrier qu'attendre la confirmation de mon malheur, ou recevoir les détails d'un état pire que la mort, elle serait un bienfait pour tous deux et j'en suis à cet excès de la désirer pour elle et pour moi. Vous jugez que ma santé à moi-même ne peut s'améliorer au milieu de ces alternatives de crainte et d'espérance pire qu'un malheur certain et connu.

« Mais ne redoutez rien de mon désespoir, j'ai été formé au malheur par le malheur même et je crois qu'il faut subir son sort et ne pas se le faire à soi-même. Ma résignation pour tous les événements de ce monde est complète, parce que mes espérances dans un avenir inconnu mais meilleur sont une conviction pour moi, la vie sans cela serait un supplice auquel il serait trop doux de se soustraire. »

Julie lui écrivit une dernière lettre le 10 novembre (3), cette lettre exquise et touchante, remplie d'un amour qui n'a déjà plus rien de la terre, empreinte de détachement religieux et résigné : « Je vivrai pour expier! »

(1) Publiée par Mme Valentine de Lamartine, nièce et amie de Lamartine.

(2) Voir le nouvel ouvrage de M. Léon Séché, *les Amitiés de Lamartine*.

(3) Voir les lettres publiées par M. Doumic.

Digitized by Google

Cette âme très pure voulait, à l'approche de Dieu qu'elle sentait près, se dépouiller de tout ce qui pouvait faire ombre entre Lui et elle et mettre un sceau à son sacrifice si parfait.

Julie mourut le 18 décembre 1817 à midi.

Selon son désir, Alphonse de Lamartine ne l'avait pas revue. Aymon de Virieu, sur sa prière, la visita dans les derniers jours : « A la fin, écrivait-il à son ami, son regard avait quelque chose de surhumain et l'on restait frappé d'admiration et de terreur. »

Il reçut d'Amédée de Perseval le crucifix qu'elle avait tenu dans ses mains et baisé dans son agonie, il lui inspira l'invocation faisant partie du second recueil de *Méditations* : « le Crucifix » ; elle fut écrite peu après la mort de Julie, mais le poète ne la livra que plus tard au public. Le sentiment qui l'avait inspirée était trop intime, la blessure trop vive. Le temps l'adoucit, elle parut dans les *Nouvelles Méditations,* mais on sent qu'elle est d'une autre époque.

Le poète reporte son imagination et son cœur sur cette scène funèbre dont la vision est si présente à sa pensée :

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

La mort a touché la femme qu'il aimait, l'effleurant à peine et laissant à ses traits cette beauté souveraine à peine altérée par la douleur :

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Digitized by Google

Des mains du prêtre, il reçoit le crucifix, ce crucifix que Julie tenait dans ses mains et baisait encore à l'heure où tout expire, et semblait chercher jusqu'au delà de la mort :

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Et à ce crucifix, sur les pieds duquel les générations ont versé tant de pleurs et qui a consolé de tant de souffrance, il adresse l'éloquente invocation que l'on sait :

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante !

. . . .

O dernier confident de l'âme qui s'envole
Viens, reste sur mon cœur! parle encore et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi, sur nos yeux
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

. . . .

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds! Que lui dis-tu?

L'invocation se fait plus ardente, plus pressante, le Crucifix s'anime! le souvenir de l'amour s'efface. L'âme

Digitized by Google

se soulève doucement, quitte terre, détachée, dépouillée de toute préoccupation et définitivement enlevée se jette éperdument dans le Christ.

Colloque sublime d'où elle retombe consolée, apaisée, pleine de lumineuses visions ouvrant sur l'infini des temps, où le Christ, héritage sacré, légué du père au fils, passant de main en main, de génération en génération, gage consacré d'amour et d'espérance, vivra et régnera :

Jusqu'au jour où des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix.

(Le Crucifix.)

On ne peut lire cette méditation sans que l'âme en soit remuée jusqu'au fond, elle contient ce qu'il y a de plus profond, de plus divin dans la poésie de Lamartine. Avec « le Lac » (1), c'est le chef-d'œuvre incomparable de beauté unique et souveraine : toutes deux poésies de la même époque, exprimant un état d'âme sensiblement différent.

Cette composition poétique, ou plutôt cet hymme qui atteint au sublime, au point de vue du sentiment, atteint aussi à la perfection au point de vue de l'art. Les expressions y sont fluides, épurées, dépouillées de toute substance, spiritualisées pour ainsi dire, faites avec rien, comme il a été dit, et arrivant à exprimer ce qu'avant, jamais, nul n'avait pu exprimer : l'inexprimable.

Et l'amour, comme il l'avait été pour la poésie ita-

(1) « Le Lac, perfection inespérée, assemblage profond et limpide, image une fois trouvée et reconnue par tous les cœurs... Miroir complet qui réfléchit le côté métaphysique et le côté amoureux » (*Portraits contemporains*, SAINTE-BEUVE).

Le Lac, « une des perles les plus rares de la poésie universelle » (DOUMIC).

Digitized by Google

lienne avec Dante dans la *Vita Nuova* et la *Divine Comédie*, avec Pétrarque dans le *Canzoniere*, allait être la source d'où allait jaillir la poésie française. Poésie vraie, neuve, sortie des fibres mêmes du cœur de l'homme.

Avant Lamartine, personne n'avait ainsi pensé ni écrit en France; nul n'avait mis ainsi son cœur à nu, nul n'avait ainsi découvert sa souffrance, nul n'avait jeté ces cris de passion! ces appels désespérés, ces plaintes d'âme douloureuse et tendre!

Nul ne s'était abandonné avec un tel charme aux sentiments doux et forts, aux ivresses délicates et chastes et surtout nul, avant lui, n'avait trouvé une langue plus pure et plus harmonieuse pour les exprimer.

« Ces *Méditations* », ce poète, on l'attendait; la prose enchanteresse de Chateaubriand, à laquelle il ne manque que la cadence et la rime, le faisait prévoir. Ce poète héritier de l'impressionnabilité d'un Jean-Jacques, dont André Chénier, avec sa mélancolie profonde, était le précurseur, ce poète nous était né, et le prince de Talleyrand, qui savait juger toute chose et s'y connaissait en homme, pouvait écrire du fond de son alcôve à son amie la princesse de Talmont : « Je vous renvoie, princesse, avant de m'endormir, le petit volume que vous m'avez prêté. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pu dormir et que je l'ai lu jusqu'à quatre heures du matin, pour le relire encore. Je ne suis pas prophète, je ne puis vous dire ce que sentira le public, mais mon public à moi, c'est mon impression sous mes rideaux. Il y a là un homme, nous en reparlerons. »

Ce petit volume, composé de quelques pièces de poésie, vingt-quatre en tout, imprimé par un libraire obscur, sans nom d'auteur, allait ouvrir à la poésie une ère nouvelle et former à son école une autre Pléiade.

Depuis Ronsard, Du Bellay, les poètes de la Renaissance, il s'était trouvé d'habiles versificateurs établis-

Digitized by Google

sant les règles fondamentales de toute conception poétique, la littérature avait à cette heure, sans doute, produit de grands et beaux génies. L'épopée et la tragédie avaient eu leurs représentants glorieux : Corneille, Racine, exprimant d'une manière merveilleuse des sentiments qui ne sont pas les leurs, mettant en scène des hommes qui ne sont pas eux; leur personnalité s'effaçant pour vivre dans leurs personnages.

Le merveilleux païen remplissait toute la poésie du dix-huitième siècle : la mythologie, les dieux de l'Olympe, de la terre et des eaux, nymphes et naïades.

A cette poésie, une autre se substituait établissant la prédominance du Moi.

Le poète se mettait lui-même en scène, exprimant ses idées à lui, ses sentiments vrais, son âme, ses états d'âme successifs, notant comme sur un clavier les sentiments qui l'agitent; l'âme qui s'éveille, la jeunesse, l'amour avec ses rêves et les ivresses qu'il donne, la douleur qui frappe, la prière qui console, l'âme qui s'élève et qui contemple. La nature qui chante encore, les printemps qui renaissent, le cœur qui reprend racine. Ces mille bruits intérieurs qui se passent en chacun de nous. Musique délicieuse et douce qui faisait dire : « C'est une âme qui chante. »

Au merveilleux païen, le merveilleux chrétien s'était imposé avec Chateaubriand (1); il le bannissait à nouveau et le remplaçait par le christianisme pur, empreint d'un mysticisme qui ajoutait comme une grâce incomparable à sa beauté.

Dieu! le Christ! planant au-dessus de toute cette poésie, ne s'entourant plus de vaines images pour lui faire cortège, mais de l'universelle beauté des choses créées pour le magnifier!

(1) Et aussi le mauvais goût, quelquefois « les anges de la lassitude, du sommeil, etc. » *(les Martyrs).*

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

LES « MÉDITATIONS » *(suite)* : LES SALONS DE LA RESTAURATION OUVERTS A L'AUTEUR DES « MÉDITATIONS ». — EFFET PRODUIT PAR LES « MÉDITATIONS » DANS LE MONDE DES LETTRES ET AUSSI SUR LE GRAND PUBLIC.

C'était un mince volume in-octavo de 116 pages que le livre qui parut le 13 mars 1820 avec ce titre : *Méditations poétiques*. La préface, ou plutôt l'avertissement de l'éditeur, était plus modeste encore, il était signé E. G. (Eugène Genoude).

En le présentant au public, l'éditeur, tout en faisant l'éloge de cette poésie originale et religieuse, de ces *Méditations* dont quelques-unes s'élèvent à des sentiments d'une grande hauteur, dont d'autres ne sont pour ainsi dire que des soupirs de l'âme, laissait percer, avec la joie de l'homme qui croit avoir fait quelque découverte inattendue dans le domaine de l'esprit, une vague appréhension sur la manière dont cette poésie serait accueillie du public. C'était si neuf, si osé !

Sur les vingt-quatre poèmes, dix seulement, d'un intérêt très vif et très particulier, revêtaient ce caractère d'originalité, de neuf, d'absolument personnel.

Les odes, l' « Enthousiasme », la « Gloire », le « Génie », la « Semaine sainte », « Dieu », animées d'un souffle puissant, d'une inspiration infiniment profonde, rappelaient cependant les traditions du passé.

D'autres : l' « Homme », le « Désespoir », la « Provi-

Digitized by Google

dence à l'homme », la « Prière », la « Foi », très différentes quant au fond essentiellement religieux, rappelaient la manière de Voltaire dans ses *Discours* en vers.

Une page isolée et charmante : « le Golfe de Baïa », évoquait le souvenir d'une saison de jeunesse au bord des mers siciliennes et la ravissante image de Graziella.

Une longue composition : les « Chants lyriques de Saül », tirés d'une tragédie commencée en 1807, reprise et terminée après la mort de Julie, « pour faire diversion à sa douleur ».

Le poète apportait à cette tragédie une importance capitale, elle lui prit une année entière de sa jeunesse. Il écrivait à Virieu le 11 mai 1818 : « Ce que je trouverais de plus doux dans le talent, si le public m'en reconnaissait jamais, ce serait d'en offrir l'hommage à ce que j'ai de plus cher au monde. C'est à ce titre que je te prie d'accepter la dédicace de *Saül*. Je la composai pour toi, et pour cette autre partie de moi-même. Je ne puis plus la dédier qu'à son ombre. Mais comme chacun de mes sentiments lui fut rapporté pendant sa vie, que chacune de mes actions lui soit consacrée après sa mort, elle ne s'offensera pas de partager ce faible mais ardent hommage avec un ami pour lequel elle partagea tout mon attachement ici-bas.

Saül ne fut pas joué, pas plus que *Clovis* auquel il apporta une égale ardeur.

Et il convient de remarquer que ces petits poèmes, auxquels il n'attachait aucune importance, étaient justement ceux qui devaient assurer sa gloire. Pétrarque, de même, comptait sur son *Africa*, ses naïfs et ravissants sonnets nous sont seuls restés.

Digitized by Google

L'intérêt très puissant du livre résidait tout entier dans ces quelques poèmes intimes. Ces vers étaient un gémissement ou plutôt un cri de l'âme, le poète s'y révélait tout entier.

Poésie essentiellement lyrique, où l'individualité de l'homme se découvre avec ses pensées les plus secrètes, ses aspirations les plus hautes.

L' « Isolement » ouvrait le recueil et donnait leur sens aux poésies qui suivaient :

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au couchant du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes,
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur.
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Et l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte et blanchit déjà les bords de l'horizon.

. . . .
. . . .
De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé!

(L'Isolement.)

Digitized by Google

L'ensemble de cette élégie donnait bien l'impression d'immense et infinie solitude, du vide de toute chose !

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé !

De cette heure que Pétrarque lui aussi avait connue et exprimée le premier dans cette plainte naïve et touchante :

« Zéphir revient et ramène le beau temps, les fleurs et l'herbe, sa douce famille, le chant de Progné, les pleurs de Philomèle, le printemps blanc et vermeil. Les prés rient, le ciel se rassérène. L'eau, l'air et la terre sont pleins d'amour. Mais pour moi, hélas ! reviennent les soupirs les plus pesants, que tire du fond de mon cœur celle qui en emporta les clefs au ciel. Et les chants des petits oiseaux, et les fleurs du rivage, et la douce démarche des belles dames honnêtes, tout cela est pour moi comme un désert. »

Lamartine et Pétrarque s'étaient sans doute rencontrés dans le même sentiment : l'un et l'autre ont entouré leurs idéales amantes d'une auréole dont le rayonnement s'étendra sur les siècles, mais, par bien d'autres points encore, ils se touchent.

Pour l'un et pour l'autre, l'amour des lettres fut leur premier et dernier amour. Doués l'un et l'autre non seulement de génie, mais de ce charme irrésistible qui attire et crée les sympathies. Beaux, jeunes, séduisants, Pétrarque à Avignon, en Italie où Jacques Colonna recherche son amitié. Lamartine dans les salons de la Restauration où sa personne, ses vers excitent une admiration sans bornes.

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.

Ils s'attachent ceux qui les approchent par leurs

Digitized by Google

qualités natives, qualités d'esprit et du cœur, qui chez l'un et l'autre sont irrésistibles.

Oublieux, dépouillés d'eux-mêmes, ne s'attachant qu'à des idées grandes et nobles, enthousiastes d'amour du beau, assoiffés de désir du bien, l'amitié, l'amour, le patriotisme remplissent leur âme. Nous savons quelle place ils firent l'un et l'autre à l'amitié. Pétrarque à Boccace, Lamartine à Aymon de Virieu.

Le patriotisme ardent de Pétrarque revêtait l'Italie, la dolente Italie du quinzième siècle, celle que Dante, un siècle plus tôt avait appelée « l'Hostellerie de douleur », de la splendeur de son passé.

Il croyait toujours à une renaissance prochaine, lui assurant le rang suprême au milieu des autres nations.

Il adressait à Rienzi cet ode que Voltaire appelle le plus admirable de ses poèmes lyriques (*Canzone*, VI).

L'Italie dormira-t-elle toujours et n'y aura-t-il personne qui la réveille?

Il soupirait après l'unité de l'Italie lorsqu'il s'écriait :

Italia mia, Italia mia!
. . . .
O diluvio raccolto
De che deserti strani
Per inondaï : nostris dolci campi!

O mon Italie! O déluge rassemblé des déserts étrangers pour inonder nos doux champs!

N'est-ce pas là le sol que je touchai d'abord? N'est-ce pas là le nid où je fus si doucement nourri? N'est-ce pas là la patrie en qui je me confie, mère bénigne et

Digitized by Google

pieuse qui couvre l'un et l'autre de mes parents (1) : L'Italie frémit à cette voix!

Lamartine, tout en se souvenant des gloires de notre prestigieux passé, voulait pour sa patrie les institutions qui font les peuples heureux et libres.

Leur âme s'était éveillée à tous les deux, à la douceur d'un pur et chaste amour.

Amour passionné et idéal qui, élevant l'être au-dessus des désirs des sens, l'exalte et lui fait trouver des délices puissantes et suprêmes non dans les jouissances vulgaires, mais dans l'union très étroite et très complète des âmes.

Amour platonique, si l'on veut, parce qu'il est un acheminement au culte de la beauté absolue. Amour chevaleresque, dont les siècles du moyen âge ont vu les plus grands exemples (2).

Amour mystique peu compris du profane, tenant à l'amour par le don de tout soi dans ce qu'il y a de plus élevé et de plus noble, véritable culte rendu à la femme qui en est l'objet, à laquelle vont toutes les aspirations qu'ils portent en eux, parce qu'ils la revêtent de cet idéal qu'ils cherchent, veulent et croient trouver, et dont leur âme de désir est assoiffée et inassouvie.

En un mot, parce que plus heureux que Chateaubriand, portant aussi en eux leur sylphide, ils ont incarné leur rêve!

La douleur qu'ils ressentirent de la perte de leurs amantes fit jaillir de leur cœur les plus beaux chants d'amour qu'aient entendus les hommes. Toutes leurs fibres remuées et attendries résonnèrent sous le feu de leur blessure et leur arrachèrent des cris de l'âme qui sont à la fois des gémissements et des larmes, des

(1) *Canzone*, XVI.

(2) Cette conception de l'amour a trouvé son expression dans la poésie dite provençale, ou poésie des troubadours.

Digitized by Google

prières et des hymnes; tantôt sombres comme le désespoir ou rêveuses comme l'espérance, le plus souvent, tendres et pieuses comme l'amour; toujours vraies comme la vie.

La passion moderne n'avait pas trouvé de semblables amants!

« L'Isolement », placé en tête du recueil des *Méditations,* fut en réalité composée la huitième, un soir d'août 1818, sur la montagne du Craz qui domine la maison de Milly, écrite pour Virieu, inspirée d'une lettre de lui et du spectacle que le poète avait sous les yeux.

Les premières *Méditations* en date, selon l'ordre de composition, furent : « l'Invocation », inspirée par la présence de Julie et lue devant elle et devant Louis de Vignet dans le salon de Julie à Aix, dans la maison du docteur Perrier :

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux,
O toi qui fis briller, dans cette nuit profonde,
Un rayon d'amour à mes yeux!

(Invocation.)

« Le Génie », composé à Aix, dédié à M. de Bonald, ami de Julie et l'un des familiers de son cercle; ce fut sans doute la seule poésie importante qu'elle connut de celui qui devait si bien la célébrer. « Le Lac », composé en septembre 1817; l' « Immortalité », écrite peu avant sa mort; enfin : « le Crucifix », après la mort de Julie, mais qui ne parut pas dans les *Premières Méditations;* « le Souvenir », « le Soir », « le Vallon », dans cette même année 1818. Toutes inspirées du souvenir de Julie et dédiées à sa mémoire comme un dernier et suprême hommage.

« Le Soir », cette rêverie exquise d'une tonalité si

Digitized by Google

douce et si pénétrante, éveillant tout au fond de nos âmes un monde de sensations inconnues et doucement mystérieuses :

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis, dans le vague des airs,
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse,
De sa lumière mystérieuse,
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux;
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout à coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu, dans mon sein abattu,
Porter la lumière à mon âme?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui t'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Digitized by Google

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus!
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage;
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez!... mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon,
Elles voilent le doux rayon
Et tout rentre dans les ténèbres.

Tout fuit, tout glisse, tout s'efface, et ce qu'il faut admirer ici c'est que le sentiment y gagne en profondeur par cette impression d'effacement.

Et cette impression est la même que celle que l'on ressent en lisant le sonnet que deux cent cinquante ans plus tôt Ronsard adressait à Hélène de Surgères :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »
. . . .
. . . .
Je seray sous la terre et phantosme sans os
Par les ombres myrteux je prendray mon repos.
Vous serez au foyer, etc.

Digitized by Google

A lire ces deux élégies, on se prend à doucement et longuement rêver. Victor Hugo, dans les *Fantômes,* inspiré sans nul doute de cette méditation, impressionnera, frappera fortement, mais n'aura pas ce ton discret, ces nuances voilées, douces et fondues, qui s'harmonisent et conviennent à un tel sujet.

Comme « l'Isolement » ouvre le recueil des *Méditations,* « le Vallon » les clôt. En août 1819, deux ans après avoir jeté le cri sublime et déchirant « le Lac », Lamartine, revenu sur les rives du lac du Bourget et de Haute-Combe, évoquera une dernière fois le souvenir de Julie, non plus vivante et remplissant de sa jeunesse, de son mouvement et de sa vie cette scène, mais lointaine, déjà estompée dans le passé.

Elvire! Julie!... Maintenant, souvenir délicieux et tendre! blessure fermée! apaisement! fin de la grande souffrance! et sur le carnet que son amante lui avait donné en souvenir d'amour, il laissera tomber ces strophes :

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme ces sons lointains, qu'affaiblit la distance
Á l'oreille incertaine, apportés par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

(Le Vallon.)

Dire de quelle manière furent accueillies les *Méditations* qui répondaient si bien à l'idéal qui s'était formé en poésie dans les âmes, rien ne pourrait en donner une idée.

La presse était unanime à louer ces poésies et les écrivains d'alors sont tous d'accord sur ce point : « On

Digitized by Google

ne saurait imaginer, disait Théophile Gautier, après tant de révolutions, d'écroulements, de vicissitudes dans les choses humaines, après tant de systèmes littéraires, essayés et tombés dans l'oubli, tant d'excès de pensée et de langage, l'enivrement universel produit par les *Méditations*. Ce fut comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passaient sur les âmes. »

Les jeunes gens, les jeunes filles s'enthousiasmaient jusqu'à l'adoration, le nom de Lamartine était sur toutes les bouches, jamais succès n'eut de proportions pareilles. Et l'auteur des *Consolations*, que l'on ne peut certes soupçonner de tendresse pour l'auteur des *Méditations*, Sainte-Beuve disait : « Non, ceux qui n'en ont point été témoins ne sauraient s'imaginer l'impression légitime, ineffaçable que les contemporains ont reçue des premières *Méditations* de Lamartine au moment où elles parurent en 1820. On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle à peine, à une poésie vraiment intérieure, abondante, élevée et toute divine. Les comparaisons avec une journée aigre, variable et désagréable de mars à une tiède et chaude matinée de vrai printemps, ou encore d'un ciel gris, froid où le bleu paraît à peine, à un ciel bleu, serein et tout éthéré du Midi, ne rendraient que faiblement l'effet poétique et moral de cette poésie neuve sur les âmes qu'elle venait charmer et baigner de ses rayons.

« On avait changé d'Olympe : c'était une révélation. Comme les premières pièces de Lamartine n'ont aucun dessin, aucune composition dramatique, comme le style n'en est pas gravé et frappé selon le mode qu'on aime aujourd'hui, elles ont un peu perdu de leur effet à première vue ; mais il faut bien peu d'effort, surtout si on se reporte aux poésies d'alentour, pour sentir ce que ces élégies avaient de puissance voilée sous leur

Digitized by Google

harmonie éolienne et pour reconnaître qu'elles apportaient avec elles le souffle nouveau. »

Et c'était Béranger, s'écriant : « Grâce à Lamartine, la poésie la plus élevée peut tout dire maintenant », et c'était vrai. Oui, cette poésie tout intérieure et toute simple exprimait les sentiments les plus ordinaires, communs à tous, mais dans une langue de lumière et de vie où, dans des strophes libres, larges, le style, docile serviteur de la pensée, la suivait dans toutes ses évolutions, assoupli au service d'une âme!

Si la grandeur de l'homme est de penser et d'exprimer cette pensée, et si jamais pensée a atteint à une telle puissance de conception et s'est élevée à une telle hauteur, jamais enthousiasme poétique n'avait été servi par un langage plus divin : c'était le style qui ravissait. Pur, harmonieux, empreint de mélancolie, de passion, de tendresse, d'aspirations, d'élans, d'enthousiasme pieux, de soif de l'Infini, et les âmes charmées le suivaient, portées par cette poésie presque divine, s'égaraient dans ce monde idéal qu'il leur ouvrait, oublieuses de toute chose, bercées doucement, consolées et ravies!

Lamartine, avec sa grâce nonchalante et quelque peu hautaine, affectant un certain dédain pour l'art, le métier, aimait à dire : « Je ne suis qu'un essayiste, comme le disent les Anglais, qu'un curieux de littérature, comme j'imagine qu'Auguste et Horace l'étaient de leur temps. »

Nous savons, nous, par la *Correspondance,* par le manuscrit, à quel travail immense il s'était livré pendant ses années de jeunesse. Ces études, « cette inquiétude du cerveau » qui alarmait tant sa mère; ses essais poétiques, cette recherche constante du mieux dans la forme (1).

(1) « Dans ces lettres (Lamartine parle ici des lettres qu'il écri-

Digitized by Google

Par ce travail assidu, il était passé maître en son art, art si parfait qu'on ne sent plus l'effort pour y atteindre, art suprême qui est de voiler le talent et de n'exprimer que l'homme.

Mais, sans la rencontre de Julie, que nous eût donné ce merveilleux instrument? « L'amour et la mort sont deux grandes muses », a dit le poète. La douleur fut l'archet sublime qui, en touchant son âme, lui fit rendre un son vraiment divin, révéla son génie, le sacra poète :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs.

(*Nuit d'octobre,* Alfred de Musset.)

vait à Julie, mais nous, mettons Stances à Julie, ou mieux : Méditations), je puis dire que j'y luttais en désespéré et comme Jacob avec l'ange, contre la pauvreté, la rigidité et la résistance de la langue dont j'étais forcé de me servir faute de savoir celle du ciel. Les efforts surnaturels que je faisais pour vaincre, assouplir, tendre, plier, spiritualiser, colorer, enflammer, éteindre les expressions; le besoin d'exprimer par des mots, les plus intimes et les plus insaisissables nuances du sentiment, les aspirations les plus éthérées de la pensée, les élans les plus irrésistibles et les chastetés les plus contenues de la passion; les anéantissements du cœur dans l'adoration de l'invisible objet de mon amour : ces efforts, dis-je, qui brisaient ma plume sous mes doigts comme un instrument rebelle, lui faisaient trouver quelquefois, même en se brisant, le mot, le tour, l'organe, le cri qu'elle cherchait pour donner une voix à l'impossible. Je n'avais parlé aucune langue, mais j'avais crié le cri de mon cœur et j'avais été entendu. Quand je me levais après ce rude et délicieux combat contre les mots, la plume, le papier, je me souviens que, malgré le froid de ma chambre en hiver, la sueur coulait de mon front. J'ouvrais ma fenêtre pour rafraîchir et essuyer mes cheveux. »

Digitized by Google

Les *Méditations* avaient donné son expression définitive à l'idéal poétique qui s'était formé en France en l'élevant d'un seul coup au plus merveilleux sommet du beau. Tout en restant attaché aux traditions classiques de notre passé poétique, à cette lyre Lamartine avait ajouté de nouvelles cordes et en avait tiré des sons jamais entendus.

Génie créateur et sublime de beauté complète, il devait être le premier du cycle éblouissant du dix-neuvième siècle, sur les pas duquel devaient marcher les plus illustres, et dont l'œuvre de tous les temps, destinée à devenir classique, renferme à elle seule passé et avenir, résume une des époques du genre humain où chacun pourra venir tour à tour s'inspirer et puiser.

Oui! bien qu'il eût coutume de dire : « Je ne suis ni romantique ni classique, je suis ce que je puis », Lamartine était l'un et l'autre, romantique dans la pensée, classique dans la forme. « Un vrai classique, suivant Sainte-Beuve, est un auteur qui a enrichi l'esprit humain, qui en a réellement augmenté le trésor, qui lui a fait faire un pas de plus, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu, exploré; qui a rendu sa pensée, son observation ou son invention sous une forme n'importe laquelle, mais large et grande, fine et sensée, saine et belle en soi; qui a parlé à tous dans un style à lui et qui se trouve aussi celui de tout le monde, dans un style nouveau, sans néologisme, nouveau, antique, aisément contemporain de tous les âges. »

D'après cette définition, nous pouvons sans conteste ranger Lamartine parmi ces grands individus que la nature avare ne prodigue guère, mais dont la venue, de loin en loin, à travers les siècles, éclaire d'une lumière plus pure et plus nette la route que suit l'humanité.

Digitized by Google

Continuateurs des œuvres belles et bonnes du passé, ces génies apportent leur manière à eux de concevoir, créent, renouvellent l'esprit, élargissent le cercle des idées, agrandissent le cadre de nos sensations et de nos sentiments, enrichissent le monde de leurs dons natifs mis en valeur par le travail permanent et incessant de leur pensée.

Bien que soucieux de la forme et de l'art, là n'est pas leur préoccupation constante; leur but, plus élevé et plus noble, est de semer les idées qui fortifient et nourrissent l'âme des hommes.

Dans leurs œuvres variées et nombreuses, s'il se trouve des parties inégales, retenons celles où ils s'élèvent par l'expression et le fond à la hauteur de nos auteurs classiques anciens et modernes.

Legouvé se demandait quelle eût été l'impression de Boileau si on lui eût apporté des vers comme ceux-ci :

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux.
(La Prière.)

Et il concluait ainsi : « Je ne doute pas que cette incomparable harmonie, ces images qui sont à la fois des sons et des couleurs, ces expressions de génie qui rappellent l'*amica silentia lunæ* de Virgile :

Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,

n'eussent transporté Boileau d'enthousiasme et qu'il n'eût dit : Un poète nous est né. Disons donc : C'est un classique »

Lamartine passa à Milly, à Urcy, l'année 1818, toujours malade, travaillant sans relâche et trouvant dans la poésie un palliatif à sa douleur.

Digitized by Google

Dante de même, après la mort de son immortelle amante, demanda et trouva dans la philosophie le calmant suprême : « Je me mis alors à aller là où cette dame gentille se montrait véritablement, aux écoles des religieux et aux discours des philosophes et en trente mois je me sentis si pénétré de sa douceur que son amour chassait toute autre pensée. »

Malgré tout, il eut de sombres heures de découragement dans la solitude de Milly, malade le plus souvent, ses lettres à Virieu témoignent de cette lassitude profonde : « Si je meurs, je te lègue tous mes manuscrits; au reste, sans existence, ni avenir, ni liberté, ni occupation, je n'ai que faire de la vie quand elle me revient. » Ce fut dans cet état d'esprit qu'il écrivit la méditation : « le Désespoir ».

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux, le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos!

. . . .
. . . .

Le mal dès lors régna dans son immense empire;
Dès lors, tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit, et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

. . . .
. . . .

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur,
Jusqu'à ce que la mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

(Le Désespoir.)

Digitized by Google

Le poète croyait devoir s'excuser de l'énergie de ce blasphème : « L'excessive douleur a son délire comme l'amour. Passion veut dire souffrance. Je souffrais trop, il fallait crier. »

Virieu l'enleva à cette agonie morale; il partit à Paris où son ami le présenta dans quelques salons royalistes où la famille de Virieu avait des alliances. Il fréquenta d'abord chez la marquise de Raigecourt. Le marquis, pair de France, avait été l'un des organisateurs de la fuite de Varennes (1). La marquise, amie de Mme Élisabeth et sa dame d'honneur, avait la piété aimable et souriante de cette princesse; le poète trouva auprès d'elle l'accueil le plus ouvert et le plus encourageant. Trente ans plus tard, il ne pouvait passer devant l'hôtel de Raigecourt (2) sans adresser un souvenir ému et reconnaissant à l'aimable femme qui l'y avait accueilli aux jours de sa jeunesse et sans penser que c'était par cette porte qu'il était entré dans le monde.

Par le salon de Raigecourt il entra dans l'intimité de Sainte-Aulaire, beau-père de Decazes, alors ministre favori de Louis XVIII et tout puissant. Il comptait beaucoup sur cette relation pour son avenir diplomatique. Il connut dès ce moment Mme de Montcalm, sœur du duc de Richelieu.

Avec beaucoup d'habileté, de savoir-faire et surtout de tact, entrant dans les bonnes grâces des personnages en vue qu'il fréquentait, il écrivait à Mme de Raigecourt à la fin d'une lettre de quatre pages, et comme incidemment, de vouloir bien parler de lui à quelque ambassadeur ou à quelque ministre qui eût besoin d'un secrétaire.

(1) *Le Drame de Varennes*, par LENOTRE.

(2) L'hôtel de Raigecourt était situé à l'angle de la rue de Bellechasse et de la rue de Lille, faisant face à l'hôtel de Salm, palais de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

« J'ai très bien compris, ajoute-t-il en finissant, pour faire sa cour à l'aimable et pieuse marquise, la petite phrase de morale que vous nous glissez, à Aymon et à moi. Il y a longtemps que nous soupirons après cette *Conviction* si heureuse et si paisible dont vous parlez.

« Voici quelques vers pris dans un morceau que je faisais sur ce sujet il n'y a pas longtemps et qui vous le prouveront :

Mystérieux soleil, flambeau d'une autre sphère,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière!
Pars du sein du Très Haut, rayon consolateur!
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi : dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière!
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière,
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir! »

(La Foi.)

Mais à quoi bon les odes aux pieuses marquises, le poste diplomatique se fait attendre et, comme il l'écrit à Mlle de Canonge : « L'âme de l'homme comme son corps n'a qu'une patience bornée. »

Mais les épreuves sont finies. Le 4 mars 1819, Lamartine lisait devant Leurs Altesses Royales, chez le duc d'Orléans, au Palais Royal, sa tragédie de *Saül*. Cette marque de haut intérêt donnée au jeune poète par le premier prince de la maison de France lui ouvrait désormais toutes les portes.

C'étaient les salons littéraires, celui de la duchesse de Duras (1), amie de Chateaubriand, de la princesse

(1) « Mme de Duras habitait alors rue de Grenelle, tout près de la rue de Bourgogne, et porte à porte avec Mme de Staël; elle lui ressemblait de taille et de figure, et ne négligeait aucun

Digitized by Google

de la Trémouille, austère et froid, fréquenté par les royalistes ultras, M. de Bonald y était le personnage en évidence; mais un des plus en vue et où Lamartine fut accueilli avec une faveur marquée, fut celui de Mme de Montcalm, sœur du duc de Richelieu. Elle attirait les écrivains, les orateurs du centre droit; elle savait aussi s'attacher les poètes (1); son salon fut un de ceux que fréquenta le plus assidument Alphonse de Lamartine. D'autres salons encore s'ouvrirent au poète des *Méditations,* celui de Mme de Sainte-Aulaire, de la jeune et charmante fille de Mme de Staël, la duchesse de Broglie, continuant les traditions de sa mère, et recevant le même monde illustre que recevait Mme de Staël, les étrangers de distinction, les hommes célèbres de tous les partis, un cercle plus jeune, plus ouvert aux idées nouvelles.

Par Genoude (2), très en faveur et occupant une situation à part dans le monde religieux et royaliste, il entra en relations avec les plus hauts personnages par le rang et par le mérite : ce fut d'abord le comte Mathieu de Montmorency, le plus grand nom de France, « il n'avait du grand seigneur que les grâces », disait Lamartine. Ami passionné de Mme Récamier qu'il connut jeune, dans tout l'éclat de sa fortune et la splendeur de sa beauté, Mathieu de Montmorency

effort pour rendre cette ressemblance plus frappante. C'était une personne d'un esprit distingué et d'un noble caractère, d'un esprit cultivé (elle avait écrit un roman : *Ourika*); elle recherchait et redoutait la société des gens de lettres, toujours inquiète que l'affabilité n'autorisât la familiarité. Chateaubriand, gentilhomme breton comme le père de Mme de Duras, M. de Kersaint, devait naturellement tenir le premier rang dans sa société; il réunissait toutes les conditions pour devenir l'idéal de la maîtresse du logis dont l'admiration datait d'assez loin. » *(Souvenirs du duc de Broglie).*

(1) *Les Salons sous la Restauration,* par A. Nettement.

(2) Alors un des écrivains du *Conservateur,* plus tard directeur de la *Gazette de France*. Il venait de traduire de l'hébreu en français les *Psaumes* de David.

Digitized by Google

conçut pour Lamartine une amitié qui ne se démentit jamais et lui légua, après la mort de Mme Récamier, son portrait peint par Gérard; il connut son cousin, le duc de Montmorency-Laval; celui-ci venait alors d'acheter de Chateaubriand sa maison de « la Vallée-aux-Loups » et offrit son amitié à Lamartine, l'invitant à sa maison de campagne; enfin, il fut présenté par Genoude au duc de Rohan.

Il le connaissait déjà, l'ayant vu au Carrousel dans une revue passée par le roi Louis XVIII. Le prince de Léon tenait de sa mère, Élisabeth de Montmorency, une beauté un peu féminine, dont la séduction s'exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Cette beauté était proverbiale et avait vivement impressionné Lamartine. Aide de camp du roi, sur son cheval caparaçonné, avec son casque empanaché, ses cheveux blonds et bouclés, sa taille svelte et élégante, il évoqua pour le poète « l'apparition de Clorinde sous les murs de Sion ».

C'était, du reste, une assez belle figure de grand seigneur que celle d'Auguste de Rohan-Chabot, prince de Léon, aimant le faste à l'égal de son oncle Louis de Rohan, cardinal de Lorraine, si mêlé à l'affaire du collier; il n'avait ni son impiété, ni sa légèreté. Le luxe de sa maison, ses équipages princiers, ses châteaux historiques embellis et restaurés par lui, son amour du grand, du pompeux, du solennel rappelait le prince d'ancien régime, à l'étroit dans le cadre moderne qui lui seyait mal.

Il était fait pour évoluer dans le Versailles de Louis XIV.

De goûts littéraires, sensible à la beauté des choses, la poésie des *Méditations* le séduisit (1). Il venait de

(1) Elles n'avaient point encore paru, mais on se les passait de salons en salons.

Digitized by Google

perdre sa femme (Mlle de Sérent), brûlée vive en s'apprêtant pour le bal, — ses pensées se rencontraient avec celles du poète dans l'évocation des jours d'amour. Cette mort fit de lui un prêtre, et bien qu'il menât une existence magnifique de grand seigneur, bien que la chose fût tenue encore secrète, on pouvait dès ce moment pressentir sa vocation.

Dans son château de la Roche-Guyon (1), sur les bords de la Seine, il recevait une jeunesse royaliste et surtout religieuse, il y accueillait les jeunes talents littéraires (2) : « Quelques jeunes et séduisantes grandes dames, Montmorency, Esterhazy, Bauffremont, se rencontraient bien à de rares intervalles à la Roche-Guyon, mais elles ne semblaient y venir que comme à une sorte de pèlerinage. Ce cadre qui restait charmant et dont le charme était entretenu par un hôte qui, en pareille matière, restera un maître, ce cadre jurait un peu avec les figures principales qui le remplissaient, les Bausset, Frayssinous, Lamennais, grands athlètes avec qui se mesuraient respectueusement les jeunes : Dupanloup, Billard, Berryer, Lacordaire, Montalembert, Gerbet. Pour que ce cercle religieux ne fût pas trop austère, il suffisait de la présence de Mme de Rohan, qui faisait revivre là le salon français, apanage exclusif de l'ancienne société ».

(1) La Roche-Guyon, une des grandes forteresses construites au neuvième siècle par les Normands, était advenue aux Liancourt qui construisirent, au pied du donjon, un de ces châteaux Renaissance plus habitable que la forteresse, mais qui, flanqué de murailles et de tours, conservait encore le caractère armé de la dure époque.

(2) « Mais s'il apporte dans la protection qu'il accordera aux lettres le goût du beau et la pensée de faire rejaillir quelque chose de la naissante rénovation littéraire sur cette monarchie dont il est l'ardent serviteur, il se préoccupera surtout des espérances religieuses qu'il y entreverra. » (*Un prélat d'ancien régime au dix-neuvième siècle, sa famille et son groupe*, par Charles Baille).

Digitized by Google

Lamartine passa dans cette société, la semaine sainte de 1819. Ce fut là où il écrivit la Méditation : « la Semaine Sainte à la Roche-Guyon. »

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde,
Nautonniers sans étoile, abordez! c'est le port.
Ici l'âme se plonge en une paix profonde
    Et cette paix n'est pas la mort.

. . . .

Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure (1),
S'élève un simple autel : Roi du ciel, est-ce toi?
Oui, contraint par l'amour, le Dieu de la nature
    Y descend, visible à la foi.

(1) Le château de la Roche-Guyon possédait une chapelle creusée dans le rocher, affectant la forme d'une cathédrale avec nefs, chœur, chapelles. Le service religieux s'y faisait avec une solennité, une pompe qui enivraient les jeunes imaginations. La conversation, maintenue le plus souvent dans des sphères ingénieusement providentielles, se ressentait nécessairement du voisinage de la crypte où l'on avait passé avant d'entrer au salon et où l'on rentrera en sortant pour assister à l'un de ces saluts qui reproduisaient les splendeurs des cérémonies romaines. »

Devenu évêque puis revêtu de la pourpre, il apporta le même goût du faste dans les cérémonies religieuses. Son historien, M. Charles Baille, nous fait assister à l'une d'entre elles : le baptême du bourdon donné par le roi Charles X à la cathédrale de Besançon. Un chansonnier du cru célébra le baptême, où l'évêque avait son couplet :

Un duc portant crosse et mitre,
Après casque et ceinturon,
Fait manœuvrer son chapitre
Aussi bien qu'un escadron.
Ne croyez pas qu'il regrette
Le signal de la trompette,
Non, non, non, non, non, non, non,
Il est fou de son bourdon,
Din don, din don, din don, din don!

Le soir, après la grande réunion qui avait terminé la fête, on entendit Monseigneur qui regagnait son appartement, fredonnant de sa délicieuse voix :

Il est fou de son bourdon,
Din don, din, don din don, din don! (a)

(a) *Un prélat d'un ancien régime*, Charles Baille.

Digitized by Google

Que ma raison se taise et que mon cœur adore,
La croix à mes regards révèle un nouveau jour.
Aux pieds d'un Dieu mourant, puis-je douter encore?
Non : l'amour m'explique l'amour.

(La Semaine Sainte à la Roche-Guyon.)

Pendant quelques années, les rapports entre Auguste de Rohan et Alphonse de Lamartine furent empreints de part et d'autre de la plus vive amitié; la politique devait les diviser et leurs divergences de vues devaient amener une rupture, elle se produisit en 1829.

Dès son entrée à l'Académie, Lamartine s'était séparé des royalistes ultras.

Le duc de Rohan, devenu évêque et cardinal, le vint voir et l'emmenant avec lui aux Tuileries essaya, chemin faisant, de le dissuader d'une déclaration constitutionnelle qu'il devait faire dans son discours de réception à l'Académie : « Prenez-y garde, lui dit-il, nous ne vous pardonnerons jamais si vous vous déclarez contre nous. — Je ne serai que contre les exagérés des deux partis, lui répondit Lamartine, mais si l'attachement à la Charte vous paraît dangereux pour mon avenir, condamnez-moi dès maintenant, car pour moi cette conciliation est nécessaire entre l'ancien régime et l'avenir de la Chambre. » Ils se séparèrent.

C'est à cette époque qu'il connut l'abbé de Lamennais; celui-ci venait d'écrire son ouvrage fameux : *Essai sur l'indifférence.* Très enthousiasmé à la lecture du livre, Lamartine avait écrit à Genoude : « Je vous envie d'être avec M. de Lamennais. Je ne le connais que par son génie, par cette partie de lui-même qu'il a livrée aux disputes et à l'admiration de son siècle. » C'est Pascal ressuscité, disait-il, à Virieu vers le même temps. De son côté, Lamennais s'était écrié à la lecture des *Méditations* : « Voilà le barde sacré de ce temps-ci! »

Ils se rencontrèrent et ils se lièrent, mais leurs idées

Digitized by Google

étaient trop dissemblables pour qu'ils pussent s'entendre : Lamennais, avec ses idées violentes et hardies, son autoritarisme qui n'admettait pas la controverse, n'avait rien de l'humaine sensibilité du poète des *Méditations*. Impitoyable aux démocrates de la Restauration, de parti religieux et royaliste extrême, Lamennais avait alors une haute situation dans le parti légitimiste.

Par Genoude, Lamartine connut tout ce qui avait un nom en France : « J'ai fait des enthousiastes, écrit-il à Virieu, et au delà de ce que tu peux imaginer; le duc de Rohan et Mathieu de Montmorency sont du nombre. Je viens de faire pour eux à la Roche-Guyon, pendant la semaine sainte, les plus ravissantes stances religieuses que tu puisses imaginer. C'est original, pur comme l'air, triste comme la mort et doux comme du velours. J'ai été bien heureux d'avoir là, si à propos cette inspiration qui répondait à ce qu'ils me demandaient. »

Prôné, choyé, gâté, il est, comme il le dit lui-même, dans un joli moment pour l'amour-propre, s'il en avait. Il dîne chez Mme de Sainte-Aulaire, déjeune chez Mme de Montcalm, entend Baour-Lormian dans ses vers, Désaugiers dans ses chansons et éprouve ceci : c'est « qu'une fois lancé, on ne peut plus s'arrêter ». Malgré tout, sa santé est bonne, il n'est pas triste et jamais il n'a été moins mécontent de la vie.

Son génie naissant fut pour beaucoup sans doute dans cet accueil empressé de tous, mais aussi la délicatesse de son esprit et de son cœur, son tact, sa distinction native, la beauté de ses traits, la séduction irrésistible de sa personne qui lui attirèrent dès l'abord toutes les sympathies. Le monde féminin fut d'abord conquis. Beau, jeune, charmant, il charmait et se laissait charmer. C'était bien autre chose lorsqu'il parlait et que, dans les salons de la Restauration où se pres-

Digitized by Google

sait la fleur de l'aristocratie d'antan, chez Mme de Montcalm, dans le salon de la duchesse de Broglie ou encore chez Mme de Saint-Aulaire qui réunissait tous les hommes illustres que Paris comptait, il disait ses beaux vers (1).

Son port plein de noblesse, son air inspiré, ses cheveux bouclés lui faisaient une auréole de gloire, la poésie et le génie luttant d'éclat sur son front mettaient, dans ses yeux, dans ses paroles, dans son geste, le feu dont il se sentait embrasé et qu'il déversait sur l'auditoire suspendu à ses lèvres, en hymnes enthousiastes et sublimes, avec l'ivresse sacrée d'un prophète annonçant les Noëls futurs, ou plutôt avec la splendeur et la majesté du dieu au clair sourire, ami des Muses.

Il trouvait des soupirs pour écho, des larmes pour applaudissements. M. Villemain, enthousiasmé par cette poésie incomparable, s'élançait vers le jeune homme et lui criait dans l'ivresse et dans l'extase : « Qui êtes-vous donc? D'où venez-vous, vous qui nous apportez de pareils vers? »

Loin d'être insensible à l'empressement que l'on mettait à applaudir sa jeune gloire, il goûtait comme il convenait cette faveur sans en être autrement troublé : « C'est une petite vogue, écrivait-il à Virieu. M. Humbold, Gérard; et la duchesse de ... est adorable pour moi, et pour moi seul n'a plus de caprices et cet air boudeur qu'on lui reproche. Mais, hélas! *Vanitas.* De toutes les vanités, c'est la gloire qui est la plus grande. » La gloire, disait-il encore, c'est bien le véritable rêve d'une ombre de Shakespeare.

Les *Méditations,* imprimées par Didot à vingt exem-

(1) Briffaut disait : sa belle et noble figure frappait à première vue, la poésie se jouait sur son front, ses cheveux bouclés lui donnaient quelque ressemblance avec l'Apollon du Belvedère, il paraissait la réalisation vivante de cet idéal jeté en marbre (*Elvire et les « Méditations »*, par Léon Séché).

Digitized by Google

plaires, avaient ainsi fait le tour des salons. Lamartine se décida à les donner à l'impression. Genoude, qui lui avait rendu tant de services, se chargea de la publication, elles furent imprimées chez Nicolle et la première édition fut payée 600 francs à l'auteur.

Mais au moment de les livrer à l'éditeur, il était assez difficile de les rassembler, l'aimable poète les avait éparpillées au hasard, un peu partout. « La Foi » était chez Mme de Raigecourt, « le Désespoir » chez Mme de Beufvier, « le Vallon » chez Mme de Virieu au Grand-Lemps.

Il y en a quelques-unes d'inachevées : « Dieu », qu'il dédie à M. de Lamennais.

Là foulant à nos pieds cet univers visible,
Planons en liberté dans les champs du possible;
Notre âme est à l'étroit dans sa vaste prison,
Il nous faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

(Dieu.)

Enfin, les *Méditations* parurent le 20 mars 1820. Le succès fut inouï, prodigieux, universel. Le lendemain, Lamartine était nommé attaché d'ambassade à Naples.

Ce poste, qui lui ouvrait un avenir certain dans la carrière diplomatique, aidait à conclure le mariage qu'il souhaitait.

Enfin, la gloire suivait de près ses premiers vers.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

MARIA-ANNA. — ÉLISA BIRCH. — JOURS DE BONHEUR. — « NOUVELLES MÉDITATIONS ». — CHANT D'AMOUR. — NAISSANCE D'ALPHONSE ET DE JULIA. — VOYAGES. — RETOUR A SAINT-POINT.

Doux nom de mon bonheur, si je pouvais inscrire
Un chiffre ineffaçable au socle de ma lyre,
C'est le tien que mon cœur écrirait avant moi,
Ce nom où vit ma vie et qui double mon âme.
Mais pour lui conserver sa chaste ombre de femme,
Je ne l'écrirais que pour toi.

Lit d'ombrage et de fleurs où l'onde de ma vie
Coule secrètement, coule à demi tarie,
Dont les bords trop souvent sont attristés par moi.
Si quelque pan du ciel par moments s'y dévoile,
Si quelque flot y chante en roulant une étoile,
Que ce murmure monte à toi.

Abri dans la tourmente, où l'arbre du poète,
Sous un ciel déjà sombre, obscurément végète
Et d'où la sève monte et coule encore en moi,
Si quelque vert débris de ma pâle couronne
Refleurit aux rameaux et tombe aux vents d'automne,
Que ces feuilles tombent sur toi.

Celle à qui Lamartine dédiait ces vers et son œuvre de *Jocelyn* était depuis seize ans la compagne de sa vie et ces vers la peignent toute.

On sent à travers le ton voilé de l'expression, la

Digitized by Google

femme vraiment tendre, douce et forte, sur laquelle le génie mélancolique s'est appuyé aux heures tristes et où il a trouvé l'apaisement, le réconfort; sous les yeux de laquelle il a repris en souriant cette route inconnue de la vie qui, même pour les plus grands, n'est point toujours semée de roses.

En donnant à Maria-Anna-Élisa son attachement le plus profond dès leurs premières entrevues, en la distinguant d'entre les jeunes filles qui ornaient si gracieusement le salon de Caramagne, Lamartine ne s'était point trompé. Sous des apparences modestes, il avait deviné l'intelligence très haute, les qualités d'esprit et de cœur, enfin le bonheur qu'elle devait lui apporter.

C'est à la fin d'août 1819, sur les bords de ce même lac où il avait aimé, qu'il rencontra Miss Birch, chez la marquise de la Pierre, à Pugnet, près de Chambéry, dont le salon réunissait pendant l'été la société de Chambéry et des environs. C'est par sa sœur Césarine, mariée à Xavier de Vignet, par Louis de Vignet, par les de Maistre qu'il fut introduit dans cette maison.

Maria-Anna-Élisa (1) était fille d'un colonel anglais; sa mère, depuis son veuvage, s'était consacrée à l'éducation de sa fille. Cette éducation avait été très soignée et son instruction très supérieure. La jeune fille avait beaucoup vu, beaucoup voyagé, elle était musicienne, avait un joli talent d'amateur en peinture, elle s'intéressait à notre littérature; de goûts artistiques très développés. Elle n'était point très jolie et avait vingt-huit ans, mais de beaux cheveux, une taille admirable, du charme; sa séduction tout intime résidait

(1) Cette douce figure de femme, restée un peu dans l'ombre, et que ses contemporains n'ont peut-être pas su deviner, était d'une haute distinction. Saint-Beuve le jugeur, lui, ne s'y était pas trompé : « Les poésies : Ischia, le Chant d'amour, les Préludes, dit-il, eurent pour objet d'inspiration la personne si rare qui est devenue la compagne des destinées de M. de Lamartine » (*Portraits contemporains*, p. 202, Sainte-Beuve).

Digitized by Google

dans une physionomie très douce, rayonnante d'intelligence et de bonté.

Mais, dit la Sagesse, les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine, la femme qui craint Dieu est celle qui sera louée.

Dès leur première entrevue, elle inspira à Lamartine un vif sentiment de sympathie; à peu de distance, il lui écrivait : « Je n'ai pu vous voir sans vous aimer et chaque jour comme chaque parole a contribué depuis à fortifier ce penchant d'abord involontaire (1). »

Ni ses succès à Paris, ni sa célébrité naissante ne lui firent oublier la jeune Anglaise; le 23 mars 1820, au lendemain du jour où avaient paru les *Méditations,* il écrivait à Virieu : « Si je me rétablis, j'épouserai cette année Mlle Birch, c'est la femme forte, elle a été parfaite. »

Dieu! laisse-moi cueillir cette palme féconde
Et dans mon sein ravi l'emporter pour toujours,
Ainsi que le torrent emporte dans son onde
Les roses de Sârons qui parfument son cours.

(Consolation.)

Malgré l'opposition de la mère, Mme Birch, malgré la religion de la jeune Anglaise qui, protestante, ne pouvait agréer à la famille de Lamartine, la ténacité des jeunes gens vint à bout de tous les obstacles.

La jeune fille, très séduite par la religion catholique qui répondait davantage à ses aspirations, renonça au protestantisme et la nomination de Lamartine comme attaché d'ambassade à Naples décida Mme Birch.

Le contrat fut signé le 25 mai 1820 au château de Caramagne, situé à Pugnet (2), non loin de Chambéry.

(1) Voir l'histoire de ces fiançailles et de ce mariage avec les lettres du poète parues dans la *Revue des Deux Mondes* (M. Doumic).

(2) Lamartine dit : « Je fus marié civilement dans la maison de campagne de la marquise de Lapierre, à Léchérène » *(A. de Lamartine par lui-même).*

Digitized by Google

Le château n'est qu'une villa dans le goût italien, avec des balustrades de marbre, des balcons. De la terrasse, la vue est splendide : les Alpes du Dauphiné devant soi avec leurs cimes aux neiges éternelles, à droite la vallée d'Aix (1).

Assistaient au mariage et signaient le contrat : la mère de la fiancée, Mme Cornélia Birch, Mme de Lamartine, les Vignet, Mme de Lapierre et ses quatre filles, le chevalier de Maistre, le chevalier de Montbel, le comte d'Andezenne, général piémontais, gouverneur de Savoie, le comte Joseph de Maistre, ambassadeur à Pétersbourg de la petite cour de Cagliari.

Le contrat de mariage assurait à Lamartine la possession de Saint-Point, à charge de faire une rente de 1 200 francs à chacune de ses sœurs, Mme de Coppens et Mme de Vignet; ses oncles et tantes lui donnaient la propriété de l'hôtel de Mâcon, estimé 45 000 francs et dont ils se réservaient la jouissance. L'abbé de Lamartine lui avait assuré par testament la possession du domaine d'Urcy avec diverses charges envers ses sœurs.

Mme Birch donnait à sa fille en dot 10 000 livres sterling placées sur les fonds publics anglais, dont le revenu continuait à lui appartenir, sauf 5 000 francs reversibles sur Lamartine pour 3 500 et sur sa femme pour 1 500 francs; elle plaçait dès ce moment le reste de sa fortune mobilière, 400 000 francs inaliénables, dont sa fille ne pourrait toucher que le revenu.

La situation des jeunes gens était donc pour le moment des plus modestes et très différente de ce que

(1) Le chemin qui va en montée de Chambéry à Caramagne est bordé de châtaigniers séculaires, gloire de la colline de Saint-Ombre. Le château n'est qu'une ancienne villa, ancien rendez-vous de chasse, dont l'ornementation extérieure trahit le goût italien et qui date du dix-huitième siècle. La loggia d'entrée est supportée par deux colonnes de marbre rouge auxquelles vient se souder la balustrade de marbre noir veiné de blanc (Voir *Pèlerinages de Savoie*, par Henry Bordeaux).

Digitized by Google

disaient certains journaux du temps, si modeste même que, dans les premiers temps, le poète songea à vendre Saint-Point.

Le mariage eut lieu le 6 juin dans la chapelle du gouverneur de Savoie (1).

Après la cérémonie protestante qui eut lieu à Genève et pour être agréable à Mme Birch, les époux partirent pour l'Italie!

Dans cette patrie de son imagination et de son cœur, le poète y devait vivre les vrais jours de bonheur, à Naples, à Ischia, partout la vie l'enchante!

Il loue pour l'hiver un logement à la Chiaja, près de la grotte du Pausilippe, donnant d'un côté sur le golfe, de l'autre sur des jardins de figuiers et d'orangers. Il s'installe pour l'automne à Ischia : « J'ai la plus belle retraite du monde, écrit-il à Vignet. Au milieu de la mer de Naples, non loin du cap où Misène laissa ses armes et son nom en face de la grotte de Cumes et du rivage classique de l'*Eneide,* s'élève une île de deux ou trois lieues de tour. C'est une de vos fraîches montagnes de Savoie avec vos forêts de châtaigniers, vos vignes serpentant sur les mûriers, vos ruisseaux, vos chalets, et même les mœurs douces et pures de vos paysans. Sur les flancs onduleux de cette montagne sont épars les plus charmants casins entourés de vignes, de vergers et de bosquets. J'en ai loué un (2) et j'y suis déjà depuis un mois. Là je passe mon temps à rêvasser dans les champs ou sur la mer avec Marianne; nous rentrons, nous dînons, nous dormons. Nous passons mollement nos jours

(1) Cette chapelle est celle du château des ducs de Savoie.

(2) La Sentinella, nommée ainsi en raison de sa situation; elle se dresse en effet comme une sentinelle avancée au sommet d'un promontoire de six ou huit cents mètres que baignent en s'y mêlant les flots bleus des golfes de Naples et de Gaëte (*Lamartine diplomate,* par le comte Edouard Frémy).

Digitized by Google

à ne rien faire, à lire, à errer sous les bois et sur la mer. »

Et cette autre lettre à Virieu (de Naples) :

« Que Dieu réalise mes vœux et les tiens, qu'il te fasse trouver ce que j'ai trouvé moi-même, car si je me portais bien, et si j'avais cent louis de rente de mon côté, je serais complètement heureux. Tu vois qu'il ne s'en faut guère que je ne le sois. Pour l'être, il faut vivre cet hiver à Naples ; c'est indubitable.

« Ce que nous croyions nous rappeler de son climat n'est rien auprès de la réalité dont nous jouissons. Il n'y a pas deux jours dans un été de France qui vaillent ceux que nous avons ici au mois de novembre. On respire la vie, le soleil, l'amour, le génie, le repos, la rêverie, les parfums de l'âme et des sens. Je t'invoque tous les matins quand, en ouvrant le balcon, je vois cette belle mer se dérouler sans bruit sous les orangers du Pausilippe, sillonnée par des barques sans nombre dont les deux petites voiles latines ressemblent aux ailes blanches des hirondelles de mer. A mes pieds, les gazons de la villa Réale, semés de roses, verdissent déjà comme dans nos plus beaux printemps ; à ma gauche, les montagnes de Castellamare et de Sorrente nagent dans une vapeur si légère qu'elles ont l'air d'être prêtes à se dissiper au moindre souffle. Plus près, le Vésuve, sillonné du côté de Portici par une lave qui coule toujours, élève ses torrents de fumée que le soleil levant teint de rose et qu'un léger vent du nord fait pencher comme une colonne embrasée sur la mer. Oui, je t'invoque ! Je voudrais que tout ce qui a des yeux pour voir et une âme pour sentir fût présent à cette éternelle fête de la nature. »

Il goûte la plénitude du cœur : il aime, il est aimé ; il savoure ces délices de l'âme et des sens dans la

Digitized by Google

volupté des journées ensoleillées d'Italie. Les poésies qu'il écrit dans la douceur de ces jours de première tendresse débordent d'enthousiasme; la Sulamite n'inspira pas d'accents plus passionnés à son royal amant.

. . . .

Ouvre les yeux, dirais-je, ô ma seule lumière!
Laisse-moi, laisse-moi lire dans ta paupière
Ma vie et ton amour :
Ton regard languissant est plus cher à mon âme
Que le premier rayon de la céleste flamme
Aux yeux privés du jour.

. . . .
. . . .

Pourquoi sous tes cheveux me cacher ton visage?
Laisse mes doigts jaloux écarter ce nuage.
Rougis-tu d'être belle, ô charme de mes yeux?

. . . .
. . . .

Tes yeux sont deux sources vives
Où vient se peindre un ciel pur,
Quand les rameaux de leurs rives
Leur découvrent son azur.

. . . .
. . . .

Ton front que ton voile ombrage
Et découvre tour à tour,
Est une nuit sans nuage
Prête à recevoir le jour.

. . . .
. . . .

Tes deux mains sont deux corbeilles
Qui laissent passer le jour,
Tes doigts de roses vermeilles
En couronnent le contour.

(Chant d'amour, *Nouvelles Méditations.*)

C'est dans cette même ivresse qu'il écrit « les Pré-

Digitized by Google

ludes », la pure merveille des *Nouvelles Méditations* (dédiée à Victor Hugo).

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,
Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire de bonheur
Et du regard dont tu m'enivre
Me fait mourir, me fait revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur?

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant, si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité,
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,

Digitized by Google

L'âme en extase anéantie
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah! laisse le zéphir avide
A leur source arrêter tes pleurs.
Jouissons de l'heure rapide :
Le temps fuit mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort :
A l'Océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien aimée,
Le terme incertain de nos jours,
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours!

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi!

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé,
La voix de la colombe expire
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime,
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux!

(Les Préludes, *Nouvelles Méditations*.)

Digitized by Google

Les *Nouvelles Méditations* : « Chant d'amour », « les Préludes », « Ischia », ne sont imprégnées ni de la mélancolie ni du sentiment religieux des *Méditations*. Certaines, « les Préludes », sont voluptueusement païennes, elles rappellent les mélancolies d'Horace « qui, spiritualisant le matérialisme, rappelait au milieu des plaisirs la pensée de la mort et chantait à Leucothé les roses éphémères afin de faire du néant des choses humaines une nouvelle volupté et du terme de tous les plaisirs un plaisir de plus ».

Qu'y a-t-il de plus harmonieux et de plus délicieusement enivré que ces vers?

. . . .

Viens! l'amoureux silence occupe au loin l'espace,
Viens du soir, près de moi, respirer la fraîcheur!
C'est l'heure; à peine au loin la voile qui s'efface
Blanchit en ramenant le paisible pêcheur.

. . . .

Maintenant sous le ciel tout repose ou tout aime :
La vague en ondulant vient dormir sur le bord;
La fleur dort sur sa tige, et la nature même
Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

. . . .

A la molle clarté de la voûte sereine,
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant sous les feux du matin.

(Ischia, *Nouvelles Méditations*.)

Ce n'est pas non plus la note grave qui domine dans les *Nouvelles Méditations*, si nous en exceptons « le Crucifix », « les Étoiles », qui sont d'une inspiration et d'un temps autre. Les Étoiles! astres, mondes sans nombre et sans fin!

L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois :
Les uns semblent planer sur les cimes des bois.

. . . .

Digitized by Google

Ceux-ci sur l'horizon se penchant à demi
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi.

. . . .

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence.
Et nous-même avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours.

. . . .

Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?

(Les Étoiles.)

Dans les *Nouvelles Méditations,* le ton est autre : ce sont les félicités des amours permises qu'y chante le poète : des heures d'amour dans un décor de rêve. C'est Naples, c'est Baïa, c'est la mer enchanteresse de Sicile, c'est la brise des orangers de Palerme : « Brise des orangers de Palerme qui soufflez sur l'île de Circé ! » c'est l'âme langoureuse et ardente de l'Italie qui se mêle aux félicités de cet amour, c'est son air qu'on y respire, air de feu, d'enthousiasme, de passion, de poésie et d'amour. »

Nul mieux que Lamartine n'a compris l'Italie, génie latin nourri de l'antiquité, ces rivages virgiliens la révélèrent à lui-même, là son cœur s'ouvrit sous les baisers de Graziella, son imagination s'échauffa de la coloration des tons chauds de cette nature.

« Si mon âme est universelle, si mon cœur est français, mes sens sont italiens. L'imagination et l'amour ont aussi leur patriotisme. »

Lorsque les *Nouvelles Méditations* parurent, elles reçurent du public un accueil très froid. Vigny écrivait à Victor Hugo : « Certes, l'ensemble de ces *Nouvelles Méditations* est fort inférieur aux premières, le ton en est désuni et on a l'air d'avoir ramassé toutes

Digitized by Google

les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale « les Préludes », les dernières strophes surtout, « Bonaparte » et « le Chant d'amour ». Il y a en général dans tous ses ouvrages une vérité de cœur, une fécondité d'émotion qui le feront toujours adorer parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. »

Alfred de Vigny a raison, les *Nouvelles Méditations* furent écrites non seulement sous des impressions très diverses mais à des époques très différentes. On peut regretter que le poète, en les rassemblant, y ait mêlé les souvenirs d'un amour déjà lointain estompé dans le passé : « les Étoiles », « le Crucifix », aux ardeurs d'un nouvel et radieux amour : « Chant d'amour (1). » On ressent quelque surprise à lire : « Chant d'amour » à la page qui suit « le Crucifix ». Sainte-Beuve disait : « Poétiquement, cela ne se peut pas ». L'ensemble du livre en est déparé, cela manque d'unité.

Lamartine, en composant le recueil, cédait à de pressants besoins d'argent. Voici ce qu'il écrivait à Virieu, le 15 février 1823 : « Je viens de vendre 14000 francs comptant un second recueil de *Méditations* livrables et payables cet été. Cela me mettra au niveau, et au delà, de mes besoins présents. En sus, le roi m'a donné, dit-on, une pension de 2000 francs : ceci entre nous. Plus, mes appointements courront encore, je crois, cette année. Ainsi, si tout cela aborde, nous serons de force à finir Saint-Point pendant que tu finiras Pupetières. Ayant vendu mon livre, il a bien fallu le faire, et je m'y suis donc mis depuis quelques jours, cela va

(1) Le roman n'a pas disparu, la nacelle flotte toujours; mais nous sommes à Ischia et ce n'est plus le nom d'Elvire que la brise soupire. Pourquoi ce Chant d'amour, tout aussitôt après le Crucifix. Poétiquement, cela ne peut pas être (*Portraits contemporains*, SAINTE-BEUVE, p. 214).

Digitized by Google

à grand train. J'ai déjà environ le nombre de vers spécifié à peu de chose près. »

Avec « Consolation », « Ischia », le « Chant d'amour », « Adieu à la mer », l'œuvre poétique amoureuse de Lamartine est définitivement close.

Les idées politiques entrent en scène avec *Child-Harold :* « l'amour de la liberté y est chanté, l'admiration pour les grandes idées humanitaires s'y fait jour. »

Ce poème fut un hommage à lord Byron, le grand poète de l'Angleterre. Lord Byron venait de mourir pour une grande cause : pour la liberté de la Grèce, sous les murs de Missolonghi, pour Athènes qu'il appelait : « La patrie de ses rêves. » On répétait avec une émotion intense son dernier chant écrit à Missolonghi, le 22 janvier 1824 : « Il serait temps que mon cœur devînt insensible, puisqu'il a cessé de faire battre d'autres cœurs. Regarde mon âme, voilà l'épée, la bannière, le champ d'honneur, la gloire et la Grèce. Réveille-toi ! Ce n'est pas à la Grèce que je parle, elle est réveillée ! Réveille-toi, mon âme, rappelle-toi de quelle noble source est sorti le sang qui coule dans mes veines, et frappons avec courage. Si tu regrettes la jeunesse, pourquoi vivre plus longtemps ? La contrée où la mort peut-être honorable, la voilà. Au combat, Byron, et dis adieu à la vie. »

Sa mort mettait en deuil l'Europe pensante, l'Europe, qui s'était armée pour délivrer du vandalisme des Turcs les marbres de Paros sculptés par Phidias, frémit d'indignation au récit des massacres des patriarches, des vierges chrétiennes, « dont les tombes récentes, disait Villemain, sous les voûtes de la Sorbonne, sont invoquées sous le nom de callimartyres ».

C'était un intérêt universel que la défense de Missolonghi et la fin héroïque et sublime de lord Byron avait ému Lamartine, si bien fait pour comprendre les grands cœurs.

Digitized by Google

Avec « Bonaparte » qui précède de peu « les Révolutions », nous entrons dans la politique et dans l'histoire.

Cet ode eut en son temps la célébrité et fit tout le bruit qu'elle méritait. Napoléon venait de mourir sur le rocher de Sainte-Hélène. Lamartine jeta sur son tombeau, comme un linceul de marbre, la magnificence de ses strophes où se déploient la grandeur et la majesté, la sonorité creuse et âpre des mots sur le néant et la vanité des gloires humaines!

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau, près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encore bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom! demandez à la terre!
Ce nom? Il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

. . . .

Il est là sous trois pas, un enfant le mesure!

(Bonaparte.)

Socrate suit les *Nouvelles Méditations*.

Toute chrétienne qu'elle soit, la philosophie de Lamartine a puisé aux sources pures des doctrines platoniciennes et en reflète la divine poésie. Ce n'est plus la philosophie chrétienne du moyen âge avec Dante, c'est la philosophie chrétienne moderne où la beauté des dogmes s'allie aux lumineuses méditations de Platon, sur Dieu, sur l'âme immortelle, où la pensée chrétienne se mêle à la pensée antique.

Lamartine, quand il composa le poème, venait de

Digitized by Google

perdre son fils et cherchait dans la philosophie les consolations qu'elle donne; il lisait avec sa femme le beau dialogue du *Phedon;* par cette lecture, il fut amené à célébrer ce philosophe et à en fixer, après Platon, l'idéale figure. La scène qu'il retrace des derniers moments de Socrate ajoute à la beauté de la sagesse hellénique le sublime chrétien et met dans la bouche du sage les paroles prophétiques qui annoncent le Christ.

N'était-il pas vraiment le précurseur du Christ celui qui mourait pour le triomphe de ses doctrines, premier martyr de la vérité, et dont les paroles immensément douces étaient celles-ci : « Bien faire, être vertueux et aimer. » — « Je ne sais, disait-il encore à ses disciples, qu'une petite science : l'amour. » N'est-ce pas déjà par avance la douceur suave du mysticisme évangélique : « Que l'amour soit en vous la semence de toute vertu! » *Esser conviene, amor sementa in voi d'ogni virtute.*

Jean-Jacques Rousseau, avant Lamartine, avait fait un rapprochement entre la mort du sage et celle du Christ et il avait conclu ainsi : « Si la mort de Socrate fut celle d'un sage, la mort de Jésus-Christ fut celle d'un Dieu. »

Digitized by Google

CHAPITRE X

LAMARTINE DIPLOMATE ATTACHÉ A NAPLES. — RETOUR EN FRANCE. — ANNÉES DE SOLITUDE A SAINT-POINT, A MONCULOT. — AMITIÉ DE LAMARTINE ET DE VICTOR HUGO. — LAMARTINE DIPLOMATE. — LES ANNÉES DE FLORENCE.

Le 29 janvier 1820, Lamartine, en congé, s'installait à Rome dans un coquet appartement de la via Barberini. Il écrivait à Virieu : « En sortant de Naples, le samedi 20 janvier, un rayon d'en haut m'a illuminé, je me sens un grand poète. J'ai conçu l'œuvre de ma vie si j'ai une vie, un poème immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel. Si je le fais jamais, je dirai : *Exegi,* ce que j'ai fait est bien. » Les voyages, la politique ne permirent pas au poète de faire ce poème.

Cependant *Jocelyn, la Chute d'un ange, les Visions, le Chant des chevaliers* en eussent formé une partie.

Le 17 février, il lui naissait un fils. Cet enfant, dont la grand'mère célébrait la venue avec tant d'allégresse : « Il m'est né un petit-fils, ma belle-fille est accouchée heureusement à Rome d'un garçon, joli comme un ange, à ce que me mande son père, et qu'on appelle comme lui Alphonse; il a été baptisé à Saint-Pierre de Rome, son parrain a été un seigneur napolitain, le marquis Gagliati, et sa marraine la princesse Oginska, Polonaise. Cette nouvelle m'a fait une joie extrême. On dit que cet enfant me ressemble, alors je me

Digitized by Google

le représente comme était son père. Sa mère a entrepris de le nourrir, ils viendront dès qu'elle sera rétablie. »

A quelque temps de là, le père écrivait au chevalier de Fontenay : « Ma femme et mon enfant suffisent à mon bonheur; partout où ils sont, je suis bien », et à la marquise de Raigecourt : « Je suis le plus heureux des maris et des pères. » Puis c'était le retour à Saint-Point : ce vieux repaire que son père lui a donné dans la montagne et où il aura une bonne et solide demeure : « Viens, dit-il à Virieu, tu verras Saint-Point contemporain de Pupetières, ce sont deux nids de même forme pour deux oiseaux de même plumage. Tu y retrouveras tes tours, tes corridors, tes tilleuls du temps de Henri IV. Je le rapetisse tant que je peux pour le mettre au niveau de ma fortune. Je démolis d'une main, je rajeunis de l'autre pour donner une teinte de travertin à mes vieilleries gothiques. Je brûle de m'y installer et de t'y installer près de moi. »

C'est l'enchantement de l'installation du premier nid : « J'arrive de Saint-Point, j'y retourne demain, je compte le trouver achevé et y coller mes beaux papiers. » Puis c'est la naissance de Julia à Mâcon, le 20 mai 1822, dans la maison de ses parents. Le voyage à Londres.

Ce bonheur si complet devait être de courte durée. A quelque temps de là, le père navré écrivait à Virieu : « Mon petit enfant est bien malade, à peine nous reste-t-il l'espoir de le conserver. Depuis douze jours il a une fièvre lente à laquelle nous ne pouvons rien. Nous sommes dans les plus grands tourments, nous passons des jours bien empoisonnés et je redoute le dénouement plus encore que je n'ose le dire à ma femme. Souviens-toi, par ma triste expérience, de ne pas laisser voyager tes enfants. Si je perds le mien, ce

Digitized by Google

sera par ma faiblesse d'avoir consenti à le laisser sans nécessité changer d'air, d'habitudes, de régime et de soins. » L'enfant mourut dès leur retour à Paris, il avait vécu à peine deux ans.

Installés rue Saint-Honoré, avec un joli jardin sur les Tuileries, ils passèrent l'hiver tristement, ne voyant que les Raigecourt, Mme de Montcalm et autres intimités.

Lamartine, pendant ce séjour à Paris, prenait un intérêt très vif à la politique des Bourbons, suivant les travaux des Chambres, assistant aux séances. On touchait à la fin du règne de Louis XVIII. Le parti royaliste ultra, vaincu en 1816 par la fermeté du duc Decazes, relevait la tête; les efforts des royalistes modérés, qui voulaient pour la France un régime modéré s'appuyant sur la Charte, avaient été vains. M. de Villèle qui remplaçait le duc de Richelieu était un homme distingué mais dominé par le parti ultra auquel il ne savait ou n'osait résister.

Les fautes s'accumulaient, la monarchie courait à sa perte.

C'est l'esprit très occupé de politique que Lamartine reprenait le chemin de sa demeure de Saint-Point pour y mener la vie de gentilhomme de province, il y passa deux années, 1824-1825, retenu toujours par une foule d'occupations, d'embellissements gothiques à son vieux manoir : tour à créneler, jardins à créer; c'est aussi le château de Monculot dont il vient d'hériter et dont les réparations occupent plus de cent ouvriers. Son activité incessante s'exerce partout à la fois.

C'est au milieu de ces travaux champêtres, par une belle journée de juin 1824, qu'il vit de la fenêtre de sa tour dévaler à travers les sentiers de la montagne une caravane à ânes : c'étaient Charles Nodier, Victor Hugo, sa jeune femme alors dans toute la fleur de sa

Digitized by Google

beauté, leur petit enfant, qui, se rendant en Suisse, venaient lui demander l'hospitalité. En souvenir de leur passage, Lamartine écrivit cette gracieuse poésie, qu'il dédia à Victor Hugo, « la Retraite » :

Je sommeillais sans rêve
Comme Écho dans mes bois !
Mais qu'une voix s'élève,
Soudain la mienne achève,
Un son me rend la voix.

Que celle qui m'éveille
A de touchants concerts !
Jamais à mon oreille,
Harpe ou lyre pareille
N'enchanta ces déserts.

Depuis l'heure charmante
Où le servant d'amour,
Sa harpe sous sa mante,
Venait pour une amante
Soupirer sous la tour.

C'est la voix fraîche et pure
D'un enfant des cités,
Qui, las de leur murmure,
Demande à la nature
Des jours plus abrités.

Je sais sur la colline
Une blanche maison !
Un rocher la domine,
C'est tout son horizon.

Là, jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser,
Jusqu'à ce qu'il s'achève,
Où peut mener son rêve
Et le recommencer.

Digitized by Google

La cloche du village
Surmonte ce séjour,
Sa voix, comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour.

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée
Couvre après la journée
Le sommeil du hameau.

Plus d'une fleur y nuance
Ce voile du sommeil;
Là tout fut innocence,
Là tout dit : Espérance;
Tout parle de réveil.

Mon œil, quand il y tombe,
Voit l'amoureux oiseau
Voler de tombe en tombe,
Ainsi que la colombe
Qui porta le rameau;

Ou quelque pauvre veuve
Aux longs rayons du soir,
Sur une pierre neuve,
Signe de son épreuve,
S'agenouiller, s'asseoir;

Et l'espoir sur la bouche,
Contempler du tombeau,
Sous les cyprès qu'il touche,
Le soleil qui se couche
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts,
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords.

Digitized by Google

Lamartine connaissait Victor Hugo depuis longtemps déjà, depuis le jour où le duc de Rohan, alors mousquetaire du roi, vint le prendre et lui dit : « Venez avec moi, vous verrez un phénomène qui promet un grand homme à la France. Chateaubriand l'a déjà surnommé l'enfant sublime. Vous serez bien aise d'avoir vu le chêne dans le gland. » De ce jour, ils se connurent et ils s'aimèrent sans que leur amitié, au cours de leur longue vie, se départît un seul instant. Lamartine lui dédia « les Préludes », le chef-d'œuvre des *Nouvelles Méditations*.

L'onde qui baise ce rivage,

en réponse à ces vers que lui avait adressés Victor Hugo.

. . . .
Naguère une même tourmente,
Ami, battait nos deux esquifs.
C'est alors qu'en l'orage sombre
J'entrevis ton mât glorieux
Qui bien avant le mien, dans l'ombre,
Fatiguait l'autan furieux.
Alors, la tempête était haute,
Nous combattions côte à côte
Tous deux, moi barque, toi vaisseau,
Comme le frère auprès du frère,
Comme auprès du lit le berceau.

Malgré ses occupations de gentleman-farmer, Lamartine n'avait point renoncé à la carrière diplomatique. Avec l'appui de Mathieu de Montmorency, il obtenait le poste de deuxième secrétaire de légation d'ambassade à Florence. Il s'y rendait le 2 octobre 1825 (1), emmenant sa femme, Julia, un nom-

(1) Le 2 octobre 1825, Lamartine et sa famille arrivèrent à Florence en voiture à six chevaux ; ils s'installèrent luxueusement dans une habitation conforme à leurs goûts communs, dans

Digitized by Google

breux personnel domestique. C'était bien là la ville rêvée pour un poète : la ville des fleurs, l'Athènes du moyen âge!

Les matins, ce sont les longues séances dans les musées, dans les bibliothèques, les promenades aux Cascines sur les bords de l'Arno; le soir, des réceptions, l'accueil flatteur de la société cosmopolite. Les maisons où il est reçu ne se comptent plus; c'est la comtesse Boutourline, la comtesse Ida de Bombelles, femme du ministre d'Autriche, la princesse Shérébotof, le prince Borghèse « dont la maison est des *Mille et une nuits* ». Ce sont Mmes Gay, Sophie Gay (plus tard Mme de Girardin), la jeune muse aimable et bonne, Virieu et sa femme (1). C'est en effet, comme il l'écrit à Milly, un monde, un éclat à en perdre la tête.

L'ambassadeur est le marquis de la Maisonfort, ancien émigré, fin et spirituel, la diplomatie en personne, aimable causeur, homme du monde avant tout; poète à ses heures, aimant la littérature, les arts. Auprès de lui, Lamartine prendra le goût de la diplomatie et aussi le ton de la maison : « Bonjour, bonne œuvre. Je vous écris au premier beau jour de printemps. J'ai déjà mené ma femme ce matin dessiner aux Cascines, j'irai aux Cascines à quatre heures monter à cheval. Voilà la vie de Florence. Elle est charmante.

« *P.-S.* — Vous souvenez-vous de ce que vous disait l'abbé de Montesquiou lorsque vous débutiez à votre brillante carrière diplomatique : « Monsieur de la Mai-
« sonfort, vous êtes un homme d'esprit, de beaucoup
« d'esprit, d'infiniment d'esprit. La diplomatie et la pré-
« fecture sont au-dessous de vous. Faites des tableaux

une vieille et belle maison avec d'immenses écuries (*Lamartine diplomate*, par Édouard Frémy).

(1) Virieu venait d'épouser Mlle de Fargues, d'une ancienne famille du Lyonnais.

Digitized by Google

« de l'Europe. » Eh bien ! vous faites pour moi ce que l'abbé de Montesquiou faisait pour vous : « Monsieur « de Lamartine, vous êtes un poète, un très grand « poète, mais vous ne serez jamais qu'un pauvre diplo- « mate. » Je n'en crois rien, je fais mon métier de mon mieux. Je suis votre exemple et non vos paroles. »

Oui, il fait de son mieux et il réussit ; il est poète, très grand poète, il a beaucoup d'esprit, infiniment d'esprit. Il prend goût à la diplomatie dont il pénètre les rouages et qui l'initiera à la haute politique. Malgré tout, il s'irrite quelquefois de ce rôle secondaire, prêt à tout abandonner.

« Quoi que vous en disiez, écrit-il à Mme de Lamartine, ni Mme Birch, ni moi, ne sommes plus d'âge à aller courir l'Europe de résidence en résidence, faire des établissements pénibles et coûteux tous les deux ans pour y jouer le rôle de secrétaire de légation ; je pense très différemment de vous sur ceci.

« Je trouve qu'approchant de quarante ans et ayant reçu du pur don de Dieu une cinquantaine de mille francs de rentes indépendantes, c'est pécher contre le Saint-Esprit et contre le sens commun que de perdre les années de vigueur d'esprit à copier des dépêches et à faire l'antichambre d'un ambassadeur pour arriver à quoi, dans dix ans ? A être nommé ministre en Allemagne où je ne puis aller par raison de santé. Que répondrais-je à la fin de ma vie si ma conscience me demande à quoi j'ai employé les plus fortes années de ma vie ? A gagner quelques mille francs de plus dont je n'avais pas besoin, pour satisfaire quelques vanités autour de moi ! Vanités même mal entendues, car un ouvrage de moi les satisferait plus sûrement qu'une place quelconque. Permettez-moi de vous dire que je suis étonné qu'une femme de votre mérite paraisse abonder

Digitized by Google

dans un pareil sens, j'en dis autant à ma femme. »

Le départ de M. de la Maisonfort le laissait chargé d'affaires en Toscane avec 22000 francs d'appointements. Sa maison est ouverte à toute la haute société cosmopolite, il y reçoit l'Europe voyageante : « Je vous écris (lettre à sa famille) entre un dîner et un bal où je vais mener tout à l'heure vingt Français et Françaises de distinction, le duc et la duchesse d'Istrie, le duc de Dalmatie, la duchesse de Montebello. Après-demain, ma femme fait les honneurs d'un bal à douze louis par tête, 8000 francs le bal ; le lendemain je pars pour Pise faire ma cour. »

Il est au mieux avec le grand-duc chez lequel il passe souvent la matinée. La cour vient chez lui l'entendre dire ses beaux vers. A force de courtoisie, de générosité, on a oublié son duel avec le colonel Pepe, l'Italie ne lui garde pas rancune. Il s'est fait construire par Sylvestris un charmant casino sur la via Foligno qui lui revient à plus de 100000 francs, mais, à ce moment, il veut passer sa vie dans ce pays où le printemps est éternel et où il a dans la société une situation unique.

Les années passées à Florence furent les plus douces que vécut Lamartine, embellies encore par l'enfance radieuse de Julia. Cependant l'arrivée de M. de Vitrolles, remplaçant le marquis de la Maisonfort, changeait sa situation ; il craignait qu'ils ne pussent s'entendre ; M. de Vitrolles père, très en cour, ami et conseiller du comte d'Artois qu'il avait suivi dans l'émigration, faisait partie de l'élégante société de Coblentz, Polignac, Polastron, de Vaudreuil ; il avait rapporté en France les rancunes, les idées excessives et absolues de tout cet entourage, ne rêvant et ne vivant que dans l'espérance d'un retour à l'ancien régime. Lamartine préféra s'éloigner.

Un séjour de trois ans en Italie lui avait donné la

Digitized by Google

nostalgie de la France (1), il aspirait à retrouver sa tour, ses ombrages de Saint-Point et cependant la vie est exquise à Florence : « Je ne t'écris guère parce que j'ai 28 degrés de chaleur dans mon cabinet et 22 à la chancellerie. Il n'y a pas d'amitié, pas de verve, pas de zèle qui résiste à 28 degrés; l'amour seul est à cette température et véritablement c'est son règne à Florence. Les nuits sont divines. Je les passe à errer en calèche dans les rues ou sous les pins harmonieux des Cascines; le jour, couché sur un canapé, un livre à la main. » Il éprouvait cependant plaisir et regret à quitter la douce Toscane, Florence, la ville de Léon et de Laurent de Médicis, aux mœurs élégantes et fines, ses églises, ses musées, ses palais, ses portiques. Puis c'étaient les amitiés d'Italie que le poète regrettait; Manzoni, l'illustre poète, auquel il laissait en souvenir le portrait de Julia, le marquis Gino Capponi, les longs séjours à Varamista, puis l'Arno, les Cascines, enfin son joli casino, œuvre de Sylvestris; l'amitié et la bienveillance des ducs.

De Livourne, où il passait les derniers temps de son séjour en Italie pour jouir de la fraîcheur de la mer, il annonçait son retour à sa mère : « Je ne fais que vendre porcelaines, vins étrangers, plaqués, tableaux, voitures, harnais. Cela m'a remonté un peu et me mettra à même de vous arriver sans dettes et avec une fortune honnête après trois ans de séjour. Nous nous en irons dans un humble et large voiturin. Je rachèterai à Paris ou à Genève une voiture de campagne plus légère que ma belle calèche qui est vendue 2 000. »

(1) Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;
Il résonne de loin, dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

(Milly ou la Terre natale, composée en Italie, 1826.)

Digitized by Google

CHAPITRE XI

« Les Harmonies ».

Pendant les chauds étés de Toscane, Lamartine s'installait dans la campagne de Lucques, « l'Arcadie de l'Italie », soit à la villa Parenti, soit à la villa Palmieri voisine de la villa qu'avait habitée lord Byron, dans un site incomparable, ayant à gauche les montagnes de Lémone boisées de châtaigniers, de pins parasols et d'où l'on découvre la mer et les maremmes de Toscane. Là, le poète renaît!

Dans la plénitude du bonheur, sous ce ciel qui déverse dans les replis des vallées sa lumière à la fois éblouissante et pure, Lamartine sent monter de son cœur pour le Créateur les effluves ardentes, les hymnes de tendresse et d'amour. Sa poésie, essentiellement religieuse, emprunte à la nature l'intensité de ses émotions. Lui-même nous explique dans quel état d'âme furent conçues *les Harmonies* :

« J'avais passé le cap des tempêtes, que tout homme doit passer dans sa jeunesse, avant d'arriver à ces espaces calmes et lumineux de la vie où l'on goûte quelques années de sécurité. J'étais marié, je venais d'être père. J'avais dans la diplomatie un emploi régulier de mes facultés, conforme à mes goûts. J'habitais l'Italie, cette seconde patrie de mes yeux et de mon cœur. Tout était repos d'esprit, silence des passions, hymne intérieur en moi et autour de moi. Mon père, ma mère, mes sœurs vivaient encore tous

Digitized by Google

et multipliaient mon bonheur en s'y intéressant.

« J'avais retrouvé dans ce bonheur ma première piété; je ne discutais plus avec moi-même la foi du berceau. J'éprouvais une grande douceur à croire, à adorer, à prier dans la langue à laquelle les vertus de cette mère donnaient tant de charme et tant d'élévation.

« Je conçus la pensée d'écrire au hasard dans mes heures de loisir et d'improvisation quelques cantiques modernes comme ceux que David avait écrit avec ses larmes. Je me contentai de balbutier ces harmonies, espèce de retentissements poétiques, quelquefois pieux, des impressions que l'heure, le jour, le site, l'anniversaire, la mémoire me donnaient et que le souffle perpétuellement religieux de mon âme renvoyait à Dieu. C'était entre Dieu et moi. »

Si, dans les *Méditations,* le sentiment religieux se mêle aux émotions de l'amour profane dans ce qu'il a de plus élevé; si la conception philosophique est chrétienne, appuyée toutefois sur les doctrines platoniciennes auxquelles la culture classique de Lamartine l'avait à son insu amené; dans *les Harmonies,* transportant de la créature au Créateur cet immense besoin d'aimer, la pensée suit un autre cours; Lamartine, tout en restant imprégné de l'esprit du Nouveau Testament, va chercher dans la poésie sacrée, dans la Bible, le ton, les couleurs, les effusions lyriques que ne sauraient désormais troubler les amours terrestres.

Dans ces psaumes, comme il les a appelés lui-même, c'est encore l'amour qui domine et qui les inspire; mais c'est l'amour porté à sa plus haute expression. L'émotion saisit le poète et l'entraîne, la beauté de la création lui communique une sorte d'enivrement lui révélant la beauté suprême, l'amour infini, source et fin de son être : Dieu.

Le cantique ayant pour titre « Invocation », placé en

Digitized by Google

tête du livre, l'explique et est une sorte de dédicace à Dieu qui l'inspire :

Toi qui donnas sa voix à l'oiseau de l'aurore
Pour chanter dans le ciel l'hymne naissant du jour;
Toi qui donnas son âme et son gosier sonore
A l'oiseau que le soir entend gémir d'amour;

Toi qui dis aux forêts : Répondez au zéphire!
Aux ruisseaux : Murmurez d'harmonieux accords!
Aux torrents : Mugissez! à la brise : Soupire!
A l'océan : Gémis en mourant sur tes bords!

Et moi, Seigneur, aussi, pour chanter tes merveilles,
Tu m'as donné dans l'âme une seconde voix
Plus pure que la voix qui parle à nos oreilles,
Plus forte que les vents, les ondes et les bois!

Les cieux l'appellent Grâce, et les hommes Génie.
C'est un souffle affaibli des bardes d'Israël;
Un écho dans mon sein, qui change en harmonie
Le retentissement de ce monde mortel.

Mais c'est surtout ton nom, ô Roi de la nature,
Qui fait vibrer en moi cet instrument divin!
Quand j'invoque ce nom, mon cœur plein de murmure
Résonne comme un temple où l'on chante sans fin.

(Invocation.)

. . . .
. . . .
. . . .

Au bruit du vent et des flots, du haut des promontoires d'où l'œil plonge sur la mer étincelante de Pise, sur les vallées fuyantes entre les chaînes des Apennins dont les lointains à l'approche du soir se voilent et s'estompent de vapeurs opalines nuancées à l'infini, il entend monter à lui l'immense, l'éternel murmure de la vie universelle et intarissable. Pour lui, l'homme qu'il prie ou qu'il travaille, l'oiseau qui chante dans les

Digitized by Google

airs, le lis qui s'incline touché par les brises, les forêts qui frémissent, le murmure des flots : tout vibre, tout s'anime, tout prend une âme et une voix.

Une symphonie sort de la création tout entière et monte à son Créateur pour le louer, le bénir, l'adorer dans son œuvre si parfaite : *Laudate Dominum de cœlis*. « Louez le Seigneur, créatures de la terre, dragons et abîmes des eaux ; que le feu, la grêle, la neige, la glace et les vents impétueux qui exécutent sa volonté, que les montagnes et toutes les collines, que les arbres fruitiers et tous les cèdres, que les bêtes sauvages et tous les troupeaux, que les serpents et les oiseaux qui ont des ailes, que les rois de la terre et tous les peuples, que les princes et tous les juges de la terre louent le Seigneur. » *(Laudate Dominum de cœlis.)*

Un immense et ardent amour l'enflamme, cet amour duquel se sentait vivre le doux saint d'Assise et dont les effets enchantaient la poétique Ombrie :

In foco l'amor mi mise.
In foco l'amor mi mise.
Dans la fournaise l'amour m'a mis !

Comme les psalmistes hébraïques, son cœur est embrasé :

« Un feu s'est allumé en moi, dit l'un d'eux, et ma pensée jaillit comme une flamme. »

De ce foyer d'amour jaillissent les aspirations, les élans sublimes de l'âme vers le ciel.

Quelle force dans ces aspirations, quelle âme plus tourmentée du divin désir, plus assoiffée de la possession de l'être parfait :

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,
Que ma vie userait le temps, que ma pensée
En remplissant le ciel débroderait encor.

Digitized by Google

Jéhovah! Jéhovah! ton nom seul me soulage,
Il est le seul écho qui réponde à mon cœur.

(Le Cri de l'âme.)

Et quels élans d'âme éperdue à la recherche du souverain bien.

Mon âme est un vent de l'aurore
Qui s'élève avec le matin,
Qui brûle, renverse, dévore
Tout ce qu'il trouve en son chemin.
Rien n'entrave son vol rapide,
Il fait trembler la tour comme la feuille aride,
Et le mât du vaisseau comme un roseau pliant;
Il roule en plis de feu le tonnerre et la nue,
Et quand il a passé, laisse la terre nue
Comme la main du mendiant;
Jusqu'à ce qu'épuisé de sa fuite éternelle,
Et comme un doux ramier de sa course lassé,
Il vienne fermer son aile
Dans la main qui l'a lancé.

Je voudrais être la poussière
Que le vent dérobe au sillon,
La feuille que l'automne enlève en tourbillon,
L'atome flottant de lumière
Qui remonte le soir aux bords de l'horizon,
Le premier reflet de l'aurore,
Le son lointain qui s'évapore,
L'éclair, le regard, le rayon,
L'étoile qui se perd dans ce ciel diaphane,
Ou l'aigle qui va le braver,
Tout ce qui monte enfin, ou vole, ou flotte, ou plane,
Pour me perdre, Seigneur, me perdre, ou te trouver!

(Encore un hymne.)

Pour célébrer ce Dieu qu'il aime, le langage prend tour à tour toutes les nuances du sentiment, parfois

Digitized by Google

les strophes se déroulent souples, caressantes, d'un sens exquis de suave et pénétrante tendresse comme un chapitre de l'*Imitation* du pieux Gerson.

Quand l'avenir n'a plus de charmes
Qui fassent désirer demain,
Et que l'amertume des larmes
Est le seul goût de notre pain :

C'est alors que ta voix s'élève
Dans le silence de mon cœur,
Et que ta main, mon Dieu, soulève
Le poids glacé de ma douleur.

On sent que ta tendre parole
A d'autres ne peut se mêler,
Seigneur ! et qu'elle ne console
Que ceux qu'on n'a pu consoler.

Ton bras céleste nous attire
Comme un ami contre son cœur ;
Le monde, qui nous voit sourire,
Se dit : « D'où leur vient ce bonheur ? »

(Une larme ou consolation.)

. . . .

Comme la vague orageuse
S'apaise en touchant le bord ;
Comme la nef voyageuse
S'abrite à l'ombre du port ;

Comme l'errante hirondelle
Fuit sous l'aile maternelle
L'œil dévorant du vautour,
A tes pieds, quand elle arrive,
L'âme errante et fugitive
Se recueille en ton amour.

(Hymne du soir.)

Digitized by Google

Mais c'est surtout le spectacle des nuits étoilées qui émeut et pénètre plus profondément qu'aucun autre l'âme du poète. Sa lyre toute vibrante et toute frémissante, saisie d'une émotion religieuse intense, prend un ton recueilli, solennel et grave, d'une émouvante beauté, « à l'heure où l'armée des étoiles commence sous le firmament ses évolutions devant Dieu ».

O nuits, déroulez en silence
Les pages du livre des cieux;
Astres, gravitez en cadence
Dans vos sentiers harmonieux;
Durant ces heures solennelles,
Aquilons, repliez vos ailes;
Terre, assoupissez vos échos;
Étends tes vagues sur les plages,
O mer! et berce les images
Du Dieu qui t'a donné tes flots!

Savez-vous son nom? La nature
Réunit en vain ses cent voix;
L'étoile à l'étoile murmure :
« Quel Dieu nous imposa nos lois? »
La vague à la vague demande :
« Quel est celui qui nous gourmande? »
La foudre dit à l'aquilon :
« Sais-tu comment ton Dieu se nomme? »
Mais les astres, la terre et l'homme
Ne peuvent achever son nom.

. . . .

Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,
Ces océans d'azur où leur foule s'élance,
Ces fanaux allumés de distance en distance,
Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit,
Je les comprends, Seigneur! Tout chante, tout m'instruit
Que l'abîme est comblé par ta magnificence,
Que les cieux sont vivants, et que ta Providence
Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit!

(Hymne de la nuit.)

Digitized by Google

Sur cette terre de Toscane, sur ces montagnes de l'Apennin si voisines de l'Alvernia et de l'Ombrie, d'où François d'Assise écoutait dans des ravissements d'âme ineffables les voix de l'éternelle nature et d'où jaillissait de son cœur ce délicieux cantique des créatures, « l'*Alleluia* d'Assise », premier balbutiement de la langue italienne, un flot de poésie et d'idéalisme a passé, la terre en est restée toute baignée. *Les Harmonies* en reflètent la divine poésie; c'est là, dans les nuits resplendissantes et transparentes qui projettent leur douce clarté sur la mer, sur les campagnes endormies, qu'il trouve les accents vraiment divins. L'âme s'y repose dans un calme et dans une adoration sans fin.

Il arrive souvent que les accents de cette poésie atteignent à une puissance d'émotion, à une grandeur, à une majesté que les chantres d'Israël ont à peine égalée et point surpassée. David, le plus grand d'entre eux, n'a point célébré Dieu d'une manière plus divine et plus aimante. C'est la même élévation de langage, la même émotion qui étreint et pénètre leur âme. Depuis le roi-prophète, jamais poète ne s'est répandu en plus de contemplation extatique, en plus d'adoration mystique. La voix du monde à son aurore s'y fait entendre alors que les hommes nouveaux sur la terre vivaient en pasteurs, qu'ils ignoraient tout, mais qu'ils connaissaient Dieu et lui parlaient voix à voix, cœur à cœur, dans la solitude des déserts.

Les prophètes d'Israël apostrophaient le ciel, la terre, les eaux (1), les montagnes, les forêts. Dans *les Harmonies,* on sent parfois cette même ivresse, cette ébriété sacrée (2), ce divin délire. A la lecture de certains

(1) Voir : *les Prophètes d'Israël,* par DARMESTETER; *la Pensée antique,* par Joseph FABRE.

(2) *Laudate Dominum qui sancti ejus.* Louez la sainteté du Seigneur qui brille dans le firmament; louez-le au son des trom-

Digitized by Google

de ces hymnes célébrant les attributs de Dieu, sa grandeur, sa puissance, la beauté de ses ouvrages, l'univers portant l'empreinte de sa magnificence, un frisson vous saisit :

Quand les vents sifflent sur l'onde,
Quand la mer gémit ou gronde,
Quand la foudre retentit,
Tout ignorants que nous sommes,
Qui de nous, enfants des hommes,
Demande ce qu'ils ont dit?

L'un a dit : « Magnificence! »
L'autre : « Immensité! Puissance! »
L'autre : « Terreur et courroux! »
L'un a fui devant sa face;
L'autre a dit : « Son ombre passe :
Cieux et terre, taisez-vous! »

Et l'on sent toujours, et le plus souvent pour le poète, cette détresse infinie de ne pouvoir atteindre à ce Dieu qu'il aime et qu'il cherche :

Si seulement, ô mon âme,
Ce Dieu dont l'amour t'enflamme
Comme le feu, l'aquilon,
Au zèle ardent qui t'embrase
Accordait, dans une extase,
Un mot pour dire son nom!

(Désir.)

Et lorsque, dans cette continuelle ascension, il est enfin parvenu au sommet de l'extase et croit avoir

pettes; chantez ses louanges sur la harpe et sur la lyre; louez-le avec des concerts de musique; louez-le sur la viole et sur le luth; louez-le sur les timbales harmonieuses, sur les timbales claires et résonnantes.

Digitized by Google

atteint d'un vol d'âme à la suprême beauté, quel ravissement et quel cri de l'âme!

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!
. . . .

(Encore un hymne.)

Mes jours ne seront plus qu'un éternel délire,
Mon âme qu'un cantique, et mon cœur qu'une lyre,
Et chaque souffle enfin que j'exhale ou j'aspire,
Un accord à ton nom!
. . . .

Élevez-vous, voix de mon âme,
Avec l'aurore, avec la nuit!
Élancez-vous comme la flamme,
Répandez-vous comme le bruit!

Flottez sur l'aile des nuages,
Mêlez-vous aux vents, aux orages,
Au tonnerre, au fracas des flots.
. . . .
. . . .

Élevez-vous dans le silence
A l'heure où, dans l'ombre du soir,
La lampe des nuits se balance,
Quand le prêtre éteint l'encensoir!

(Invocation.)

Ah! oui, il n'y a que Dieu, que l'Infini qui puisse satisfaire ce cœur! « Tout, excepté l'amour absolu, ne signifie rien. »

Comme unité de composition, *les Harmonies* n'en ont pas; elles reflètent trop les impressions diverses, les états d'âme du poète, variés et nuancés à l'infini. Si la pensée est le plus souvent religieuse, l'essor n'est pas toujours le même. Si l'âme soulevée par

Digitized by Google

l'enthousiasme monte dans un désir et un besoin immense d'adoration jusqu'à Dieu, si elle se complaît en Lui, s'y repose et s'y épanouit comme un atome flottant dans la pure lumière, ces instants sont rares et courts, il faut redescendre de ces pics sublimes vers les dolentes cités; la pensée redevient inquiète, la tristesse poignante :

. . . .
Pourquoi gémis-tu sans cesse,
O mon âme? réponds-moi.
D'où vient ce poids de tristesse
Qui pèse aujourd'hui sur toi?
(Pourquoi mon âme est-elle triste?)

Le jour s'éteint sur tes collines,
O terre où languissent mes pas!
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s'éteindra pas?
Sont-ils ouverts pour les ténèbres
Ces regards altérés du jour?
De son éclat, ô nuit, à tes ombres funèbres
Pourquoi passent-ils tour à tour?

Mon âme n'est point lasse encore
D'admirer l'œuvre du Seigneur;
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore
N'avaient pas épuisé mon cœur.
. . . .
Dieu du jour! Dieu des nuits! Dieu de toutes les heures!
Laisse-moi m'envoler vers les feux du soleil!
(Hymne de la nuit.)

Quelquefois un cri de détresse, un soupir interrompent ces tendres plaintes :

Sur la terre d'exil, pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Digitized by Google

Tous les grands mystiques ont ressenti le trouble de ces heures douloureuses. Et ces hymnes à l'essor si puissant, qui adoraient tout à l'heure, débordant de joie pure, maintenant s'agenouillent et prient : « Pourquoi mon âme est-elle triste? » « Novissima verba » ou « Mon âme est triste jusqu'à la mort » :

La nuit roule en silence, autour de nos demeures,
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures;
Nul rayon sur mes yeux ne pleut du firmament,
Et la brise n'a plus même un gémissement,
Une plainte qui dise à mon âme aussi sombre :
« Quelque chose avec toi meurt et se plaint dans l'ombre. »

(Novissima Verba.)

sont l'expression la plus complète de cet autre état d'âme du poète; lamentations pieuses, courbées et gémissantes, touchant au fond de toutes les douleurs humaines. Une prière! une plainte! un pourquoi sans réponse! rappelant les lamentations de Job, et mieux et plus encore le sublime cri du Christ : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

D'autres fois, ces hymnes ou ces prières laissent place aux rêveries recueillies et tendres, aux regrets, aux joies paisibles du foyer où, en des retours sur le passé, avec une douceur aux intimes accents, le poète évoque tour à tour l'enfance : « Milly ou la terre natale »; la Jeunesse et l'amour : « le Premier Regret »; les journées frissonnantes et attristées d'automne : « Pensée des morts ».

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon;
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais;

Digitized by Google

Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

. . . .

Toute herbe aux champs est glanée :
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

. . . .

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissés mûrir!
Quoique jeune, sur la terre
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison;
Et quand je dis en moi-même :
« Où sont ceux que ton cœur aime? »
Je regarde le gazon.

. . . .

Ah! dans ton sein, que leur âme se noie!
Mais garde-nous nos places dans leur cœur.
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Étends sur eux la main de ta clémence;
Ils ont péché; mais le ciel est un don!
Ils ont souffert; c'est une autre innocence!
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon!

. . . .
. . . .

Digitized by Google

O Père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure;
Ah! ne te mesure à rien!
Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant!
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même!
Triomphe en nous pardonnant!

(Pensée des Morts.)

Pour nous, *les Harmonies* sont, quoique moins goûtées, bien supérieures aux *Méditations;* notre temps se prête moins aux émotions religieuses, ceci est peut-être la principale raison de leur défaveur; mais dans ces hymnes cependant, la poésie de Lamartine a atteint son complet développement et s'épanouit en une riche et merveilleuse floraison. Plus maître de son instrument, comme il le dit lui-même, les strophes s'en vont souples et légères, graves ou majestueuses, libres au gré de l'inspiration. Le souffle est profond, les images saisissantes et colorées. Inspirées d'un sentiment vrai, elles sont l'expression très sincère de l'état d'âme du poète. Religieuses, certes, elles le sont, inspirées presque uniquement de la poésie hébraïque, rappelant aussi les hymnes déistes des Védas (1), mais ramenées à la religion

(1) Les *Védas*, dit Barthélemy Saint-Hilaire, sont chez le peuple indien le départ d'une littérature plus riche, plus étendue et aussi belle que la littérature grecque. Lamartine ne connaissait pas cette littérature sacrée de l'Inde, il n'en lut des fragments que beaucoup plus tard et la comparant à la littérature grecque il dit : « Nous trouvons cette littérature mille fois plus belle, elle est plus morale, plus sainte par la charité qu'elle respire. »

Les « *Védas* sont des chants pareils à ceux des prophètes et de David dans la Bible : le *Mahabarata,* et le *Ramanaya* deux poèmes conservateurs des traditions de l'Inde. L'accent des fragments que j'en ai lus, profond comme l'infini, était un éblouis-

Digitized by Google

chrétienne par « l'Hymne au Christ » qui en précise l'intention (1). Capitale harmonie qu'il eût fallu placer en tête du livre :

Verbe incréé, source féconde
De justice et de liberté,
Parole qui guéris le monde,
Rayon vivant de vérité.

. . . .

O toi qui fis lever cette seconde aurore,
Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,
Parole qui portais, avec la vérité,
Justice et tolérance, amour et liberté ;

. . . .

Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !
Illumine sans fin de tes feux éclatants
Les siècles endormis dans le berceau des temps,
Et que ton nom, légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité.

. . . .

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

(Hymne au Christ.)

sement de l'âme mystique appelant, cherchant, trouvant, embrassant son Dieu à travers l'intelligence, la vertu, le martyre et la mort dans l'ineffable élan de la raison, de la poésie, de l'extase. L'accent était profond comme l'infini, les mots transparents comme l'éther limpide, les images parlantes et répercussives de l'objet comme le miroir des mers et des cieux, le sentiment jaillissant comme un flot de l'éternité » (Lamartine).

(1) « Sa suprême raison à lui n'est autre que l'éternel *logos*, le verbe de Jean, incarné une fois et habitant perpétuellement parmi les hommes. Il ne conçoit les transformations de l'humanité que sur le terrain de l'héritage du Christ dans le champ sans limite acheté et nommé de son sang toujours au pied de la Croix » (Sainte-Beuve).

Digitized by Google

Lamartine est le seul poète qui, avec Chateaubriand, exprime l'idée religieuse telle que la comprend le dix-neuvième siècle, que nous ne devons point rapprocher de l'époque de Dante, ni de l'âme du chrétien du moyen âge. La foi de celui-ci est construite sur le roc, fermes et inébranlables sont ses convictions, il ne regarde ni à droite ni à gauche et accepte les yeux bandés la doctrine telle qu'on la lui donne.

A notre époque, les convictions sont plus molles, plus inconsistantes; les esprits, plus ouverts à la critique, ont le besoin de leur époque qui est de s'approcher de toute chose. Ici comme en bien d'autres choses, l'individualisme s'est introduit, chacun a apporté sa conception particulière d'interprétation de la pensée divine.

La religion du Christ y a-t-elle perdu? Le temps marche, les conceptions philosophiques suivent les siècles, l'idée religieuse se modifie suivant les âges; nous ne pensons plus comme les hommes du moyen âge, peu importe!...

Le Christianisme, immuable dans ses dogmes, changeant dans ses lumières, a assez de sève pour s'adapter à tous les temps et à tous les besoins des temps. La parole qui a retenti il y a bientôt deux mille ans sur les collines de Judée peut être encore entendue des hommes d'aujourd'hui; toute vérité y est contenue, elle n'a point d'âge! *Incedit crux, dum volvitur orbis*, « la Croix marche avec le monde » (1).

Vos siècles page à page épellent l'Évangile :
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille :
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,

(1) « De nos jours, en plein dix-neuvième siècle, sous les voûtes de Notre-Dame, au milieu de ce peuple qu'une sorte de tour-

Digitized by Google

Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

(Les Révolutions.)

Les idées religieuses du poète n'ont donc pas varié dans le fond depuis les *Méditations*.

Dieu y a seulement pris une place plus grande, et les fluctuations de cette pensée si ondoyante, si diverse qu'il y paraisse au premier abord, conservent cependant une unité d'ensemble, elles sont ramenées toujours et invariablement à un point unique.

Sans doute, Lamartine a pu, au cours d'une longue vie, laisser sa pensée s'ouvrir et errer sur des perspectives, sur des horizons infiniment éloignés du dogme chrétien catholique; c'est ainsi que poussant le sentiment religieux hors d'aucun symbole, il pourra écrire dans une phase autre de sa vie, sous certaines influences, telles que celles du baron d'Eckstein, de Dargaud dont il respectait plus les croyances qu'il ne les partageait, ces vers répudiant toute conception philosophique, ne s'adressant qu'au Dieu de la raison pure :

L'homme adore et croit en esprit.
Minarets, pagodes et dômes
Sont écroulés sous leurs fantômes.

billon emporte toujours, j'ai entendu un autre moine s'indigner de cette devise, et tout plein des ardeurs qui faisaient battre sa grande âme, reprenant cette formule : *stat crux dum volbitur orbis :* « la croix demeure immuable pendant que le monde marche », y substituait celle-ci : « La croix marche avec le monde. » Pour moi, je voudrais unir les deux devises afin de peindre l'Église telle qu'elle m'apparaît, debout mais en marche, immuable mais progressive, unissant à la beauté d'une immutabilité que nul choc ne peut ébranler la grâce d'un mouvement que nulle science ne dépasse; toujours ancienne et toujours nouvelle, comme Dieu qui l'a faite et comme l'humanité qui en a besoin » (*le Christianisme et les temps présents,* par Mgr Bougaud, évêque de Laval).

Digitized by Google

Et l'homme de ces dieux vainqueurs,
Sous tous ces temples en poussière,
N'a ramassé que la prière
Pour la transvaser dans son cœur.

Un seul culte enchaîne le monde,
Sa foi, sans ombre et sans emblême,
Astre éternel que Dieu lui-même
Fait grandir sur notre horizon,
N'est que l'image immense et pure
Que le miroir de la nature
Fait rayonner sur la raison.

Cet esprit si étendu, aux vastes ailes, franchissait à son insu les limites étroites et allait partout, dans les espaces inexplorés de la pensée, aussi loin dans le domaine des conceptions philosophiques qu'il est permis de porter; sondant les grands problèmes de la destinée humaine, interrogeant et cherchant à pénétrer les grands mystères de l'infini, en un mot cherchant la vérité partout où il croyait la trouver.

J'ai cherché le Dieu que j'adore
Partout où l'instinct m'a conduit,
Sous les voiles d'or de l'aurore,
Chez les étoiles de la nuit.
Le firmament n'a point de voûtes,
Les cieux, les vents n'ont point de routes
Où mon œil n'ait plongé cent fois :
Toujours présent à ma mémoire,
Partout où se montrait sa gloire,
Il entendait monter ma voix.

Je l'ai cherché dans les merveilles,
Œuvres parlantes de ses mains,
Dans la solitude et les veilles,
Et dans les songes des humains.
L'épi, le brin d'herbe, l'insecte,

Digitized by Google

Me disaient : « Adore et respecte !
Sa sagesse a passé par là. »
Et ces catastrophes fatales
Dont l'histoire enfle ses annales
Me criaient plus haut : « Le voilà ! »

A chaque éclair, à chaque étoile
Que je découvrais dans les cieux,
Je croyais voir tomber le voile
Qui le dérobait à mes yeux ;
Je disais : « Un mystère encore !
Voici son ombre, son aurore,
Mon âme ! il va paraître enfin ! »
Et toujours, ô triste pensée !
Toujours quelque lettre effacée
Manquait, hélas ! au nom divin.

Et maintenant, dans ma misère,
Je n'en sais pas plus que l'enfant
Qui balbutie après sa mère
Ce nom sublime et triomphant.
. . . .
. . . .
Voilà pourquoi mon âme est triste
Comme la harpe du Psalmiste.
. . . .
Ou comme ce vieillard qu'on ne put consoler,
Qui, le cœur débordant d'une douleur farouche,
Ne pouvait plus tarir la plainte sur sa bouche,
Et disait : « Laissez-moi parler ! »
(Pourquoi mon âme est-elle triste ?)

Et cependant, après s'être approché de tout dans ses investigations sans fin et sans nombre, il ne s'est pas égaré et n'a jamais dévié : « Lamartine est un des hommes chez qui le sentiment religieux s'est le plus étendu sans jamais se perdre ni s'affaiblir (1). » Nous

(1) *Lamartine, étude de morale et d'esthétique*, par Ch. de Pomairols.

Digitized by Google

pourrions ajouter sentiment religieux le plus souvent en harmonie avec la foi catholique.

Lamartine était le plus souvent en harmonie avec la foi catholique parce que sa nature l'y portait et parce que son imagination et sa pensée étaient chrétiennes par son éducation (1). Il est revenu toujours et à toutes les heures du jour, au Dieu de sa mère, au point de départ : Celui vers lequel, dans une heure douloureuse de sa jeunesse, il a tendu les bras et qui l'a consolé de la mort de son idéale amante.

Dans la vie politique qui va s'ouvrir pour lui, c'est le Christ qui en dominera l'ensemble, c'est du Christianisme que partira la pensée directrice de la politique qu'il va suivre : les divins préceptes appliqués dans le gouvernement des hommes.

Dans les *Recueillements,* poésies d'un autre âge de la vie, c'est au Christ, au Dieu de sa jeunesse qu'il reviendra, non plus avec les enthousiasmes d'une âme jeune, ardente, passionnée, mais mûri par les larmes, courbé sous le poids de la vie.

Dans la vie comme dans l'œuvre, le Christ règne unique et souverain, dominant l'homme et l'œuvre à la manière de ces *leit-motiv* des opéras wagnériens qui sans cesse reviennent pour lier l'action, lui imprimer le mouvement, l'expliquer, dominer l'ensemble et communiquer à la pièce la suprême beauté.

Et si, après tant de chemin parcouru, il y est revenu toujours et à toute heure du jour, c'est parce que ce Dieu a répondu à l'appel de sa raison autant qu'à l'appel de son cœur !

(1) Nettement.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

Retour en France, année 1828-29 de solitude et de recueillement en famille a Saint-Point. — Mort de Mme de Lamartine. — La douleur du fils et son culte. — Réception a l'Académie. — Succès des « Harmonies ». — Velléités politiques. — Les derniers jours du règne de Charles X. — Lamartine donne sa démission d'ambassadeur en Grèce. — 1830, Louis-Philippe. — Action et échec de Bergues.

A la date du 15 septembre 1828, Mme de Lamartine écrivait : « Alphonse est enfin arrivé avec sa femme, sa belle-mère et sa si charmante petite fille, tous en assez bonne santé... J'ai été bien contente, bien occupée... Il est impossible de rien voir de plus joli et de plus aimable en tout que Julia, c'est un vrai trésor, elle est élevée à merveille. Sa mère est de plus en plus parfaite, simplement, sans aucune affectation, remplissant tous les devoirs de piété; elle a encore beaucoup acquis pour son talent et nous a apporté plusieurs tableaux charmants, entre autres des portraits admirables de Julia (1). »

De part et d'autre, la mère et le fils se revoyaient avec un égal bonheur après trois ans d'absence; puis c'était le voyage du poète à Paris, sa réception par Charles X « le traitant avec une bonté sans égale », Son voyage à Paris avait été un triomphe, sa réputa-

(1) Manuscrit.

Digitized by Google

tion avait grandi en son absence. Il retrouvait Paris plus calme qu'il ne l'avait espéré; malgré tout, la politique des Bourbons l'inquiétait. Le roi, la noblesse n'avaient rien retenu de cette révolution; bien d'autres grands esprits, au reste, n'y avaient rien compris. Talleyrand lui-même n'avait-il pas vu dans le cyclone : « Qu'un temps de trouble au sortir duquel chacun pourrait rebâtir sa maison comme devant (1) »? Dans ce court séjour à Paris, il s'était rendu compte de la fermentation qui régnait dans les esprits lorsqu'il écrivait à Virieu : « Le républicanisme que je croyais bien mort commence à germer dans toutes les jeunes têtes. Il n'y a pas de formalisme révolutionnaire, mais il y a détachement complet du royalisme et des Bourbons. »

Le poste de secrétaire d'ambassade à Londres lui était offert. Les réceptions en son honneur s'organisent et se suivent chez les Sainte-Aulaire, Raigecourt, de Montcalm, où il retrouve Villemain, Lainé, Molé, Pasquier.

Le matin, ce sont les hommes de lettres qui encombrent ses antichambres : « Des mandarins de lettres, en veux-tu voir? viens chez moi, j'en reçois sans exagérer trente à quarante par jour. J'ai germé et j'ai grandi pendant mon absence et mon silence (2). »

« Mais un rayon de votre soleil, écrit-il au marquis Gapponi, mais l'inspiration qui sort de vos collines, mais la belle langue, mais tant d'hommes, ou quelques hommes comme vous et vos amis, tout cela vaudrait encore mieux pour moi si ce n'était un peu d'ambition qui encore ne m'est pas personnelle. » Le roi, les visites, les soirées lui laissent encore le temps de penser aux siens : « Dites à Marianne, écrit-il à sa mère, que toutes ses commissions sont faites; une superbe fourrure en petit gris avec un manchon de velours de je

(1) *Mémoires* de TALLEYRAND.
(2) *Correspondance* (Lettre à Virieu).

Digitized by Google

ne sais quoi bleu de la Chine, une robe de popeline ravissante, une capote, des bérets à jour, des gants, des souliers et une jolie voiture à sa guise.

« Je suis ruiné, j'aurai à peine assez pour m'en retourner. »

Puis c'est l'hiver passé en famille à Saint-Point, sa mise en possession du domaine d'Urcy, son entrée triomphale à Monculot : « J'ai oublié de te dire (lettre à Virieu) qu'en arrivant ici j'ai eu une marche triomphale de deux heures. Il y avait trois corps municipaux en rubans blancs, deux cents notables des communes voisines armés et endimanchés, des discours, des batteries de boîtes tirant sur les deux collines, des décharges de garde nationale tous les cent pas, des tambours, des musettes, des fifres, etc. »

Il est dans un de ces rares et précieux moments de la vie où l'on peut se dire heureux, sa santé est bonne, son cœur rempli doucement par les affections de famille, son loisir occupé : cent ouvriers à Monculot, soixante à Saint-Point où les élèves de Cicéri font une nouvelle façade à son vieux manoir ; il y a retrouvé ses sources, ses bois, ses livres, ses vieilles et chères habitudes : « J'ai rajeuni de dix années, j'ai repris la vie toute rustique mais de cette rusticité élégante qu'aimait Cicéron et que chantait Horace. Voici ma vie : je me lève à cinq heures du matin. Je m'enferme auprès d'un bon feu, dans une petite bibliothèque séparée du bruit de la maison et donnant sur une vallée que la lune éclaire quand il y a lune. Là je lis, j'écris, ou je pense, ou je repose jusqu'à neuf heures du matin, sans qu'aucun bruit, aucune affaire ne vienne troubler mon repos. J'éteins ma lampe, alors je mets des sabots (souliers de bois à l'usage de nos montagnes) et je vais encourager une centaine d'ouvriers qui me font des jardins et des routes comme à Varamisla. On déjeune frugalement avec les produits du pays, le beurre

Digitized by Google

de ses vaches, les fruits de son jardin. Après le déjeuner viennent les gens du pays portant en cadeaux les uns des lièvres, les autres des sangliers, ceux-ci des poulets, les plus pauvres des œufs ou du miel, car dans l'antique usage nul ne vient les mains vides. Je puis dire à la lettre que, depuis mon arrivée ici, j'aurais nourri cinquante personnes de tous ces présents qui nous accablent; mais ce sont preuves d'affection qu'on estime infiniment et qu'on ne doit ni refuser ni payer. Viennent ensuite quatre heures de cheval, puis un peu de promenade avec un fusil et ses chiens, puis deux heures de billard, enfin le coucher à 9 heures exactes, heure à laquelle vous vous habillez pour aller chez je ne sais quel Russe ou quel Anglais désœuvré (1). »

Voilà la vie à Saint-Point en l'an de grâce 1828, il lui faut bien convenir qu'il est aussi heureux qu'un homme puisse être et dans un état de bien-être moral dont il aime à faire jouir ses amis.

L'hiver passe ainsi entre Saint-Point et Mâcon, le printemps l'y retrouve le cœur plein de poésie mais cependant l'esprit hanté du désir de l'action politique? Est-ce une tentation?... « J'invoque la Providence pour qu'elle me dirige elle-même et non moi, je suis trop faible pour prendre un grand parti. L'ombre de Dante m'apparaît et me reproche, j'ai un remords, un vautour poétique dans l'âme. » Ces velléités reparaissent avec plus d'insistance, à quelque temps de là : « Je me sens des capacités très fortes en divers genres, mais tout me donne du remords, excepté la poésie et je n'en fais presque plus. On me parle universellement de me nommer député. » — Voilà qui se précise : « Ce moment décidera de mon immortalité, s'il en est. Je ne refuserai pas, mais je fais des vœux secrets pour être renvoyé à mes vers. »

(1) Lettre au marquis Gino Gapponi.

Digitized by Google

Cette disposition persiste, prend corps et cependant il hésite, il dit encore : « Le sort de l'orateur comme Démosthènes ou comme Mirabeau est plus séduisant que le sort du philosophe ou du poète, l'orateur participe à la fois de la gloire de l'écrivain et de la puissance des masses sur lesquelles et par lesquelles il agit, mais son arme terrible, le peuple, se brise entre ses mains, le blesse et le tue lui-même; et puis ce qu'il dit, ce qu'il fait, ce qu'il remue dans l'humanité, passions, principes, intérêts passagers, tout cela n'est pas durable, n'est pas éternel de sa nature; le poète au contraire, et j'entends par poète tout ce qui crée des idées en bronze, en pierre, en prose, en paroles ou en rythmes, le poète ne remue que ce qui est impérissable dans la nature et dans le cœur humain. Les temps passent, les langues s'usent; mais il vit toujours tout entier, toujours aussi lui, toujours aussi fort, aussi grand, aussi neuf, aussi puissant, sur l'âme de ses lecteurs, son sort est moins humain mais plus divin ! Il est au-dessus de l'orateur.

« Le beau serait de réunir les deux destinées, nul homme ne l'a fait, mais il n'y a cependant aucune incompatibilité entre l'action et la pensée dans une intelligence complète. L'action est fille de la pensée; mais les hommes jaloux de toute prééminence n'accordent jamais deux puissances à une même tête; la nature est plus libérale. Ils proscrivent du domaine de l'action celui qui excelle dans le domaine de l'intelligence et de la parole. Ils ne veulent pas que Platon fasse des lois réelles, ni que Socrate dirige une bourgade (1). »

Lamartine venait de succéder au comte Daru à l'Académie (il avait subi un premier échec contre M. Droz); il était à Paris dans les premiers jours de

(1) *Voyage en Orient.*

Digitized by Google

novembre 1829, lorsqu'une nouvelle affreuse lui parvint : la mort de sa mère. Les circonstances de sa mort ajoutèrent pour le poète à la douleur de la perdre : le vendredi 6 novembre, au sortir de la messe basse de 6 heures (la messe des servantes), où elle avait coutume d'aller, elle entra à l'hospice prendre un bain. A peine entrée dans le bain, elle voulut le réchauffer. Le bec de cygne tournant difficilement, elle le souleva. L'eau jaillit bouillante, lui brûlant le corps et la poitrine et lorsque les sœurs de la charité accourues à ses cris lui prodiguèrent leurs soins et la tirèrent de la baignoire, il était trop tard; elle mourait deux jours plus tard, bénissant ses enfants absents, cherchant du regard ce fils qu'elle avait tant aimé, répétant sans cesse dans le délire : « Que je suis heureuse! Que je suis heureuse! » Et comme on lui demandait de quoi? « De mourir résignée et purifiée. »

Les dernières années de cette aimable femme avaient éte assombries par des deuils cruels : elle avait perdu Césarine, sa troisième fille, mariée à Xavier de Vignet, morte loin d'elle près de Chambéry au château de Servolex; puis Suzanne, sa belle Suzanne qui avait épousé un de leurs parents, Charles de Montherot. Ravi lui aussi ce petit Alphonse baptisé à Saint-Pierre de Rome et dont la naissance avait été accueillie par l'aïeule avec tant d'allégresse. Ses beaux-frères étaient morts, morte aussi son amie si parfaite, Mme Paradis; elle se sentait de plus en plus seule et de plus en plus le vide autour d'elle.

Comme par un pressentiment de sa fin, elle clôt elle-même son journal à la dernière page de sa vie : « Je suis fort occupée ici à mettre en ordre mes anciens journaux, ce qui me les fait rclire avec intérêt. Cette lecture me pénètre toujours davantage de reconnaissance pour toutes les grâces que j'ai reçues de Dieu

Digitized by Google

et du regret de mon peu d'avancement dans le bien... Mais il est temps, toujours temps pendant que Dieu nous laisse la vie, d'en profiter pour gagner le ciel; c'est donc ce que je lui demande de toute mon âme en finissant ce livre et en le priant de répandre sur moi et sur tout ce qui m'appartient les bénédictions spirituelles les plus abondantes... Qu'il me bénisse dans mes enfants, dans mes amis, dans tout ce qui m'a aimée et que j'ai tant aimé sur la terre. » Ainsi finit pieusement la vie et le livre.

Pour cette admirable mère, une suprême joie lui avait été réservée : c'était lorsque appuyée au bras de son fils elle avait, dans l'été de 1829, fait son entrée dans le salon de Mme Récamier à l'Abbaye-au-Bois, le soir où Chateaubriand devait lire sa tragédie de *Moïse*. Elle avait été plus frappée de sa figure que de son œuvre : « Il a l'air d'un roi entouré de sa cour. J'aime mieux, ajoute-t-elle finement, l'air naturel et modeste de beaucoup d'hommes de grand nom ou de grand mérite qui étaient là, ou que j'ai vus dans mon enfance. » Mais ce dont elle gardait un souvenir ineffaçable, c'était le murmure de sympathie et d'admiration qui avait accueilli son fils; son cœur de mère ne s'y était pas mépris et elle trouvait « que la gloire c'est un grand prestige ».

Cette année de 1829, où tout entouré de cette tendresse maternelle dont les années de Florence l'avaient sevré, avait été particulièrement douce et féconde pour le poète. A trente ans de distance, il ne pouvait se rappeler sans attendrissement cet été où, pendant les heures chaudes de l'après-midi, la famille se rassemblait sous les chênes à la lisière des grands bois qui dominent la vallée, l'église, le château de Saint-Point, les champs fumeux sous le soleil, et, lorsque pendant les courtes et pâles journées d'automne il s'égarait à dessein dans leurs sentiers encore ombreux, c'était pour y

Digitized by Google

revivre les douces émotions d'autrefois, c'était pour y chercher les traces de ceux qu'il avait aimés et perdus.

Un de ces sites surtout lui rappelait ces années heureuses et l'image de sa mère telle qu'elle était demeurée gravée dans son souvenir : « Sur les racines du plus vieux et du plus penché des arbres qui forment la lisière du bois, une femme âgée et pliée par les années est assise... Elle échange de temps en temps avec une jeune suivante quelques mots dans une langue étrangère. Sa physionomie a la paix d'une journée finie qui attend son salaire dans le ciel et qui renaît sur la terre dans d'autres générations sous ses yeux. Une autre femme, encore dans la saine maturité de l'âge, tient à la main un livre à demi fermé qu'elle rouvre de temps en temps pour en lire un passage. On voit, au recueillement de ses traits, que le livre l'entretient des choses éternelles ; la méditation pieuse abaisse de temps en temps ses paupières longues et transparentes, puis soulève vers le ciel le globe pensif de ses yeux noirs. Son visage un peu ascétique est pâle, on y voit les lignes délicates de la plus exquise beauté morale. C'est l'enveloppe d'une âme plutôt que d'un corps, mais l'habitude d'un gracieux et tendre sourire en tempère l'austérité ; même dans la prière, elle promène ses regards rayonnant d'une céleste lumière sur tout ce qui l'entoure ; quand ils tombent sur moi, ils s'y arrêtent, ils s'y attendrissent. On voit que c'est une mère qui comtemple le bonheur d'un fils. »

« Ma mère, dira encore Lamartine, a été la plus grande et la plus permanente occupation de ma pensée. » De fait, elle avait tenu dans sa vie une place immense ; enfant, il avait reçu d'elle le don inestimable de la foi, le sens chrétien : « Elle avait épié jour à jour la pensée de cet enfant comme on épie le ruisseau à sa source pour le diriger vers la prairie où l'on veut faire refleurir l'herbe

Digitized by Google

nouvelle (1) »; elle avait encouragé ses essais poétiques et, avec un goût très sûr, avait su discerner que le génie de son fils ne trouverait son complet épanouissement que dans la poésie religieuse. Fils de son âme plus encore que de sa chair et de son sang, elle comprenait et sentait comme lui : « Alphonse, écrivait-elle dans les derniers jours de sa vie, m'a envoyé des vers qu'il a composés et qui m'ont bien émue; il y dit précisément ce que je pense, il est ma voix, car je sens bien les belles choses mais je suis muette quand je veux les dire. Mais Dieu qui m'écoute n'a pas besoin de mes paroles : je le remercie de les avoir données à mon fils. » Que j'ai pleuré, écrivait-il à Virieu (le soir où, par deux pieds de neige, il avait rapporté de Mâcon à Saint-Point le cercueil de sa mère), « voici une leçon, la plus rude que j'aie reçue, le reste pouvait encore s'effacer mais à ceci il n'y a pas de remède, il n'y a qu'un éternel souvenir qui me montre un vide immense ».

Pour lui, le comble de l'amertume était de n'avoir pas Milly, « ce berceau où nous fûmes si heureux avec elle et de ne l'y continuer ». Les circonstances lui permirent de le racheter (2).

En 1861, après la vente forcée de Milly, c'était encore le souvenir de sa mère qui lui faisait regretter « cette maison toute pleine encore de sa présence et dont la dûreté de mon pays m'a réduit à m'exiler pour jamais. »

La mort de sa mère l'avait laissé désemparé, l'hiver fut triste; peu à peu, il se détachait de la carrière

(1) *Entretiens.*

(2) Lamartine en devint propriétaire par suite du partage que Pierre de Lamartine, son père, fit de tous ses biens entre ses six enfants, le 17 février 1830. L'apport à la masse pour Milly fut arrêté à la somme de 205 000 francs. Les terres avaient à cette époque une superficie d'environ 52 hectares. Lamartine vendit le tout 500 000 francs le 18 décembre 1860 à M. Mazoyer, propriétaire à Cluny, qui l'échangea avec M. Daux, notaire à Saint-Sorlin. Le gendre de M. Sornay, M. Daux, maire de Milly, habite aujourd'hui la maison de Lamartine (*Souvenirs et documents*, LXI).

Digitized by Google

diplomatique, aspirant aux premiers rôles que l'on réservait à d'autres.

Les Harmonies parues en juin 1830 étaient accueillies avec un enthousiasme égalant presque le succès des *Méditations;* ce succès ne le détournait pas de l'action politique non plus que les exhortations de M. Cuvier le recevant à l'Académie française, et qui se faisant l'écho de tous les esprits distingués, l'adjurait de ne pas renoncer à la poésie : « Serait-ce pour des occupations d'un intérêt plus immédiat que vous négligeriez ces nobles productions de l'esprit? J'espère pour l'honneur des lettres qu'il n'en est rien.

« Chacun de nous a sans doute à remplir des devoirs envers son prince et envers son pays; mais ceux à qui le ciel a accordé l'heureux don du génie, le talent de dévoiler la nature et de parler au cœur, ont des devoirs qui, sans contrarier les premiers, sont, j'ose le dire, d'un ordre autrement relevé. C'est à l'humanité tout entière qu'ils en doivent compte. »

Mais Lamartine pensait qu'il n'y a aucune incompatibilité entre l'action et la pensée, il se sentait d'immenses facultés à employer dans le gouvernement des hommes : « J'ai l'instinct des masses, je sens ce qu'elles sentent et ce qu'elles vont faire, même quand elles se taisent. »

Il avait la prescience de l'avenir, le don de longue vue si précieux dans l'orientation d'une politique qui, si elle veut être féconde, doit porter haut et loin, au delà des sphères bornées où se meuvent nos rivalités et nos petits intérêts.

« Ce grand poète concevait quelque chose de plus grand que d'écrire des vers et c'est pour cela peut-être que les siens sont beaux, de beauté unique : c'est dans sa vie qu'il voulait mettre toute poésie et toute beauté (1). »

(1) Jules Lemaître.

Digitized by Google

Lamartine suivait avec un intérêt passionné la politique. Dès le printemps de 1830, les événements paraissaient devoir entrer dans une phase tragique.

Les monarchistes ultras, vaincus un instant par la fermeté du ministre Decazes, avaient relevé la tête, les efforts des monarchistes modérés voulant pour la France un régime s'appuyant sur la Charte avaient été vains, les fautes s'accumulaient : les questions religieuses agitées dans un sens qui déplaisait à la masse, la mise à la retraite de deux cent cinquante généraux de l'Empire, la loi d'indemnité pour les émigrés recevant un milliard 30 millions de rentes, avaient mécontenté tout le monde.

Mais ni le roi, ni les ministres ne s'étaient inspirés de l'attitude conciliatrice du duc de Richelieu qui, à M. de la Bourdonnaye lui demandant pour le jeune et malheureux Labédoyère, pour Ney, l'exil, la proscription, la mort, lui répondait : « En vérité, je ne vous comprends pas avec vos haines, vos passions, vos ressentiments qui ne peuvent amener que de nouveaux malheurs. Je passe tous les jours devant l'hôtel qui a appartenu à mes pères, j'ai vu les terres immenses de ma famille entre les mains de nouveaux propriétaires. Je vois dans les musées des tableaux qui leur ont appartenu. Cela est triste, mais cela ne m'exaspère pas, ni ne me rend implacable. Vraiment, vous me semblez quelquefois fous, vous qui êtes restés en France. »

Lamennais, à la tête du parti, menait le branle, soulevant avec ses doctrines théocratiques et osées le clergé et le jetant dans la mêlée. Le comte de Montlosier répondait dans ses écrits à ces provocations, essayant de ramener à plus de modération les partis égarés. Béranger s'amusait de tout et « armait le peuple avec des chansons ».

L'influence était aux ultras. Le ministère Martignac avait succédé à M. de Villèle; mais dès longtemps la

Digitized by Google

pensée de Charles X était de faire entrer aux affaires son ami, le prince Jules de Polignac, et de revenir, malgré le serment prêté à la Charte, à la monarchie pure et traditionnelle. N'avait-il pas dit « qu'il préférerait scier du bois que de régner à la façon d'un roi d'Angleterre » ?

Le ministre, prince de Polignac, « son cher Jules », perdit tout. L'union ne pouvait se faire sur ce nom haï du peuple. « M. de Polignac va nous diriger, écrivait Lamartine à Virieu (1er août 1829), il arrive, dit-on, avec du libéralisme dans une main et autre chose dans l'autre. La foi en lui n'est pas grande. »

Les Ordonnances, dont le premier article suspendait la liberté de la presse, le second la dissolution de la Chambre, mirent le feu aux poudres : « Ce n'est qu'une émeute? avait dit le roi au maréchal Marmont, lorsque celui-ci lui avait appris la sédition — Sire, c'est plus qu'une émeute, lui avait-il répondu, c'est une révolution. »

Le lendemain, la royauté tombait aux cris de : Vive la République ! à bas les Bourbons !

Le 21 janvier avait appris qu'on pouvait disposer de la tête d'un roi, le 29 juillet a montré qu'on peut disposer d'une couronne (1).

Le 9 août Louis-Philippe prêtait serment à la Charte.

A quelque jour de là, Lamartine, qui venait d'être nommé ambassadeur en Grèce, envoyait sa démission à M. Molé. Sa carrière diplomatique était finie.

Le 6 juillet 1831, il se présentait devant les électeurs de Bergues; son élection, préparée avec foi et ardeur par sa sœur, Mme de Coppens, et par l'amie de celle-ci, Mme Angebert (2), paraissait devoir lui donner le siège qu'il ambitionnait à la Chambre.

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, CHATEAUBRIAND.
(2) Voir *les Amitiés de Lamartine*, par Léon SÉCHÉ.

Digitized by Google

Les électeurs arrivaient en masse dans la petite ville toute gaie et pimpante. Installé à l'hôtel de la Tête-d'Or, sur la grand'place, Lamartine lisait les feuilles, les professions de foi, manœuvres de la dernière heure, attendant l'issue du vote (1). Ce fut alors qu'on lui remit le numéro de la *Némésis* du 3 juillet dans lequel Barthélemy attaquait sa candidature avec une violence, une perfidie qui lui fit beaucoup de tort dans l'esprit de ses électeurs et empêcha son élection.

Fragment de la *Némésis* :

Je me disais : donnons quelques larmes amères
Au poète qui suit de sublimes chimères,
Fuit les cités, s'assied au pied des vieilles tours
Sous les vieux aqueducs prolongés en arcades
Et dort sous l'aile des vautours

. . . .

. . . .

Et moi je dis heureux le géant romantique
Qui mêle Ézéchiel avec l'arithmétique.
De Sion à la Banque il passe tour à tour
Pour encaisser les fruits de la littérature.
Ses traites à la main il s'élance en voiture
En descendant de son vautour.

Ivre de colère, le poète prit sa plume et au milieu des clameurs, des huées, des sifflets, des cris, des acclamations sur le nom de son adversaire, il répondit à la *Némésis* dans le tumulte grandissant :

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La Muse sert sa gloire et non ses passions.
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant aux chars des factions !

(1) Voir l'histoire de cette élection dans *Lamartine et la Flandre*, par Henry Cochin.

Digitized by Google

Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
Changé ma muse en Némésis.

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée,
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain;
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue;
Je n'ai pas arraché la prêtresse aux saints lieux,
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue
Comme Sion vendit son Dieu!

Non! non! Je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté;
J'ai gardé ses pieds blancs des atteintes trop rudes,
Dont la terre eût blessé sa tendre nudité.
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous son aile
Que la prière et que l'amour!

Avec quel respect tendre et presque religieux Lamartine a traité sa Muse, seul Alfred de Musset, dans *les Nuits,* a parlé sur ce ton ému et recueilli de sa Muse qui est à tous les deux leur inspiration et leur génie.

La réponse à *Némésis* eut un succès immense à Paris; mais l'échec de cette élection avait découragé le poète pour un temps. Il projetait un voyage en Orient d'où il voulait rapporter un beau poème : « Un poème, un poème, tout mon royaume pour un poème! »

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

VOYAGE EN ORIENT : VISION DE GRÈCE, BEYROUTH, LE LIBAN, TYR, SIDON, LE LAC DE TIBÉRIADE, JÉRUSALEM, SION, LE PALAIS DE DAVID. — « GETHSÉMANI OU LA MORT DE MON ANGE JULIA. »

« Ma mère, dit Lamartine, avait reçu de sa mère au lit de mort une belle Bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire quand j'étais petit enfant. Cette Bible avait des gravures à toutes les pages. c'était Sara, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph ou Samuel; c'étaient surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais bien récité ma demi-page d'histoire sainte, ma mère me découvrait la gravure en me l'expliquant pour ma récompense. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée; toutes ses pensées étaient sentiments, tous ses sentiments étaient images; sa belle, noble et suave figure réfléchissait dans sa physionomie rayonnante tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée, et le son argentin,

Digitized by Google

affectueux, solennel et passionné de sa voix ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour! La vue de ces gravures, les explications et les commentaires poétiques m'inspiraient dès la plus tendre enfance des goûts et des inclinations bibliques; de l'amour des choses au désir de voir où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc dès l'âge de huit ans d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif; ces fleuves qui sortaient du Paradis terrestre, ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob (1). »

Ce désir ne s'était jamais éteint en lui, il rêvait toujours, depuis, un voyage en Orient. En 1818, il écrivait à Virieu : « Si je puis seulement amasser cent louis, j'irai en Grèce, à Jérusalem, avec un bourdon et mangeant du pain. »

L'Orient le fascinait, il sentait qu'un monde lui manquait, il voulait aller lui aussi conquérir cette patrie de son âme, fouler ce sol, chercher à travers tant de ruines les souvenirs sacrés de la Bible, il espérait aussi et il croyait y trouver les impressions, les aspects, les couleurs de la scène d'une épopée qu'il avait dans la pensée (2). Il voulait emplir son imagination des aspects désolés de ces terres, de ces villes fantômes disparues à jamais dans la tourmente des temps, retournées à la poussière selon la parole des prophètes. Plus encore, il considérait ce voyage comme un grand acte de sa vie intérieure, il lui semblait que là, sur les pas du Christ, son âme trouverait l'apaisement, la fin

(1) *Voyage en Orient*, par Lamartine.

(2) La *Chute d'un ange* est son inspiration la plus directe du *Voyage en Orient*; il vit les temples de Baal dans les vallée. entre le Liban et l'anti-Liban, Baalbek placée entre Tyr et Palmyre sur le chemin de la Mésopotamie menant au pays des géants. La vue de ce pays et de ses ruines produisit ce poèmes

Digitized by Google

des doutes; dans le fond tout intime de sa pensée, c'était l'ombre suave du Christ qu'il allait y chercher, c'étaient ses traces qu'il voulait suivre dans les lieux où il avait vécu sa vie mortelle, aimé Dieu et les hommes, dans les villes où il avait voulu habiter, sur les lacs qui l'avaient porté sur leurs flots, sur les montagnes où il avait aimé à rassembler les foules et où, assis au milieu d'elles, il avait laissé tomber les paroles de vie.

L'adieu qu'il envoyait de Marseille à ses amis restés en France expliquait le voyage.

. . . .
. . . .

Des sept pages du monde une me reste à lire,
Je ne sais pas comment l'étoile y brille aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du Haut-Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les plaines de Tyr.

Et je n'ai pas marché sur les traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier.
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer.

Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur.

. . . .
. . . .

« Voilà pourquoi je pars. »

Prévu dès longtemps, préparé de longue date, le voyage fut retardé par une attaque de bronchite de Julia. Enfin, au matin du 10 juillet 1832, on mit à la

Digitized by Google

voile. Lamartine s'embarquait avec sa femme, sa fille, escorté de quelques amis : M. de Laroyère, ancien maire d'Hondschoote, médecin; Amédée de Perseval, M. de Capmas, sous-préfet démissionnaire, sur le brick *l'Alceste,* capitaine Blanc, voilier de 250 tonneaux de la Compagnie Fraissinet, frété par lui, six domestiques, des vivres pour deux années et une bibliothèque de cinq cents volumes. L'itinéraire du voyage était celui-ci : Constantinople et Smyrne, l'hiver à Beyrouth, Jérusalem, le Liban, Balbeck et Palmyre, retour par l'Égypte. Le mauvais état de la mer, la santé toujours délicate de Julia l'obligèrent à changer sa route.

Mais les premiers jours furent délicieux, la mer était calme, d'un bleu de lapis, les nuits étoilées resplendissantes, le vent gonflait légèrement les voiles, le voyage s'annonçait devant réserver toutes les joies : « Je me suis promené une heure sur le pont, seul; j'y ai murmuré du cœur et des lèvres toutes les prières que j'ai apprises de ma mère quand j'étais enfant. Les versets, les lambeaux des psaumes que je lui ai souvent entendu murmurer à voix basse en se promenant dans l'allée du jardin de Milly remontaient dans ma mémoire et j'éprouvais une volupté intime et profonde à les jeter à mon tour à l'onde, au vent, à cette oreille toujours ouverte pour laquelle aucun bruit du cœur ou des lèvres n'est jamais perdu. »

On toucha à Malte, on fit escale à Athènes.

Saluer d'une larme, à travers sa ruine,
Le temple de Minerve au lumineux fronton,
Sentir battre un cœur d'homme au roc de Salamine,
Rêver des songes d'or sur le cap de Platon (1).

La Grèce donna au poète, pendant son court séjour, la vision de son passé merveilleux. Sans doute, Lamar-

(1) Cap Sunium ou Sounion.

Digitized by Google

tine n'y allait point tout exprès, comme les fervents de nos jours (1); elle était sur son passage. Comme un Charles Maurras dont on a pu dire qu'il y allait comme à un rendez-vous d'amour; comme un Gebhard (2), qui s'assit sur les degrés du Parthénon, le *Phédon* sur les genoux, les yeux perdus dans la contemplation de ce temple des temples.

C'est que pour ceux-là, la Grèce dirige encore notre pensée : « C'est qu'ils voient, qu'ils conçoivent l'art et la vie des Grecs à travers la mémoire et le culte du genre humain (3). » N'est-ce pas Larroumet qui a dit : « Pour chacun de nous le progrès intellectuel consiste à se rapprocher de la raison attique. La philosophie chrétienne s'est appuyée sur la philosophie grecque, le christianisme s'est mêlé à la pensée antique, tout nous vient de là (4) » ? et Renan s'écriant : « Il y a un lieu où la perfection existe... le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, un type de beauté éternelle... Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin. — Toi seule es jeune, ô Corâ, toi seule es pure, ô vierge, toi seule es saine, toi seule es forte... Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi (5). »

Lamartine, pas plus que Chateaubriand, n'avait reçu de Pallas Athenæ le rayon de pure lumière dont elle illumine ses dévots d'aujourd'hui, mais ce peuple, grand entre les grands, l'enthousiasmait. N'avait-il pas eu Démosthènes comme orateur; Solon, Thémistocle, Périclès comme civilisateurs? « Nous avons, dit Périclès, une constitution qui n'est faite sur le modèle d'aucune autre, mais qui est plutôt un modèle pour les autres », et il en signalait les traits essentiels :

(1) Jean Richepin, *l'Ame athénienne*; Thibaudet, *les Heures de l'Acropole*; Henri Beaunier, *le Sourire d'Athéna*.

(2) *Souvenirs d'un vieil Athénien* (Gebhard).

(3) *Anthinéa* (Charles Maurras).

(4) *Vers Athènes* (Larroumet).

(5) *Prière sur l'Acropole* (Renan).

Digitized by Google

« D'abord (nos gouvernements modernes n'ont pas trouvé mieux) l'égalité absolue entre tous les citoyens. Le gouvernement a pour objet l'intérêt de tous et non d'une oligarchie. Dans les affaires privées, tous sont égaux devant la loi (1). » N'avait-il pas eu Homère le divin vieillard, Socrate, Platon, et les portiques du platonisme n'avaient-ils pas conduit au christianisme? C'était encore par là que eette terre le séduisait; par sa poésie primitive, par sa philosophie des derniers jours, l'une rappelant la poésie sacrée hébraïque, l'autre amenant à la philosophie chrétienne.

Il passa sous les Propylées de Mnesiclès et vit cette chose unique au monde : le Parthénon dédié à Pallas! La frise de la Cella sculptée par Phidias régnant comme un bandeau autour du mur plein, déroulant sous le ciel de l'Attique la théorie de ses vierges, la procession des Panathénées (2)! Il comprit la Grèce, il eut à la vue de ce temple l'impression d'un peuple gouverné par la sagesse, la mesure, le goût, le peuple le plus harmonieux et le plus divin : « Tout se tait devant l'impression incomparable du Parthénon, bâti par Sétinus, ordonné par Périclès, décoré par Phidias, type unique et exclusif du beau dans les arts de l'architecture et de la sculpture, espèce de révélation divine de la beauté idéale reçue un jour par le peuple artiste par excellence et transmise par lui en blocs impérissables et en sculptures qui vivront à jamais. Je passe des heures délicieuses couché à l'ombre des Propylées, les yeux attachés sur le fronton croulant du Parthénon (3). Je sens l'anti-

(1) *Les Démocraties antiques* (Croiset).

(2) La frise du péristyle composée de petits tableaux de marbre divisés régulièrement par un triglyphe. Sur ces métopes ou petits tableaux de marbre, Phidias et ses élèves avaient sculpté le combat des Centaures et des Lapithes. Voir au musée du Louvre un fragment de la frise du Parthénon sculpté par Phidias; je l'ai vu, cela s'impose à l'admiration!

(3) *Voyage en Orient.*

Digitized by Google

quité tout entière dans ce qu'elle a produit de plus divin. Quelle civilisation que celle qui a trouvé un grand homme pour ordonner, un architecte pour concevoir, un sculpteur pour décorer, des statuaires pour exécuter, des ouvriers pour tailler, un peuple pour solder et des yeux pour comprendre et admirer!

« L'âme frappée d'un coup trop fort n'a plus de force pour admirer les autres temples (1). C'est comme le poème de Job, ou le *Cantique des cantiques,* le poème d'Homère, cela se fait, se voit, s'entend, puis cela ne se fait plus, ne s'entend plus jusqu'à la consommation des siècles. »

Chateaubriand lui aussi fut frappé de la beauté sublime du Parthénon; nul peut-être n'a mieux senti et donné l'idée très nette de ce temple sous la lumière dorée du ciel de la Grèce qui met en valeur et fait ressortir la délicatesse des lignes et des couleurs et « répand sur le marbre du Pentélique et de Paros une teinte dorée, semblable à celle des épis mûrs ou des vignes en automne ».

« Du haut de l'Acropole, dit-il, la vue s'étend sur l'Hymette à l'est, le Pentélique au nord, au sud-ouest le Pnix, la mer de Salamine et la citadelle de Corinthe et, dans la vallée, la ville moderne... Il faut se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bois d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes. Il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes sortant du milieu de ces décombres. Il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau ou qui lavent à des puits les robes des Turcs, des paysans qui vont et viennent conduisant des ânes ou portant sur leur dos des provisions

(1) Outre le *Parthénon* dédié à Pallas, il y avait les autels des dieux qu'elle admettait à partager sa gloire : *l'Erechteion, le temple de la Niké Aptère, le Poseidon.*

Digitized by Google

à la ville. Il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles non moins fameuses éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu du haut de l'Acropole le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette; les corneilles, qui nichent autour de la citadelle mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers feux du jour; des colonnes de fumées bleues et légères montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles. Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient des plus belles teintes de la fleur de pêcher, les sculptures frappées horizontalement d'un rayon d'or s'annonçaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blanc de lumière, et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant comme un rocher de pourpre et de feu (1). »

Lamartine emportait de la Grèce un souvenir exquis : Balbek devait l'impressionner par le sentiment de sa force, par ce qu'il y a en elle de surhumain, de merveilleux, de puissant; le Parthénon le séduisit par le mystère de sa simplicité, de son harmonie et de sa grâce.

Après soixante jours de traversée, il se trouvait en face les côtes de la Syrie, devant les neiges du Liban. Il abordait à Beyrouth, reçu par le vice-consul de France et sa jeune femme née à Alep, dans le merveilleux costume oriental des femmes arabes, le turban, la veste brodée, le poignard à la ceinture. Ils soupèrent à l'européenne dans un kiosque ouvert sur la mer :

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers...

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (Chateaubriand).

Digitized by Google

Julia heureuse, jouant avec les femmes de service et les esclaves noires, admirant ces costumes si nouveaux pour elle, sa mère tressant ses longues boucles pour la coiffer comme les dames de Beyrouth avec la calotte d'or et le turban d'Alep, et l'enfant ravie levant sur ses parents des yeux qui semblaient dire : « Admirez-moi, jouissez et voyez comme je suis belle aussi (1). »

La beauté si étrange de la jeune femme syrienne inspirait au poète cette poésie d'un ton si oriental :

Qui? toi? me demander l'encens de poésie?
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert,
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul (2) eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert!

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale?
Aux rameaux d'oranger rattache-t-on des fruits?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits?

Non, plus de vers ici! Mais si ton regard aime
Ce que la poésie a de plus enchanté,
Dans l'eau de ce bassin, contemple-toi toi-même,
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté.

Quand ta main approchant de tes lèvres mi-closes
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé.
. . . .

(A une jeune arabe qui fumait le narguilé
dans un jardin d'Orient, *Recueillements.*)

Le lendemain, il installait sa femme et sa fille dans une maison tout près de la ville et préparait son voyage

(1) *Voyage en Orient.*
(2) Nom du rossignol en Orient.

Digitized by Google

à travers la Syrie, la Galilée, la Judée, Tibériade, Jérusalem. Il allait saluer au départ lady Stanhope, nièce de Pitt. Après avoir couru le monde, elle était venue fixer sa vie errante en Syrie, elle s'y livrait à la science chère aux Chaldéens : à l'étude des astres; elle prédit à Lamartine une grande destinée.

Le 8 octobre 1832, il partait avec une caravane nombreuse, ses amis, domestiques, vingt-cinq chevaux magnifiquement harnachés, interprètes arabes et égyptiens. Ce luxe asiatique impressionnait vivement les tribus arabes au milieu desquelles il campait. Protégé par Ibrahim Djezzar Pacha, à chaque tribu dans le désert, des cavaliers se détachaient en nombre pour venir au-devant de lui : c'était bien là vraiment un cheik puissant — l'émir Frangi comme ils l'appelaient — et les princes de Cédar lui rendaient leurs hommages. Il touchait enfin à cette terre de la Bible, il réalisait le rêve de toute sa vie, la terre de Jehovah, du Christ, des prodiges, de nos premiers pères dont les noms avaient été tant de fois balbutiés par ses lèvres d'enfant : « La terre dont avait coulé pour moi plus tard les leçons et les douceurs d'une religion, seconde âme de notre âme. Je sentis en moi comme si quelque chose de mort et de froid venait à se ranimer et à s'attiédir. Je sentis ce qu'on sent en reconnaissant, entre mille figures inconnues et étrangères, la figure d'une mère, d'une sœur, d'une femme aimée, ce qu'on sent en sortant de la rue pour entrer dans une église, quelque chose de doux, de recueilli, d'intime, de tendre et de consolant qu'on n'éprouve pas ailleurs (1). »

Après avoir suivi une route bordée de lauriers-rose en fleurs, couché sous la tente, il suivit la grève, le rivage de cette mer de Tyr que l'Écriture appelait la grande Mer, cette mer *qui vit l'Éternel et s'enfuit,* sur

(1) *Voyage en Orient.*

Digitized by Google

laquelle Isaïe lance ses anathèmes : « Hurlez, vaisseaux de la mer, parce que votre force est détruite. » Il arrive jusqu'à Saïde, l'ancienne Sidon : « Point de traces de sa grandeur passée, elle a perdu jusqu'à son nom. Une jetée circulaire, formée de rochers énormes, enceint une darse comblée de sable et quelques pêcheurs avec leurs enfants, les jambes dans l'eau, poussent à la mer une barque sans mâture et sans voiles, seule image maritime de cette seconde reine des mers. »

Tyr et Sidon, reines des mers sur lesquelles les prophètes ont lancé les anathèmes et les malédictions et qui, courbées sous les paroles prophétiques, ne se sont point relevées !

« Voilà ce que dit le Seigneur Dieu, s'écrie Ezéchiel : « Voilà que je viens à toi, ô Tyr ! et je ferai monter « contre toi plusieurs peuples, comme monte la mer « avec les flots. Et ils détruiront les murs de Tyr, et « ils abattront ses tours ; j'en râclerai jusqu'à la pous- « sière et je la rendrai comme une pierre luisante et « sèche. »

« Fils de l'homme, dit le Seigneur à Ezéchiel, tournez « votre visage vers Sidon et prophétisez contre cette « ville :

« Voilà que je viens à vous, ô Sidon.... et vos « habitants sauront que je suis le Seigneur lorsque « j'aurai exercé mon jugement sur eux.... car j'enver- « rai la peste dans Sidon, et le sang coulera dans ses « rues ; et ses enfants tomberont de tous côtés et Sidon « ne sera plus à la maison d'Israël un sujet de chute, « ni une épine qui blesse », et Jérémie épouvanté s'écriait : « O épée de Dieu, ne t'arrêteras-tu pas ? »

Et devant ces villes menacées retombées à la poussière selon les prophéties, on demeure confondu. Quels anéantissements !

Après une nuit sous la tente, Lamartine repartait pour Tyr : « Nous marchions en silence, occupés à

Digitized by Google

contempler ce deuil et cette poussière d'empire que nous foulions :

> Je n'ai pas entendu, sous les cèdres antiques,
> Les cris des nations monter et retentir,
> Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
> S'abattre au doigt de Dieu sur les plaines de Tyr. »

Et cependant, n'est-ce pas le Seigneur qui parlait ainsi à Tyr au temps de sa prospérité :

« Tyr, tu as dit dans ton cœur : Je suis éclatante de beauté et assise dans les mers comme une reine sublime.

« Les peuples voisins qui ont élevé tes murs se sont plu à t'embellir.

« Tes vaisseaux sont construits avec les sapins de Sour, les cèdres du Liban ont formé tes mâts, les chênes de Basan tes rames, tes matelots se reposent sur le bois de Chypre orné d'ivoire et tes demeures sont construites avec le bois des îles de l'Italie.

. . . .

. . . .

« Tu habitais dans Éden, dans le jardin des délices du Seigneur; les pierres précieuses formaient ton vêtement; le rubis, le topaze, le jaspe, le chrysolite, l'onyx, le béryl, l'escarboucle, l'émeraude, l'or brillaient sur toi et les lyres et les tambours furent préparés pour le jour de ta naissance !

« Semblable au chérubin qui couvre le propitiatoire de ses ailes, tu étais établie sur la montagne sainte du Seigneur et tu marchais au milieu des pierres éblouissantes ! »

Digitized by Google

Ainsi parlait le Seigneur lui-même au temps de la prospérité de Tyr.

Par les chaînes du Liban, de l'anti-Liban, il redescendit vers la Cœlé Syrie, recevant l'hospitalité patriarcale, couchant sous la tente des cheiks, buvant le café assis avec eux autour des charbons fumants d'où l'on vient de cuire et de manger l'agneau frais égorgé, alors que le vent fraîchissant s'élève, que la nuit grave et solennelle descend sur le désert et prête sa fantasmagorie et son trouble aux récits des conteurs arabes. Et ce qu'ils disent, ce sont des contes merveilleux : les poésies d'Antar, ce poète du désert, des histoire des *Mille et une Nuits* expliquées avec de grandes et belles images, interrompues de loin en loin par des exclamations, les cris d'admiration ou le hennissement des cavales entravées piquées non loin de la source.

Ainsi vivaient les premiers hommes. Dans ces solitudes, Dieu leur parlait voix à voix, cœur à cœur, les anges les visitaient, les eaux des fleuves ou des mers, au commandement de l'Éternel, s'abaissaient ou remontaient à leur source : terre de miracle où tout dit mystère, où chaque pierre a son nom, où chaque vallée a son histoire et ses lamentations, où les montagnes tressaillent, où les pics sublimes attestent la grandeur et la majesté de Jehovah, où les lacs empestés roulent dans le fond de leur sable et exhalent encore dans l'air les souffles impurs des villes maudites ! Où l'Écriture vit tout entière dans ces solitudes, dans les aspects surnaturels et inattendus de cette terre, mère des miracles.

Lamartine disait : « Je suis né Oriental et je mourrai tel. »

Au soir de sa vie, se souvenant de ces haltes de nuit sous la tente au désert de Job, une inspiration le sai-

Digitized by Google

sit, il reprit la harpe de David, les cordes tremblèrent sous ses doigts, il chanta son dernier chant, un hymme à la vie pure et libre du désert!

Ah! c'est que le désert est vide de cités;
C'est qu'en voguant au large, au gré des solitudes,
On y respire un air vierge des multitudes;
C'est que l'esprit y plane indépendant du lieu;
C'est que l'homme est plus homme et Dieu même plus Dieu.
. . . .
. . . .
O Très Haut! si c'est toi,
Comme autrefois à Job, en chair, apparais moi!...
(Job ou l'immatérialité de Dieu, *Recueillements*.)

Il suivit le fleuve sacré : le Jourdain qui, après être sorti des sommets de l'Hermon (du Djebel-el-Cheik), perd ses eaux limoneuses dans le lac El-Houley, que l'histoire sainte appelle la mer Mérom, où se tint le conseil des rois; puis la plaine du Jourdain, laissant à sa gauche le pays de Galaad, les plaines du Hauran où vivaient Job et ses ancêtres, il y a sept mille ans! il descendit vers le lac de Tibériade ou de Génésareth ou encore de la mer de Galilée comme l'appellent les anciens et l'Évangile.

Tibériade!... terre exquise du temps de Jésus, où les amandiers, les figuiers, les dattiers et les orangers donnaient des fruits délicieux. Immense et frais jardin peuplé de villas où les riches de Palestine venaient y chercher, avec la fraîcheur des eaux, les brises molles de la mer de Syrie rafraîchies par les neiges de l'Hermon. Assise sur les bords de la mer de Galilée sillonnée de blanches voiles, se mirant dans l'azur des eaux avec ses thermes d'Emmaüs, ses chemins bordés de palmiers, fleuris de lauriers-rose, ses buissons de térébinthes et de nopals, son horizon de montagnes, Tibériade semblait bien une des villes heureuses de la

Digitized by Google

Décapole. Sur les collines qui ferment son horizon et enserrent son lac, s'épanouissaient les gais villages, les villes riches et heureuses! Génésareth, Capharnaüm (la ville aux fruits abondants) (1), Bethsaïda, Magdala, Corozaïn (dont la richesse égalait celle de Tyr). Les marchands de Tyr et de Sidon venaient y échanger la soie et la pourpre contre les fruits de Génésareth.

Les caravanes venant de Bagdad, de la lointaine Perse, passaient non loin de ces villes, y apportant l'or, les perles, les trésors de Golgonde et d'Ophir avec les parfums de l'Arabie (2).

Où donc ces villages coquets et gais parsemés dans la campagne? ces villes animées et bruyantes où vivait une population riche et heureuse? L'œil étonné ne voit que ruines, une mer étendue et vide, l'oreille ne perçoit d'autres sons que le susurrement du vent à travers les roseaux des rives du lac et le murmure monotone et intermittent des vagues venant expirer indéfiniment sur le sable luisant de la plage!

Il semble que vraiment, là aussi, la main de Dieu se soit appesantie et que tout soit retourné à cette poussière dont parle l'Écriture. « Malheur à toi, Corozaïn! malheur à toi, Bethsaïda! car si Tyr et Sidon eussent été favorisées par les grâces qui vous ont prévenues, elles eussent fait pénitence dans la cendre et dans le cilice. »

Mais les grandes lignes de ce paysage idéal restent toujours et à jamais; cette mer d'un azur si pâle; ces

(1) Ce pays est devenu stérile et cependant l'Écriture entière; les auteurs païens : Strabon, Pausanias, Pline, Tacite; les auteurs juifs : Josèphe; les écrivains arabes, les voyageurs depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours ont vanté sa fertilité.

(2) Du fond de la Mésopotamie, sur les confins du désert de Bosra qui vit fleurir les ancêtres de Job, du pays des géants et d'Essa, leur capitale, des caravanes nombreuses ont apporté à Damas, la ville d'Abraham, l'or, les pierres précieuses et les parfums de l'Orient, et elles vont maintenant à Jérusalem en suivant la route tracée entre les chaînes de Gaulan et de Galaad passant par Jérusalem.

Digitized by Google

montagnes aux courbes exquises et molles, cette campagne sans arbres où la terre est comme ensevelie sous un linceul de gazons roses!... La même irréelle, et idéale, et suave lumière baigne les choses éternelles et sur elles plane le grand souvenir!...

« La grande et mystérieuse scène de l'Évangile se passe presque tout entière sur ce lac et au bord de ce lac et sur les montagnes qui entourent et qui voient ce lac. Voilà Emmaüs, où il choisit au hasard ses disciples parmi les derniers des hommes pour témoigner que la force de sa doctrine est dans sa doctrine même, et non dans ses impuissants organes. Voilà Tibériade, où il apparaît à saint Pierre et fonde en trois paroles la hiérarchie de son Église. Voilà Capharnaüm où il fait le beau sermon sur la montagne, voilà celle où il s'écrie : *Misereos super turbam,* et multiplie les poissons comme sa parole enfante et multiplie la vie de l'âme. Voilà le golfe de la pêche miraculeuse. Voilà tout l'Évangile, enfin, avec ses paraboles touchantes et ses images tendres et délicieuses qui m'apparaissent telles qu'elles apparaissaient aux auditeurs du Divin Maître, quand il leur montrait du doigt l'agneau, le bercail, le Bon Pasteur. Voilà enfin le pays que le Christ a choisi pour en faire l'avant-goût de son drame mystérieux, celui où cette nature dont il avait la clef lui apparaissait avec le plus de charme, ces montagnes où il regardait s'élever et se coucher le soleil qui mesurait si rapidement ses jours mortels (1). »

Oui! c'était là, c'était bien là!... Dans cette lumière atténuée et fine, sur ces eaux d'un azur si pâle, monté sur la barque de Pierre, par les matinées de printemps exquises, embaumées des fraîches senteurs des térébinthes et des fleurs nouvelles, ou encore à l'heure où le soleil disparaissant derrière les hautes mon-

(1) *Voyage en Orient.*

Digitized by Google

tagnes de Judée laisse, en se retirant, traîner comme un manteau royal de longs rayons d'or et de pourpre sur les vagues du lac, qu'il s'avançait parmi les roseaux, s'approchait des rives, le Maître, le Pasteur des douces brebis, qu'il étendait les bras pour appeler les foules, qu'il les bénissait et laissait tomber sur elles les paroles de pardon, de miséricorde, les paroles d'espérance et les paroles d'amour !

Noël ! O cri jeté dans la nuit par les anges !...

Quel prophète était donc celui-là qui disait de telles choses, des paroles jamais entendues ! Des choses inouïes et merveilleuses ! Ne soulevant pas le peuple par la poésie enthousiaste de ses hymnes, ne l'excitant pas par le glaive de ses menaces, ne l'entraînant pas par ses chants à la vengeance ou à la vertu; mais l'élevant au-dessus de ce monde et de soi-même par la suavité de sa calme parole, disant des choses lumineuses comme la lumière, simples et claires comme l'eau pure où tous pouvaient à leur gré puiser et s'abreuver à leur soif !

Enseignement de divine et suprême raison, règne de la pitié, de la fraternité entre les hommes, de la justice et de la vérité. Et les hommes attentifs écoutaient cette parole nouvelle et la retenaient dans le silence de leur cœur.

Et cela était si inexplicable, si inattendu, tellement inouï et singulièrement troublant, ce rayon de lumière partant de cette nuit si obscure, des ténèbres si profondes du paganisme, des idolâtries monstrueuses de l'Égypte, de Tyr et du vieux monde et irradiant sur la terre. Jehovah lui-même, Dieu des Juifs, si inexorable dans ses jugements, si terrible dans ses commandements, armant les lévites, leur rappelant qu'à la voix de Moïse leurs pères avaient égorgé leurs frères. — Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël :

Digitized by Google

« Que chaque homme place son glaive sur sa cuisse et que chacun tue son frère, son ami, ou celui qui lui est le plus proche. » Les lévites firent ce que Dieu leur avait ordonné.

A cette loi de crainte, une autre se substituait, une loi d'amour et cette loi avait été donnée sur ce lac même; c'était le théâtre de ses prédications, de ses miracles et de ses actions : « De là avait coulé le christianisme, source obscure, goutte d'eau inaperçue dans le creux du rocher de Nazareth où deux passereaux n'auraient pu s'abreuver, qu'un rayon de soleil aurait pu tarir et qui, aujourd'hui, comme le grand océan des esprits, a comblé tous les abîmes de la sagesse humaine et baigné de ses flots intarissables le passé, le présent et l'avenir (1). »

De ce lac qu'avait aimé Jésus, de ce paysage mystique baigné d'une céleste lumière, enveloppé de silence et de paix, Lamartine allait emporter des impressions inoubliables; une interprétation peut-être différente de celle qu'il avait conçue jusqu'ici du christianisme, une compréhension plus parfaite de son enseignement, une vision plus directement vécue de l'humanité de Jésus; partant plus d'amour, plus de charité suivant les divins préceptes. Jérusalem, le tombeau du Christ, devait achever la régénération.

« Jérusalem!... trois fois sainte, sainte pour les chrétiens, sainte pour les juifs, sainte pour les musulmans. El Cods : la sainte (2). » Quelles impressions ne durent pas ressentir les Croisés, lorsqu'au loin enveloppés dans l'amphithéâtre des montagnes de Judée, ils voyaient surgir ta grande ombre, qu'ils apercevaient après tant de chemin parcouru, tant de fatigues éprouvées, tant de dangers courus, sortir des ruines

(1) *Voyage en Orient.*
(2) CHATEAUBRIAND.

Digitized by Google

et des amoncellements de pierres ta ceinture de murs gothiques, de créneaux flanqués de tours.

Jérusalem : vision de Paix! dressée sur ta roche sublime d'où le Christ s'est élevé et où il a été vu de toute la terre!...

L'immortel auteur des *Croisades* nous dit qu'à la vue de la Cité sainte, les chevaliers croisés descendaient de cheval, qu'ils se prosternaient et baisaient pieusement cette terre, qui avait bu les larmes et le sang du Christ et que dans le heurt de leurs pensées, dans l'émotion grandissante qui s'emparait de leur cœur, un mot, un seul mot s'échappait de leurs lèvres : Jérusalem! Jérusalem!

Il n'est pas un homme qui ne ressente cette impression : « Je conçois maintenant, dit Chateaubriand, à la vue de la ville sainte, ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des Croisés et des pèlerins à la première vue de Jérusalem. Je puis assurer que quiconque a eu comme moi la patience de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre Sainte, les compilations rabbiniques et les passages des anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'homme et cherchant vainement ce temple dont il ne reste plus pierre sur pierre. Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert (plateau d'où l'on découvre Jérusalem en venant de l'occident) qui semble respirer encore la grandeur de Jehovah et les épouvantements de la mort (1). »

Lamartine dut sans doute ressentir quelques-unes de ces impressions lorsqu'il arriva sous ces murs où tant

(1) *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Digitized by Google

de Croisés étaient tombés pour la foi. Il entra par la porte de Damas (1) et alla au Sépulcre : « Ma prière y fut ardente et forte. Je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de Celui qui jeta le plus de vérité en ce monde et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité, dont Dieu l'avait fait le Verbe. Je me souviendrai à jamais des paroles que je prononçai dans cette heure de crise pour ma vie morale. »

Il descendit vers Jéricho et vit la mer Morte — lac infernal qui ne vomit que du feu lorsque le vent du désert vient par hasard à soulever ses eaux habituellement stagnantes comme la mort. — Lamartine ne la vit point sous cet aspect, elle ne lui parut ni triste ni funèbre, excepté à la pensée : « A l'œil, c'est un lac éblouissant, dont la nappe immense et argentée répercute la lumière et le ciel comme une glace de Venise... Des montagnes aux belles coupes jettent leur ombre jusque sur ses bords. Je suivis longtemps le bord de cette mer, tantôt du côté de l'Arabie où est l'embouchure du Jourdain... Ce fleuve est véritablement comme les voyageurs le décrivent : une mare d'eau salée dans un lit de boue. »

Mais ce qui l'enthousiasma, ce fut Siloë, la source claire au midi de Jérusalem, où David allait se reposer, souffrir, aimer, prier, chanter ses psaumes de pénitence et où il avait répandu tant de larmes! Puis Sion... « C'est Sion, c'est le palais, c'est le tombeau de David, c'est le lieu de ses inspirations, de ses délices, de sa vie et de son repos, lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. Le palais de David! il plonge ses regards sur la ravine autrefois verdoyante de Josaphat et plus loin, d'ondulations en ondulations, ils portent sur le

(1) Porte de Damas (Bab-ol-Kaabil ou du Bien-Aimé), elle s'ouvre à l'occident; elle se nomme encore porte de Jaffa ou encore des Pèlerins.

Digitized by Google

bassin de la mer Morte et les lointaines montagnes de Moab. »

C'est là, à cette place, dans ce palais construit par David, dominant la ville et la vallée, que le roi prophète vit sur sa terrasse la juive Bethsabée et qu'il conçut cet amour coupable qui devait lui faire verser tant de larmes. Désespoir qui devait être la source de son génie, amour purifié par le repentir et la prière. Ce lieu le toucha :

O harpe qui dors sur la tête
Immense du prophète-roi,
Veuve immortelle du prophète,
Un jour encore, éveille-toi!
Quoi dans cette innombrable foule
Des races dont le pied te foule,
Il n'est plus une seule main
Qui te remue et qui t'accorde,
Et qui puisse un jour sur ta corde
Faire éclater le genre humain?

. . . .

. . . .

Es-tu comme le large glaive
Dans la tombe de nos aïeux,
Qu'aucun bras vivant ne soulève
Et que l'on mesure des yeux?

. . . .

. . . .

Viens sur mon sein, harpe royale,
Écoute si ce cœur égale
Tes larges palpitations.....

(Le tombeau de David à Jérusalem,
Recueillements.)

Par la porte de Sion, il descendit dans la vallée de Josaphat, vallée dont le nom seul remplit l'âme

Digitized by Google

de tristesse, qui verra au jour du jugement, au son de la trompette, arriver des quatre points de la terre, de l'orient, de l'occident, du septentrion, du midi, portées par les vents, le tourbillon des âmes. Vallée où tour à tour les prophètes sont venus s'inspirer, où David composa ses chants de pénitence et d'où s'éleva ce splendide chant d'allégresse et de tendresse : le *Cantique des Cantiques* que la Sulamite inspira à Salomon.

Toutes les langueurs de l'âme,
Le cerf altéré qui brame
Pour l'eau que le désert boit,
L'agneau broutant les épines,
Le lézard dans les ruines,
Le passereau sur le toit,

. . . .

Le lis noyé de rosée,
La perle des nuits posée
Sur les roses de Sârons,

. . . .

L'oiseau que la flèche frappe,
Qui vient becqueter la grappe
Dans les vignes d'Engadi,

. . . .

Sont la note tendre et triste
De la harpe du psalmiste.

Lamartine traversa cette vallée de Josaphat, il passa sur le pont datant des anciens âges, jeté sur le Cédron desséché, il gravit la colline des Oliviers d'où il vit Jérusalem. De là aussi, le Christ la contempla et versa des larmes sur la ville coupable.

Jérusalem, éclairée par les rayons obliques du soleil

Digitized by Google

couchant, toute blanche sous le ciel d'Orient, portée pour ainsi dire sur le plateau de la montagne, ceinte de murailles et de tours au milieu d'une campagne desséchée, de montagnes pierreuses et stériles, lui sembla bien la reine du désert, donnant de cet endroit l'impression d'une grande cité encore vivante, si ce n'était le silence solennel qui l'enveloppe. Pas une fumée, pas un bruit, — vision de paix, — ou plutôt la Jérusalem nouvelle, dont parle l'Écriture, qui, après dix-sept ruines successives, sort du sein du désert brillante de clarté.

Ce lieu unique au monde le toucha profondément. Chateaubriand, lui aussi, se sentit gagner par l'émotion : « Le soleil se couchait derrière Jérusalem, dit-il, il dorait de ses derniers rayons ses ruines et les montagnes de Judée. Je renvoyai mes compagnons, je m'assis au pied du tombeau de Josaphat, je tirai de ma poche un volume de Racine et je relus *Athalie* :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel. »

C'est au plus profond de la vallée, dans le lieu le plus sombre et le plus retiré, que se creuse, « comme un nid de douleur », le jardin de Gethsémani où Jésus commença son agonie. Dans la grotte de Gethsémani, Lamartine entendit la messe, il y pria pour les siens, il eut là le pressentiment, la vision très nette de la mort de son enfant (elle mourut à deux mois de là, le 10 décembre 1832, emportée par une maladie de poitrine dont elle avait le germe depuis deux ans). Vision qu'il traduisit quelques mois plus tard à Jaffa, avant de quitter la Terre Sainte.

Digitized by Google

GETHSÉMANI

Premiers vers écrits depuis la mort de mon ange Julia.

. . . .
J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor,
. . . .
C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
. . . .
C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin bleu et pur de tout mon horizon,
. . . .
. . . .
Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours, sur ce front arrêté
Un rayon permanent de ma félicité.
Tous tes dons rassemblés, Seigneur, sur un visage,
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux ou brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait.
. . . .

Ces vers n'ont paru dans aucun autre ouvrage du poète, ils ont été enfermés au cœur même du livre : *Voyage en Orient,* comme en un mystère de douleur. Passons.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant,
Toutes ces choses sont passées,
Comme la pluie, comme le vent.
(Victor Hugo.)

La mort de Julia terminait le voyage. Tout l'intérêt en était désormais absent. M. et Mme de Lamartine

Digitized by Google

virent encore le Liban, les temples de Balbeck, l'anti-Liban où ils reçurent la nouvelle de l'élection de Bergues, puis ils revinrent en France par voie de terre, Constantinople, la Serbie. Le brick l'*Alceste* ramenait le corps de Julia en France, dans le caveau de famille, sous les ombrages de Saint-Point. En 1836, Lamartine faisait paraître un livre :

SOUVENIRS
IMPRESSIONS, PENSÉES ET PAYSAGES
pendant
UN VOYAGE EN ORIENT
1832-1833
ou
NOTES D'UN VOYAGEUR

Le titre était sans prétention, le livre non plus n'en avait pas, ce ne sont en effet que notes prises d'un lieu, d'un autre, des impressions fugitives ressenties et jetées au vol du vent et de la plume, suggérées par les lieux, les faits, les souvenirs, l'histoire, les croyances. Des paysages rendus avec chaleur, vérité, entrevus une heure et fixés à jamais dans l'âme de l'auteur, des études des peuples qu'il a visités, des descriptions charmantes de la vie orientale, des Arabes du désert. Quelquefois l'auteur se replie sur lui-même et reçoit des impressions ressenties, une vision, une perception plus nette des temps, des hommes, des choses et laisse s'échapper sa pensée en des aperçus de haute philosophie.

Le *Voyage en Orient* marque un pas dans la pensée philosophique, politique de Lamartine. De plus, il est son premier ouvrage en prose, mais cette prose est encore de la poésie.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LE DEVOIR SOCIAL. — LA PENSÉE POLITIQUE DE LAMARTINE; SON PROGRAMME : LA POLITIQUE RATIONNELLE. — REGRETS ET ADIEUX A LA ROYAUTÉ TRADITIONNELLE. — CONCEPTION D'UN IDÉAL NOUVEAU.

Depuis les *Méditations*, qui nous ont introduit dans la pensée philosophique de Lamartine, nous en avons suivi les phases, le développement, l'histoire de cette âme qui, de l'amour idéal qui l'a transformée, s'élève insensiblement dans une perpétuelle ascension de l'amour de la créature au Créateur, amour dont *les Harmonies* ont été pour nous la révélation et le reflet.

Avec *les Harmonies*, l'œuvre individualiste si purement personnelle de Lamartine, où il nous a révélé, sous tant de formes, son âme, sa personnalité, est définitivement close, sa pensée va dès lors prendre une direction nouvelle.

Il ne s'écoutera plus chanter, aimer, gémir et vivre, il a fait abstraction de son moi devant une pensée plus haute! Finies les contemplations mystiques, les rêveries poétiques « qui donnent à l'homme éveillé l'illusion des songes aux yeux ouverts », les méditations solitaires devant l'Infini. Si c'est encore l'amour de Dieu qui l'inspire, ce sera l'amour de Dieu compris dans un sens plus étendu et par là même l'amour parfait; il s'adressera à l'humanité tout entière que le poète enveloppe d'une même profonde et ardente tendresse.

Digitized by Google

De cet immense changement dans la pensée du poète, les vers se ressentent; l'âme a pris un essor nouveau, le style la suit; le vers est moins ample, plus saccadé, les images moins colorées, le sentiment y a peut-être gagné en profondeur; on sent aussi le genre du jour qui déteint sur la lyre du poète à son insu. Ce qui faisait dire à Sainte-Beuve : « Oh! encore une fois quand on l'a, qu'on garde chacun sa lyre! »

Les *Recueillements* sont l'expression très pure de cette nouvelle manière de sentir, l'accent est ému, solennel et grave, on y suit la trace des chagrins intimes, des détachements obligés des êtres et des choses, le poids plus lourd du cœur qui, brisé, s'incline, mais pour se relever dans une pensée plus haute : dans l'oubli de soi et dans l'amour des autres!

Frère! le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit,
Où par des chants de deuil ma lyre intérieure
Allait multipliant, comme un écho qui pleure,
Les angoisses d'un seul esprit!

Ma personnalité remplissait la nature,
On eût dit qu'avant elle aucune créature
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi;
Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,
Et que toute pitié du ciel et de la terre
Dût rayonner sur ma fourmi.

Puis mon cœur insensible à ses propres misères
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères;
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs
Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,
L'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,
A gémi toutes les douleurs!

Digitized by Google

Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme;
J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,
J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang;
Passé, présent, futur ont frémi sur ma fibre,
Comme vient retentir le moindre son qui vibre
Sur un métal retentissant.

Alors, j'ai bien compris par quel divin mystère
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre,
Et comment, d'une Croix jusqu'à l'éternité,
Du cri du Golgotha la tristesse infinie
Avait pu contenir seul assez d'agonie
Pour exprimer l'humanité!

(A M. Guillemardet, *Recueillements.*)

C'est pour obéir à ces sentiments de dévouement social, disons mieux, de charité évangélique, que Lamartine va entrer dans l'action politique. Il estime que le labeur social est le travail obligatoire de tout homme qui participe aux périls et aux bénéfices de la société et son devoir strict et rigoureux.

« ...Lorsque le divin Juge nous fera comparaître devant notre conscience à la fin de notre courte journée ici-bas, notre modestie, notre faiblesse ne sera point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre : « Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, « nous n'étions qu'un grain de sable », il nous dira : « J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux pla- « teaux d'une balance où se pesaient les destinées de « l'humanité; dans l'un était le bien, dans l'autre était « le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute, « mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait « incliner la balance de mon côté? Vous aviez une intel- « ligence pour voir, une conscience pour choisir, vous « deviez mettre ce grain de sable dans l'un ou dans « l'autre; vous ne l'avez mis nulle part; que le vent « l'emporte; il n'a servi ni à vous ni à vos frères. »

Digitized by Google

Il ne pensait pas qu'il y eût honneur et gloire à se mettre dans les sceptiques et de dire comme Montaigne : « Que sais-je », ou d'étaler comme certains en un joli cynisme son indifférence pour la chose publique.

La politique, hélas! voilà notre misère,
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire,
Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi non!
Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire,
Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon.

(Alfred DE MUSSET.)

La neutralité, il la considérait comme une désertion, une blessure inguérissable à sa conscience.

Il comprenait autrement la politique, et se plaçait à d'autres hauteurs lorsque à ceux qui lui disaient : « Pourquoi partez-vous, ne tient-il pas à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poète et de laisser le monde politique travailler pour vous? » il répondait : « Oui, je sais qu'on me dit cela; mais je ne réponds pas. J'ai pitié de ceux qui me le disent. Si je me mêlais à la politique par plaisir ou par intérêt, on aurait raison, mais si je m'y mêle par devoir, comme tout passager dans un gros temps met la main à la manœuvre, on a tort. J'aimerais mieux chanter au soleil sur le pont; mais il faut monter à la vergue et prendre un ris, ou déployer la voile. On se fait une singulière idée de la politique dans notre pays et dans notre temps. Eh! mon Dieu, il ne s'agit pas le moins du monde pour vous et pour moi de savoir à quelles pauvres et passagères individualités appartiendront quelques années de pouvoir? Qu'importe à l'avenir que telle ou telle année du gouvernement d'un petit pays qu'on appelle la France ait été marquée par le consulat de tels ou tels hommes politiques; c'est l'affaire de leur gloriole, c'est l'affaire du calendrier. Mais il s'agit de savoir si le

Digitized by Google

monde social avancera ou rétrogradera dans sa route sans terme, si l'éducation du genre humain se fera par la liberté ou par le despotisme qui l'a si mal élevé jusqu'ici, si les législations seront l'expression du droit et du devoir de tous ou la tyrannie de quelques-uns, si l'on pourra enseigner à l'humanité à se gouverner par la vertu plus que par la force; si l'on introduira enfin dans les rapports politiques des hommes entre eux et des nations entre elles ce divin principe de fraternité qui est tombé du ciel sur la terre pour détruire toutes les servitudes et pour sanctifier toutes les diciplines; si on abolira le meurtre légal; si on effacera peu à peu du code des nations ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre; si les hommes se gouverneront enfin comme des familles au lieu de se parquer comme des troupeaux, si la liberté sainte des consciences grandira enfin avec les lumières de la raison multipliées par le verbe, et, si Dieu s'y réfléchissant de siècle en siècle davantage, sera de siècle en siècle mieux adoré en œuvres et en paroles, en esprit et en vérité. »

Chateaubriand, dans le dernier chapitre de la monarchie suivant la Charte, se demandait ce que devenaient en France autrefois les hommes qui avaient passé la jeunesse et qui avaient atteint l'âge des fruits, et les montrant privés des nobles emplois de la vie publique, oisifs par état, vieillissant dans les garnisons, dans les antichambres, dans les salons, n'ayant pour toute occupation que l'historiette de la ville, la séance académique, le succès de la pièce nouvelle et pour les grands jours la chute d'un ministère, s'écriait: « Tout cela était bien peu digne d'un homme. N'était-ce pas assez de ne servir à rien dans un âge où l'on est propre à tout? Aujourd'hui les mâles occupations et qui rendent la carrière d'un Anglais si belle s'offrent à nous de toutes parts. Nous ne perdrons plus le milieu

Digitized by Google

et la fin de notre vie. Nous serons des hommes quand nous aurons cessé d'être des jeunes gens. Nous nous consolerons de n'avoir plus les illusions du premier âge en cherchant à devenir citoyens illustres; on n'a rien à redouter du temps quand on peut être rajeuni par la gloire. » Dans le chapitre des *Mélanges* intitulé *de Buonaparte,* l'auteur du *Génie du Christianisme* nous dit encore, d'une manière ingénue et charmante, sa conception en politique : « La jeunesse est une chose charmante, elle part au commencement de la vie couronnée de fleurs comme la flotte athénienne pour aller conquérir la Sicile. Quand la jeunesse est passée avec ses désirs et ses songes, il faut bien, en désespoir de cause, en venir à la triste réalité. Que faire alors? On fait de la politique, faute de mieux. »

La politique pour ces grands hommes n'est donc qu'un pis aller et Sainte-Beuve d'ajouter : « Cette idée de Chateaubriand est exactement celle de M. de Lamartine. »

Non, cette idée n'est pas celle de M. de Lamartine. Chateaubriand, dilettante en politique, est occupé, intéressé, amusé par elle, il nous fait un croquis très agréable de ses collègues : « Après la séance, M. de Villèle se retirait accompagné de M. de Corbière. J'étudiais beaucoup d'individus, j'apprenais beaucoup de choses, je m'occupais de beaucoup d'intérêts dans ces réunions. Je sortais de ces conférences un peu plus homme d'État et un peu plus persuadé de la pauvreté de toute cette science. Le long de la nuit dans mon demi-sommeil, j'apercevais les différentes attitudes, des têtes chauves, les diverses expressions des figures de ces Solons peu soignés et mal accompagnés de leurs corps : c'était bien vénérable assurément, mais je préférais l'hirondelle qui me réveillait dans ma jeunesse et les Muses qui emplissaient mes songes, les rayons de l'aurore qui, frappant un cygne, faisaient tomber l'ombre de ces grands oiseaux sur une vague d'or, le soleil

Digitized by Google

levant qui m'apparaissait en Syrie dans la tige d'un palmier comme le nid du phénix me plaisaient mieux. »

— « Loin de m'entraîner, d'idéaliser les vérités applicables, dit-il encore ailleurs, mon imagination ravale les plus hauts événements, me déjoue moi-même. En politique, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours, de ma brochure... Tout m'étant égal, un : « comme vous voudrez » m'a toujours débarrassé de l'ennui de persuader personne, ou de chercher à établir une vérité. Je rentre dans mon for intérieur comme un lièvre dans son gîte, là je me remets à contempler la feuille qui remue, ou le brin d'herbe qui s'incline. »

Si indifférent, si blasé en politique, on peut se demander ce que valait cette profession de foi : « Je suis bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère. » Il se leurrait, à n'en pas douter. Bourbonien, royaliste, certes, il l'était; reste à savoir si son excès de zèle n'a pas fait plus de tort à la cause des Bourbons que ses écrits ne lui ont fait de bien. Républicain par goût et par caractère, il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Lorsque, expliquant l'état de la France au moment où va éclater la Révolution, il nous dit : « Le Tiers s'était emparé de la magistrature, il en avait chassé les gens d'épée, il y régnait d'une manière absolue, il faisait les lois civiles et criminelles. La fortune, l'honneur et la vie des citoyens relevaient de lui, tout obéissait à ses arrêts, toute tête tombait sous le glaive de ses justices. Quand donc il jouissait isolément d'une puissance sans bornes, qu'avait-il besoin d'aller chercher une faible portion de cette puissance dans des assemblées où il n'avait paru qu'à genoux. » Grand seigneur, insolent et dédaigneux, s'il se lance sur l'avenir c'est parce que le passé lui échappe et qu'il n'y a pas moyen de faire autrement; mais que de rancœur, que de regrets!...

Digitized by Google

Lamartine, lui, entre dans l'arène rempli de foi, pénétré de sa mission, plein d'amour pour l'humanité, débordant d'enthousiasme, épris d'idées généreuses et vastes; il se donne tout entier, sans restriction à son œuvre comme un apôtre à son apostolat, il croit en lui, à sa mission, à la sublimité de son rôle. Son rêve de dévouement social, il veut le réaliser. Merveilleusement armé pour la lutte, il se lance dans la mêlée, y apportant sa jeunesse, sa passion et son génie!

« Plus nous sentons Dieu, plus nous l'aimons, disait Abailard, et plus notre intelligence grandit avec notre amour. » Il semblerait, au moment où Lamartine va entrer dans l'action, que son intelligence s'est vraiment agrandie avec cet amour, que son cœur plus pénétré de Dieu s'est plus complètement ouvert, épanoui dans celui des hommes ses frères, et que, irrésistiblement, par des voies mystérieuses et inconnues, il a été conduit au libéralisme chrétien.

C'est du christianisme que partira pour lui l'idée directrice de la politique qu'il va suivre, et cette vie, si diverse qu'il y paraisse au premier abord, gardera par là même cette unité morale jamais démentie qui fait sa grandeur et sa beauté.

Le livre ayant pour titre : *la Politique rationnelle,* qui parut en 1831 après l'élection de Bergues, expliquait sa pensée.

Dans cette brochure, Lamartine posait ces trois questions : « Où sommes-nous? Où allons-nous? Que faire? » Il y répondait ainsi : « Nous sommes à une époque de rénovation et de transformation sociale pareille peut-être à l'époque évangélique. » Développant cette pensée, il écrivait au même moment à Virieu : « Ne sens-tu pas que tout a besoin d'être rénové, car rien ne se suffit dans son dépérissement actuel. Bref, je deviens de jour en jour plus consciencieusement révolutionnaire. Il y a deux lois du monde, le repos et le mouve-

Digitized by Google

ment. Certains esprits, certaines époques sont ordonnés par Dieu pour servir, de tous leurs moyens, l'une ou l'autre de ces lois divines. C'est à la conscience de juger. Je médite sans cesse et à genoux et devant Dieu et je crois qu'il faut que nous et ce temps-ci, nous servions courageusement la loi de rénovation.

« Où allons-nous? Nous allons à la réorganisation progressive de l'ordre social sur le principe de la liberté d'action et de l'égalité des droits. Nous-mêmes, royalistes d'esprit et de cœur, nous ne pouvons que pleurer en silence sur ces ruines dispersées, vénérer et plaindre les augustes victimes d'une irrémédiable erreur. Abandonnés à nous-mêmes par un fait plus fort que nous, nous nous appartenons tout entier, notre raison n'a plus de liens, notre affection privée ne lutte plus contre notre logique sociale. »

A la troisième question, que faire? il répondait : « La forme de gouvernement de la discussion et du consentement commun est la République »; mais il croyait qu'une constitution républicaine pouvait au besoin être monarchie au sommet et république à sa base. Du reste la monarchie censitaire étant fondée, il lui semblait prudent de la garder en l'entourant d'institutions républicaines : « Que le chef du pouvoir se nomme roi ou président, peu importe? » Il condamnait la pairie élective et héréditaire; plus de privilèges, une aristocratie d'intelligence. Il veut le suffrage universel pour élire une seule Chambre; seulement comme il craint que la masse de la nation insuffisamment éclairée ne comprenne pas toujours son rôle ou ne puisse librement l'exercer, il demande pour remédier à cet inconvénient l'élection à plusieurs degrés. Il déplorait cette ignorance du peuple. « L'inégalité de l'éducation et de la lumière est, dira-t-il (1), le grand

(1) Voir *Voyage en Orient.*

Digitized by Google

obstacle à notre civilisation moderne. Le peuple est maître, mais il n'est pas capable de l'être, voilà pourquoi il détruit partout et n'élève rien de durable, de majestueux nulle part »; et faisant un retour sur le prestigieux passé de la Grèce, il dit : « Les Athéniens étaient un peuple d'hommes d'élite : il avait les passions du peuple, il n'avait pas son ignorance; il faisait des crimes mais pas des sottises (1); ce n'est plus ainsi. Voilà pourquoi la démocratie, nécessaire en droit, semble impossible en fait dans les grandes populations modernes, le temps seul, ajoutait-il, peut rendre les hommes capables de se gouverner eux-mêmes. » C'est dans cette même pensée qu'il écrivait à quelque temps de là à Virieu : « Celui qui donne une vérité à l'esprit du peuple fait une aumône éternelle aux générations futures. »

Il voulait la liberté de parole, la liberté de conscience, l'enseignement gratuit et obligatoire, l'Église séparée et non asservie à l'État, gardant par là sa dignité et son indépendance. La réforme des lois criminelles, l'abolition de la peine de mort. La brochure parue, il écrivait à Virieu : « Ma brochure doit avoir paru incognito, je n'en attends rien; ni mal, ni bien, c'est le mieux à en attendre. Tout ce que je désire de personnel, c'est qu'après moi, si je laisse un nom et qu'on se demande dans cent ou deux cents ans : comment cet homme envisageait-il l'avenir? mes pages répondent pour moi à l'oisive curiosité ou au bienveillant intérêt qui feraient cette question? »

A quatre-vingt-dix ans de distance, nous pouvons juger quel vaste programme Lamartine s'était tracé. Il embrassait toutes les questions, tous les grands problèmes que nous, à l'heure actuelle, cherchons à ré-

(1) L'Athénien n'avait peut-être pas dans toutes les classes de la société la culture que nous lui supposons, mais il avait le goût inné, l'instinct du beau en toutes choses.

Digitized by Google

soudre et qui absorbent la pensée et l'activité modernes.

Avec la politique rationnelle, il ouvrira son action politique et il restera fidèle à son programme ; s'il ne lui a pas été donné de le réaliser, c'est que les événements, le temps et les hommes ne le lui ont pas permis. Quant à lui, il ne s'est pas démenti un instant pendant les dix-huit années qu'il a passées à ce « labeur social ».

« *La Politique rationnelle* reste en effet comme le témoin impartial et magnifique d'une pensée assez originale et assez puissante pour dominer encore aujourd'hui nos incertitudes et s'imposer à nos réflexions (1). »

Poète, poète, dira-t-on. Singulier poète qui prévoyait à un siècle de distance les transformations sociales dont est sorti notre monde moderne, singulier poète dont l'idéal de la vie d'un homme était le travail, la politique, la sueur, le courage, le dévouement. Non, le fond de cette nature n'est pas la rêverie, la poésie lui a donné le change, mais il a été créé et mis au monde pour l'action, ne nous étonnons donc pas de le voir quitter sa tour d'ivoire et se lancer dans la mêlée.

Si la formation du caractère, le développement de la personnalité est dû à diverses influences, il en est une peut-être sur laquelle nous n'avons point assez insisté : la famille, le milieu. Nous rappelons-nous de la conversation entre le jeune Alphonse et son oncle, M. de Lamartine, à propos de Mlle Pommier.

Lamartine est, ne l'oublions pas plus qu'il ne l'oublie lui-même, d'une famille noble et royaliste. « Nous autres gentilshommes, comme dit l'oncle, nous sommes censés représenter la loyauté, le désintéressement et la fidélité, c'est une gloire qui vaut bien une douleur. »

(1) Louis Barthou, *la Politique rationnelle.*

Digitized by Google

Dans ces antiques lignées militaires, à peine l'enfant est-il né qu'on lui apprend qui il est; vivant confiné dans le château de ses pères, manoir ou gentilhommière à tourelles, la première histoire qu'on lui apprend est la leur.

Dans les salles nues et froides des vieilles demeures seigneuriales « où tout est pierre et visage de pierre », il y a cependant les portraits des ancêtres; ce sont les premières images sur lesquelles ses yeux vont se poser.

Gentilshommes du temps de Henri IV au riche pourpoint de velours sombre, à la fraise gaudronnée et gaufrée, à la tête expressive et fine. Seigneurs à l'habit étincelant, au gilet délicatement brodé, dont la physionomie apparaît gracieuse et mutine, pleine de jeunesse sous les cheveux poudrés et l'arc noir des sourcils. D'autres, dans le recul des âges, apparaissent rudes et sombres sous la visière relevée des casques : chevaliers évocateurs des heures lourdes du moyen âge. Pour les ancêtres de Lamartine, ne remontons pas si loin dans le passé. S'il sied à M. de Chateaubriand de faire remonter ses origines jusqu'à Allain III, cadet des ducs de Bretagne, s'il s'étend avec complaisance sur sa filiation et ses alliances avec des souverains d'Angleterre, si on trouve un neuvième baron de Chateaubriand s'alliant à la race royale d'Espagne, Lamartine certes, ne pouvait se glorifier de semblables alliances, mais toute bourgeoise qu'elle fût à l'origine, sa famille s'était élevée, la noblesse lui avait été conférée par l'acquisition d'une charge de conseiller par l'un des leurs, noblesse de robe, il est vrai, mais peu à peu, pendant que les siècles passent, elle s'élevait, acquérait la noblesse d'épée et, suprême ambition des gentilshommes, servait le roi et la France.

Pour ces seigneurs, l'idéal est la royauté, l'honneur est la tradition, et l'honneur tel qu'ils l'entendent est non seulement le sentiment chevaleresque instinctif

Digitized by Google

qui les portera à embrasser toutes les causes dès lors qu'il s'agit de justice; ce n'est pas non plus ce détachement très complet, très absolu d'eux-mêmes qui les mènera à mourir pour une idée; mais ce sont les actes les plus ordinaires, ceux de tous les jours et de toutes les heures, ennoblis par un idéal de vertu.

N'est-ce pas un des leurs qui dans un livre de raison, entre les souvenirs de sa vie, les dates de la naissance de ses enfants, les comptes de ses revenus, les baux de ses fermiers, écrivait ces mots : « Je fais peu de cas de la noblesse lorsqu'elle n'est pas soutenue par la vertu dont j'aimerais bien mieux laisser des exemples à mes enfants que de vains titres qui ne serviraient qu'à les déshonorer s'ils n'y répondaient par leurs sentiments et par toutes leurs actions (1)! »

Issu de ces vieilles races militaires fidèles au roi, ambitieuses de gloire, d'honneur, Lamartine conserva longtemps à la monarchie un cœur loyal et fervent; il aimait de race la vieille et vénérable famille des Bourbons, « parce qu'ils avaient eu le sang de mon père, de mon grand-père, qu'ils auraient eu le mien s'ils l'avaient voulu ». Il avait longtemps cru à une réconciliation de la royauté et du peuple, espéré la fusion du passé et des libertés nouvelles. Les dernières années du règne de Charles X, en dessillant ses paupières, en lui ouvrant les yeux, avaient irrévocablement condamné cet idéal : longtemps avant que sonnât la dernière heure de la monarchie, il en avait prévu la chute, il avait compris que les hommes qu'elle s'attachait n'étaient plus synonymes de rien du présent mais d'une pensée autre, d'un autre siècle. La Révolution qui avait fait faire aux idées un chemin immense, presque illimité, n'avait en rien changé leur manière de voir, celle de penser. « Il fallait agir et

(1) Discours de réception à l'Académie de Melchior de Vogüé.

Digitized by Google

marcher, c'est la loi des choses, c'est la loi de Dieu. »

Dès juillet 1830 (8 juillet, lettre à Virieu), il écrivait : « Mettons-nous dans le vrai, dans le vrai seul est la force, et le vrai pour la France n'est pas dans un gouvernement de regrets, de repentirs, de souvenirs théocratiques, ou aristocratiques, ou absolutistes, il est dans les besoins réels des esprits, dans le concours des intérêts et des intelligences les plus honnêtes et les plus larges, dans les espérances d'un avenir datant de la Restauration et non de l'Empire et de l'ancien régime vermoulus. » Et développant l'aveuglement des Bourbons, il s'écriait : « Oh! que les Bourbons avaient le beau rôle, oh! que la Restauration bien comprise par eux était un beau rêve. Ils étaient la planche de vaisseau pour passer de la mer au rivage, le pont sur l'abîme pour descendre du passé à l'avenir. Ils ont préféré le faire sauter et nous faire sauter avec eux; mais l'amertume est dans mon cœur quand je contemple où ils étaient, où ils pouvaient sans secousse guider la civilisation moderne. Elle prendra d'autres guides, il n'y a pas de doute, elle ne peut pas revenir à ceux qui lui ont trois fois prouvé qu'ils étaient aveugles de naissance. Je le déplore, car je les aime comme les pères de nos pères, comme ceux à qui nos pensées et notre sang étaient dévoués depuis le berceau, mais ma conviction douloureuse de leur faute irrémédiable envers eux, envers l'avenir surtout, n'en est pas moins profonde pour en être pénible et amère. »

La monarchie pure et absolue, huit fois séculaire, sous laquelle la France s'était révélée et avait grandi (1), était tombée pour ne plus se relever, les partis y avaient laissé leurs chefs, les opinions y avaient perdu leur nom, mais la France restait : c'était

(1) « Personne ne méconnaît la grandeur de ce passé, mais il

Digitized by Google

la France que Lamartine allait désormais servir.

Une suprême fois, il salua son vieux roi découronné, fuyant, exilé, trouvant sur la terre d'Écosse, sous les sombres voûtes de Holy Rood, l'hospitalité douloureuse et morne qu'à quelques siècles de distance y avait reçue l'infortunée famille des Stuarts!

... Sois béni, ô palais!
Sous tes noirs arceaux, pieux, nous nous courbons,
Car le vieux roi de France a trouvé, sous ton ombre,
Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on reçoit et qu'on rend de Stuart à Bourbon.

Les côtes de Grande-Bretagne qu'aborda Guillaume le Conquérant ont vu débarquer Charles le dixième sans pennon et sans lance; il est allé retrouver à Holy Rood les souvenirs de sa jeunesse appendus aux murailles du château des Stuarts comme de vieilles gravures jaunies par le temps (1)!

Trente-cinq ans plus tôt, le comte d'Artois avait franchi les portes de ce sombre château d'Edimbourg, exilé encore; mais jeune, beau, séduisant et aimé de cette Louise d'Esparbès de Polastron dont Lamartine a dit : « C'était la tendresse vivante »; cette fois, il y rentrait seul, vieilli, le cœur à jamais brisé et sans espérance.

est passé, ses résultats sont acquis, son œuvre grandiose fut de fondre les diverses provinces du royaume en une seule France » (Marcel SEMBAT, *Faites la paix ou faites un roi*).

(1) CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 316.

Digitized by Google

CHAPITRE III

État des esprits après 1830 dans la société renouvelée, le role du parti catholique. — Lamennais : « Paroles d'un croyant ». — Préoccupations des esprits supérieurs et de haut vol sur l'avenir du monde. — Opinion de Sainte-Beuve sur ce même sujet.

La Révolution de 1830, il n'en faut pas douter, remua profondément l'âme de Lamartine; avec la monarchie disparaissait pour lui tout un passé cher, un monde dans lequel il avait jusque-là vécu, cette société polie, distinguée et fine où, en des soirs inoubliables, son étoile avait lui, où sa jeune gloire avait été saluée avec une admiration sans bornes!

Sans doute les idées absolutistes de toute cette société n'étaient pas les siennes, mais de cœur, d'éducation, de naissance, il tenait à elle. Ne paraissait-il point au milieu d'elle tel un chevalier ressuscité des légendes, chantant en des vers incomparables l'amour de sa dame, de son roi et de son Dieu! Gentilhomme, royaliste, religieux, il représentait cette société dans ce qu'elle avait de plus pur, il en était la fleur et l'incarnation vivante.

Après 1830, dans la société renouvelée et établie sur d'autres bases, il se trouva seul, désemparé, détaché de tout.

« Ces rois élus par une nation dont ils sont à la fois les valets », l'émeute partout (1), les croix arrachées,

(1) Le prétexte de ces émeutes fut un service célébré à Saint-

Digitized by Google

enlevées des églises de Paris avec une fureur indescriptible au chant de la *Parisienne* (1), la révolution partout et tout cédant à l'émeute. Qu'était-ce d'un roi qui, par intimidation, laissait enlever de son blason son plus beau titre de gloire : les lis de Saint Louis?

Ces fatales journées avaient jeté la terreur dans les esprits et l'indignation dans les âmes, cela ne pouvait se comparer à rien de ce qu'on avait vu jusque-là. Tout dans l'État révolutionnaire semblait annoncer que cette monarchie allait tomber dans la démagogie la plus sinistre. M. Thiers lui-même, dont la monarchie était l'œuvre, se demandait si la royauté ne sombrerait pas dans la tempête : « C'était une question et une question effrayante de savoir si, au milieu de cette tourmente épouvantable, la monarchie pourrait subsister. »

Dès les premiers jours, Lamartine avait compris combien précaire était l'édifice et pressenti que les destinées nouvelles et futures de la France sortiraient du peuple.

Libre désormais, sans attaches dans le passé, dégoûté du présent qui ne répondait à aucune des inspirations de son cœur, il fonça droit sur l'avenir pour y atteindre un idéal nouveau.

Les odes politiques nous introduisent dans sa pensée au moment où il prend rang et place parmi les hommes appelés à conduire et à diriger nos destinées.

Le nouveau genre de poésie de Lamartine est inspiré du spectacle que le poète a sous les yeux : « Les

Germain-l'Auxerrois pour l'anniversaire du duc de Berry, cette manifestation du parti carliste était imprudente. Aussitôt la foule envahit l'église, brisa les autels, les statues, les vitraux, foula aux pieds les crucifix, profana les ornements sacerdotaux dans de sacrilèges mascarades et ne laissa au bout de quelques heures que des murs dénudés et des monceaux de débris.

(1) *Histoire de la Révolution de Juillet*, par Thureau-Dangin.

(2) Voir *Seize mois ou la Révolution et les révolutions*, par M. de Salvandy.

Digitized by Google

Révolutions » nous font entrer en plein cœur dans les questions brûlantes du jour. Ardente et sombre à images saisissantes, cette poésie est faite pour la tribune et le forum, elle s'adresse aux foules auxquelles elle ouvre des aperçus immenses sur les routes que l'humanité doit parcourir, conduite par la main de Dieu.

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau.
. . . .
Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, haches, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain.

Sous le vôtre, ô chrétiens! L'homme en qui Dieu travaille,
Change éternellement de formes et de taille :
Géant de l'avenir, à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né.

(Les Révolutions, *Harmonies*.)

L'Ode au peuple contre la peine de mort, écrite en octobre 1830 au moment de la mise en accusation des ministres de Charles X dont le peuple demandait la tête :

Vains efforts, périlleuse audace!
Me disent des amis au geste menaçant.
Le lion même fait-il grâce
Quand sa langue a léché du sang?
Taisez-vous ou chantez comme rugit la foule!
Attendez pour passer que son torrent s'écoule,
De sang et de lie écumant!

Digitized by Google

On peut braver Néron, cette hyène de Rome!
Les brutes ont un cœur; le tyran est un homme :
Mais le peuple est un élément,

Élément qu'aucun frein ne dompte,
Et qui roule semblable à la fatalité.
Pendant que sa colère monte,
Jeter un cri d'humanité.
(Contre la peine de mort, *Harmonies*.)

C'est le même thème que développe au même moment Barbier dans ses *Iambes,* mais d'une manière plus violente et plus brutale :

Il est beau ce colosse à la mâle carrure,
Ce vigoureux porte-haillons,
Ce maçon qui d'un coup vous démolit des trônes,
Et qui, par un ciel étouffant,
Sur les larges pavés fait bondir les couronnes,
Comme le cerceau d'un enfant.

Oui, le peuple est roi, les poètes l'exaltent, les romanciers le lui disent, les théâtres s'ouvrent pour l'apothéose du drame révolutionnaire et Guizot peut dire, en parlant des trois glorieuses : « Un tel acte est longtemps pour le peuple une source féconde d'aveuglement et d'orgueil. La pensée de l'homme ne résiste pas à un tel entraînement, elle en reste longtemps troublée et enivrée... Regardez autour de vous, regardez l'état général des esprits, indépendamment des opinions politiques, vous les verrez atteints comme de folie, par le seul fait qu'ils ont vu une grande révolution s'accomplir sous leurs yeux et qu'il leur plairait qu'on en commençât une autre dans leur sens. »

Le mouvement révolutionnaire de juillet avait fait faire, il convient de le dire, un pas immense à la démocratie. Le peuple souverain s'était donné un roi, mais le temps était proche où il briserait lui-même

Digitized by Google

cette royauté faite de ses mains et, débarrassé de cette gênante couronne, irait à la république.

A tout bien considérer, la Révolution de 1830 n'était pas simplement une émeute produite par la politique du jour; mais elle était bien plutôt la conséquence, l'enchaînement de 89 qu'elle continuait et l'acheminement à pas de géants à cette république vers laquelle se tendaient déjà les espérances.

Le parti catholique fut d'abord conquis et comprit le premier : « Que tout est dans la main de Dieu, excepté le passé qui, une fois tombé de cette main puissante, n'y rentre plus. » — Un journal, qui devait avoir une influence considérable et aider beaucoup à répandre les idées nouvelles, paraissait aux derniers jours de 1830. Son titre seul, *l'Avenir*, avertissait de ses tendances, à sa tête était l'abbé de Lamennais, à cette époque la grande illustration du clergé français; ses collaborateurs étaient Henri Lacordaire : « Ardent et tendre, amoureux de ce qui était grand et bon, saint et généreux, homme de pénitence et d'enthousiasme, de piété et de courage, de liberté et d'honneur, vraiment né pour combattre et pour aimer (1). » Quand l'abbé Gerbet, nous rapporte l'éminent historien de la monarchie de Juillet, M. Thureau-Dangin, vint lui offrir de combattre dans *l'Avenir* pour l'affranchissement de la religion par la liberté, pour le rapprochement du catholicisme et de la France moderne, cette tâche le séduisit, il accueillit cette proposition avec une sorte d'enivrement. Le jeune de Montalembert, fils d'un pair de France, combattait à ses côtés avec une foi enthousiaste et sincère pour les idées nouvelles qui avaient exercé sur sa jeune âme leur irrésistible séduction.

Leur devise est Dieu et la liberté. Après Dieu, ils placent la liberté.

(1) Thureau-Dangin.

Digitized by Google

« Dans un temps, s'écrie Montalembert, où nul ne sait que faire de sa vie, où nulle cause ne réclame ou mérite ce dévouement qui retombait naguère avec un poids écrasant sur nos cœurs vides, nous avons enfin trouvé une cause qui ne vit que de dévouement et de foi. Quand notre poussière sera mêlée à celle de nos pères, le monde adorera ce que nous adorons déjà, le monde se prosternera devant ce que nous portons déjà avec amour dans nos âmes; devant cette beauté qui a tout le prestige de l'antiquité et le charme de la jeunesse, cette puissance qui, après avoir fondé le passé de l'homme, fécondera tous les siècles futurs : le monde régénéré par la liberté et la liberté régénérée par Dieu. »

Au même moment, Chateaubriand disait : « Je pense que sans la liberté il n'y a rien dans le monde, elle donne du prix à tout. »

Lamennais, audacieux, proclamait dès cette époque qu'un seul gouvernement est possible en France : la République, et poursuivait son rêve : le renouvellement du catholicisme par la liberté.

La jeune génération visait à expliquer le passé, à faire l'avenir, et à le dominer. Dans le journal *le Globe,* M. Jouffroy disait vers (1826) la même époque : « Une génération nouvelle s'élève qui a pris naissance au sein du scepticisme dans le temps où les deux passés avaient la parole, elle a écouté et elle a compris. Et déjà ces enfants ont dépassé leurs pères et senti le vide de leurs doctrines. Une foi nouvelle s'est fait pressentir à eux, ils s'attachent à cette perspective ravissante avec enthousiasme, avec conviction, avec résolution... Supérieurs à tout ce qui les entoure, ils ne sauraient être dominés ni par le fanatisme renaissant, ni par l'égoïme sans croyance qui couvre la société. Ils ont le sentiment de leur mission et l'intelligence de leur époque. »

Digitized by Google

Sous les ombrages séculaires de la Chesnaie, en huit jours, Lamennais écrivait *Paroles d'un croyant,* soulevant tous les problèmes sociaux, hélas! sans les résoudre! Travail immense de philosophie présenté sous la forme de la plus harmonieuse poésie :

« Prêtez l'oreille et dites-moi d'où vient ce bruit vague, confus, étrange que l'on entend de tous côtés.

« Posez la main sur la terre et dites-moi pourquoi elle a tressailli?

« Quelque chose que vous ne saviez pas se remue dans le monde. Il y a là un travail de Dieu.

. . . .

« Tenez-vous prêts, car les temps sont proches.

« En ce jour-là, il y aura de grandes terreurs et des cris tels que l'on n'en a point encore entendus depuis le jour du déluge.

« Les rois hurleront sur leurs trônes..., les riches et les puissants sortiront nus de leurs palais, de peur d'être ensevelis sous leurs ruines..., et les savants se troubleront dans leur science, elle leur apparaîtra comme un petit point noir quand se lèvera le soleil des intelligences, et, au lieu du faible crépuscule que nous appelions jour, une lumière vive et pure rayonnera d'en haut comme un reflet de la face de Dieu.

« Et chacun s'aimera dans son frère et sera heureux de le servir; et il n'y aura ni petits, ni grands, à cause de l'amour qui égale tout, et toutes les familles ne seront qu'une famille et toutes les nations qu'une nation. »

Et encore : « Les oiseaux du ciel et les insectes même s'assemblent pour faire en commun ce qu'aucun d'eux ne pourrait faire seul. Pouvez-vous vous assembler pour traiter ensemble de vos intérêts? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres?

« Pouvez-vous aller d'un lieu à un autre, si on ne vous le permet, user des fruits de la terre et des pro-

Digitized by Google

ductions de votre travail, tremper votre doigt dans l'eau de la mer et en laisser tomber une goutte dans le pauvre vase où cuisent vos aliments sans vous exposer à payer l'amende et à être traîné en prison. Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres?

« Au printemps, lorsque tout se ranime, il sort de l'herbe un bruit qui s'élève comme un grand murmure.

« Ce bruit formé de tant de bruits qu'on ne pourrait les compter est la voix d'un nombre innombrable de pauvres petites créatures imperceptibles.

« Seules, aucune d'elles ne serait entendue; toutes ensemble, elles se feront entendre. Vous êtes aussi cachés sous l'herbe, pourquoi n'en sort-il aucune voix? Quand on veut passer une rivière rapide, on se forme en une longue file sur deux rangs et rapprochés de la sorte, ceux qui n'auraient pu, isolés des autres, résister à la force des eaux, la surmontent.

« Faites ainsi et vous romprez le cours de l'iniquité qui vous emporte lorsque vous êtes seuls et vous laisse brisés sur la rive, etc., etc. »

Et sur le ton de la mansuétude évangélique, le faux prophète, après l'anathème contre les riches, les puissants, l'Église, l'autorité sous toutes ses formes, appelle contre elle, la révolte et souffle la haine. Prophéties menaçantes! hymmes aussi quelquefois de tendresse, de douleur et d'amour.

On était quand même séduit par l'accent : « Ses idées, disait Chateaubriand, ont été jetées dans le moule catholique; la forme est restée chrétienne, alors que le fond s'éloigne le plus du dogme; sa parole a retenu le bruit du ciel. »

A quelque temps de là, d'autres prophètes, menaçants ceux-là, se feront entendre, menant le branle pour l'affranchissement de la société, pour la patrie universelle : saint-simoniens, phalanstériens, fouriéristes,

Digitized by Google

communistes, égalitaires, que nous verrons suivre la voie tracée par l'abbé de Lamennais.

Certes, cela avait été une grande et belle chose, ce libéralisme, ces idées de liberté dont la France entière s'était emparée et comme enivrée; mais sans limiter son action, fallait-il encore savoir ce que l'on entendait par ce mot de liberté et ne pas lancer les esprits à la recherche d'un bien idéal, mal défini, laissant le champ libre à toutes les interprétations?

Ces sentiments de liberté, d'égalité, ces conceptions philosophiques et politiques allaient trouver un écho auprès des plus grands esprits du temps : Sainte-Beuve, après la lecture de certains ouvrages de ce temps et notamment l'analyse du livre de Lamennais, exquise au point de vue littéraire, disait : « Celui qui a donné aux fleurs leur aimable peinture et inspiré la simplicité de Ruth et de Booz a envoyé son sourire sur ces pages; il ajoutait : socialement, la signification de semblables œuvres est grande et tant pis pour qui le méconnaît. Nous donnions, il y a quinze jours, un mémorable fragment de M. de Chateaubriand sur l' « Avenir du monde », où les mêmes importants problèmes sont soulevés et où la solution s'entrevoit assez clairement dans un sens très analogue. M. de Lamartine a publié, il y a deux ans à peu près, une brochure sur la politique rationnelle, dans laquelle des perspectives approchantes sont assignées à l'âge futur de l'humanité, et, bien qu'il semble y apporter pour le détail une moins impatiente ardeur, ce n'est que dans le plus ou moins de hâte et non dans le but que ce noble esprit diffère de M. de Lamennais; Béranger est dès longtemps l'homme de cette cause et des populaires promesses. »

Ainsi, symptômes remarquables, tous les vrais cœurs de poètes, tous les esprits rapides et de haut vol, de quelque côté de l'horizon qu'ils arrivent, se rencon-

Digitized by Google

trent dans une prophétique pensée et signalent l'approche inévitable des rivages (1).

(1) Victor Cousin traçait alors à grands traits, sous les voûtes de la Sorbonne, dans un merveilleux langage, sous le prétexte d'introduction à l'histoire de la philosophie, le tableau des destinées universelles de l'humanité. M. Jouffroy, dans *le Globe,* posait ces mêmes questions. « De l'état actuel de l'humanité, il y marquait l'initiative à la civilisation chrétienne. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV

L'ACTION POLITIQUE (1834 A 1848). — « JOCELYN ». — « LA CHUTE D'UN ANGE ». — LES « RECUEILLEMENTS ».

Au lendemain du jour où Burke avait parlé pour la première fois en faveur des colonies insurgées (février 1776), un de ses amis politiques lui avait écrit : « Vous avez fait entendre une éloquence nouvelle; celle de la philosophie politique. Vos idées se pressent comme les flots et l'on dirait un de ces orateurs grecs que nous traduisions dans nos classes. »

Les débuts de Lamartine furent plus ternes.

Lorsque dans les premiers jours de 1834 (4 janvier), il monta pour la première fois à la tribune, à propos de la question d'Orient, il excita sans doute le vif sentiment de curiosité que l'on se plaît à imaginer; mais rien à ce moment ne révélait l'orateur futur; l'exorde fut solennel et emphatique : « Messieurs, je ne me proposais pas d'essayer sitôt la parole à cette tribune toute pleine encore pour vous et pour moi des souvenirs et des accents de nos grands hommes politiques. Leur voix éteinte y retentit encore à mon esprit et la mémoire éloquente des de Sèze, des Foy, des Lainé, cette mémoire plus vivante sur le théâtre de leurs luttes est bien propre à inspirer une religieuse terreur à ceux que la voix du pays appelle à parler à leur place, mais non jamais à les remplacer. »

Le débit était lent, mesuré, parfois gêné, il avait l'air de réciter son discours. Il lui manquait l'aisance,

Digitized by Google

le mouvement, l'émotion oratoire, l'improvisation. Son discours déclamatoire, compassé, rentrait à peu près dans le niveau de ceux que l'on entend tous les jours à la tribune, et si quelques applaudissements, d'ailleurs discrets, saluèrent la péroraison, ils s'adressaient moins à l'orateur qu'à l'auteur des *Méditations*.

Lui-même se rendait parfaitement compte de ce qui lui manquait, lorsque, au lendemain du jour où il avait parlé pour la seconde fois, il écrivait à son père : « Je veux, tant que je pourrai, m'exercer à parler hardiment et souvent sur toutes choses pour vaincre l'extrême difficulté de la tribune et conquérir l'improvisation. Je commence à espérer que j'y parviendrai en six mois de temps au lieu de trois ans que je croyais nécessaires. » Dans cette législation de 1834, il prend maintes fois la parole : le 15 janvier, pour réclamer l'amnistie à la suite des troubles de Vendée « où les clameurs étaient telles qu'il y avait de quoi être stupéfié » (1). Le 13 mars, il prend part au débat sur la loi contre les associations, il parle encore contre les impérialistes, pour les évêchés, sur Alger, enfin il prononce un long discours de doctrine d'avenir sur l'instruction publique, tout improvisé, pendant trois quarts d'heure.

A ce jeu, il va peu à peu acquérir la maîtrise de l'orateur. Déjà sa parole a pris plus d'assurance, plus d'ampleur, il se livre davantage à ses émotions intérieures et commence à sentir que l'éloquence est en lui davantage même que la poésie. Quelques années encore et il arrivera à cette puissance de la parole avec laquelle on gouverne les peuples et on subjugue les foules : « Alors, il ira de sa grande aile oublieuse et rapide ! » (MICHELET.)

C'est à la fin de cette année 1834 que Talleyrand, après un dîner où ils s'étaient trouvés réunis, le

(1) *Correspondance*.

Digitized by Google

menant sur un canapé, lui avait dit du ton solennel et oraculeux qui donnait tant de poids à sa parole : « Vous êtes entré dans les affaires admirablement. — Moi, mon prince, dans les affaires, je suis en dehors, je suis à côté, je suis à l'état d'idée et pas de parti. — Trêve de modestie, j'explique et je définis un fait. Vous êtes entré dans les affaires de ce pays-ci plus qu'aucun homme depuis Juillet, plus profond, plus juste et plus avant que qui que ce soit. Les choses marchent vite, il ne s'agit plus de dix ans, comme vous dites, mais deux ou trois peut-être ; vous ne pouvez manquer, dans la marche que vous avez tracée et suivie, d'être au cœur du pays (1). »

A ce moment, Lamartine va suivre une ligne de conduite qui est indépendance, conscience, honnêteté ; ce sera là le secret de sa force en attendant les grandes heures : « Ayons, disait-il, comme programme politique, d'autres conciliateurs que nos lois, d'autres arguments que nos baïonnettes. Cherchons les causes, trouvons les remèdes à ces maux, à nos erreurs et à nos périls.

« Ces remèdes sont dans les *Questions sociales* que nous craignons trop d'aborder, dans les formes d'impôts, ils sont surtout dans l'enseignement, dans l'éducation populaire. Mettons la charité dans nos lois. »

Chaque parti essaye vainement de se l'attacher : « Les hommes habiles de la Chambre m'entourent et m'offrent tout au monde en faveur d'eux et de leurs systèmes, depuis des ministères jusqu'à des ambassades à mon choix, tout m'est étalé avec supplications. Les royaumes de la terre ne me tenteraient pas, de la montagne où je suis, je vois plus large et je reste humblement tel quel. »

Dédaignant les avances qui lui sont faites, les raille-

(1) *Correspondance*, p. 348, t. III.

Digitized by Google

ries ne lui étaient pas ménagées et Thiers, malicieusement, lorsque son illustre collègue gagnait son banc, disait de sa petite voix flûtée : « Tiens, voilà le parti social qui entre », ne se doutant pas que ce *Parti social,* représenté par Lamartine seul, quatre-vingts ans plus tard, serait une force avec laquelle il faudrait compter!

A ceux qui lui demandaient, narquois : « Qu'est-ce donc que le parti social? » il répondait : « Vous me demandez ce qu'est le *Parti social,* ce n'est pas encore un parti, c'est bien plus : c'est une idée. »

Passant des idées générales aux idées pratiques, il entre dans toutes les questions, dans toutes les discussions d'affaires, il monte à la tribune pour combattre la conversion des rentes, il demande l'abolition de l'esclavage, de la peine de mort, surtout en matière politique; chacun de ses discours marque un pas de plus dans la connaissance des affaires.

A la suite de l'échauffourée de Strasbourg qui montrait au peuple l'héritier des destinées napoléoniennes, il prenait la parole pour soutenir la loi de disjonction, soutenant le gouvernement dans sa demande de juridictions différentes pour les militaires et pour les civils. Déjà, il prévoyait le péril, le danger de laisser la France désarmée contre les souvenirs de l'Empire (1) : « Ces symptômes révélateurs que je réprouve de toute l'énergie de mes souvenirs, de tout mon amour pour la liberté. »

Lui seul pressentait ce retour au despotisme et alors

(1) Louis-Philippe, le 11 avril 1831, sur la proposition de M. Casimir Perier, avait pris une ordonnance portant que la statue de Napoléon serait replacée sur la colonne : « Sire, disait M. Casimir Perier, l'histoire n'oubliera pas le nom du grand capitaine dont le génie présida aux victoires de nos légions, du monarque habile qui fit succéder l'ordre à l'anarchie, rendit aux cultes leurs autels et donna à la société le code immortel qui nous régit encore » (Thureau-Dangin).

Digitized by Google

que tous plaçaient Napoléon sur un piédestal de gloire, lui écrivait : « Les cendres de Napoléon ne sont pas éteintes, on en souffle les étincelles (1). » Dans cette même législature, il défendait la cause des lettres contre ceux qui voulaient en restreindre l'étude au profit des sciences : « Les humanités sont le lait qui convient à la nourriture des jeunes esprits; les sciences, viande forte et dure, sont pour un âge plus robuste. Il ne s'agit d'exclure ni les unes, ni les autres; c'est une question de mesure, de dose, de proportion graduée; les unes et les autres doivent contribuer à l'instruction de la jeunesse.

« Mais enfin, si le genre humain était condamné à perdre entièrement l'un de ces deux ordres de vérités, ou les vérités mathématiques ou les vérités morales, je dis qu'il ne devrait pas hésiter à sacrifier les vérités mathématiques, car si les vérités mathématiques se perdaient, le monde industriel, le monde matériel, subirait sans doute un grand dommage, un immense détriment; mais si l'homme perdait une seule de ces vérités morales dont les études littéraires sont le véhicule; ce serait l'homme lui-même, ce serait l'humanité tout entière qui périrait. »

En ce même temps, 1839, Chateaubriand, terminant ses *Mémoires*, disait : Dans le monde matériel, les hommes s'associent pour le travail, une multitude arrive plus vite et par différentes routes à la chose qu'elle cherche; des masses d'individus élèveront des pyramides en étudiant chacun de son côté, ces individus rencontreront des découvertes dans les sciences, exploreront tous les coins de la nature physique. Mais, dans le monde moral, en est-il de la sorte ? Mille cerveaux auront beau se coaliser, ils ne composeront jamais le chef-d'œuvre qui sort de la tête d'un Homère »; en

(1) Lettre à Virieu.

Digitized by Google

1841, il écrivait encore : « Au milieu de tout cela, remarquez une contradiction, l'état matériel s'améliore, le progrès intellectuel s'accroît, et les nations, au lieu de profiter, s'amoindrissent : d'où vient cette contradiction? C'est que nous avons perdu dans l'ordre moral. »

Lamartine, jusque-là, s'était volontairement tenu à l'écart, isolé, hors des partis, des menées de ceux qui cherchaient tour à tour à garder ou à renverser le pouvoir, siégeant au plafond comme il aimait à dire. Il sortit cependant une fois de cette réserve en 1838. Le ministère Molé avait à soutenir une lutte terrible et étrange contre la coalition de tous les intérêts et de tous les partis. Guizot, Thiers, Odilon Barrot, Berryer, Dufaure, tous s'étaient unis pour le renverser. Lamartine lui tendit la planche de salut. « Il se leva de son banc, nous dit l'éminent historien de ces luttes (1), et vint apporter à la tribune le secours de son éloquente parole : « Nous qui ne fatiguons pas la tribune, « qui ne remplissons pas la scène de nos rôles toujours « nouveaux et toujours brillants, qui ne passons pas « notre temps à exercer le pouvoir, ni à le disputer à « nos rivaux, nous nous levons enfin pour vous dire : « Nous ne laisserons pas dilapider le pouvoir, rabaisser « la tribune, dégrader le gouvernement représentatif », les acclamations du centre couvrirent la voix de l'orateur. »

L'histoire des dernières années de la monarchie de Juillet n'est guère autre chose, du reste, que celle de ces luttes parlementaires, de parti à parti, d'homme à homme qui, en fatiguant le pays, discréditaient le gouvernement et laissaient le champ libre à toutes les agitations.

Le duc d'Orléans, et ceci est caractéristique, écrivait

(1) Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet.*

Digitized by Google

vers ce même temps : « Les idées les plus mesquines, les plus étroites, ont seules accès dans la tête de nos législateurs ; ils ne voient dans la France qu'une ferme ou une maison de commerce. »

C'était le moment où Guizot, du haut de la tribune, disait : « Enrichissez-vous, messieurs », auquel une voix répondait des bas fonds, appelant le peuple à la curée : « Le temps approche où le peuple exigera, les armes à la main, que ses biens lui soient rendus. »

En défendant M. Molé, ministre aimé et écouté du roi, Lamartine défendait bien plus encore la prérogative royale contre les griefs de la coalition, et s'il avait refusé son serment à Louis-Philippe comme ambassadeur, il se souvint qu'il le lui avait prêté comme député. Il se rendait compte que ces attaques répétées et inconsidérées contre la couronne mineraient ce trône, « cet édifice, comme le disait M. Royer-Collard, que mes mains n'ont pas élevé, mais qui se trouve par un hasard providentiel couvrir les trois quarts de mon pays et de l'Europe », lui seul élevait la voix pour faire entendre les hautes paroles de raison et de sagesse : « Prenons-y garde, notre sort politique n'est pas fait encore, et la liberté n'est pas moins compromise que l'ordre par les agitations parlementaires dans lesquelles nous fatiguons le pays depuis six mois. La liberté est conquise sans doute, mais elle n'est pas assurée, elle n'est pas organisée. La liberté a des œuvres immenses de moralisation, de travail, de paix, de civilisation à accomplir ; mais il lui faut un instrument, c'est ce que la France s'efforce en vain de constituer depuis un demi-siècle ; c'est un gouvernement, c'est un pouvoir exécutif fort et libre à la fois (1).

(1) Ceci ne pourrait-il pas être dit encore aujourd'hui. N'est-ce pas Marcel Sembat qui se pose les mêmes questions *(Faites un roi, sinon faites la paix)?* « Nous n'aurons réalisé la démocratie que le jour où nous aurons réalisé une direction... Une direction

Digitized by Google

Tout chez nous est organisé pour l'opposition, rien pour le pouvoir. On le traite en vaincu : on ne trouve de grâce et de courage qu'à se poser en héros contre son impuissance et à braver ce qui n'est pas même l'ombre de la force; personne ne songe à s'opposer contre la tyrannie réelle qui est l'opposition et la presse.

« On se trompe aux noms, on insulte ce qui est faible, on flatte ce qui est la seule puissance. C'est toujours la même lâcheté, je me trompe, c'est l'hypocrisie du courage. Sous un Napoléon, l'opposition si courageuse se tait, sous les Bourbons elle est innombrable. Eh bien! que veut on que la société devienne si tout le monde porte ses forces contre ceux qui la défendent? Dégrader ainsi le pouvoir, c'est le tuer moralement. Où est l'obéissance, là où il n'y a plus de respect? »

L'exemple était parti de haut et par ceux-là même qui avaient fondé la monarchie censitaire et auraient pu s'en ériger les protecteurs. Il semblait que tous maintenant en voulussent à cette couronne de Juillet : « Il leur faut un roi pour adversaire, un roi seul est un adversaire digne d'eux. » Oh! non, certes, la France n'avait pas abdiqué aux mains de Louis-Philippe.

A ces attaques répétées contre la couronne s'ajoutaient d'autres inquiétudes : les menaces de guerre sociale pour laquelle on avait armé inconsidérément le peuple; l'Association polytechnique avait, dès 1832, organisé des cours du soir pour les ouvriers, des cours nouveaux y avaient été ajoutés, nouveaux et tendancieux, sur les droits des citoyens, sur la politique constitutionnelle, etc. Dès cette époque, il existait plusieurs

demeure cependant indispensable, une autorité morale est toujours nécessaire. Comment s'y prendre pour commander à plusieurs, à une collectivité? Comment amener une démocratie à professer pour une direction morale le même respect que, dans une monarchie, le peuple professe pour l'autorité imposée par la force? Voilà le problème. »

Digitized by Google

journaux destinés aux ouvriers, les sociétés secrètes travaillaient de leur côté et en dessous à saper les bases de la société. Les forces révolutionnaires n'avaient jamais atteint un tel degré d'énergie. Les sociétés si dangereuses se formaient à l'exemple de celle fondée par le duc de Broglie : « Aide-toi, le ciel t'aidera » mais dans un but tout différent. A la société des Amis du peuple avait succédé celle des Droits de l'homme, divisée en cent soixante-trois sections, dont les noms seuls inspiraient un certain effroi et avertissaient des sentiments révolutionnaires qui animaient ses membres. Sections Marat, Couthon, Robespierre, etc. Dissoute après le 13 et 14 avril 1834, cette société se reformait avec Blanqui et Barbès au commencement de 1835 avec, ou à peu près, les mêmes éléments, sous le nom de société des Familles. Vers la fin de 1836, Blanqui et Barbès étaient arrêtés. C'est alors que Martin Bernard créait la société des Saisons, assez différente des autres, en ce sens que ses adhérents se recrutaient à un niveau plus bas de l'échelle sociale, l'élément bourgeois en était complètement absent.

Les écoles apportaient leur contingent de jeunes hommes enthousiastes, épris des idées de liberté.

Les professeurs prenaient part au mouvement politique, suivant en cela l'exemple de leurs illustres devanciers; Victor Cousin, Guizot, Villemain soulevaient la jeunesse ! et tout en semant le sentiment des grandes choses, l'intelligence des plus hautes idées, propageaient les agitations au nom de la liberté. Les cours de Michelet, au collège de France, étaient suivis par une jeunesse enthousiaste, avide d'entendre. Chaque mot, chaque phrase du professeur qui pouvait contenir une allusion, même non voulue, aux luttes du jour, était saisi avec avidité et couvert de bravos enthousiastes. Jamais l'enseignement public n'avait jeté un tel éclat ! Mais il y avait aussi le côté funeste, exal-

Digitized by Google

tant les jeunes imaginations et détournant les esprits des voies droites de la raison.

Edgar Quinet, nommé en 1842 professeur à la chaire nouvellement créée de langue et de littérature de l'Europe méridionale, s'en faisait une tribune d'où il répandait, parmi la jeunesse, l'enseignement révolutionnaire. Proud'hon écrivait son livre : *Qu'est-ce que la propriété?* La propriété, c'est le vol. Après le saint-simonisme, le fouriérisme apparaissait; vers 1840, le communisme. Les idées faisaient du chemin et vraiment la société pouvait concevoir certaines appréhensions.

Une autre sorte de péril assombrissait encore l'horizon : la guerre européenne! les petites causes produisent les grands effets. La question d'Orient se rouvrait pour un pacha d'Égypte révolté contre son suzerain, le sultan Méhémet Ali. Le roi ne désirait pas la guerre, mais Thiers, qui écrivait à ce moment l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* se sentait des aptitudes insoupçonnées et qu'il n'eût pas été fâché de mettre en valeur : « On appelait M. Thiers le petit Bonaparte, et sous la plume de certains plaisants, le ministère du 1er mars devenait le ministère de Mars Ier (1). » Le ministère de la coalition, ainsi qu'on l'appelait, menaçait donc tous les peuples de l'Europe pour soutenir, sans aucun intérêt pour la France, un pacha. M. Thiers, prenant à Napoléon une de ses idées, voulait pour la France un empire syrio-égyptien. En opposant les intérêts de la France à ceux des autres puissances, au lieu d'agir de concert avec elles, il l'isola, les quatre s'unirent contre la France par le traité du 15 juillet.

A ce moment même, M. Quinet publiait une brochure, *1815-1840,* où, avec une imprudence extrême, il apportait quelques idées neuves sur les frontières du

(1) *Histoire de la monarchie de Juillet* (Thureau-Dangin).

Digitized by Google

Rhin qui devaient attiser les vieilles rancunes et mettre le feu aux poudres (1).

L'Allemagne qui s'était, en 1813, au souffle inspiré de ses poètes, dressée contre l'aigle mourant, Napoléon, réveillée par les hymnes de ses poètes, les sonnets cuirassés de Ruckert, les chants guerriers de Moritz Arndt, les hymnes enthousiastes de Schenkendorf (2) : « *Marseillaise* multiple qui fut non le chant du cygne, mais de l'aigle noir aux ailes rapaces » (3), sentit se rouvrir ses vieilles blessures et répondit à la provocation bénévole par un cri de haine et de défi !

Ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand, bien qu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides. Aussi longtemps qu'il roulera paisible portant sa robe verte, aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu, ils ne l'auront pas le libre Rhin allemand (4) !

Musset répondit à cet hymne pompeux et dément avec une légèreté railleuse et un esprit bien français :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre ;
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

(1) Edgar Quinet venait de quitter l'université de Heidelberg. Il avait traduit les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder, traité de l'Allemagne et de la Révolution, de l'art en Allemagne, *Allemagne et Italie*; enfin une brochure très vive à propos de la question d'Orient.

(2) Körner, Arndt, Schenkendorf sont les poètes qui représentent le mieux l'enthousiasme allemand de 1812 Les plus beaux de ces chants sont *le Chant funèbre* de Schenkendorf, les *Chants guerriers* de Blucher ; la pièce commençant par ces vers : le Dieu qui fit pousser le fer ne voulut pas d'esclaves (de Arndt) ; enfin, *la Patrie de l'Allemand*, le chant le plus populaire de toute l'Allemagne.

(3) *Histoire des littératures étrangères*, Demogeot.

(4) Becker, l'auteur du *Rhin allemand*, l'avait envoyé à Lamar-

Digitized by Google

Nous l'avons eu votre Rhin allemand!
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles sûrement
Ont mieux gardé notre mémoire;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée!...

Tout Paris et toute la France répéta *le Rhin* de Musset. C'est alors que Lamartine, comprenant la gravité de la situation, lança sa *Marseillaise de paix* entre les deux nations divisées, hymne d'amour au milieu de tant de haine, appel sublime à la fraternité, à la concorde entre les peuples, utopie peut-être!... mais poème de charité universelle s'étendant à tous les hommes. Appel qui ne devait pas être entendu, car déjà l'idée de l'unité de l'Allemagne, l'Allemagne plus grande, l'Allemagne au-dessus de tout qui sommeillait s'était éveillée et Henri Heine pouvait dire : « M. Thiers, par son bruyant tambourinage, réveilla de son sommeil léthargique notre bonne Allemagne et la fit entrer dans le grand mouvement de la vie politique en Europe, il battait si fort la diane que nous ne pouvions plus nous rendormir, et depuis nous sommes restés sur pieds. » Sous la menace de cette guerre, Lamartine était monté plusieurs fois à la tribune, ne se décourageant pas, reprochant à Thiers d'avoir embrassé avec trop d'enthousiasme la cause de Méhémet Ali et d'exposer la France, appelant l'attention du gouvernement sur les vues de la Russie à l'égard de Constantinople et sur celles de l'Angleterre à l'égard de l'Égypte, prédisant le percement de l'isthme de Suez : « Vous n'aurez rien empêché, l'Europe et les Indes communiqueront en dépit de vous par Suez, les deux mondes s'embras-

tine. « Je lui répondis dans mon bain par une *Marseillaise de la paix*. »

Digitized by Google

seront et se vivifieront en se touchant en Égypte (1).

La France enfin rentrait dans le concert européen, la guerre était évitée et la paix raffermie.

Roule libre et paisible, entre tes larges rives,
Rhin ! Nil de l'Occident ! coupe des nations
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives;
Emporte les défis et les ambitions.
. . . .

Pourquoi nous disputer la montagne ou la plaine?
Notre tente est légère, un vent va l'enlever.
. . . .
Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu?
De frontières au ciel, voyons-nous quelques traces?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu?
. . . .

Nations, mot pompeux pour dire barbarie...
. . . .

Roule libre et royal entre nous tous, ô fleuve!
Et ne t'informe pas, dans ton cours fécondant,
Si ceux que ton flot porte ou que ton urne abreuve,
Regardent sur tes bords l'aurore ou l'occident.
. . . .
. . . .
Ce ne sont plus des mers, des degrés, des rivières
Qui bornent l'héritage entre l'humanité;
Les bornes des esprits sont leurs seules frontières;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
. . . .
. . . .
Roule libre et bénis ces deux sangs dans ta course,
Souviens-toi pour eux tous de la main dont tu sors.

(1) M. de Lamartine proposait de remplacer l'empire ottoman, dont la chute lui paraissait imminente, par une vaste colonie de l'Asie et demandait qu'un congrès des grandes puissances en fixât les conditions et les bases.

Digitized by Google

L'aigle et le fier taureau boivent l'eau à ta source;
Que l'homme approche l'homme et qu'il boive aux deux bords.
Amis, voyez là-bas ! — La terre est grande et plane !
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil!
L'espace y lasse en vain la lente caravane,
La solitude y dort son éternel sommeil !
Là, des peuples taris ont laissé leurs lits vides;
Là, d'empires poudreux les sillons sont couverts.

. . . .

. . . .

Débordement armé des nations trop pleines;
Au souffle de l'aurore envolés les premiers,
Jetons les blonds essaims des familles humaines,
Autour des nœuds du cèdre et du tronc des palmiers!
Allons, comme Joseph, comme ses onze frères,
Vers les limons du Nil que labourait Apis,
Trouvant de leurs sillons les moissons trop légères,
S'en allèrent jadis aux terres étrangères
    Et revinrent courbés d'épis.

. . . .

. . . .

Allons-y, mais sans perdre un frère dans la bataille.

. . . .

. . . .

(La Marseillaise de la paix.)

L'idée prophétique s'est faite réalité, cet Orient, mort et enseveli sous la poussière des siècles, s'est réveillé, l'Europe s'est agrandie, elle a fondé des empires sur les empires détruits. L'Angleterre a apporté sa civilisation et ses lois dans les Indes immenses, elle a étendu sa protection sur l'Égypte des Pharaons. L'Algérie a été conquise et la France, par delà les flots bleus de la Méditerranée, compte une autre France. Partout les colonies européennes se sont développées et l'activité intelligente trouve un champ libre où s'exercer.

Digitized by Google

*
* *

Comme nous l'avons vu, dès 1830 un mouvement s'était manifesté en faveur de la mémoire de l'empereur. Bien avant, en juillet 1821, une pétition avait été adressée aux membres de la Chambre des députés pour réclamer les cendres de Napoléon. Depuis 1830, les pétitions étaient devenues nombreuses, qui réclamaient le retour des cendres et leur transport sous la colonne. Après une courte délibération, la Chambre passa à l'ordre du jour.

Ce fut M. Thiers qui, en 1840, s'avisa de réveiller cette idée. Louis-Philippe, qui, lui aussi, avait une admiration passionnée pour Napoléon, fut vite gagné à cette cause et, soit générosité désintéressée, soit tactique habile, il s'associa à la pensée de son ministre.

M. Thiers avait mis un zèle particulier à rétablir la statue de l'empereur sur la colonne Vendôme et à terminer l'arc de triomphe de l'Étoile. Écrivain, il avait écrit l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

Ayant rencontré à Florence, en 1837, le roi Jérôme, il se prit d'une affection très vive pour ce prince qui avait à ses yeux le mérite d'être le dernier frère de l'empereur. « Je suis, lui écrivait-il le 20 juillet 1839, l'un des Français de ce temps le plus attaché à la mémoire de Napoléon (1). »

Déifié par les grands poètes, Manzoni, Byron; par Victor Hugo :

Dors, nous t'irons chercher, le jour viendra peut-être,
Car nous t'avons pour Dieu sans t'avoir eu pour maître;

par d'autres poètes, écrivains, Casimir Delavigne, Edgar Quinet; popularisé par l'image à laquelle les

(1) *Histoire de la monarchie de Juillet* (Thureau-Dangin).

Digitized by Google

chansons familières de Béranger avaient donné tant d'essor :

Il avait petit chapeau,
Avec redingote grise...

. . . .

Il vous a parlé, grand'mère
Grand'mère, il vous a parlé...

A travers la distance, les grandes brumes de l'Océan, Napoléon apparaissait plus semblable aux héros auxquels les anciens élevaient des autels qu'à un simple fils des hommes.

La légende vivait!... A la ville, au foyer des chaumières où les vieux grognards mutilés, restes glorieux d'Austerlitz et de Wagram, racontaient le soir, à la veillée, à leurs enfants et petits-enfants, l'épopée dont ils avaient été les acteurs. Aussi, lorsque le 12 mai 1840, M. de Rémusat, ministre de l'Intérieur, montant à la tribune, annonça que le roi envoyait le prince de Joinville chercher les restes du grand empereur à Sainte-Hélène : « Le roi, dit-il, a ordonné à son Altesse royale le prince de Joinville de se rendre avec une frégate à Sainte-Hélène pour recueillir les restes de l'empereur Napoléon. Nous venons vous demander le moyen de les recevoir dignement.

« Nous ne doutons pas que la Chambre ne s'unisse avec une émotion patriotique à la pensée royale que nous venons d'exprimer devant elle; désormais, la France possédera tout ce-qui reste de Napoléon; son tombeau comme sa mémoire n'appartiendront désormais qu'à son peuple. La monarchie de 1830 est, en effet, l'unique et la glorieuse héritière de tous les souvenirs dont la France s'enorgueillit. Nous venons vous demander le moyen d'élever à Napoléon un tombeau. Non pas le tombeau ordinaire des rois, mais une sépulture au milieu de ses soldats, afin qu'il com-

Digitized by Google

mande encore dans l'enceinte où vont se reposer les soldats et où iront s'inspirer ceux qui sont appelés à les commander. »

La Chambre entière fut soulevée par ces paroles. Les partis oublièrent leurs rancunes, les questions graves de l'heure s'effacèrent, la Chambre communia dans un sentiment enthousiaste et unanime sur le nom de Napoléon.

Une commission fut nommée pour examiner le projet de loi, et à quelques jours de là, le débat s'engagea sur la demande d'un crédit, non plus d'un million, mais de deux millions pour l'érection du monument.

C'est alors que M. de Lamartine, se levant de son banc, se dirigea vers la tribune (1); chacun était dans l'attente de ce qu'il allait dire; les premières paroles jetèrent un froid : « Il faut décourager les imitateurs de Napoléon, dit M. de Lamartine. — Oh! dit M. Thiers, quelqu'un peut-il songer à l'imiter? — Vous avez raison, je veux dire les parodistes de Napoléon. »

Bien que désapprouvant au fond la mesure, il n'alla pas, contre le sentiment unanime, jusqu'à la combattre.

Après avoir rendu hommage au génie militaire de Napoléon et admiré la royale pensée qui rappelle de l'exil la dépouille du grand capitaine, il dit : « Ce n'est pas sans un certain regret que je vois les restes de ce grand homme descendre trop tôt peut-être de ce rocher au milieu de l'Océan, où l'admiration de l'univers allait le chercher à travers l'abîme de ses malheurs... Mais, le jour où l'on offrait à la France de reprendre cette tombe, elle ne pouvait que se lever tout entière pour la recevoir... Recevons-la donc avec recueillement mais sans fanatisme. Je vais faire un aveu pénible, qu'il retombe

(1) « Je voulais être plus sévère et plus véhément, mais arrivé au pied de la tribune, j'ai fléchi en voyant la gauche m'abandonner au début et paraissant s'entendre avec Thiers pour m'écraser. J'ai fait de la diplomatie à la tribune au lieu d'éloquence. Ah! Dieu, quel discours je ferais si j'avais l'auditoire libre! » (Lettre à Virieu.)

Digitized by Google

tout entier sur moi, j'en accepte l'impopularité d'un jour. Quoique admirateur de ce grand homme, je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on voit depuis quelque temps se substituer dans l'esprit de la nation à la religion sérieuse de la liberté. Je ne crois pas qu'il soit bon de déifier ainsi la guerre, de surexciter les bouillonnements déjà trop impétueux du sang français, qu'on nous représente comme impatient de couler après une trêve de vingt-cinq ans, comme si la paix, qui est le bonheur et la gloire du monde, pouvait être la honte des nations...

« Nous qui prenons la liberté au sérieux, mettons de la mesure dans nos démonstrations. Ne séduisons pas tant l'opinion d'un peuple qui comprend bien mieux ce qui l'éblouit que ce qui le sert. Gardons-nous de lui faire prendre en mépris ces institutions moins éclatantes, mais mille fois plus populaires sous lesquelles nous vivons et pour lesquelles nos pères sont morts après avoir tant combattu! N'effaçons pas tant, n'amoindrissons pas tant notre monarchie de raison, notre monarchie nouvelle représentative, elle finirait par disparaître aux yeux du peuple.

« Les ministres nous assurent que le trône ne se rapetissera pas devant un tel tombeau; que ces ovations, ces couronnements posthumes de ce qu'ils appellent une légitimité, que ce grand mouvement donné par l'impulsion même du gouvernement au sentiment des masses, que cet ébranlement de toutes les imaginations du peuple, que ces spectacles prolongés et attendrissants, ces récits, ces publications populaires, ces éditions à des millions d'exemplaires des idées et des sympathies napoléoniennes (1), ces *bills* d'indemnité donnés au despotisme heureux, ces adorations du

(1) *Les Idées napoléoniennes,* tirées à 500 000 exemplaires, par Louis Napoléon. *Lettres de Londres,* tirées à un million d'exemplaires. *De l'avenir des idées impériales,* par Carrel.

Digitized by Google

succès, tout cela n' a aucun danger pour l'avenir de la monarchie représentative : je veux bien le croire; pour l'esprit public, je n'ai pas la même sécurité. Oui, j'ai peur, je l'avoue, qu'on fasse trop dire et penser au peuple : Voyez, au bout du compte, il n'y a de populaire que la gloire, il n'y a de moralité que dans le succès; soyez grands et faites tout ce que vous voudrez, gagnez des batailles et faites-vous un jouet des institutions de votre pays.

« En tout cas, que vous le mettiez à Saint-Denis ou aux Invalides, souvenez-vous d'inscrire sur son monument, où il doit être à la fois soldat, consul, législateur, empereur, souvenez-vous d'y mettre la seule inscription qui soit faite pour cet homme unique et pour l'époque difficile où vous vivez : A Napoléon seul. Ces trois mots, en attestant que ce génie militaire n'eut pas d'égal, attesteront en même temps à la France, au monde, que si cette généreuse nation sait honorer ses grands hommes, elle sait aussi les juger, elle sait séparer en eux leurs fautes de leurs services, elle sait les séparer eux-mêmes de leur race *et de ceux qui menaceraient la liberté en leur nom*, et qu'en élevant ce monument, en y recueillant nationalement cette grande mémoire, elle ne veut pas susciter de cette cendre ni la guerre, ni la tyrannie, ni des légitimités, ni des prétendants, ni même des imitateurs. »

Le 15 décembre 1840, à deux heures moins dix minutes, sous un ciel glacé, au milieu d'un concours de peuple innombrable. la manifestation prenait des proportions grandioses. L'immense cortège se formait, composé de maréchaux, généraux, soldats, écoles militaires, interminables légions de garde nationale à pied et à cheval. Traîné par seize chevaux empanachés de plumes blanches, caparaçonnés d'or, sur un char d'or, aux aigles éployées, le cercueil de Napoléon porté par les Victoires apparaissait sur l'esplanade

Digitized by Google

des Invalides, illuminé des rayons du soleil voilé jusque-là !

Sire, vous reviendrez dans votre capitale,
Sans tocsin, sans combat, sans lutte et sans fureur,
Traîné par huit chevaux, sous l'arche triomphale,
En habit d'empereur.

Par cette même porte où Dieu vous accompagne,
Sire, vous reviendrez sur un sublime char
Glorieux, couronné, saint comme Charlemagne,
Et grand comme César.

(Victor Hugo.)

Cependant que le canon tonnait d'une manière continue, que les tambours battaient aux champs, le cercueil, porté sur les épaules des marins et des soldats, faisait son entrée sous les voûtes des Invalides où l'attendait le roi Louis-Philippe entouré de sa famille et des hauts dignitaires : « Sire, dit le prince de Joinville, je vous présente le corps de l'empereur Napoléon. — Je le reçois au nom de la France », répondit Louis-Philippe, et remettant au général Bertrand l'épée de l'empereur, il lui dit : « Général Bertrand, je vous charge de placer l'épée de l'empereur sur son cercueil. »

Cette épée, le prince Louis-Napoléon, sous les verrous de la forteresse de Ham, allait la réclamer comme son héritage (1).

A son insu, la monarchie de Juillet servait la cause napoléonienne.

Lamartine, encore une fois, avec une lucidité, une prescience de l'avenir que les événements devaient, hélas ! justifier, avait prévu l'événement qui, onze ans plus tard, allait jeter la France dans les bras de l'héritier de l'empereur.

(1) Après la deuxième échauffourée de Boulogne, le prince Louis fut interné dans la forteresse de Ham.

Digitized by Google

Le 29 octobre, le ministère du 1er mars était démissionnaire, le maréchal Soult prenait la présidence du Conseil dont Guizot était le chef effectif. A peine arrivé au pouvoir, il reprenait le projet sur les fortifications de Paris. Lamartine le combattait violemment à la tribune, ayant étudié la question au point de vue militaire, historique, stratégique : « Ton idée des forts détachés à l'envers, écrivait-il à Virieu, est une idée de génie et si par là je n'assurais pas le succès de cette démence dont le dernier mot est révolutionnaire, je le définirais ainsi : les fortifications de la guillotine et de la Convention assiégées. »

On ne peut lire sans surprise profonde ces lignes tombées de la tribune trente ans plus tôt et que les événements de 1870 allaient si malheureusement justifier : « Si les corps d'armées ennemies s'avançaient par des routes diverses sur Paris, rendez-vous compte de ce qui se passerait dans Paris. Comment défendrez-vous vous et vos remparts contre l'étranger, l'ordre public, les fortunes, la vie des citoyens contre la masse turbulente qui aura reflué dans vos murs? J'admets que vous puissiez nourrir cette multitude, comment, dans une ville entourée d'ennemis, sans communication avec les départements, contiendrez-vous une masse de deux ou trois cent mille prolétaires? Je dis que dans une situation pareille, il serait inévitable que les passions les plus violentes tendissent à s'emparer du pays et à le déchirer comme une proie dans leurs luttes... Je dis qu'il n'y a pas une pensée prévoyante, une imagination vraie qui puisse se porter sur les tableaux d'une situation pareille sans reculer devant ces éventualités. »

Prêtant à son pays son travail inlassable, *son labeur social,* nous le verrons s'appliquer à toutes les questions les plus terre à terre, s'y appliquer justement plus que tout autre parce qu'on lui dénie à lui, poète

Digitized by Google

le droit de s'en occuper. En 1844, il traite la question des betteraves, des sucres, et dans les termes les plus techniques, cette affaire si compliquée et si spéciale.

Il prend sa très grande part aux débats sur les chemins de fer; il est le seul, avec Arago, qui soutienne le projet; ce sont les promoteurs de l'idée : « Je vous justifierai les chemins de fer, écrit-il à Béranger. Une faculté aussi immense de plus ne doit être ni refusée, ni repoussée. Tout ce qui grandit le genre humain le fortifie. En sondant l'effet des routes de fer, c'est la fin des guerres dans le monde, la communauté des idées et des langues. Travaillons-y donc avec confiance. Je ne suis pas plus pour la civilisation industrielle que vous, mais ceci est plus qu'une industrie, c'est un sens qui pousse à l'homme. »

Ce fut le 6 mai 1837 que le gouvernement proposa, pour la première fois, la construction des grandes lignes de chemins de fer. Près d'un an plus tard, le 15 janvier 1838, le projet apporté une seconde fois à la tribune fut repoussé : le rapport fut confié à Arago. Lamartine faisait partie de la commission.

En mai 1843 avait lieu l'inauguration des deux grandes lignes ferrées de Paris à Rouen et de Paris à Orléans, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, et Henri Heine écrivait : « L'ouverture de ces lignes cause ici une émotion que chacun partage. Nous sentons que notre existence est entraînée ou plutôt lancée dans de nouveaux orbites, que nous allons au-devant d'une nouvelle vie. »

Au début de la session de 1842, Lamartine posait sa candidature à la présidence de la Chambre; il n'obtenait que 64 voix contre M. Sauzet.

Dépourvu d'ambition vulgaire, « ne comprenant que la grande qui est dévouement et qui est patiente comme l'idée qui la fait agir », il sentait cependant, toujours éloigné du pouvoir, écarté de tout systéma-

Digitized by Google

tiquement, l'inanité de tant d'efforts et le labeur auquel il ne s'était pas refusé, mais prêté de si grand cœur, ne répondait pas à la proportion de ce qu'il aurait pu donner si les circonstances l'eussent autrement favorisé. Dégoûté des intrigues parlementaires, découragé parfois, il écrivait à un ami : « Je me retirerai de la vie politique parce qu'il commence à m'être démontré que je n'y suis pas dans la proportion de mes forces et il ne faut pas consumer des forces inutilement, je ferai autre chose, car je ferai jusqu'à mon dernier jour. Je ferai de la haute philosophie religieuse et politique. »

Et cependant, à cette heure, seul, isolé, à l'arrière-banc, il avait au Parlement une situation unique. Homme d'honnêteté, de travail, de conscience, d'idées neuves et généreuses, s'emparant de toutes les questions pour les soulever dans un ordre d'idées supérieur, sa parole magnifique et féconde (1) jetait son rayonnement sur l'assemblée; il parlait bien plus encore « par la fenêtre », pour le peuple qu'il aimait, dont il voulait se faire entendre. Il était entendu et compris par l'immense majorité du pays.

Conscient de sa force, il se sentait de plus en plus devenir l'homme nécessaire et attendait l'heure inévitable qu'il avait prévue, « écoutant le bruit lointain de l'océan populaire qui montait et lui apportait le pouvoir, comme il écoutait jadis, sur la grève de Baïa, le bruit des flots qui lui apportaient un poème » (2).

(1) Lamartine eut une des plus belles paroles du siècle; il fut peut-être le premier orateur de la Chambre qui, cependant, comptait Berryer, Guizot, Thiers; il n'était pas né orateur, mais par un travail incessant, il acquit la maîtrise. Lire le beau livre de M. Barthou qui a épuisé le sujet, *Lamartine orateur* (chapitre « Lamartine, orateur politique »).

(2) M. de Vogüé, *Poésie et vérité*.

Digitized by Google



Cette vie si pleine n'était cependant pas complètement remplie par la politique, la poésie devait toujours y tenir une place, l'inspiration était toujours là et Lamartine devait céder plus d'une fois aux sollicitations intérieures.

En 1836 paraissait le beau poème de *Jocelyn*. Annoncé sous la forme très humble d'un épisode, journal trouvé chez un curé de campagne, c'était un grand et beau poème.

« Il se fit autour de ce livre, dit Jules Janin, d'abord un grand silence, puis après les premières hésitations passées, il sembla aux esprits, à la critique, le seul poème qui vraiment convînt à notre époque. »

Nous ne pouvons ici qu'effleurer un tel sujet et renoncer à entrer dans les beautés de détail. Nous voulons seulement donner l'idée qui se dégage du poème.

Jocelyn, c'est le dévouement, c'est le sacrifice, c'est l'homme élevé par son éducation, par ses sentiments religieux au-dessus de soi-même et des autres hommes.

Cet adolescent à l'âme si tendre, si généreuse, qui aime sa mère avec tant de passion, qui, afin que sa sœur épouse celui qu'elle aime, lui abandonnera sa petite fortune, quittera le foyer paternel auquel il tient par tant de liens, *renoncera à vivre sa vie*. Qui, sous les cloîtres déserts, promènera longtemps sa langueur et sa tristesse, jusqu'au jour où Dieu enfin s'emparant de cette âme si pure, la prendra, l'enlèvera, l'amènera irrésistiblement à lui!

Jocelyn va être ordonné prêtre; il attend ce moment avec une émotion, une impatience à peine contenue! mais la révolution se déchaîne; les portes des sémi-

Digitized by Google

naires s'ouvrent pour la déportation ou pour la mort; 93 arrive! il faut fuir!

A travers les montagnes du Dauphiné, Jocelyn défaillant arrive dans une haute vallée où, guidé par un pâtre, il va trouver un refuge dans une grotte inaccessible aux hommes.

Après des mois d'hiver longs et tristes dans cette grotte des Aigles où il n'entend que le bruit sourd du torrent, les gémissements des vents, les rafales de la tempête; avec le sentiment de la sécurité reviennent les appels à la vie! Quel éblouissement lorsqu'il se hasarde dans la vallée! Le printemps se lève avec son cortège sur ce paysage alpestre.

Confiné depuis des années dans le saint asile d'où la révolution l'a chassé, Jocelyn ressent l'ivresse profonde que donnent les étés qui renaissent, les fleurs qui s'ouvrent, le lever du soleil sur la montagne « où sa vallée est suspendue au rocher comme un nid et offerte au soleil comme une corbeille » (1).

Il jouit pleinement de cette nature si belle et sa pensée mille fois du jour s'élève en remerciement et en adoration vers le Créateur.

Et cependant parfois il éprouve un sentiment vague, étrange, et c'est justement lorsque son cœur, gonflé de sève, de joie, de bonheur de vivre est prêt à éclater.

Oui, pour jouir complètement de tout cela, il lui faudrait un ami. Jocelyn est seul!... Cet ami, un hasard va le lui donner.

La tourmente règne en France; d'autres, comme Jocelyn, fuient devant la révolution. Une nuit, dans la tempête, il lui semble entendre des cris de détresse et d'agonie; il quitte son lit de bruyères et, guidé par les éclairs, il arrive au bord du torrent. Là, gît un homme, un proscrit, qui, poursuivi par les brigands, vient d'être

(1) Sainte-Beuve.

Digitized by Google

blessé à mort. Le mourant a auprès de lui un jeune adolescent, son fils. Du geste, de la main, il le lègue à Jocelyn.

Ici s'ébauche cette ravissante idylle, rappelant par tant de points *Paul et Virginie*. Laurence, ce nom seul eût dû avertir Jocelyn, est une femme, et l'amitié si pure des deux enfants est troublée par cette révélation.

Un jour va achever ce rêve de bonheur. Le pâtre qui apporte leur nourriture aux deux fugitifs leur remet un pli cacheté. Jocelyn est appelé auprès de l'évêque qui devait l'ordonner prêtre. Condamné par le tribunal révolutionnaire, il va mourir et veut voir Jocelyn.

Ici se place la scène si émouvante d'où Jocelyn se relève prêtre.

Le prêtre reparaît alors dans Jocelyn, il a sacrifié sa vie à un devoir et il trouve, en l'accomplissant, d'ineffables consolations. Mais où il souffre, et de quelle angoisse morale! c'est de savoir Laurence perdue et perdue par sa faute!

Il ne retrouvera sa quiétude qu'après la mort de Laurence. Suprême consolation, il recevra la confession de Laurence et son dernier aveu d'amour et sera témoin de ses derniers instants :

Allons, je n'ai donc plus qu'à suivre ce que j'aime,
Plus rien derrière moi, sur le bord du tombeau,
Tout ce qu'aima mon œil a déserté la terre,
J'y suis encore Seigneur mais j'y suis solitaire,
Et je n'ai plus ici qu'à m'asseoir un instant
Et qu'à tendre les mains vers ces mains qu'on me tend.

(Jocelyn.)

Dès lors, la vie du prêtre reprendra toute et de plus en plus détachée, remplie par la charité, les devoirs évangéliques. A l'exemple de son divin Maître, donnant à son troupeau son temps, son bien et sa vie, laissant

Digitized by Google

tomber les touchantes paraboles : « le Nil », « les Deux Frères », « les Laboureurs ».

> Oh! qu'ils boivent dans cette goutte
> L'oubli des pas qu'il faut marcher;
> Seigneur! que chacun sur sa route,
> Trouve son eau dans le rocher;
> Que ta grâce les désaltère;
> Tous ceux qui marchent sur la terre
> Ont soif; à quelque heure du jour,
> Fais à leur lèvre desséchée
> Jaillir de ta source cachée
> La goutte de paix et d'amour!

Ainsi se terminera la vie du curé de Valneige.

Donc, le dévouement, le renoncement total, le sacrifice, Lamartine l'a mis dans sa vie et l'introduira désormais dans toutes ses œuvres.

La Chute d'un ange parut en 1836. Ce poème fut peu compris du public et la critique ne l'épargna point. Il fut complètement inspiré par le voyage en Orient, le Liban, Balbek; il contient de très rares beautés poétiques, mais il n'ajouta rien à la gloire du poète.

Nul de ses ouvrages n'est plus impersonnel. Ce n'est pas ainsi dans *Jocelyn* où l'on retrouve tout le Lamartine de la vingtième année. « C'est toi et moi à vingt ans », écrivait-il à Virieu en lui envoyant son poème; et Sainte Beuve disait : « Pour ceux qui aiment l'homme dans Lamartine, *Jocelyn* doit avoir une valeur biographique. *Jocelyn* n'est bien souvent que Lamartine à peine dépaysé, et ayant légèrement romancé ses souvenirs. Nous avons dans ce Jocelyn une révélation discrète sur l'une des plus divines organisations qui aient été accordées au monde, sur une de ses plus nobles créatures (1). »

(1) SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*.

Digitized by Google

Dans *la Chute d'un ange,* il semblerait que le lecteur se sent frustré, car ce qu'il veut et cherche, c'est suivre cette âme, ce qu'il demande, ce sont des effusions lyriques et non des thèmes lyriques.

Lamartine fut découragé devant l'insuccès de ce poème; de plus en plus pris par la politique, il abandonnera les longues compositions poétiques et ne laissera plus tomber que « ces quelques gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne ».

***

C'est à la fin de l'automne, l'année politique finie, que les vendanges sont faites, que les sessions des conseils généraux sont closes et le laissent seul et libre dans « cette chère masure de Saint-Point », que sa vie de poète recommence pour quelques jours.

« A ce moment de l'année, je me lève bien avant le jour; cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale habitée encore par l'activité de la vie.

« J'ouvre ma fenêtre; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillard; quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles qui brillent et qui disparaissent comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations.

« Les branches noires et dépouillées des noyers du

Digitized by Google

cimetière se tordent et se plaignent sous la tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leur tas de feuilles mortes qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de l'eau.

« A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose, en nous attendant, tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confidence du firmament et des montagnes, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles et de ces étoiles pour monter à Dieu...

« Le froid du matin me saisit; je rentre dans ma tour où le fagot réchauffant pétille et où mon chien m'attend. Que faire alors?...

« Le coude appuyé sur la table, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves, je ressens tout, je pense à tout, je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques images bizarres d'arbres ou de navires sur la page blanche; le mouvement de la pensée s'arrête comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein, les images et les sentiments s'accumulent et demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre. Je me dis : « Écri-
« vons... »

L'inspiration de ces matinées d'automne devait produire en effet un autre genre de méditations à peine moins belles que les premières. Le poète les a appelées les *Recueillements,* nom qui convient si parfaitement à ces beaux vers d'une mélancolie si profonde.

Digitized by Google

Lamartine én est à ce point culminant de la vie d'où il va falloir redescendre le versant, à ce point

Où l'avenir n'a plus de charme
Qui fasse désirer demain.

(Harmonies.)

Nel mezzo cammin di nostra vita

Au milieu du chemin de la vie.

Et le vers du poète florentin prend ici toute sa signification : la jeunesse est finie, disparues les affections de famille, l'amour est plus lointain encore! morte la ravissante Julia; il faut se résigner à vieillir dans un manoir solitaire que n'égayera plus la voix d'un enfant; morts aussi les amis de jeunesse, Louis de Vignet, Aymon de Virieu, l'ami si sûr, confident de toutes ses émotions d'esprit et de cœur. « Il m'entendait à demi-mot, sa pensée achevait la mienne. Notre correspondance formerait des volumes d'intimité et d'excursions d'esprit sur tous les sujets. »

Dans le livre des *Recueillements,* le poète, remontant vers le passé, aimera à revivre ses souvenirs.

Parmi les plus belles de ces poésies, citons : le Cantique dédié à Mme de Broglie, fille de Mme de Staël dont l'inspiration est si pieusement évangélique.

Au milieu de tant d'autres, les strophes dédiées à A. de Virieu sur la mort d'un ami commun : Louis de Viguet.

Aimons-nous, nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment;
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement.

Digitized by Google

Aimons-nous, notre beau soir tombe,
Le premier des deux endormi
Qui se couchera dans la tombe
Laissera l'autre sans ami.

. . . .

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.

. . . .

. . . .

Il aimait les jours gris d'automne.

(Au comte Aymon de Virieu sur la mort d'un ami commun, le baron Louis de Vignet, *Recueillements*.)

La Cloche du village se rattache à ce même genre d'inspiration : le regret du passé, le désir de la mort :

Ah! quand cette humble cloche, à la lente volée,
Épand comme un soupir sa voix sur la vallée,
Voix qu'arrête si près le bois ou le ravin;
Quand la main d'un enfant qui balance cette urne,
En verse à sons pieux dans la brise nocturne
Ce que la terre a de divin!

. . . .

Quand du clocher vibrant, l'hirondelle habitante
S'envole au vent d'airain qui fait trembler sa tente
Et de l'étang ridé vient effleurer les bords.

. . . .

. . . .

Ce qu'éveille en mon sein le chant du toit sonore,
Ce n'est pas la gaieté du jour qui vient d'éclore,
Ce n'est pas le regret du jour qui va finir,
Ce n'est pas le tableau de mes fraîches années
Croissant sur un coteau, parmi ces fleurs fanées
Qu'effeuille encore mon souvenir.

. . . .

Digitized by Google

C'est le jour où ta voix, dans la vallée en larmes,
Sonnait le désespoir après le glas d'alarmes;
Où deux cercueils, passant sous les coteaux en deuil
Et bercés sur des cœurs par des sanglots de femmes,
Dans un double sépulcre enfermèrent trois âmes,
Et m'oublièrent sur le seuil!

. . . .

Ne t'étonne donc pas, enfant, si ma pensée.
Au branle de l'airain secrètement bercée,
Aime sa voix mystique et fidèle au trépas,
Si dès le premier son qui gémit sous sa voûte,
Sur un pied suspendu, je m'arrête et j'écoute
Ce que la mort me dit tout bas.

. . . .

Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante! des cœurs brisés le timbre est encore beau,
Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélodie au tombeau.

. . . .

. . . .

Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière;
Après tant de soupirs, que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs,

Si quelque main pieuse, en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh! n'attriste personne,
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon,
Mais prends ta voix de fête et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison!

« La Marseillaise de la Paix », « Utopie » sont des poésies inspirées par la politique; « A M. Félix Guillemardet », « Par l'amour de l'humanité ». Quelques-unes de ces poésies sont religieuses : « Cantique sur un

Digitized by Google

rayon de soleil » qui rappelle tant la première manière de Lamartine dans les *Harmonies*. Le sentiment religieux s'y est, pour ainsi dire, attendri, il a perdu ses vols d'âme, ses élancements de pensée! Il est plus contenu, plus grave, plus recueilli.

Et avec quelle douceur le sentiment qui l'émeut est exprimé!

Pourtant mon âme est si pleine,
O Dieu! d'adoration,
Que mon cœur la tient à peine,
Et qu'il sent manquer l'haleine
A sa respiration!

Par ce seul rayon de flamme,
Tu m'attires tant vers toi,
Que si la mort, de mon âme
Venait délier la trame,
Rien ne changerait en moi!

Sinon qu'un cri de louange.
Plus haut et plus solennel,
En voix du concert de l'ange
Changerait ma voix de fange
Et deviendrait éternel!

L'inspiration de ces heures matinales données à ces poésies est donc, suivant les jours, très différente et point toujours imprégnée de mélancolie et de regrets.

Lamartine aima toujours la vie; ses découragements étaient fugitifs et passagers : « Un chant, c'était un jour; ce jour-là j'étais à terre; le lendemain, j'étais au ciel. La poésie a mille notes sur son clavier. Mon âme en a autant que la poésie, elle n'a jamais dit son dernier mot. »

Digitized by Google

CHAPITRE V

ENTRÉE DE LAMARTINE DANS L'OPPOSITION. — « LES GIRONDINS ». — LE BANQUET DE MACON.

Guizot, au lendemain de 48, dénonçait ainsi le système de la monarchie censitaire : « trop étroit de base, trop petit de taille, trop froid ou trop faible de cœur. Voulant sincèrement l'ordre dans la liberté et n'acceptant ni les principes de l'ordre, ni les conséquences de la liberté, plein de petites jalousies et de craintes, étranger aux grands désirs et aux grandes espérances, les repoussant même comme un trouble ou un péril pour son repos. »

Ce régime dépourvu d'idéal, où les ambitions personnelles tenaient tant de place, où les intérêts matériels avaient aboli tout autre sentiment élevé, ne pouvait convenir à un idéaliste comme Lamartine : « Lui qui voyait dans la France autre chose qu'une ferme ou une maison de commerce à exploiter, mais une nation, c'est-à-dire non seulement une association d'intérêts matériels mais une âme collective et un patrimoine moral (1). »

L'avenir même de cette monarchie paraissait mal assuré; la mort du duc d'Orléans : « ce prince duquel on attendait un règne (2) », laissait entrevoir avec des

(1) Conférence de M. Raymond Poincaré, de l'Académie française, à l'Université des *Annales*, 14 mars 1911.

(2) La fatale nouvelle paraît plus grosse de conséquences le lendemain que le jour même. Nous n'avons plus que le choix

Digitized by Google

majorités, des régences, une autre cause de troubles. La royauté menacée au sommet, ruinée à la base et que les événements allaient définitivement briser!

Le 17 février 1842, Lamartine se séparait définitivement de la monarchie et passait à l'opposition « au milieu d'un orage inouï dans la Chambre, les têtes ondoyaient comme les épis ». Le terrain libéral étant le seul sur lequel il pouvait rallier les forces vives de la nation, il espérait trouver et cherchait là le point d'appui pour servir son action.

Dès lors, son parti est pris, il ira au devant du jour qu'il appelle de tous ses vœux, il se dépensera sans compter avec une mâle énergie, appels au peuple par l'organe de ses journaux; en 1843, dans son journal, *le Bien public,* il traite les questions sur l'État, l'Église, l'Enseignement; en 1844, du droit au travail; en 1845, pourquoi M. de Lamartine est-il seul? Un principe et point de partis. En 1846, il traite de la réforme électorale, appuyant sa pensée écrite de son éloquence, développant, ouvrant des aperçus lumineux sur les points les plus obscurs. La législature de 1846 fut, au dire de son secrétaire Charles Alexandre : « sa campagne d'Italie. »

Il parle le 12 janvier pour les caisses de retraite, pour les ouvriers; le 5 février, pour les peuples amis de Syrie, les Maronites massacrés et abandonnés; le 10 février, il défend les vignerons contre l'impôt écrasant; le 22 février, il monte à la tribune pour soutenir les petits cultivateurs contre les grands éleveurs, demandant la libération du droit d'octroi. Le 4 mars, avec une maîtrise incomparable, il enlevait les crédits demandés pour l'amélioration de la navigation de la

des fautes. Nous étions dans la Ligue, nous allons tomber dans la Fronde. Les régimes sont le terrain des partis.

Digitized by Google

Seine; le 9 mars, il parlait encore pour la sixième fois pour s'opposer à la conversion de la rente. Le 26 mars, toujours préoccupé de la *question sociale*, il défendait, contre la riche association du bassin houiller de la Loire, le charbon à bon marché : « le feu du pauvre ». Le 16 avril, il parlait en faveur de notre marine si négligée et cependant l'une des gloires de notre France. Le 22 avril, il obtenait la réduction de l'impôt sur le sel; le 30 mai, il enlevait la pension du poète Baour-Lormian, pauvre et aveugle, et montait une dernière fois à la tribune pour demander compte au ministre de l'abandon de la Syrie, terminant ainsi son année parlementaire « par un triomphe d'humanité ». « Son prestige semblait dès cette année s'accroître. Autant qu'aucun de ses émules, il avait l'intelligence; plus que tous, il avait l'accent, le rayon. Il était l'idéal d'un peuple sans en être encore l'instrument. M. Guizot et M. Thiers étaient les hommes usuels du gouvernement, mais en même temps les hommes usés par quinze ans de compromission et de pouvoir. S'ils avaient chacun une valeur incontestable, ils parlaient peu à l'imagination pendant que M. de Lamartine, non content de les subjuguer, envahissait tous les jours le terrain de ses rivaux par des discours d'affaires. Il se montrait ainsi familier, applicable, et tendait à se rendre non seulement possible mais nécessaire. Il nuisait beaucoup à M. Thiers. M. Thiers le rencontrait sur toutes les routes, dans la presse, dans l'histoire, à la tribune; et le malheur de M. Thiers, c'est que, sans le vouloir, M. de Lamartine le reproduisait partout en grand (1). »

Maintenant, devant lui toute résistance cède, sa volonté est toute puissante, son prestige dans le pays

(1) Voir le livre de M. Jean des Cognets, *la Vie intérieure de Lamartine*, d'après les souvenirs de son plus intime ami, Dargaud.

Digitized by Google

immense et, lorsque l'illustre député de Saône-et-Loire descend de la tribune, la Chambre entière l'acclame, éblouie et séduite par tant de génie. Il va, accélère le mouvement, précipite sa course : « l'âme en avant », et couronne ses victoires par un triomphe : *les Girondins*, son programme politique et social lancé en huit volumes qui vont ensorceler la France Il peut dire maintenant le mot prématurément jeté à Royer-Collard : « La France est à la veille de se jeter dans mes bras. »

Les Girondins furent, après les *Méditations*, autant et plus que *Jocelyn*, le grand succès littéraire de Lamartine. Le soir où ils parurent, on s'arracha le livre. « C'est un incendie, écrivait l'éditeur, des femmes les plus élégantes ont passé la nuit pour attendre leur exemplaire. » C'est que la génération romantique nourrie sur les genoux des grands ancêtres comprit la Révolution et l'aima. « La Révolution, parmi ses orages, ses violences, ses crimes, ses incohérences, a fait rendre aux âmes un son qui a quelque chose de divin, d'éternel. » Joseph de Maistre, si absolu, si opposé à la Révolution, ne reconnaissait-il pas cependant qu'elle avait été emportée par une aspiration sublime. « Si la Révolution n'eut pas été emportée par une aspiration sublime, rien n'expliquerait les longues émotions qu'elle a répandues à travers le temps et l'espace dans les esprits et dans les cœurs (1). »

Lamartine lui aussi la comprit et l'aima. Son livre fut une œuvre de passion. Séduisant au point de vue littéraire, le livre séduisit ; il était écrit pour cela : pour plaire, et il plut. Bien que l'exactitude des faits fût parfois contestable, là ne fut pas évidemment le souci constant de l'auteur ni sa principale préoccupation ; il

(1) Gabriel HANOTAUX.

Digitized by Google

cherchait bien plus à pénétrer le lecteur de l'esprit de la Révolution que de la lettre. Il réussit. Un souffle de révolution passa sur la France.

Au moment où *les Girondins* étaient lancés, deux histoires de la Révolution, une par Louis Blanc, l'autre par Michelet, paraissaient; ils n'apportaient pas davantage eux non plus le souci de la vérité historique. Une même pensée les dominait et les guidait : flétrir la Révolution dans ses excès, l'exalter dans ses principes.

Lamartine écrivait le livre surtout pour le peuple : « Ne lisez pas, écrivait-il à un ami, ceci est écrit pour le peuple, il va jouer le grand rôle, il faut l'y disposer, lui donner l'aversion des supplices pour que la prochaine révolution soit pure des excès de la première. »

Avec son besoin constant d'idéaliser, il lui était difficile d'écrire une histoire comme celle-là. Sainte-Beuve prétendait qu'il était l'homme le moins propre à cela : « M. de Lamartine, avec son optimisme à la fois naturel et calculé, quand il serait propre à être historien, l'était-il à être historien de la Révolution française en particulier? Tout est azur; ces flots de lumière et de couleur, ces fonds d'or et bleu de ciel, qui étaient habituels à sa poésie, et qu'il transporte en les voilant à peine dans sa prose, pouvaient-ils se mêler impunément à des tableaux tels que ceux qu'il avait à offrir. » Dans cette histoire, pour tragique qu'elle soit, il y a vraiment en effet beaucoup de bleu, trop peut-être, les tableaux sont beaux; mais ils manquent par là de cette couleur sombre qui rentrerait davantage dans la vérité, malgré cela ils vivent d'une vie intense (1).

Lamartine disait : « J'ai l'instinct des masses, je comprends les foules, même quand elles se taisent »; c'est cette intuition, ce sens divinatoire qui le fait entrer

(1) Seul un écrivain de nos jours, Lenôtre, a su rendre avec autant de puissance et de vie les scènes de la Révolution (*le Drame de Varennes*).

Digitized by Google

réellement dans les grandes scènes de la Révolution; il embrasse d'un seul coup d'œil les situations générales, les grands mouvements populaires et en tire des effets saisissants de vie. Il a le don de ressusciter le passé. Avec lui le lecteur est entraîné et vibre avec la foule.

Mais est-ce bien le sombre passé révolutionnaire? Là est la question. Ces hommes dont il nous parle, dont il nous trace, et de quelle magistrale manière, les splendides portraits, sont-ce bien ceux que nous apercevons dans le recul de l'histoire? Drapés dans ce style, tous y gagnent, même les plus sinistres. Voyez Robespierre :

« La vie de Robespierre portait témoignage du désintéressement de ses pensées, cette vie était le plus éloquent de ses discours, sa pauvreté était méritoire car elle était volontaire. Objet de tentatives nombreuses de corruption de la part de la cour, du parti Lameth, il avait eu tous les jours sa fortune sous sa main et il n'avait pas daigné l'ouvrir, pour vivre dans une pure et fière indigence. » Tous sont au fond comme Robespierre, prêts à se sacrifier à l'autel de la patrie; il les enveloppe de sa miséricordieuse bonté et met dans leur âme les sentiments qu'il eût eu à leur place, c'est pour cela qu'ils lui ressemblent, il leur prête même parfois jusqu'à son éloquence; ils ont le geste, la pose de Lamartine. Voyons plutôt. Voici Mirabeau : « Il se met de niveau avec le trône; là où tout au monde tâtonne, il touche juste, il marche droit. La révolution, dans sa tête, n'est plus une colère, c'est un plan. La philosophie du dix-huitième siècle, modérée par la prudence du politique, découle toute formulée de ses lèvres; son éloquence impérative comme la loi n'est plus que le talent de passionner la raison, sa parole allume et éclaire tout. Presque seul dès ce moment, il a le courage de rester seul. Il brave l'envie, la haine, les murmures, appuyé sur le sentiment de sa supériorité...

Digitized by Google

Il ne parle plus aux hommes qu'au nom de son génie, ce titre lui suffit pour être obéi. L'assentiment que trouve la vérité dans les âmes est sa puissance, sa force lui revient par contre-coup. Il s'élève entre tous les partis et au-dessus d'eux. Tous le détestent parce qu'il les domine, et tous le convoitent parce qu'il peut les perdre ou les servir. Il ne se donne à aucun, il négocie avec tous... Il aborde et il tranche toutes les questions, non en utopiste mais en politique. La solution qu'il apporte est toujours la moyenne exacte entre l'idéal et la pratique... Son éloquence, toute populaire qu'elle fût, était celle d'un patricien, sa démocratie tombait de haut; elle n'avait rien de ce sentiment de convoitise et de haine qui soulève les viles passions du cœur humain et qui ne voit dans le bien fait au peuple qu'une insulte à la noblesse; ses sentiments populaires n'étaient en quelque sorte qu'une libéralité de son génie. En conquérant des droits pour le peuple, il avait l'air de les donner. C'était un volontaire de la démocratie. Il rappelait trop par son rôle et par son attitude aux démocrates rangés derrière lui que depuis les Gracques jusqu'à lui-même, les tribuns les plus puissants pour servir le peuple étaient sortis des patriciens. Son talent sans égal par la philosophie de la pensée, par l'étendue de la réflexion et par le grandiose de l'expression, était une autre espèce d'aristocratie qu'on ne lui pardonnait pas davantage : la nature l'avait fait premier. »

Et encore cet autre portrait de Vergniaud, le grand avocat de la Gironde, où nous retrouvons encore plus parfaitement la silhouette de Lamartine devant les Chambres de la monarchie de Juillet :

« Élevé au collège des jésuites, Vergniaud, après ses études, rentra dans sa famille. Solitaire et triste, son imagination se répandit d'abord en poésie avant d'éclater en éloquence... Tant que Vergniaud n'avait pas parlé, on sentait que les grandes choses n'avaient pas

Digitized by Google

été dites... C'était un instrument d'enthousiasme qui ne prenait sa valeur et sa place que dans l'inspiration... Sa phrase avait les images et l'harmonie des plus beaux vers. S'il n'avait été l'orateur d'une démocratie, il en eût été le philosophe et le poète... Il adorait la Révolution comme une philosophie sublime qui devait ennoblir la nation tout entière sans faire d'autres victimes que les préjugés et la tyrannie. Il avait des doctrines et point de haines, des soifs de gloire et point d'ambition. Le pouvoir même lui semblait quelque chose de trop vulgaire, de trop réel pour y prétendre... La gloire et la postérité étaient les deux seuls buts de sa pensée. Il ne montait à la tribune que pour les voir de plus haut. »

La Révolution d'où devait sortir la démocratie était dans la loi inéluctable des choses, ceci est hors de doute. Pourquoi alors la reprocher à Lamartine et jeter le discrédit sur cette vie politique très peu connue au fait : « La lui reprocher, dit M. de Vogüé, c'est reprocher la tempête au sémaphore, au brise-lames ensuite. » Juillet devait porter ses fruits; le principe de la souveraineté du peuple devait fatalement entraîner la chute de la monarchie élective, terrain transitoire entre la monarchie absolue et la démocratie et aboutir à la république : « La monarchie est une greffe étrangère qui ne prendra pas sur une tige républicaine », disait Chateaubriand vers 1834. La démocratie étant établie ou à la veille de l'être, la suprême sagesse était non de la combattre, ce qui eût été folie, mais de l'éclairer afin de lui éviter de tomber dans la démagogie conduisant ou à l'anarchie ou à la tyrannie. Ce fut le rôle éminemment élevé de Lamartine.

« La vertu d'une cité, mettons d'une nation, consiste, suivant Aristote, dans la recherche intelligente et active du bien public, non du bien de quelques-uns, ni même du bien plus grand nombre au détriment de

Digitized by Google

la minorité, mais du plus grand bien possible pour tous les citoyens. C'est là ce que Platon appelle la justice et ce que nous nommons la solidarité. Cette vertu est la loi suprême de tous les gouvernements (1). »

C'était ainsi que pensait Lamartine, ce n'était pas un adulateur du peuple... Il pensait que les classes ouvrières sont ce que sont les autres classes : « *Ni plus, ni moins.* » Voici ce qu'il écrivait, cinq mois avant la Révolution de février, à M. Durand, tailleur à Marseille : « Monsieur. Je me hâte de vous répondre. Non! je ne suis pas communiste, car j'ai la conviction raisonnée que le communisme détruirait à la fois la propriété, la famille, le travail, le capital, le salaire, l'État et la population même.

« Dieu a fondé la famille sur un double instinct, l'amour de soi personnifié et perpétué dans la famille, et l'amour des autres. Toute doctrine qui croit pouvoir faire autrement que Dieu, c'est-à-dire se passer d'un de ces instincts, est une société qui ne pense pas mais qui rêve. Si elle oublie l'individu qui a pour condition la propriété et la famille, elle méconnaît la première loi de l'humanité : l'amour de soi. Si elle oublie le genre humain et le dévouement de l'individu à la masse, elle tombe dans le brutal égoïsme dont vous déplorez avec raison l'empire. C'est donc dans l'association de ces deux forces naturelles qu'est la vérité sociale. Il serait bien à déplorer que des hommes honnêtes et bien intentionnés comme vous et vos frères fussent fascinés par cette passion de l'impossible qu'on appelle le communisme. Elle vous conduirait à contresens de vos pensées et des vues de Dieu. Le vrai communisme, c'est une société bien organisée, ayant la propriété pour richesse individuelle et pour base la

(1) *Les Démocraties antiques*, par A. Croiset, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

Digitized by Google

famille, et l'impôt bien réparti pour trésor commun de la communauté.

« Je vous ai dit mon avis avec la même franchise qui vous a inspiré en me le demandant. Puisse-t-il vous convaincre que je suis une conscience amie et non un adulateur du peuple. »

Dans « la Vigne et la Maison », dernière méditation du poète, Lamartine exprimera cette même répulsion contre le communisme, le socialisme dans le mauvais sens, mais d'une manière véhémente, pleine de colère, lorsqu'il s'écriera !

O famille, ô mystère, ô cœur de la nature,
Où l'amour dilaté dans toute créature
Se resserre en foyer pour couver des berceaux.
. . . .

Ah ! que tout fils dise anathème
A l'insensé qui vous blasphème !
Rêveur du groupe universel;
Qu'il embrasse au lieu de sa mère
Sa froide et stoïque chimère
Qui n'a ni cœur, ni lait, ni sel.

Envieux du champ de famille,
Que pareil au frelon qui pille
L'humble ruche adossée au mur,
Il maudisse la loi divine
Qui donne un sol à la racine
Pour multiplier le fruit mûr !

Que sur l'herbe des cimetières
Il foule indifférent les pierres
Sans savoir laquelle prier !
Qu'il réponde au nom qui le nomme
Sans savoir s'il est né d'un homme
Ou bien le fils d'un meurtrier.

Il entendait le socialisme dans un autre sens, lorsque s'opposant dans les journées de février à une organi-

Digitized by Google

sation du travail telle que le voulaient les socialistes, il disait : « Savez-vous qu'en demandant l'intervention de l'État entre le capital et le salaire, c'est l'anéantissement du capital, c'est-à-dire de la source de tout travail. On vous fait rêver ! Nous aurons le courage de vous refuser ces fléaux que vous prenez pour des vérités et qui ne sont que des mirages de l'illusion et de la misère.

« Mais entendez-vous par organisation du travail l'œil et la main de la République ouverts sur la condition des ouvriers, pour l'élever, l'éclairer, l'améliorer, le moraliser sans cesse. Entendez-vous des institutions d'enseignement professionnel, de noviciat, de secours intellectuel et matériel aux ouvriers? d'éducation gratuite pour les enfants, de salubrité pour leurs travaux, d'assistance pour leurs infirmes et leurs vieillards, d'association mutuelle favorisée par l'État pour leur faire traverser les époques de chômage forcé, etc... (1)? »

Qu'ils sont loin de la vérité ceux qui nous représentent Lamartine démagogue violent, et comme une étude un peu plus approfondie de sa politique et de sa vie détruirait les idées qu'ils se sont fait de l'homme et de sa conception en politique.

Jules Brisson, en 1857, fit une visite à Lamartine. Écoutons-le nous la raconter :

« En 1857, j'eus l'occasion d'entendre de la bouche de Lamartine lui-même ce qu'il pensait de la Révolution de février et de ses conséquences. Il habitait alors rue de la Ville-l'Évêque où il travaillait comme un bénédictin.

« Ce n'était plus le poète élégant de 1830, ni le triomphateur de 1848. Il était vêtu d'une vieille robe de chambre en laine, une calotte de velours noir toute défraîchie couvrait son front ridé et laissait échapper

(1) Discours du 27 février 1848, qui résume tout le programme que s'est tracé notre troisième République.

Digitized by Google

sur chacune de ses tempes une mèche de cheveux blancs, qui donnaient à sa physionomie un air de vieillesse au-dessus de son âge. Quoiqu'on fût au printemps et qu'il régnât chez lui une température douce et tiède, il avait enveloppé son cou frileux d'un cache-nez de laine grise pour combattre des accès d'asthme qui le reprenaient chaque année au retour de la belle saison et qu'il appelait poétiquement son rhumatisme de poitrine.

« Mais malgré la dépression que l'âge avait jeté sur ses traits, il avait toujours cet air de suprême distinction et cette attitude de grand seigneur qui avait autrefois séduit lady Stanhope au fond de l'Orient; il avait surtout conservé cette voix sonore et superbe qui lui donnait jadis une si grande autorité dans les luttes oratoires et qui le rendait pour ainsi dire irrésistible a la tribune.

« Le tort que j'ai eu, me dit Lamartine, c'est d'avoir « proclamé le suffrage universel. Le peuple n'est pas « assez éclairé pour avoir entre les mains une arme « aussi redoutable. Aussi voyez ce qui arrive, son pre- « mier soin a été de rétablir la dictature d'un homme « et d'applaudir au coup d'État. Ce qu'il fallait, c'était « la réforme électorale dans un sens plus large avec « l'adjonction des capacités. » — Mais après les journées de février, il était déjà trop tard pour s'arrêter en route? — « C'est une erreur, me répondit Lamartine, « car il ne tenait qu'à moi que cette réforme fût ajour- « née. Louis Blanc et Albert étaient les seuls dans le « gouvernement provisoire à la demander, Ledru- « Rollin lui-même hésitait. C'est ma voix qui a tout « décidé. » — Et maintenant, lui dis-je, comment jugez-vous la situation? Qu'augurez-vous de l'avenir? A ce moment, Lamartine se leva, fit quelques pas dans son cabinet de travail et resta quelques minutes sans répondre. « L'avenir, reprit-il après un moment d'hé-

« sitation, est très grave, ce n'est pas en vain qu'un « peuple aliène son indépendance. Le second Empire « disparaîtra, comme le premier probablement, dans « une invasion; mais nous n'aurons pas, comme en « 1815, une monarchie légitime pour nous sauver.

« La royauté est morte chez nous, c'est fini, on ne « la reverra plus. Je ne vois donc de possible que la « république; mais une république aux prises avec « tous les problèmes sociaux soulevés depuis un siècle. « La France en sortira peut-être, mais à une condition : « c'est que cette république soit bourgeoise, c'est-à-dire « qu'elle soit gouvernée par la classe qui possède seule « les aptitudes du gouvernement. Hors de là, je ne « vois que ruines et catastrophes en comparaison des« quelles celles de la première République ne sont « que jeux d'enfants. »

« Chez les anciens, les poètes étaient appelés *Vates*. Personne mieux que Lamartine ne mérite cette qualification. Tout ce qu'il a écrit et signé de son nom est en avance sur ses contemporains. Personne plus que lui n'a vu clair dans les événements. Je fus donc frappé de l'opinion qu'il émit quand il dit : « La République « ne peut vivre en France qu'à la condition d'être bour« geoise. » C'est, en d'autres termes, l'avis de M. Thiers disant que la République serait conservatrice ou qu'elle ne serait pas. Jamais, pourtant, hommes politiques ne furent plus dissemblables, et, pour qu'ils se soient rencontrés complètement dans la même pensée, il faut qu'il y ait là un fond de vérité qu'il serait dangereux de méconnaître. Je le recommande à l'attention des hommes politiques de nos jours (1). »

Si la Révolution était dans la loi inéluctable des choses, il faut convenir que *les Girondins* la hâtèrent

(1) « Lamartine, homme politique », article de M. Jules Brisson, *Annales politiques et littéraires*, 29 juillet 1900.

Digitized by Google

singulièrement. Ce livre lu dans les ateliers, dans les salons, avec ses scènes d'émotion, ses anectodes romanesques et touchantes, ses personnages que le grand metteur en scène avait su rendre sympathiques sans exception, qu'il avait animés de tant de passion mise au service de la liberté, souleva les enthousiasmes juvéniles : ce fut un embrasement.

Tous subirent le charme, l'auteur fut le premier entraîné et tout préparé pour le grand rôle que la Providence lui destinait.

A la fin de sa vie, le précurseur, humilié dans son œuvre tombée à terre, désenchanté, doutant de tout et de lui-même, dira : « J'ai été trop vite. Dieu m'a puni. » Mais il dira aussi : « Je défie qu'on sauve la France corps et âme, autrement que par la République. 1848 présage un avenir que vous, jeunes d'années comme de cœur, vous verrez. Souvenez-vous alors de moi et dites : « Il n'a pas trop présumé d'un temps qui compte des « hommes de cette intelligence et de ce dévoue- « ment (1). »

Cet avenir que Lamartine prédisait à la jeune démocratie, en effet, il ne l'a pas vu réalisé; « il a été, lui, semblable à ces fils de la ruche de France (2), chantés dans sa « Marseillaise de la Paix » :

Comme des voyageurs qui vivent d'espérance,
Ils vont semant la terre et ne moissonnent pas.

***

La ville de Mâcon, justement fière, offrait le 18 juillet 1847 un banquet à l'illustre auteur des *Girondins*, auquel tous, à quelque opinion qu'ils appartinssent, devaient être conviés. La politique ne devait y entrer

(1) Lettre à Henri de Lacretelle.
(2) Discours de M. Bourgeois au centenaire de Lamartine.

que dans les limites où elle confine à la littérature et à la philosophie. Le maire de Mâcon, M. Rolland (1), voulait une salle couverte dans la ville, Lamartine voulait, lui, la prairie sur les bords de la Saône. On décida pour la prairie. Sous un dôme en toile de quatre arpents, on dressa le couvert où prirent place 2500 convives, auxquels vinrent se joindre un nombre infini de spectateurs, des femmes merveilleusement parées, beaucoup dans le costume si original des Mâconnaises, couvertes de bijoux bressans; les départements envoyèrent des députations. La petite ville prit en ces fêtes un éclat inaccoutumé. La matinée avait été splendide. Le banquet s'organisa. Soudain, au milieu du repas, le ciel se couvrit; de gros nuages venant de la Saône obscurcirent l'éclat lumineux du jour brusquement. L'orage éclata avec une violence inouïe, déchirant les toiles de la tente, ébranlant les ais des charpentes; chacun resta à sa place, bravant la tempête. A la fin de l'orage, Lamartine se leva et devant cet auditoire imposant, mêla sa voix aux derniers roulements du tonnerre : « Messieurs, avant de répondre à l'empressement que vous voulez bien me témoigner, laissez-moi vous remercier d'abord de la patience et de la constance qui vous ont fait résister imperturbables, debout, aux intempéries de l'orage, au feu des éclairs, aux coups de la foudre, sous ce toit écroulé et sous ces tentes déchirées. Vous avez montré que vous êtes vraiment les enfants de ces Gaulois qui s'écriaient dans des circonstances plus sérieuses : Que si la voûte du ciel venait à s'écrouler, ils la soutiendraient sur le fer de leurs lances. Ainsi vous-mêmes vous bravez les éléments pour entendre quelques mots de probité et de liberté. »

En contemplant cet immense concours de citoyens et d'étrangers, ce camp d'amis, cette armée de convives

(1) On l'appelait, à la Chambre, le lévrier de Lamartine.

Digitized by Google

et cette décoration vivante de femmes qui représentent ici le plus beau des rôles dans l'histoire des révolutions : le rôle de la miséricorde et de la pitié... Quel étranger, quel voyageur, s'il passait à ce moment par nos murs, ou s'il voguait sur notre beau fleuve ne se demanderait, quel événement national célèbre aujourd'hui notre pays... Et après les splendides développements de l'exorde sur la Grèce, la littérature, habilement l'orateur fait intervenir la politique et pose cette fois la question de la réforme électorale, non sur l'adjonction des capacités qui ajoutait environ 40 000 électeurs et était ce que demandait le pays depuis longtemps, mais sur le suffrage universel, la souveraineté réelle du peuple. Dénonçant les atteintes aux libertés, il prédit la chute de la monarchie : « Elle tombera non dans le sang, mais elle tombera dans son piège ! Et après avoir eu les révolutions de la liberté, vous aurez la révolution de la conscience publique et la révolution du mépris... Et maintenant si vous me demandez quel est donc cette force morale qui pliera le gouvernement sous la volonté nationale? Je vous répondrai : C'est la souveraineté des idées, c'est la royauté des esprits, c'est la République, la république des intelligences » ; et Lamartine, inspiré et prophète, met la France en garde contre ces décadences douces, cette espèce de Capoue de la révolution dans laquelle une nation *glisse des bras d'un pouvoir corrupteur aux bras d'un pouvoir despotique et s'endort dans un bien-être moral pour se réveiller dans l'invasion*.

Ce discours, nettement révolutionnaire, eut dans le pays un retentissement immense, il devait être le premier des banquets agitateurs organisés pour la réforme électorale et le prélude des sombres journées de février.

Le 29 janvier 1848, l'orateur montait une dernière fois à la tribune pour combattre Guizot dans son désir

Digitized by Google

de faire appuyer par son gouvernement l'oppression de l'Italie par l'Autriche. Il avait aimé l'Italie comme le plus aimant de ses fils. Il se leva pour la défendre.

« Non, l'Italie n'est pas morte, non une nation n'est pas morte lorsqu'elle possède en entier, intégralement, le sol, non une nation n'est pas morte lorsqu'elle n'a pas été altérée par le mélange avec les races usurpatrices de la conquête, non une nation n'est pas morte lorsqu'elle conserve sa langue dans sa force, dans sa vigueur, dans sa pureté. Enfin, messieurs, j'arrive à cette dernière considération et je demande à M. Guizot : « Vous, qui avez si longtemps manié entre « vos mains le poids de l'équilibre du monde; vous, « qui avez dû réfléchir si profondément sur l'influence « de ces 26 000 000 d'hommes établis à cette extrémité « de l'Europe, à vos portes, sans une possibilité de « conflit avec vous, avec toutes les possibilités, toutes « les réalités de sympathie, d'affinité mutuelle; n'avez-« vous jamais pensé au sort que vous faites à votre « pays, à la puissance que vous lui refusez en refoulant « dans l'oppression, dans le découragement et dans la « mort, ces races dont la sympathie valait à la France « des armées et des traités. » Et prophétiquement, il dresse en imagination la France la main sur le glaive, s'appuyant sur l'Italie, les deux nations sœurs, la main dans la main pour regarder en face la sombre et farouche Germanie : « Avez-vous jamais regardé du côté du nord. Avez-vous jamais pensé à ces 65 000 000 d'hommes qui grandissent tous les jours en civilisation, en richesse, en discipline; avez-vous jamais contemplé cette effrayante avalanche d'hommes qui peut descendre un jour sur les parties de l'Europe que vous habitez. » Et il termine en saluant avec ivresse le jour de la résurrection de l'Italie!

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Les banquets réformistes amenant les journées de février. — Chute de la monarchie élective. — Gouvernement provisoire. — Proclamation de la République. — Lamartine, ministre des Affaires étrangères, trois mois de pouvoir. — Remise des pouvoirs du gouvernement provisoire a l'Assemblée. — Ovation des représentants a Lamartine. — Lamartine, l'idole d'un peuple. — Journées de juin. — Dernier rayon de sa popularite. — Louis Bonaparte élu a 5 000 000 de voix président de la République.

Les journées de février éclatent, amenées par l'agitation des banquets réformistes dus à l'initiative de M. Duvergier de Hauranne, et cependant le ministère Guizot n'avait jamais semblé plus affermi, les sociétés secrètes révolutionnaires n'avaient jamais été plus affaiblies et plus désorganisées. La société des Saisons, si prospère avant le 12 mai, ne comptait guère plus que 600 adhérents, mais un ouvrier : Martin, dit Albert, venait d'y entrer et y apportait, avec son activité et son intelligence, son influence très grande sur la classe ouvrière. Ledru-Rollin, avocat de talent, faisait partie du comité; mais à ce moment même, rien ne se tramait contre le gouvernement. La veille même de la Révolution, le parti républicain entier se serait contenté de la chute du ministère (1). Ce fut le banquet de

(1) « Le 24 février, j'aurais accepté la régence » (Garnier-Pagès, *Un épisode de la Révolution*).

Digitized by Google

Paris qui déclancha le mouvement. Le gouvernement, qui avait laissé les banquets s'organiser en province et à Paris même, intervint alors et interdit le banquet.

Le comte de Rambuteau, préfet de la Seine, n'en revenait pas et sentait à quels dangers le gouvernement s'exposait sciemment en soutenant une lutte que l'on pouvait prévenir par des concessions : « De la folie de prétendre renvoyer une centaine de députés suivis de 30 ou 40 000 acolytes sur la simple injonction d'un commissaire de police, cela me semblait tenter Dieu (1). » Après une réunion orageuse chez Durand, le restaurateur, place de la Madeleine, où les députés coalisés contre le gouvernement s'étaient réunis, il fut sagement décidé, sur l'initiative de M. Berryer, que le banquet n'aurait pas lieu. C'est alors que Lamartine intervint, déclarant que si nul n'allait au banquet : « Il irait seul suivi de son ombre. »

Dans *les Entretiens,* à la fin de sa vie, il dira : « Le 22 février est le jour qui pèse sur ma conscience », et après le récit de la fameuse séance chez Durand, il ajoute : « Je sortis triomphant, mais au fond un peu honteux de ce que j'avais fait. La conduite de MM. Berryer et Barrot était plus sage que la mienne, car ce n'était pas de leur sang qu'il s'agissait, mais d'une conflagration de Paris et de la France. J'aurais voulu m'être moins avancé, mais l'amour-propre du point d'honneur me retint et je persistai tout le jour et tout le lendemain dans ce que ma conscience me reprochait comme une faute grave et peut-être comme un crime. Il est certain que sans le dénouement pacifique, indépendant de moi, j'aurais marché au banquet de Paris à tout risque et que j'en serais revenu ou mort ou avec une révolution. Était-ce moral? Était-ce consciencieux? Non! »

(1) *Souvenirs* du comte DE RAMBUTEAU.

Digitized by Google

Les députés ayant renoncé au banquet, le gouvernement crut la crise évitée et refusa de s'armer pour une résistance qui n'avait plus sa raison d'être. Au matin du 22 février, tout paraissait dans le plus grand calme; mais vers 9 heures, des manifestations se produisirent qui commencèrent à inquiéter la population parisienne. Des groupes d'hommes miséreux, avinés, vagabonds, malfaiteurs, descendirent des barrières et des faubourgs et, se formant en trois longues files, descendirent aux endroits fixés pour le rendez-vous.

La monarchie avait passé d'aussi mauvaises heures, et comme elle avait fait dans le passé elle appela à son aide l'armée et la garde nationale. L'armée répondit à son appel, elle avait le sentiment de son devoir. Quant à la milice parisienne, c'était autre chose. Saturée de doctrines révolutionnaires, elle était toute disposée à s'unir aux factieux. Ceci devait faire le jeu des menées révolutionnaires et contribuer le plus énergiquement à démolir la royauté.

Les sociétés secrètes profitèrent de cette chance inespérée. Des révolutionnaires endossèrent en hâte les uniformes de la garde nationale, parcoururent les rues à la tête de détachements de la garde nationale, entraînant tout au cri de « Vive la réforme » ! Des bandes de malfaiteurs se ruèrent sur les mairies, les rues Saint-Martin et du Temple se hérissèrent de barricades, des postes furent attaqués, on sait le reste !

Le gouvernement n'avait qu'à agir avec la plus grande énergie; le roi, très courageux, y était tout disposé. La reine Amélie perdit son sang-froid devant l'émeute et cela perdit tout : « Si M. Guizot a le moindre sentiment de dévouement pour le roi, dit-elle au comte Duchâtel, ministre de l'Intérieur, qu'elle avait fait appeler, il ne restera pas un moment de plus au pouvoir, il perd le roi. — Madame, reprit M. Duchâtel, M. Guizot est résolu, comme ses collègues, à défendre

Digitized by Google

jusqu'à la dernière extrémité le roi et la monarchie, mais il n'a point, pas plus que nous, la pensée de s'imposer à la couronne. »

M. Guizot entrait quelques instants plus tard : « Croyez-vous, mon cher ministre, lui dit le roi, que le cabinet soit en état de tenir tête aux difficultés et d'en triompher? — Sire, répondit M. Guizot, lorsque le roi pose une telle question, il la résoud. Le cabinet pourrait triompher de la rue, il ne peut vaincre en même temps la famille royale et la couronne. Douter de sa force aux Tuileries, c'est le détruire dans l'exercice du pouvoir. Le cabinet ne peut que se retirer (1). »

Appelé dans la nuit, M. Thiers était chargé de former un cabinet; au matin, sentant sa tâche impossible, il appelait Odilon Barrot auquel il remettait la présidence du Conseil. Celui-ci allait mener le deuil de la monarchie censitaire.

A midi, le vieux roi, vaincu par sa famille, sur les instances de M. de Girardin qui, venant d'entendre gronder l'émeute, entrait en coup de vent avec la formule de l'abdication du roi à la main toute faite, Louis-Philippe la prit d'une main tremblante et la signa : « J'abdique cette couronne, que la voix nationale m'avait appelé à porter, en faveur de mon petit-fils, le comte de Paris. Puisse-t-il réussir dans la grande tâche qui lui échoit aujourd'hui. »

Lorsque Lamartine entra à l'Assemblée, il y avait une heure que l'abdication était connue dans Paris. La duchesse d'Orléans y pénétrait au même moment, conduite par M. Dupin qui, arrivé aux Tuileries quelques instants avant le départ du roi, avait trouvé la princesse en pleurs, assise dans son salon sous le portrait

(1) Récit de Saint-Amand.

Digitized by Google

du duc d'Orléans. Son entrée excita un mouvement de surprise et d'émotion; elle tenait son fils par la main, touchante et digne dans ses voiles de deuil. Les amis de la monarchie eurent un moment d'espoir. Cette démarche avait pris les députés au dépourvu. M. Dupin proposa la régence de la duchesse d'Orléans; mais la régence étant attribuée au duc de Nemours, il fallait une nouvelle loi.

Thiers, Odilon Barrot, Dufaure, devant l'inconnu qui s'ouvrait sous leurs pas, penchaient pour une réconciliation avec la monarchie. Mais des bancs les plus élevés de l'Assemblée, une voix s'éleva : c'était celle de Lamartine : « Je demande à M. le Président de suspendre la séance, par le double motif du respect que nous inspirent d'un côté la représentation nationale et de l'autre la présence de l'auguste princesse qui est ici devant nous. » A ce moment, des bandes envahissent l'hémicycle, criant : « A bas la régence! » Certains qui se rappellent qu'à la mort du duc d'Orléans Lamartine a proposé la régence, attendent et espèrent les paroles qui vont rallier les députés à la cause monarchique. L'orateur est salué par une partie de l'auditoire lorsqu'il appelle l'attention « sur cette princesse se défendant, avec son fils innocent, et venant se jeter du fond d'un palais désert au milieu de la représentation du peuple »; mais ajoute l'orateur : « Si je partage l'émotion qu'inspire ce spectacle attendrissant d'une des plus grandes catastrophes humaines, je ne partage pas moins vivement le respect pour ce peuple qui combat depuis trois jours pour redresser un gouvernement perfide. »

A cette heure, il n'était plus temps de revenir en arrière, la révolution était faite, il n'était plus temps de soutenir une royauté sous quelque forme qu'elle se présentât.

Lamartine, toujours à la tribune, demande un gou-

Digitized by Google

vernement provisoire : « Je demande un gouvernement provisoire qui ne préjuge rien, ni de nos colères, ni de nos sympathies, ni de nos droits, ni de nos institutions sur le gouvernement qu'il plaira au pays de se donner quand il aura été consulté. Il importe au peuple... » A ce moment l'une des portes de l'Assemblée est enfoncée, une bande armée fait son entrée aux cris de : « A bas les corrompus! » Le tumulte redouble, un ouvrier en blouse couche en joue l'orateur. « On vous vise », dit une voix derrière lui. « Il vise mal », répond l'orateur, et il continue. Cependant la salle, devant cette invasion armée, se vide rapidement. La duchesse d'Orléans est entraînée avec son fils, il ne reste plus qu'une faible partie des députés, des ouvriers, on nomme les membres du gouvernement provisoire et Lamartine propose de se rendre à l'hôtel de ville.

Accompagné de Dupont de l'Eure, il prend la tête du cortège. Ledru-Rollin le rejoignait quelques instants plus tard. Ils arrivent, ils franchissent la grande porte de l'hôtel de ville surmontée de la statue de Henri IV, au milieu d'une foule tumultueuse grondante, le peuple des mauvais jours. Les membres du gouvernement se partagent les ministères, Lamartine prend les Affaires étrangères et commence sa tâche de réorganisation. Mais à son tour, l'hôtel de ville est envahi, la grande salle Saint-Jean se remplit d'émeutiers, des menaces sont proférées : « De quel droit, dit l'un deux, s'adressant à Lamartine, vous érigez-vous en gouvernement? — De quel droit? répond Lamartine, du droit du sang qui coule, de l'incendie qui dévore vos édifices, de la nation sans chef, du peuple sans guides, sans ordres et peut-être demain sans pain; du droit des plus dévoués et des plus courageux! Citoyens, puisqu'il faut vous le dire, du droit de ceux qui livrent les premiers leur âme aux soupçons,

Digitized by Google

leur tête à la vengeance des peuples et des rois pour sauver leur pays... Notre titre, nous le prenons dans notre conscience et dans vos dangers. » La vague populaire se tait et s'écoule. Une autre survient. Lamartine debout, monté sur une chaise soutenue par ses amis, « nageant au milieu de cet océan populaire », tient tête à l'orage, il calme ce peuple irrité par « un hymne de paroles », le charme opère. Les factieux désarmés se répandent dans l'hôtel de ville, dans le cabinet du préfet, le comte de Rambuteau (celui-ci venait d'en sortir moins d'une heure avant) (1), dans les cuisines (2), dans les appartements du préfet (3). Les

(1) « A une heure nous apprîmes l'abdication du roi, une demi-heure plus tard on m'annonçait une députation de la garde nationale. Environ quinze officiers entrèrent et leur porte-parole me dit : « Monsieur le Préfet, le peuple est le maître de l'hôtel de « ville; c'est lui à l'avenir qui donnera les ordres, nous venons « vous informer que vos pouvoirs sont terminés. » C'est bien messieurs, voici les généraux qui me déclarent l'impuissance des troupes à me protéger et à m'obéir; voici les membres du conseil municipal témoins que j'ai fait tout mon devoir et que je n'obéis qu'à la force; je me retire et je vous cède mon cabinet. « Non pas, monsieur, nous ne voulons pas vous chasser de chez « vous. » A Dieu ne plaise, messieurs, que je reste ici après avoir perdu le droit d'y commander; dans quelques instants, je serai parti. »

(*Souvenirs* du comte DE RAMBUTEAU.)

(1) « Les émeutiers y trouvèrent vingt-sept gigots à la broche, lorsqu'ils les envahirent; le colonel de la 9e légion, Boutarel, envoyé avec 180 hommes pour la défense de l'hôtel de ville, avait dit au préfet : « Je vous amène 180 hommes que je crois « solides et sûrs, mais ayez soin de les nourrir, car si je les laisse « aller chez eux, pas un ne reviendra. » Le préfet de la Seine savait donc la garde nationale factieuse. »

(*Souvenirs* du comte DE RAMBUTEAU.)

(3) « Quand le peuple, ivre de sa victoire, se précipita dans une immense poussée, de salon en salon, il s'arrêta devant mon portrait : « Il ne faut pas lui faire de mal, c'était le père aux « ouvriers. » Toute la nuit, des hommes de bonne volonté montèrent la garde en se relayant devant lui, puis le jour venu ils le détachèrent de son cadre, le promenèrent dans tout l'hôtel de

Digitized by Google

journées du 25 et du 26 se préparaient plus sinistres encore que celle du 24. Lamartine qui avait pris quelques instants de repos, accompagné à son hôtel par trois jeunes amis improvisés dans la lutte, se retrouvait dès la première heure à l'hôtel de ville; mais, dès l'aube, des bandes armées de piques, de fusils, de poignards vomies par toutes les rues débouchant sur la place de Grève, environ 40 000 hommes drapeau rouge en tête, à l'assaut de l'hôtel de ville, voulant faire accepter par le gouvernement provisoire cette loque infâme, signe de leur ralliement.

Lamartine seul, debout, calma d'abord ce peuple par un hymne de paroles : « Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret. Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang et vous devriez le répudier plus que moi ; car le drapeau rouge que vous nous apportez n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple en 91 et 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire, la liberté de la patrie. » Les acclamations accueillent la voix de l'orateur; mais d'autres foules surgissent haineuses, plus impérieuses, celles-là; il trouve de nouveau d'inépuisables fonds d'éloquence. « Je vous ai parlé tout à l'heure en citoyen, je vous parle à présent en ministre des Affaires étrangères, si vous m'enlevez le drapeau tricolore, sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France; car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires : c'est le drapeau de la République et de l'Empire, en voyant le drapeau rouge, etc... »

Pendant des heures, devant la porte de l'hôtel de

ville comme pour lui faire faire ses adieux à sa maison et le couchèrent doucement sur mon lit en disant :

Dors, papa Rambuteau
T'as bien mérité de faire dodo. »

(*Souvenirs* du comte DE RAMBUTEAU.)

Digitized by Google

ville, dominant ces foules sans cesse renouvelées, il trouve inlassablement de nouveaux arguments; il répond aux appels de ce peuple revendiquant ses droits. En ces jours, Lamartine avait renouvelé les prodiges de la tribune antique.

Le 27 février, la République, idéal de tous, demandée, était solennement proclamée et Lamartine, dans l'ivresse de la victoire, écrivait au maire de Mâcon : « Mon cher Rolland, ma femme me montre votre belle exclamation, mon cœur y répond. Quel siècle en quatre ou cinq jours... La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande, est fondée ! » puis quelques jours plus tard : « La France est sublime du haut en bas. Je ne suis rien qu'un Curtius qui veut lui fermer l'abîme, aimez-moi et priez pour moi (1). »

De ce jour avait commencé pour lui « la vie héroïque », toujours sur la brèche ! la seule force de ce gouvernement fondé sur un volcan, pas sûr d'une heure seulement. Lui seul pouvait apaiser les colères, calmer les tempêtes par des mots heureux, par des paroles qui lui ouvraient les cœurs :

« De la Révolution française, il gardait les grandeurs et ôtait les terreurs, il abolissait l'échafaud politique, animant de ses pensées conciliatrices les censitaires figés longtemps dans l'égoïsme du privilège et le peuple enivré de sa victoire, mais avide de générosité. Luttes grandioses et merveilleuses où l'adresse de la parole en égalait l'élévation, où le poète, par l'éclat des images, doublait la puissance de l'orateur et l'aidait à magnétiser les foules, où non seulement il exposait sa vie à chaque instant, mais où il se dépensait sans compter pour modérer cette révolution nouvelle, pour

(1) *Correspondance.*

Digitized by Google

la remettre intègre et pure aux représentants de la nation (1). »

A l'extérieur, son immense prestige s'exerçait de même par le manifeste aux puissances, « véritable déclaration des droits des nations ». Il parlait à l'Europe un langage clair, élevé qu'elle n'avait point encore entendu. Il s'adressait aux puissances dans un manifeste plein de mesure et de dignité, exposant les vues de la République, proclamant une seconde fois l'avènement du peuple par l'égalité, cherchant les amitiés, rassurant les rois sur les intentions pacifistes de la jeune République, « qui ne voulait lutter que pour répandre les lumières, le progrès et les bienfaits », inaugurant une ère de confiance réciproque internationale. « La République française n'intentera la guerre à personne; la République a traversé du premier pas l'ère des proscriptions et des dictatures. Elle est décidée à ne jamais violer la liberté au dedans. Elle est décidée également à ne jamais violer son principe démocratique au dehors. Elle ne laissera mettre la main de personne entre le rayonnement pacifique de sa liberté et le regard des peuples. »

Que de travaux! Que d'idées semées! et qui ont germé pendant ces trois mois de pouvoir, que de peine, que de dures tâches journalières pour empêcher cette République si jeune de tomber au pouvoir des démagogues et des clubs, pour la maintenir libre au milieu des phases douloureuses de sa jeune existence! Quelle journée que celle du 17 mars où il lui faut lutter contre l'armée des clubs, 150 000 hommes menés par des chefs habiles et sans peur! Quelle journée que celle du 16 avril, où des fenêtres du ministère des Affaires étrangères, Lamartine voit passer des groupes d'ouvriers des ateliers nationaux, tambour,

(1) *Lamartine*, par E. Deschanel.

Digitized by Google

musique et drapeau rouge en tête, 100 000 hommes se rendant au Champ-de-Mars pour marcher sur l'hôtel de ville! « Nous sommes sur un volcan. Dieu seul et notre dévouement. Passerons-nous ces quatorze jours sans autre force que nos poitrines (1). » L'insurrection, cette fois encore, était contenue (2). Le soir, une grande revue de la garde nationale fut passée, tous défilèrent devant lui aux cris de : « Vive Lamartine! »

La seule force du gouvernement provisoire était cet homme et cette voix. Dès ce jour, il était devenu l'idole du peuple qui lui rendait en popularité ce qu'il lui avait donné de son cœur.

On ne lui ménageait pas alors la reconnaissance et l'enthousiasme! S'il passait dans la rue, tout un monde le suivait avec des cris de tendresse; s'il montait dans une voiture, les chevaux ne pouvaient pas avancer dans cette mer de créatures humaines. Des hommes s'efforçaient de les dételer pour le traîner eux-mêmes en triomphe. Le savait-on à l'hôtel de ville, on criait : « Vive Lamartine! » jusqu'à ce qu'il parût sur le balcon.

Les élections générales approchaient : Lamartine en avait fixé la date au 23 avril, deux mois après la Révolution de Février; il avait hâte de remettre les pouvoirs du gouvernement provisoire aux mains de l'Assemblée. Enfin, le 4 mai, l'Assemblée ouvrit ses portes et lorsque le gouvernement provisoire fit son entrée dans la salle des séances entre une double haie de gardes nationaux, ce fut un triomphe. Les cris de : Vive la République! Vive Lamartine! retentirent répétés par la

(1) Lettre à M. Rolland, maire de Mâcon. La garde nationale n'était pas reconstituée; là était le danger, un gouvernement sans force devant l'émeute.

(2) Lamartine, qui s'était tenu en permanence sur la place de l'Hôtel-de-Ville, haranguait au fur et à mesure qu'ils passaient les bataillons de la garde nationale (reformée) et de la garde mobile et les avait électrisés. Ils se ruèrent sur les insurgés qui se retirèrent en désordre.

Digitized by Google

foule immense massée sur la place de la Concorde, les canons des Invalides tonnèrent, cependant que Dupont de l'Eure, en quelques paroles d'une simplicité antique, remettait le pouvoir aux représentants.

Le 7 mai, Lamartine montait à la tribune pour expliquer au nom du gouvernement provisoire l'œuvre et les actes accomplis pendant cette période de trois mois, « sur le vide ». Il s'effaça avec une simplicité digne, reportant l'honneur de la situation à Dieu et au peuple : « Puisse l'histoire, dit-il en finissant, écrire avec indulgence au-dessous et bien loin des grandes choses faites par la France, le récit de ces trois mois sur le vide, entre une monarchie écroulée et une république à asseoir; et puisse-t-elle, au lieu des noms obscurs et oubliés des hommes qui se sont dévoués au salut commun, écrire dans ses pages le nom du peuple qui a tout sauvé et le nom de Dieu qui a tout béni. » L'Assemblée nationale, devant tant de grandeur, se leva tout entière, acclamant le sauveur et le grand citoyen. Il se leva à son tour de son banc, salua et se leva trois fois devant l'ovation prolongée des représentants.

Le 8 mai, il remontait à la tribune pour expliquer son œuvre, à lui ministre des Affaires étrangères, comparant la politique extérieure de la République à celle de la monarchie de Juillet. Jamais plus grand ministre n'avait parlé ainsi. Pendant les développements splendides de la péroraison, l'Assemblée frémissante, secouée d'une indicible émotion, écoutait enorgueillie les dernières déclarations de Lamartine : « Le bonheur et la gloire de cette situation sont tout entiers à la république. Nous en acceptons seulement la responsabilité, et nous nous féliciterons toujours d'avoir paru devant la représentation du pays en lui remettant la paix, en lui assurant la grandeur, les mains pleines d'alliances et pures de sang humain. »

Digitized by Google

Idole de la nation, élu par dix départements, 2 500 000 voix, il pouvait à ce moment prendre le pouvoir unique; il choisit, oublieux de lui, le pouvoir collectif et ce fut ce qui le perdit, ce fut la cause de sa chute (1), chute imméritée, qui pouvait seule, lui semblait-il, sauver la République, se faisant grain de sable dans le ciment qui doit construire la République : « S'il faut que quelqu'un se brûle les mains, je serai celui-là; je serai, s'il le faut, le Mucius Scévola de la raison humaine. »

Il connut une dernière journée de popularité, ce fut le jour de la fête de la Concorde : « Le hasard, nous dit M. Jules Simon (2), fit que me je trouvai sur l'estrade derrière Lamartine. « Monsieur, lui dis-je, quel « que soit le nom officiel de la cérémonie, c'est la fête « de Lamartine qu'un peuple tout entier va célébrer. » Il me serra la main avec une gravité bienveillante, car il n'était pas de ceux qui recoivent les compliments avec effusion. Le défilé commença et il fut évident tout aussitôt que j'avais raison. La garde nationale parut la première. On avait fait courir dans les rangs l'ordre de crier : Vive l'Assemblée nationale! Quelques colonels, fidèles à leur consigne et qui d'ailleurs étaient députés, essayèrent de pousser ce cri, mais derrière eux, toute la troupe criait : Vive Lamartine! Légions par légions passaient au pas de course devant lui, et toujours, en passant, on lui jetait le même cri avec un ensemble formidable qui couvrait le bruit du canon. Puis vint le peuple, par masses profondes, trois ou quatre cent mille hommes, sans ordre, sans étiquette : des magistrats en robes, des professeurs, des membres

(1) Cette chute soudaine est peut-être ce qui honore le plus sa mémoire. Il aurait pu, s'il l'eût voulu, exclure Ledru-Rollin; tous le voulaient, la France entière se donnait à lui, loyauté, honnêteté. Ce geste ne fut pas compris, on crut qu'il se dérobait, on cria à la trahison.

(2) Discours de Jules Simon au centenaire de Lamartine.

Digitized by Google

de l'Institut en costume, mêlés à la foule des femmes et des enfants; des prêtres catholiques donnant le bras à des pasteurs protestants; de vieux soldats dans l'uniforme des temps héroïques, des députations de sociétés populaires, des théories de jeunes filles vêtues de blanc et portant des fleurs; et tous d'une même voix et d'un même cœur criaient : Vive Lamartine! Beaucoup de femmes montaient sur l'estrade et lui baisaient les mains, quelques-unes répandaient des larmes. Elles lui donnaient les bouquets et des couronnes de laurier. Nous en étions encombrés autour de lui. Il s'était levé, il tendait la main, le front haut, le corps immobile, la figure calme. Il n'eut pas même un tressaillement dans cette longue journée. Je ne crois pas qu'il y eût sur terre un autre homme capable de recevoir une telle ovation sans émotion et sans étonnement. Il avait cinquante-huit ans. »

L'heure douloureuse approchait, la République devait tomber, mortellement frappée. Déjà, le cri de : Vive Napoléon! venant de la rue, avait troublé l'Assemblée.

Le 15 mai, l'insurrection éclate à nouveau, les clubs n'avaient pas désarmé, tous les points sont menacés à la fois; quelques instants avant que la Chambre fût envahie, une bande d'individus demandaient à grands cris qu'on leur ouvrît la grille qui ferme l'entrée du palais du côté du pont : « J'étais derrière la grille, dit Auguste Barbier, au nombre des gardes nationaux qui stationnaient sur le trottoir. A peine Lamartine eut-il prononcé quelques paroles qu'on couvrit sa voix sous les huées et les injures : Assez de blagues comme cela, nous n'en voulons plus. Ce mot de blague m'est toujours resté dans la mémoire, ajoutait Barbier. Lamartine espérait encore, mais quand il vit les gardes mobiles replier leur baïonnette, pour la première fois il désespéra. »

Digitized by Google

Pendant les journées de juin, il chercha vainement la mort au pied des barricades, mais la mort ne voulait pas de lui : « Il faut savoir mourir à propos, je n'ai pas eu cette bonne fortune et j'ai tout fait pour la rencontrer à son heure et à sa place (1). »

Récompense suprême de tant d'efforts, de tant de dévouement, de tant de génie, de tant de cœur; le 9 décembre, Louis-Bonaparte était élu président de la République avec 5 000 000 de voix. Lamartine avait obtenu 17 910 voix (2) : « *Alea jacta est.* Le sort en est jeté. » Vive Dieu et vive la Providence.

Lui-même n'avait pas été étranger à l'issue de ce vote lorsqu'il s'était prononcé en faveur de ce qui semblait le plus dangereux : l'élection du président

(1) Cavaignac part, entraîné par Lamartine, à cheval sur sa belle jument Saphir, à la tête étoilée, Pierre Bonaparte à côté de lui. Un représentant breton, M. de Tréveneuc, se joint à eux. Une colonne de 2000 hommes les suit. Elle arrive à la barricade du boulevard du Temple. Lamartine les lance sous un orage d'été et sous les éclairs, l'assaut renouvelé, repris avec furie, est enfin victorieux; la barricade est emportée. Trois fois Lamartine s'élança au pied de la barricade, cherchant la mort en avant de cette jeunesse héroïque, désespéré de la bataille, de cet orage de sang où va se noyer la République. Son cheval est blessé, celui de Pierre Bonaparte est tué sous lui, quatre cents jeunes héros tombent blessés ou morts. La mort ne voulait pas de lui. Dans son audace intrépide, il s'avance jusqu'aux avant-postes des insurgés eux-mêmes. La foule l'accueille avec des larmes. Il parle à cette foule du haut de son cheval. Cette intrépide confiance encourage les insurgés eux-mêmes. Ils lui disent leur défiance de l'Assemblée, leur confiance en lui, leurs misères : « Gouvernez-nous vous-même, sauvez-nous! Commandez-nous. Nous vous aimons, vous! Nous vous connaissons, nous désarmerons nos frères! » Ces pauvres égarés serrent les mains, touchent les habits de Lamartine, lancent des fleurs sur sa tête aux cris de : Vive Lamartine! Ce fut le dernier rayon, le soleil couchant de sa popularité.

(Entretien XXXV du *Cours familier de littérature,* par Lamartine.)

(2) Lamartine s'était laissé porter à la présidence plus qu'il ne l'avait sollicitée : « Aucune illusion ne l'abuse, après une harangue prononcée du haut du perron de Cormatin et interrompue par des cris de : Vive l'Empereur! il avait dit à Lacre-

par le peuple : « Oui, quand même le peuple choisirait celui que ma pensée mal éclairée peut-être redouterait de lui voir choisir, n'importe! Que Dieu et le peuple prononcent, il faut laisser quelque chose à la Providence; elle est la lumière de ceux qui, comme nous, ne peuvent pas lire dans les ténèbres de l'avenir. Invoquons-le, prions-le d'éclairer le peuple et soumettons-nous à son décret (1). » — « Ce jour-là, il ressaisit l'Assemblée et perdit la France (2). »

Il ressentit fortement l'outrage, pour mieux dire sa blessure ne guérit jamais bien. Il pense à s'expatrier. Un torrent d'injures, de calomnies roule sur son nom. Partout l'insulte. On lui reproche sa faiblesse, on lui reproche le charme de sa parole, — endormeur de peuple, — il a enivré le peuple d'illusions en lui promettant l'organisation du travail (ce qu'il a toujours hautement refusé). On lui reproche son indécision, son manque de fermeté en des jours où, grâce à son énergie, il a sauvé la France. On l'accuse! — que ne dit-on pas, — d'avoir payé ses dettes, 1 200 000 francs, avec l'argent de la République!

Dans une lettre écrite aux dix départements qui l'ont nommé, sans amertume, simplement, il explique comment, peu de temps avant la Révolution, il avait vendu certaines œuvres littéraires.

telle : « Cavaignac ne sera pas nommé, ni moi non plus. La lé-« gende de sang refleurira. Vous serez tous représentants du « peuple sous la troisième République. Je serai sous les arbres « alors. Mettez de la pitié dans la vôtre, si vous voulez qu'elle « dure. »

(*Lamartine*, par Jean DES COGNETS.)

(1) Lamartine pensait à cette inconsciente légèreté qui perdit tout. Lorsque bien des années plus tard (*Mémoires politiques*), il dira : « C'est un tort grave de renvoyer à Dieu ce que Dieu a laissé à l'homme d'État : la responsabilité. Il y avait là un défi à la Providence et l'homme sage ne doit jamais défier la fortune mais la prévoir et la conjurer. »

(2) *Lamartine*, par Émile DESCHANEL.

Digitized by Google

La Révolution arrive : c'était la ruine pour ses éditeurs, il déchire le traité et perd 540000 francs. « Voilà les révolutions, disait-il avec une magnanime philosophie, leurs plus grands phénomènes ne sont pas leurs crimes mais leurs erreurs ! Je n'en accuse personne, car personne n'est coupable de l'obscurité à l'heure où il fait nuit sur tout le monde. »

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Lamartine au lendemain de 1848. — Retour sur le passé. — « Geneviève ». — « Le Tailleur de pierre de Saint-Point ». — « Le Père Dutemps ».

Du faîte où la voix de la multitude l'avait porté, sa vision s'était élargie. Il avait vu les hommes, il les connaissait; non tels qu'il se les imaginait jadis et tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont. Alors un grand sentiment de tristesse était entré dans son cœur, il avait ressenti une immense déception : « Je travaillais pour l'humanité, j'ai été déçu dans l'humanité. Dans mes déceptions, rien ne m'était personnel. Que Dieu l'assiste, l'homme n'y peut rien! »

Jeté à terre, descendu de son piédestal, il n'éprouva ni colère, ni haine, mais seulement un grand vide.

Cette soif du bien, ces vastes desseins qu'il avait rêvés et que le pouvoir lui eût sans doute donné d'accomplir, tout cela le peuple l'avait rejeté.

Dès lors, indifférent à l'avenir que nul ne peut faire ni expliquer, il se tourna avec une âpre volupté vers le passé. Milly, Monceau, Saint-Point. Les chères maisons, les pieux souvenirs reprirent la place d'autrefois dans ce grand cœur fier et dévasté.

Par un jour nuageux de septembre, il reprit le chemin de l'une de ses demeures, la plus chère : Saint-Point; il gravit lentement au pas de sa jument la montée du

Digitized by Google

Bois-Clair. Quand, arrivé aux dernières rampes, ou plutôt au faîte de la chaîne de ces montagnes, il se retourna, les embruns du matin s'étaient dissipés, les montagnes nageaient dans une atmosphère limpide en plein été, s'étageant à ses pieds, couvertes de leurs vignes mûres et dorées sous le chaud soleil.

Au loin, très loin, une ligne bleuâtre estompée de vapeurs rousses se dressait comme une gigantesque et indécise muraille : les Alpes, le mont Blanc, puis les premiers contreforts du Jura plus perceptibles dans leurs détails; la Bresse s'étendait en une vaste prairie où la Saône, entre son double rideau d'aulnes, de saules et de peupliers, traçait ses capricieux méandres.

Plus près, à gauche, le vieux château féodal de Berzé dressait sa face mutilée mais encore imposante, dominant le pays comme au temps de ses anciens maîtres. En face presque, légèrement incliné à droite, derrière la montagne couronnée de rochers à la forme de sphinx, il devinait Milly! L'air transparent, lumineux et limpide, mettait en relief les traits les plus fugitifs du paysage. Une brise tiède et voluptueuse venant du midi s'était élevée, caressant de sa chaude haleine les cheveux, les tempes, le visage du poète; il lui tendait les mains comme le mendiant au foyer des chaumières, il s'en emplissait la poitrine, il en aspirait avec délices les bouffées, il lui semblait que cet air le renouvelait, lui insufflait de nouvelles forces! une nouvelle vie.

Il enveloppa d'un long regard ce paysage connu et aimé de ses yeux; puis, à un tournant brusque de la route, il s'enfonça rapidement sous la voûte sombre des bois de châtaigniers et de hêtres qui couronnent la vallée de Saint-Point : là, le bruit des eaux vives, le miroitement des sources, les rayons du soleil interceptés par les grands arbres glissant sur les mousses, sur les bruyères roses; les clairières gaies et enso-

Digitized by Google

leillées. La forêt versait sur lui ses enchantements!

Il se revoyait dans le passé, non plus lointain mais tout proche, dans ce doux asile où sa mère l'avait couvé avec tant d'amour, dans ce vieux manoir que son père lui avait donné, où il avait passé ses jours heureux d'homme. Le passé ressuscitait, les années écoulées entre ce doux temps et l'heure présente n'existaient plus.

Un chant de jeunesse, de vie et d'amour semblait sortir des sources, des bois, du ciel, des parfums mêlés des bruyères, des genêts! Il écoutait avec ravissement ce chant intérieur des bonheurs retrouvés, cet hymne des félicités reconquises. Un son lointain de cloche sonnant à toute volée l'angélus du soir, en frappant son oreille, l'arracha à son doux rêve.

Lorsqu'il sortit de la forêt, l'âme attendrie, le cœur gonflé par l'évocation de tant de souvenirs, le soleil avait baissé, les ombres descendaient sur la vallée et les vieilles tours jaunâtres de sa demeure s'éclairaient à leur sommet des derniers feux du jour. Il reprit conscience du temps et de l'heure, les douces impressions s'effacèrent, il descendit lentement le chemin.

Lorsqu'il ouvrit la barrière de l'enclos, seuls de beaux paons qu'il avait élevés s'avancèrent à sa rencontre, les chiens jappèrent de joie en reconnaissant la voix de leur maître, et la vieille servante, à ces bruits, quitta précipitamment son rouet pour aller recevoir son maître et l'accueillir à son seuil.

Ainsi, de tous ceux qu'il avait connus et aimés dans cette maison, de tous ses hôtes qui l'accueillaient si joyeusement à ses retours, nul ne venait au devant de lui; mais les serviteure, les bêtes et les pierres lui restaient; il se mit alors à les aimer et leur ouvrit tout grand son grand cœur.

C'est pour eux, en pensant à eux, qu'il écrit : *le Tailleur de pierre de Saint-Point, le Père Dutemps, Gene-*

Digitized by Google

viève la servante. Il avait une vénération profonde pour ces humbles. Il aimait les serviteurs : « C'est la partie vivante de la maison, disait-il, c'est l'extension de cette chère unité de l'association humaine qu'on appelle la famille. »

Pour peindre ces pieux serviteurs, il cherche et trouve autour de lui son modèle : Geneviève, pauvre fille du peuple se sacrifiant à sa famille avant de se sacrifier à son maître. Il lui met dans le cœur et sur les lèvres cette admirable et touchante prière de résignation, d'acceptation humble de sa condition, digne d'être encadrée entre les enluminures d'un pieux missel d'autrefois :

« Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure comme la condition que vous nous avez imposée à tous en venant en ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages pour l'amour de vous...

« Mais nous autres, pauvres servantes, il nous faut bien gagner le pain que vous nous avez refusé en naissant. Nous sommes peut-être plus agréable à vos yeux pour cela si nous savons comprendre notre état, car outre la peine nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcés de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons.

. . . .

« Donnez-moi de connaître les devoirs de mon état et après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait. »

Et cette philosophie douce et résignée qu'il met sur les lèvres de la servante, nous la retrouvons dans les entretiens de tant de haute portée, de tant d'élévation

Digitized by Google

de pensée du tailleur de pierre de Saint-Point qui ne travaille que pour les pauvres et qui ne consent à venir au château que parce que Madame est bonne pour les pauvres. Et quelle résignation que celle du père Dutemps, le coquetier rencontré un jour sur la montagne :

« Est-ce possible, est-ce bien vous, vous êtes donc M. Alphonse! Hélas! que la Madeleine aurait du plaisir à le revoir si elle vivait...

« Ah! oui, il y a bien longtemps que vous n'êtes venu au pays, qu'on ne regardait plus fumer le château, qu'on n'entendait plus aboyer les chiens, qu'on ne voyait plus passer les chevaux blancs qui portaient des messieurs et des dames à travers les prés. Ma fille me disait : « Le pays est mort, il semble que la cloche « pleure au lieu de carillonner. »

« On disait aussi que vous ne reviendriez jamais; qu'il y avait eu du bruit là-bas; qu'on vous avait nommé un des rois de la République, et puis qu'on avait voulu vous mettre en prison ou en exil comme sous la Terreur.

« Il est venu au printemps un colporteur qui vendait des images de vous dans le pays comme celles d'un grand de la République; et puis il en est venu un en automne qui vendait des chansons contre vous, comme celles de Mandrin. J'ai bien pleuré quand ma fille m'a raconté cela un jour en revenant de la messe. Est-ce possible, ai-je dit, que ce monsieur ait fait tous ces crimes, lui qui n'aurait pas fait de mal à une mouche quand il était petit, il ait fait couler le sang des hommes dans Paris par malice? Et puis, quelques mois plus tard, on a dit que tout cela n'était pas vrai, et puis on n'a plus rien dit du tout. — Hélas! père Dutemps, lui ai-je répondu, il y a du vrai et du faux dans tous ces bruits de nos agitations lointaines qui sont montés jusqu'à ces déserts; comme le bruit du canon de Lyon

Digitized by Google

y monte quand c'est le vent du midi, sans que l'on puisse savoir d'ici si c'est le canon d'alarme ou le canon de fête. On ne sait de même que longtemps après les révolutions si les hommes qui y ont été jetés sont dignes d'excuse ou de blâme. N'en parlons pas à présent. Je viens ici pour les oublier quelques jours à ce beau soleil...

« Mais, père Dutemps, parlons de vous. Êtes-vous toujours seul là-haut dans votre petite chaumière, à une heure de tout voisin, dans la bruyère au bord du bois de hêtre? Qui est-ce qui pioche pour vous la colline de sable. Qui est-ce qui bat les châtaignes? Qui est-ce qui soigne vos ânesses et vos chèvres, et depuis quand avez-vous perdu la vue et comment passez-vous le temps que Dieu vous a mesuré plus large qu'aux autres hommes, car je crois que vous êtes le plus vieux de la vallée? — J'ai quatre-vingts ans, me répondit le vieillard, Marguerite pioche le champ de pommes de terre et de sarrasin, ramasse le bois mort pour l'hiver; elle fait le pain de seigle, et moi je ne fais rien que ce que vous voyez, ajouta-t-il en laissant tomber ses deux mains sur ses genoux comme un homme oisif. Je garde l'âne ou plutôt l'âne me garde quand les enfants ne sont pas là...

« — Mais le jour ne vous paraît pas bien long ainsi tout seul dans les sentiers de la montagne? lui demanmandai-je. — Oh! non, jamais, dit-il, jamais le temps ne me dure. Quand il fait beau, hors de la maison je m'asseois à une bonne place au soleil, contre un mur, contre une roche, contre un châtaigner; et je vois en idée la vallée, le château, le clocher, les maisons qui fument, les bœufs qui pâturent, les voyageurs qui passent et qui devisent en passant sur la route, comme je les voyais autrefois des yeux. Je connais les saisons tout comme dans le temps où je voyais verdir les avoines, faucher les prés, mûrir les froments, jaunir

Digitized by Google

les feuilles de châtaigniers et rougir les prunes, des oiseaux sur les branches. J'ai des yeux dans les oreilles, continua-t-il en toussant, j'en ai sur les mains, je passe des heures entières à écouter près des ruches les mouches à miel qui commencent à bourdonner sous la paille et qui sortent une à une, en s'éveillant, par leur porte, pour savoir si le vent est doux et si le trèfle commence à fleurir. J'entends les lézards gusser dans les pierres sèches, je connais le vol de toutes les mouches et de tous les papillons autour de moi, la marche de toutes les petites bêtes du Bon Dieu. C'est mon horloge ou mon almanach, à moi...

. . . .

« Oh ! jamais je ne m'ennuie. Et puis quand je commence à m'ennuyer, n'ai-je pas cela ? me dit-il en fouillant dans sa poche et en tirant à moitié son chapelet. Je prie jusqu'à ce que mes lèvres se fatiguent sur son saint nom et mes doigts sur les grains. Qui est-ce qui s'ennuierait en parlant tout le jour à son roi qui ne se lasse pas de l'écouter, dit-il, avec un saint enthousiasme, et puis la cloche de Saint-Point ne monte-t-elle pas cinq fois par jour jusqu'ici ? Elle me dit que Dieu aussi pense à moi...

« Oh ! non, le temps ne me dure pas, seulement quelquefois je voudrais bien, comme à présent, revoir le visage de ceux qui me rencontrent sur le chemin et que j'ai connu dans les vieux temps. »

Et la simple histoire de ces humbles : les romans populaires écrits avec tant de simplicité et de charme, dans lesquels nous trouvons tant de haute vertu ne sont pas de vaines fictions. Lamartine a connu les personnages, il les a connus et aimés, il les a aussi idéalisés.

Et s'il nous a montré avec la charité, le dévouement à ses frères du pauvre tailleur de pierres ; l'abandon en Dieu, la résignation du père Dutemps ; l'humilité,

Digitized by Google

l'abnégation de la servante, c'est qu'il a voulu relever à leurs propres yeux et aux nôtres la condition de ces humbles par la vertu qui ennoblit toutes les servitudes et fait accepter délibérément toutes les souffrances.

A l'exemple du pieux Bernadonne d'Assise, sa sensibilité si profonde aimait à s'abandonner à toutes les caresses, à tous les sourires de la nature; comme lui, il aimait non seulement les hommes, mais toutes les créatures que Dieu a faites : « Le monde est, disait-il, un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte quand nous pourrions en absorber des torrents. Depuis le cheval et le chien jusqu'à l'oiseau, et depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte, nous négligeons des milliers d'amis. Vous savez que moi je ne néglige pas ces amitiés-là et que, de la loge du dogue de basse-cour à l'étable des chèvres, au mur du jardin où je m'assieds en plein soleil connu des souris d'espalier, des belettes au museau flaireur, des rainettes à la voix d'argent, ces clochettes du troupeau souterrain, et des lézards, ces curieux aux fenêtres qui sortent la tête de toutes les fentes, j'ai des relations et des sentiments partout. Honni soit qui mal y pense! Je suis comme le vicaire de Goldsmith, j'aime à aimer! »

Un matin d'hiver, il trouve mort de froid et de faim un petit oiseau, les plumes souillées, le corps tout raidi, il trouve une délicieuse inspiration pour chanter la vie si joyeuse et si gaie des hôtes de nos bois :

Orchestre du Très-Haut, bardes de ses louanges!
Ils chantent à l'été des notes de bonheur,
Ils parcourent les airs avec des ailes d'anges
Échappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Ils remplissent le ciel de musique et de joie.

. . . .

Mais dans les mois d'hiver, quand la neige et le givre
Ont remplacé la feuille et le fruit, où vont-ils?

Digitized by Google

Ont-ils cessé d'aimer, ont-ils cessé de vivre?
Nul ne sait le secret de leurs lointains exils.

. . . .

O mes charmants oiseaux! Vous si joyeux d'éclore!
La vie est donc un piège où le bon Dieu vous prend?
Hélas! c'est comme nous; et nous chantons encore
Que Dieu serait cruel s'il n'était pas si grand!

(Les Oiseaux.)

Il aimait aussi ses maisons ancestrales, ses vieux toits, nul mieux que lui n'a senti ce lien mystérieux dont les anciens ont donné l'expression dans le *Genius loci* : l'âme du lieu. A un de ses retours à Saint-Point, le poète sentait cette affinité secrète entre lui et les lieux où il avait été heureux : « Les anciens avaient les dieux lares, la divinité du foyer. Cette divinité s'est réfugiée aujourd'hui dans le cœur; mais elle y est, elle y parle, elle y pleure, elle y chante, elle s'y réjouit, elle s'y plaint, elle s'y console. Je ne l'ai jamais mieux entendue et sentie que ce matin. » — Là il revivait ses souvenirs d'enfance fixés à jamais dans les *Confidences* qui parurent en 1849 avec le charmant épisode de Graziella, souvenirs de jeunesse radieuse, de retours aux maisons paternelles le cœur plein de chères images et il donnait au public enivré, la même année, le roman de *Raphaël.*

Dans ses vieilles demeures retrouvées, entouré de ses chiens (1), de ses bulbuls, de ses amis, il se retrou-

(1) « La première fois que j'entrai dans le salon de l'auteur des *Girondins,* ce fut avec la timidité d'un récent provincial qui ne se sent pas à sa place et voudrait bien laisser son corps au vestiaire.

« Au moment où mon nom outrageusement estropié fut jeté aux invités par le valet de pied, je fus entouré d'une demi-douzaine de levrettes amicales, expansives et discrètes, qui me sautaient à la figure et me léchaient les mains. Après leur avoir prodigué quelques caresses, j'aperçus debout contre la cheminée un homme d'une stature élevée, dont la voix, le geste, l'attitude respiraient l'affabilité, la bienveillance, la noblesse.

« Lamartine demeurait rue de la Ville-l'Évêque, n° 38, je

Digitized by Google

vait heureux et plus complètement lui-même, « il avait la vie intarissable ».

Sans doute le portique de Saint-Point ne voyait plus passer le grand monde parisien, les hautes personnalités, les illustrations du siècle. Le baron d'Eckstein au savoir prodigieux, la belle Mme de Girardin, « la déesse blonde », comme l'appelait le secrétaire Alexandre, celle à qui Lamartine, par une lettre charmante, consacrait le souvenir d'une visite à Saint-Point : « Bénie soit la malle-poste qui vous amène, Mme de Lamartine veut la robe bleue. » Mme de Girardin avait mis la robe bleue pour ses hôtes de Saint-Point. Partie, Lamartine lui écrivait : « Me voici, pour vous je reprends mon esprit et mon cœur, c'est pour vous remercier de la bonhomie ravissante dont vous avez été toute rustique avec nous à Saint-Point. Il y a un vers latin qui dit merveilleusement. Vous savez le latin?

Omnis Aristippum decuit color.

« En français : « Tous les habits seyaient à Aristippe. » Tout va de même à votre nature souple et forte, le cothurne et le sabot. Revenez donc à Saint-Point. »

crois (Lamartine venait de quitter son hôtel, 82, rue de l'Université, qu'il habita de 1834 à 1850 et qui existe encore tel) et il avait pour voisine Mme Eugénie Doche, alors dans tout l'éclat de son talent; le salon ouvrait sur un beau jardin où l'on voyait s'ébattre ces vieux Parisiens les merles et les moineaux. Saint-Victor fit la présentation. « J'ai vu dès votre entrée, me « dit Lamartine en souriant, que vous aimez les chiens. » Je m'arrête souvent dans la rue, répondis-je, pour caresser ceux qui ont l'air enjoué « Eh bien! il faudra venir me voir souvent, « vous ne trouverez que des amis. »

« Le salon de Lamartine ressemblait assez aux salons de Versailles : il était décoré dans le goût du grand siècle, avec un filet d'or sur un fond blanc; sur les tables, un encombrement de volumes avec toutes les dédicaces imaginables et aussi des brochures politiques, économiques, sociales. Sa chambre était moins ornée que celle d'un étudiant, on eût dit la cellule d'un cénobite. Le poète écrivait au milieu d'une tribu babillarde et pétulante d'oiseaux chanteurs » (Aurélien Scholl).

Digitized by Google

Elle n'y était plus revenue, ses amis l'avaient quitté avec son hôtel et sa fortune.

Mais comme le faisaient son père, son grand-père : en simple gentilhomme campagnard, il recevait ses voisins, s'intéressait à ses vignes, à ses métayers, à ses vignerons, ami des humbles, aimé des pauvres, tenant à la terre par toutes ses fibres.

Dans les châteaux, à Monceau, à Saint-Point, l'hospitalité s'exerçait non plus somptueuse, mais affectueuse et simple. C'était une joie que l'arrivée d'un hôte attendu et aimé; et c'étaient : Léon Bruys d'Ouilly (1), ami d'enfance, toujours jeune malgré les années et charmant, il avait été l'amant de la belle Guccioli qu'avait aimée Byron et s'était ruiné pour elle. La générosité de Lamartine avait été pour lui inépuisable. M. Aubel, ancien procureur du roi sous la Restauration, dilettante en art, en littérature, dédaignant l'effort, il comprenait tout, savait tout, très original et intarissable. Mais de tous le plus désiré, le plus attendu, était sans contredit Dargaud, de Paray-le-Monial. Leur amitié datait de loin. Ce fut un jour inoubliable dans sa vie pour le jeune écrivain (2) que celui où il reçut dans sa petite ville cette lettre de Lamartine :

« Monsieur,

« Vous ne m'avez pas trouvé l'année dernière. C'était un mécompte pour vous et pour moi. Cette année, je suis à Saint-Point. Si vous me faites l'honneur d'y

(1) Il habitait le château d'Ouilly-sur-Grosne, cette terre formait un fief avant la Révolution, elle avait été acquise du marquis de Castellane en 1765 par l'aïeul paternel de Léon Bruys. Il fut rasé et reconstruit à l'italienne en 1832 par Léon Bruys.

(2) Dargaud, écrivain d'une certaine notoriété à son époque. Il écrivit certains ouvrages d'histoire : *Marie Stuart, Richelieu, Histoire de la liberté religieuse,* qui lui valut en 1862 le prix Gobert.

Digitized by Google

venir, soyez assuré que le jour ou je vous verrai sera un jour intéressant (1).

« Tout à vous,

« LAMARTINE. »

Dargaud, dans ses *Souvenirs,* raconte l'enivrement de ce voyage à cheval de Paray à Saint-Point, son émotion croissante à l'approche de la demeure du poète : « J'apercevais de plus en plus, au delà des petites montagnes arides, une montagne en forme de cône, toute plantée d'arbres et peuplée d'enchantements... A onze heures, je remontai à cheval et je pénétrai dans la vallée de Saint-Point. De ce côté, le château apparaît immense, parce que les bâtiments qui l'avoisinent semblent le prolonger. La vallée vibrante, sonore quoique recueillie, fut riante à mes jeunes yeux qui n'étaient point fatigués, bien qu'ils eussent vu passer déjà tant de tristesse. Je suivis le sentier qui conduit au village et je gravis jusqu'à la cour du château d'où l'horizon est si pittoresque. Je remis la bride de mon cheval à un petit groom, je laissai à ma gauche le porche ogival sur lequel deux beaux paons étaient perchés et Michel, le valet de chambre de cette époque-là, s'empressa de m'annoncer à son maître.

« Saint-Point était alors moins vaste qu'aujourd'hui, il n'avait ni sa terrasse circulaire, ni sa plus haute tour. Le cabinet de M. de Lamartine, situé dans l'une des tours, celle qui regarde la route de Tramayes, avait extérieurement un escalier de bois qui n'existe plus aujourd'hui, que j'ai toujours regretté et que je veux consacrer ici. C'est précisément par cet escalier peint

(1) Voir le livre de Jean DES COGNETS, *la Vie intérieure de Lamartine.*

Digitized by Google

en blanc et solidement dressé contre la tour jaune que Michel me dirigea.

« Quoique j'eusse escaladé vivement, il me précédait et M. de Lamartine était en même temps que moi sur le perron aérien. Nous nous trouvâmes, je ne sais comment, dans les bras l'un de l'autre, entre ciel et terre et c'est là... que je sentis soudain naître notre amitié. Mon hôte m'accueillit par une étreinte.

« C'était le 10 septembre 1831, l'une de mes grandes dates de cœur (1). »

C'étaient les Marcellus, voisins aimables résidant les étés au château d'Audour (2); amis de jeunesse, ils s'étaient connus en Italie où M. de Marcellus tenait la légation de Lucques.

Henri de Lacretelle, poète charmant, coulant heureusement ses jours sous les beaux ombrages de Cormatin. Et d'autres, d'autres encore tout différents, hommes simples, poussés en plein vent, mais à l'amitié ouverte et sincère.

Parfois, à la fin des étés, descendait des hautes montagne du Jura un jeune poète, au visage fin, à la parole lente et calme et que Lamartine aimait : c'était Louis de Ronchaud.

La famille se réunissait à ces amis venus de loin : Mme de Cessiat, ses filles, de Belleroche, de Senevier, Valentine la nièce chérie, les Coppens d'Hondschoote, les Vignet de Savoie, la jeune veuve Alix de Pierreclos, sa fille Léontine de Pierreclos, belle enfant qui ressemblait tant au poète : « C'est plein jusqu'aux greniers », écrivait Lamartine ravi.

Puis, après les vendanges, tout ce monde repar-

(1) Voir ce récit, tiré des Souvenirs de Dargaud, dans l'ouvrage de M. Jean des Cognets, *la Vie intérieure de Lamartine*.

(2) Le château d'Audour, ancienne possession des de Damas, situé à Dampierre-les-Ormes (Saône-et-Loire).

Digitized by Google

tait, laissant le poète à ses rêves ou à ses tristesses.

Un jour d'octobre, après le départ de ses hôtes, dans une heure de doute, de retour sur lui-même, sur le passé, dans un instant de révolte bien rare chez ce résigné, il lançait son apostrophe au peuple : l'Ode au comte d'Orsay :

« La cloche sonna le déjeuner, dit Charles Alexandre, je descendis dans la salle à manger. Grande et d'un ton sombre, elle avait un beau dressoir de la Renaissance provenant de l'abbaye de Cluny, portant deux colonnes torses auxquelles venaient s'enrouler des grappes de raisin, deux autres meubles de la même époque donnaient à la salle, avec les belles faïences peintes par Mme de Lamartine, un caractère d'art. Mme de Lamartine entra, suivie de quelques hôtes intimes, peu nombreux. Ou s'assit sans attendre le maître de la maison.

« Par la porte ouverte on regardait la terrasse, la bordure de roses de Bengale, la vallée, puis au loin, entre les collines de Saint-Léger, la Bresse vague et bleue comme la mer à l'horizon. Tout à coup on fit silence. Un pas sonore résonna sur les marches de l'escalier de pierre, un serviteur ouvrit la porte. Le poète descendait dans l'ombre. Au tournant, la lumière l'éclaira. Il était superbe, en dépit de son costume familier, les pieds dans les sabots. Il avait le don de tout ennoblir. Drapé dans les plis de sa robe de chambre aux teintes ambrées, comme dans une toge, il s'avançait, portant à la main des feuillets, magnifique comme un grand seigneur de Véronèse, suivi de ses lévriers. Il nous salua d'une parole amie, s'assit à table, ne prit aucun aliment, puis absorbé dans sa pensée nous dit : « Voulez-vous entendre les vers que je vais envoyer à d'Orsay? »

« Et d'une voix grave, avec la lenteur d'un récitatif, il commença :

Digitized by Google

Quand le bronze écumant dans son moule d'argile
Léguera par ta main mon image fragile
A l'œil indifférent des siècles qui naîtront,
Et que passant leurs doigts sur ces tempes ridées,
Comme un lit dévasté du torrent des idées,

Pleins de doute, ils diront entre eux : De qui ce front?
Est-ce un soldat debout blessé pour la patrie?
Un poète qui chante, un pontife qui prie?
Un orateur qui parle aux flots séditieux?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant le cœur gonflé sa poitrine à la foule
Pour que la liberté remontât pure aux cieux?

Car dans ce pied qui lutte et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain!

Sept âmes, Phidias, et je n'en ai plus qu'une!
De tout ce qui vécut je subis la fortune,
Arme cent fois brisée entre les mains du temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe
Et le siècle hébété dit : « Voyez comment tombe
A moitié du combat chacun des combattants.

Celui-là chante Dieu, les idoles le tuent!
Au mépris des petits les grands le prostituent.
Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu?
Nous en aurions taché la griffe populaire!
Et le lion couché lui dit avec colère :
Pourquoi m'as-tu calmé? Ma force est ma vertu!

Va, brise, ô Phidias, ta dangereuse épreuve,
Jettes en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,

Digitized by Google

Ne dise en contemplant ces affronts sur ma joue :
« Laissons aller le monde à son torrent de boue. »

Oui, brise, ô Phidias! Dérobe ce visage
A la postérité qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli,
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre,
Je suis las des soleils! laisse mon urne à l'ombre!
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli.

Qne la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sous mon linceul.
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise,
J'ai vécu pour la foule et je veux mourir seul!

Ce jour-là, la blessure mal fermée s'était rouverte, l'homme souffrait et de son cœur meurtri jaillissait un cri aigu de souffrance. Toute l'amertume, tout le mal ressenti tient en ces stances.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Dernières années de Lamartine. « La Vigne et la Maison ».

Après les luttes, la fièvre, les agitations, la lassitude des grandes existences très pleines, Lamartine avait rêvé pour le soir de sa vie : « D'une poésie toute religieuse, à la fois hymne de la vieillesse et salut à la vision de Dieu qui se lève plus visible sur le soir de la vie humaine. Si Dieu me destinait un long soir d'inaction, de repos, de sérénité avant la nuit, je sens que je redeviendrais ce que je fus au commencement, un poète, un adorateur, un chantre de sa création (1). »

Le long soir d'inaction qu'il avait rêvé, l'heure du repos avant la nuit ne vint jamais; les hymnes sublimes qui nous eussent révélé sans doute les plus grandes et les plus fortes palpitations de son âme, des chants de crépuscule plus beaux, plus harmonieux, plus divins peut-être que ceux de son matin, parce qu'aucune corde n'eût manqué à l'instrument et qu'ils auraient noté avec une maestria incomparable la symphonie de toute une vie, s'achevant dans des lueurs d'apothéose et des clartés de Dieu à peine voilées.

Le sort ne lui permit pas de les exhaler, la destinée fit autre chose et mieux pour lui! Elle couronna d'une agonie de vingt années cette vie si lumineuse et si

(1) Préface des *Méditations* (Des destinées de la poésie).

Digitized by Google

pleine et lui donna la suprême consécration : celle de s'achever dans la douleur et dans les larmes.

Lâchement abandonné par la France qu'il avait sauvée, mis en dehors du mouvement littéraire dont il avait été l'initiateur, Lamartine allait connaître d'autres motifs de désespérance. Il avait souffert de l'injustice, de l'ingratitude d'un peuple destructeur de son œuvre, affamé de servitude, se jetant pâmé sous le joug du vainqueur; il allait connaître..., la vie a de ces ironies amères, lui l'idole d'un peuple, les suspicions, les défiances, les calomnies, l'outrage, la haine! Au lendemain de 1848, il se réveillait avec 5 000 000 de dettes et était forcé de se défendre de n'avoir pas payé ses dettes avec l'argent de la République.

Dante écrit sur lui-même : « Je suis un navire sans voile et sans gouvernail poussé par la tempête de port en port, et de rive en rive. » — Désemparé lui aussi, désespéré des hommes qui l'avaient méconnu, déçu dans son œuvre, vieillissant dans ses maisons vides, absorbé par les soucis d'argent; la dette effroyable à payer. Saint-Point, Monceau, Milly, les terres ancestrales prêtes à passer à l'encan. Lamartine, dans l'espoir de payer sa dette, prit un parti héroïque, il déposa sa royale couronne de poète, à laquelle pas un fleuron n'eût manqué, il abdiqua (1) sa gloire, se condamnant lui-même au travail sans joie, sans rayonnement, aux besognes journalières obscures, aux travaux littéraires sans nombre, mais qui, signés de son nom,

(1) *L'Abdication du poète* (Maurice Barrès). M. Maurice Barrès ne s'explique pas ce douloureux mutisme des vingt dernières années : « Lamartine, pourquoi renier ton âme? Pourquoi ne pas continuer ta méditation immortelle, on ne s'explique pas le douloureux mutisme de tes vingt dernières années. Tu t'abandonnes corps et âme aux besognes sans gloire, ô poète. Et pourtant l'inspiration est toujours là. Du milieu de ta prose d'esclave, que d'échappées sublimes. La Muse t'appelle et t'oblige à reprendre avec elle son dialogue interrompu. » Voir le « Désespéré ».

Digitized by Google

devaient apporter à ceux qui avaient eu foi en son honneur le pain qu'il leur devait, le fruit de leur travail, l'héritage de leurs enfants. Les contemporains, témoins de cette agonie, l'appelèrent déchéance.

Il y a six ans, 2 septembre 1913, dans les fêtes que la ville de Bergues en Flandre donnait à l'occasion de l'inauguration de la statue de Lamartine, une voix s'éleva qui disait : « Les témoins contemporains de cette agonie l'appelèrent déchéance. Non! Aux yeux des élites successives, qui prononcent les arrêts souverains de l'histoire, ceci au contraire est ascension; ascension du triomphe au sacrifice et du sacrifice au martyre, et le spectacle de la mort si lente à emporter cette grande poussière ne nous émeut pas moins que les chants divins des heures matinales sous le rayon rapide de la jeunesse et de l'amour (1)! »

Un moment, il avait espéré retrouver une fortune dans la concession que lui avait offerte le Grand Seigneur le Sultan Abdul Medjid, à Burghas-Owa. Il fit un voyage en Orient pour prendre possession de ses terres, il lui manqua les capitaux nécessaires à l'exploitation, le tout tomba à rien. Il ne lui restait que son travail littéraire, il s'y jeta à corps perdu.

Le coup d'État en lui enlevant ses journaux : *le Pays*, son journal parlementaire; le *Conseiller du peuple*, son journal populaire, lui enlevait sa principale source de revenus. Alors il écrit son *Histoire de la Restauration* en huit volumes, les six volumes de *la France parlementaire*. Il édite ses œuvres complètes en quarante volumes. Il écrit dans *le Siècle*, *le Civilisateur*, entassant livre sur livre, brochure sur brochure; enfin, il fonde le *Cours familier de littérature*, revue mensuelle avec un seul article de quatre-vingts pages signé

(1) Discours de M. Paul Deschanel aux fêtes de Bergues à l'occasion de l'inauguration de la statue de Lamartine.

Digitized by Google

Lamartine. C'est l'œuvre qui doit sauver ou laisser périr le poète. Les souscriptions affluent, le gouffre ouvert sous ses pas n'est pas comblé, mais enfin cet immense effort n'a pas été vain, il reprend courage et continue « ce travail à mort ».

Sa crainte unique, en ces affreuses années, est de mourir insolvable. Payer ses dettes! c'est sa seule pensée et sa raison de vivre : « Si je ne travaillais pas tous les jours pour eux, que dis-je, si je dormais mes nuits pleines, ou si une maladie (que Dieu me l'épargne avant l'heure) venait arrêter un moment ma plume, l'outil assidu que j'use pour eux, ces amis seraient obligés de chercher dans mes cendres leur fortune. Vous voyez donc pourquoi je subis souvent au-delà de mes forces la rude condamnation du travail. Eh bien! ce travail même, cette vertu forcée, mais enfin cette vertu de la nécessité, on me la reproche comme une vaniteuse soif de bruit qui obsède les oreilles de mon nom.

« Hommes inconséquents, que ne reprochez-vous au casseur de pierre sur la route d'obstruer la voie publique par sa présence, pour rapporter le soir à la maison le salaire qui nourrit le vieillard, là femme, l'enfant?

« Les enfants des Samiens insultaient Homère, parce que, disaient-ils, Homère obstruait les chemins de l'île en récitant ses vers au seuil des maisons. Mais où voulaient-ils qu'ils les récitât, si ce n'est dans le chemin, lui qui n'avait d'autre publicité que la voûte du ciel. La presse est aujourd'hui ce qu'était la voûte du ciel pour Homère. Je ne suis pas Homère, mais mes critiques sont plus durs que les Samiens. Sur ces pages, où ils me reprochent d'entasser des monceaux de vanité, ce n'est pas de l'encre que vous lisez; c'est de la sueur! Ce n'est pas mon nom que je cherche à grandir, c'est le gage de ceux dont ce nom est toute la propriété et toute l'existence. »

Digitized by Google

Dans ses *Entretiens* il abordait tous les sujets : histoire, littérature, haute philosophie, s'interrompant parfois d'une sèche analyse d'Aristote, ou autre, pour entrer dans l'actualité la plus vivante. La mort de Musset qu'il avait méconnu (Lamartine n'avait pas lu *les Nuits*) lui inspirait d'admirables pages.

Dans « Une nuit de souvenirs », revoyant sa vie, les hommes qu'il avait connus, les illustrations de son siècle, sa plume s'arrêtait sur un nom, celui de Sainte-Beuve : « Sainte-Beuve !... Il y eut en ce temps-là un poète que j'aimai, qui m'aima, que j'aime encore et qui ne m'aime plus (1). C'est M. Sainte-Beuve. On a raillé « Ses consolations », poésies un peu étranges, mais les plus pénétrantes qui aient été écrites en français depuis qu'on pleure en France; quant à moi, je ne puis les lire sans attendrissement. Attendrir, n'est-ce pas plus qu'éblouir? Si Werther avait écrit un poème la veille de sa mort, ce serait celui-là. C'est la poésie de la maladie. Hélas! la maladie n'est-elle pas un état de l'âme pour lequel Dieu devait créer son poète. Que les bien portants le raillent; quant à moi, je suis malade et je le relis. »

Il saluait d'un sourire la *Mireille* de Mistral, cette poésie méridionale, chaude, colorée, comme enivrée de sensations : « On dirait, écrivait-il après la lecture du poème, que pendant la nuit une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée de son groupe d'îles grecques et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée. » Et Mistral, qui s'intitulait : « lumble escoulan du grand Oméro (l'humble écolier du grand Homère) » et qui ne devait

(1) Sainte-Beuve, qui avait, comme critique, été si sévère pour lui, fut touché de tant de mansuétude et à quelque temps de là, il écrivait à un ami : « Vous avez bien raison de croire que, quand on a aimé M de Lamartine, on l'aime encore, il a été une des grandes passions de ma jeunesse, au moment où l'âme poétique s'est éveillée en moi. »

Digitized by Google

pas tout à Homère, mais tant à Lamartine, à cette grande source de poésie qui avait rajeuni l'âme de l'univers », lui dédiait *Mireille*.

Te counsacre *Mireïo*, es moun cor e moun âmo,
Es la fleur de mis an
Es un rasin de Crau qu'emè touto sa ramo
Te porge un païsan.

Je te consacre *Mireille* — c'est mon cœur — c'est mon âme.
C'est la fleur de mes ans, c'est une grappe de raisin de Crau.
Qu'avec tout son feuillage,
T'offre un paysan.

Et *Mireille* entrait dans la gloire!

Il envoyait aux exilés de Hauteville-House, enserré dans la belle reliure de l'exemplaire des *Contemplations* offert par la France à Mme Victor Hugo, en souvenir des heures radieuses de sa jeunesse, la poésie que voici :

A Madame Victor-Hugo,
En souvenir de ses noces.

Le jour où cet époux, comme un vendangeur ivre,
Dans son humble maison t'entraîna par la main,
Je m'assis à la table où Dieu vous menait vivre
Et le vin de l'ivresse arrosa notre pain.

La nature servait cette amoureuse agape;
Tout était miel et lait, fleurs, feuillages et fruits
Et l'anneau nuptial s'échangeait sur la table,
Premier chaînon doré de la chaîne des nuits.

Psyché de cette scène où s'éveilla ton âme,
Tes yeux noirs regardaient avec étonnement,
Sur le front de l'époux, tout transpercé de flamme,
Je ne sais quel rayon d'un plus pur élément :

Digitized by Google

C'était l'ardent brasier qui consume la vie!
Qui fait la flamme ailleurs, le charbon ici-bas!
Et tu te demandais, incertaine et ravie,
Est-ce un homme? Est-ce un feu? Mais tu ne tremblais pas.

Et la nuit s'écoulait dans ces chastes délires,
Et l'amour sous la table entrelaçait vos doigts,
Et les passants surpris entendaient ces deux lyres
Dont l'une chante encore et dont l'autre est sans voix.

Et quand du dernier vin la coupe fut vidée,
J'effeuillai dans mon verre un bouton de jasmin,
Puis je sentis mon cœur mordu par une idée
Et je sortis d'hier, en redoutant demain!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Et maintenant je viens, convive sans couronne,
Redemander ma place à la table de deuil!
Il est nuit et j'entends sous les souffles d'automne
Le stupide océan hurler contre un écueil!

Qu'importe, asseyons-nous, il est fier, tu fus tendre!
Que vas-tu nous servir, ô femme de douleurs?
Où brûlèrent deux cœurs, il reste un peu de cendre,
Trempons-la d'une larme et c'est le pain des pleurs.

(5 juin 1856.)

Le poète existait tout entier.

Il avait ainsi quelques rares, bien rares, éclaircies vers l'azur où son âme eût aimé à planer, puis il reprenait son travail inlassablement. Les pages du *Cours familier*, souvent charmantes, s'entassaient, l'inspiration semblait inépuisable. Sainte-Beuve disait malicieusement : « Il a toujours cette petite flûte enchantée dont il jouera jusqu'à la fin » ; et George Sand s'écriait : « C'est toujours le Roi! » A la fin il s'épuisait

Digitized by Google

dans ce dur labeur, « ce travail à mort », c'était son mot pour se libérer : « Je suis comme Cicéron, qui écrivait plus que ses deux secrétaires ne pouvaient copier. Je suis un galérien de plume, disait-il encore, je préférerais la rame, sauf l'honneur. » « Mon oncle travaille énormément, disait Valentine, il vient en huit jours de faire cinq cents pages de la vie d'Alexandre; ce sont les travaux forcés de la copie. »

Lui ne se méprenait pas à la valeur de ses travaux : « Je pars demain pour Varennes-en-Bresse, terre de mon neveu M. de Cessiat. J'y prends un jour de congé. Au retour, j'écris la vie de Cicéron, puis je finis le volume d'Orient, cela me conduit au 1er septembre. »

« Je reprends alors sans discontinuer le huitième volume de *la Restauration* à livrer en entier le 15 octobre.

« J'écris alors la vie de Socrate ou d'Alexandre, puis un volume de l'Assemblée constituante pour *le Siècle*. Ainsi mon almanach est marqué par des œuvres et plus par des jours, tristes œuvres et plus tristes jours. Mais Dieu le veut. »

Il eut de sombres accès de désespoir et Mme de Lamartine en ressentait douloureusement le contrecoup (1) : « Oui, le printemps est beau, mais je ne suis

(1) On a souvent accusé Lamartine de prodigalité, d'amour du luxe; voici un passage d'une lettre de Mme de Lamartine à Charles Alexandre expliquant l'origine de ses dettes :

« Il a certainement vécu au delà de ses revenus, mais les circonstances supérieures y sont pour quelque chose. Lorsqu'il est parti pour Naples et Rome en 1820, il avait pour tout 1 500 de rentes de son père et 1 500 de traitement, pouvait-il vivre de cela?

« Vous savez qu'on a toujours dit que pour être dans la diplomatie il fallait avoir une belle fortune, parce qu'avant d'arriver aux grades supérieurs très fortement payés on avait mangé sa fortune. Et c'est une vérité qui n'a pas été inventée pour lui. Il a certainement reçu tous les Français et fait bien les honneurs de la France à Naples et surtout à Florence. Il ne le pouvait pas sur ce qu'il avait; mais aussi s'il avait vécu dans un logement

Digitized by Google

pas à même d'en faire une jouissance, j'ai passé par les mêmes sensations dans les plus terribles événements de ma vie, mais il y avait lui. Maintenant je ne puis plus rien et lui est plus bas que je ne l'ai jamais vu. »

Quelques *Entretiens* retentissent des lamentations de ce drame intime, où le poète, triste comme Homère, malheureux comme Job, clame sa douleur : « Sous de trompeuses apparences, ma vie n'est pas faite pour inspirer l'envie; je dirai plus, elle est finie. Je ne vis pas, je survis. De tous les hommes multiples qui vécurent en moi à un certain degré, homme de poésie, homme de tribune, homme d'action, rien n'existe plus de moi que l'homme littéraire; l'homme littéraire lui-même n'est pas heureux. Les années ne me pèsent pas encore, mais elles me comptent, je porte plus péniblement le fardeau de mon cœur que celui de mes années. Ces

de garçon sans donner un verre d'eau à personne, il n'aurait pas eu la réputation de grand diplomate, lié avec tous les ambassadeurs des autres puissances, ce qui sans la Révolution de 1830 lui aurait valu d'être au sommet de sa carrière. Et s'il n'avait pas sacrifié sa carrière au décorum de la légitimité, comme il dit, il aurait été ambassadeur à Londres de 40 jusqu'en 48. S'il n'avait pas fait beaucoup d'argent de son travail, il n'aurait pas pu vivre même convenablement sur le revenu de ses terres héritées. Ajoutez à tout ceci tout ce qu'il a donné et vous verrez qu'il n'y a pas tant à l'accuser, excepté d'avoir acheté et doublé Milly. Doublé Monceau, payé des rentes viagères énormes pour l'achat des successions. Voilà où est la grande plaie qui m'a troublée toute ma vie et me troublera jusqu'à la mort.

« Il est tout naturel que la nature de M. de Lamartine, tout imagination, poésie, grandeur, l'ait entraîné à mal calculer. Le génie a son prix, il en souffre plus que personne, excepté moi.

« Il a donné à profusion aux uns et aux autres, surtout depuis 48. L'hiver dernier, n'a-t-il pas pris à sa charge cinq enfants des gens de 48 et autres. N'a-t-il pas payé six ans l'éducation de collège de deux garçons, sans compter pendant vingt ans le collège des jeunes Bakon. Et des amis (Dargaud seul coûta une fortune à Lamartine)? et je ne parle que des petites choses qui m'ont passé par les mains, mais combien d'autres plus considérables en 48 et depuis. »

Digitized by Google

années, comme les fantômes de Macbeth passant leurs mains par-dessus mon épaule, me montrent du doigt non des couronnes mais un sépulcre; et plût à Dieu que j'y fusse déjà couché. »

Ces moments étaient rares et courts. Vite il se reprenait : « Je serais mort mille fois de la mort de Caton si j'étais de la religion de Caton; mais je n'en suis pas. J'adore Dieu dans ses desseins; je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée! Mourir c'est fuir. On ne fuit pas. D'ailleurs une réflexion juste m'a toujours paru condamner ces morts d'ostentation ou d'impatience. Cette réflexion la voici : Ou la vie est un don, ou elle est un supplice. Si elle est un don, il faut la savourer jusqu'à la fin comme un bienfait; si elle est un supplice, il faut la subir comme une méritoire et mystérieuse expiation de nos fautes. »

Un passant, un jour, avait inscrit sur la vieille porte vermoulue de Milly ces mots : *Nascuntur poetæ :* les poètes y naissent! Puissent-ils aussi y mourir avait dit Larmartine, en trouvant cette inscription à un retour de voyage. En 1858, il n'était plus à même de faire face aux terribles échéances; c'était la débâcle : « Je travaille tant que je peux pour payer mes huit cent mille francs en 1859, le métier est rude. »

Dans sa détresse, il eut la pensée pour se libérer de faire un appel à la France. Cet appel ne fut pas entendu. La souscription nationale (autorisée par le gouvernement) en sa faveur ne produisit qu'une somme insignifiante, il n'en recueillit que le mépris. Les revues de fin d'année chansonnèrent sa misère. On le représenta en Bélisaire du pont des Arts tendant sa sébille.

Le 8 janvier 1861 (1), le sacrifice était fait, Milly était

(1) Lamartine écrivait à Dargaud : « Milly est vendu à vil

Digitized by Google

vendu... Ce Milly qu'il avait aimé, chanté, *Milly ou la terre natale,* dans les Préludes, dans la Vigne et la Maison (1), dernière et admirable harmonie finale. Oui!

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du toit paternel, les enfants et la mère;
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.

Honni, bafoué, méprisé, il descendait vers la tombe en vaincu!

Au milieu de toutes ces ruines, de ces détresses ineffables, comme il les appelait, une chose lui était restée : la Foi. Dieu! consolateur de ceux qui ont souffert pour la Justice et pour la Vérité. Juge suprême de l'histoire inique qu'écrivent les hommes. Une lumière d'en haut plus douce et comme apaisée s'étendait sur ses jours douloureux. Dans un lointain passé, il évoquait le souvenir de sa poétique enfance, celui de sa pieuse mère; son sentiment, sa pensée religieuse s'était attendrie et revenue par une pente très douce aux sentiments religieux d'autrefois.

En 1861, une grande consolation lui était venue. Le pape, en permettant la messe dans la chapelle de Monceau, joignait une lettre particulière où il disait qu'il avait voulu profiter de la circonstance pour assurer son très cher fils de son estime et lui envoyer ses plus

prix; pour éviter une expropriation, à plus vil prix encore. Je déménage aujourd'hui le bois de lit de ma mère... L'escalier de Monceau est jonché de ces chers débris de vieux meubles. Que l'encan du moins les épargne! Sauvez donc des patries. Un coup de fusil en 48 eût été une bien moins cruelle récompense. »

(1) Michelet lui écrivait après la lecture de *la Vigne et la maison* : « Maître de mon cœur. pourquoi dites-vous ces choses, vous, le tant aimé des hommes? »

Cette dernière poésie est peu connue; quand elle parut dans les *Entretiens,* il n'était plus de mode de lire Lamartine; pour nos lecteurs, nous la donnons en entier à la fin du livre.

Digitized by Google

tendres, particulières et permanentes bénédictions (1).

Chrétien, catholique pratiquant comme autrefois (2), il acceptait sa dure vie de travail, y donnant avec ses forces diminuées son dernier reste de vie. « J'ai payé plus de six millions en quatorze ans d'efforts surhumains (3). » Il écrivait *Antoinette, Souvenirs et Portraits, Fior d'Aliza,* d'autres choses encore, mais il était las d'écrire, la sève s'épuisait.

Dans ces affreuses années, dans ces heures où le travail lui pesait, ses yeux fatigués se relevaient pour se poser inlassablement sur le visage d'une belle jeune femme : sa nièce, Valentine de Cessiat. Il l'appelait la chère consolation de sa vie et de sa mort. Elle était arrivée auprès de lui « à ces heures du soir qui ne se consolent plus d'elles-mêmes, mais qui ont besoin d'être consolées ».

Toute petite, très jeune, dès l'âge de douze ans elle aimait cet oncle qui, pareil à un prince des contes Persans, revenait des pays fabuleux avec des bulbuls, des plantes, des fleurs merveilleuses, des coursiers rapides et des gerbes de récits enchanteurs. Avec quel art il disait le Liban, Balbek, les Maronites, le désert, la vie sous la tente, les nuits étoilées et transparentes

(1) *La Vie intérieure de Lamartine,* par Jean des Cognets.

(2) Oui, après avoir répandu les plus abondantes bénédictions sur le berceau de cet enfant prédestiné, la religion, — je dis la religion, messieurs, — et non pas seulement une religiosité vague et sentimentale, mais la religion avec ses dogmes précis, ses croyances et ses obligations positives, ses rites mystérieux et sacrés, entoura la vieillesse de ce grand homme, lui donna la force de supporter d'inénarrables épreuves ; enfin, le moment venu, lui permit de saluer dans la mort, comme aux jours de son expansive jeunesse, le Libérateur dont

. . . . la main,
Céleste messager, porte un flambeau divin.

(Panégyrique de Lamartine, par le cardinal Perraud, évêque d'Autun, au centenaire.)

(3) Lettre à M. de Chamborant, 1866.

Digitized by Google

d'Orient s'ouvrant pour ainsi dire sans voiles sur tout l'infini que l'on cherche! La Palestine, la Syrie! Valentine était très pieuse, elle écoutait dans des ravissements de pensée : la mer de Galilée, Tibériade, Jérusalem!

A travers les campagnes du Charolais, par les routes blanches et poudreuses, il l'emmenait dans ses calèches découvertes traînées par ses beaux chevaux de Syrie, qu'il avait ramenés du pays de notre père Abraham, comme disaient les paysans de Saint-Point.

Elle vivait dans ses châteaux, dans le prestige de cette gloire, dans le rayonnement de ce génie. Jeune fille, elle comprit qu'il n'était point semblable aux autres hommes. Lui parti, tout lui semblait triste. Collonge, Igé, Péronne, tout était vide. Il tenait une place unique dans sa vie : « Je vous aime, lui écrivait-elle un jour, je ne sais si c'est comme une fille, comme une amie, ou comme une nièce; mais quel que soit le sentiment, il sera long comme la vie et plus fort que la mort. » Le poète, si sensible, répondait à ces effusions par des hymnes de tendresse : « Que ta naissance soit bénie, il n'y a que toi par qui il m'arrive du bonheur sur la terre. » Très grande, d'une taille admirable, l'expression très profonde de ses beaux yeux noirs lui rappelait sa mère, elle lui ressemblait à lui aussi. Elle avait l'âge qu'aurait eu Julia. Il retrouvait en elle aussi ses pensées, ses enthousiasmes, elle comprenait et sentait comme lui (1).

Dès 1854, elle habitait à Paris chez son oncle; elle égayait la maison de sa présence; après la mort de Mme de Lamartine (1863), elle ne le quitta plus, lui servant de secrétaire, de lectrice, l'accompagnant dans ses promenades, inlassable de dévouement, prenant sa

(1) Lire la très belle conférence faite sur Valentine de Cessiat par M. Barthou, à l'Université des *Annales*.

Digitized by Google

part de sa vie de travail, vivant avec lui ses derniers jours sombres.

Enfin, la mort vint. Si lente à venir, elle fut douce et sereine. Le chalet du Bois de Boulogne, dont dès 1860 la ville de Paris lui avait donné la jouissance, eut ses derniers moments.

Par un soir de février (1869), à l'heure du crépuscule, le plus grand poète du temps et peut-être de tous les temps, cet homme unique peut-être dans l'histoire du monde, que les joies terrestres n'avaient pu satisfaire, attendait l'heure de la félicité suprême!

C'est qu'il t'aimait, Seigneur, sans mesure et sans doute.

. . . .

Jamais l'amour divin qui soulève le monde
Comme l'astre des nuits des mers soulève l'onde,
Ne permit au limon où son image a lui
De s'approcher plus près pour contempler sa face,
Et de combler jamais d'une plus sainte audace
L'immensurable espace
De la poussière à Lui

Étendu dans le grand lit en bois des îles aux cabochons de saxe, que l'on conserve pieusement à Saint-Point, les yeux noyés déjà dans l'infini lumineux des espaces, le Crucifix d'ivoire jauni, que Julie avait tenu dans ses mains mourantes et baisé dans son agonie, pressé contre son cœur.

Comme un ami s'endort sur le cœur d'un ami.

Comme le soir tombait doucement, il s'endormit dans le Christ.

Verbe incréé, source féconde
De justice et de liberté.
Parole qui guéris le monde,
Rayon vivant de vérité.

Digitized by Google

. . . .

Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine!
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne,
Illumine sans fin de tes feux éclatants
Les siècles endormis dans le berceau des temps!

. . . .

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!

Digitized by Google

LA VIGNE ET LA MAISON

PSALMODIES DE L'AME

Quel fardeau te pèse, ô mon âme!
Sur ce vieux lit des jours par l'ennui retourné?
Comme un fruit de douleurs qui pèse aux flancs de femme,
Impatient de naître et pleurant d'être né?
La nuit tombe, ô mon âme! un peu de veille encore!
Ce coucher d'un soleil est de l'autre l'aurore.
Vois, comme avec tes sens s'écroule ta prison.
Vois comme aux premiers vents de la précoce automne,
Sur le bord de l'étang où le roseau frissonne,
S'envole brin à brin le duvet du chardon!
Vois, comme cet oiseau dont le nid est la tuile,
Nous suit pour emporter à son frileux asile
Nos cheveux blancs pareils à la toison que file
La vieille femme assise au seuil de sa maison.
Dans un lointain qui fuit, ma jeunesse recule,
Ma sève refroidie avec lenteur circule,
L'arbre quitte sa feuille et va nouer son fruit;
Ne presse pas ces jours qu'un autre doigt calcule,
Bénis plutôt ce Dieu qui place un crépuscule
Entre les bruits du jour et la paix de la nuit!
Moi qui par des concerts saluai ta naissance,
Moi qui te réveillai neuve à cette existence,
Avec des chants de fête et des chants d'espérance,
Moi qui fis de ton cœur chanter chaque soupir,
Veux-tu que, remontant ma harpe qui sommeille,
Comme un David assis près d'un Saül qui veille,
Je chante encore pour t'assoupir?

Digitized by Google

L'AME

Non! Depuis qu'en ces lieux le temps m'oublia seule,
La terre m'apparaît vieille comme une aïeule
Qui pleure ses enfants sous ses robes de deuil.
Je n'aime des longs jours que l'heure des ténèbres
Je n'écoute des chants que ces strophes funèbres,
Que sanglote le prêtre en menant un cercueil.

MOI

Pourtant le soir qui tombe a des langueurs sereines,
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines,
Le linceul même est tiède au cœur enseveli :
On a vidé ses yeux de ses dernières larmes,
L'âme à son désespoir trouve de tristes charmes
Et des bonheurs perdus se sauve dans l'oubli.

Cette heure a pour nos sens des impressions douces
Comme des pas muets qui marchent sur des mousses;
C'est l'amère douceur du baiser des adieux.
De l'air plus transparent, le cristal est limpide,
Des monts vaporisés, l'azur vague et liquide
    S'y fond avec l'azur des cieux.

Je ne sais quel lointain y baigne toute chose,
Ainsi que le regard, l'oreille s'y repose.
On entend dans l'éther glisser le moindre vol;
C'est le pied de l'oiseau sur le rameau qui penche,
Ou la chute d'un fruit détaché de la branche,
    Qui tombe du poids sur le sol.

Aux premières heures de l'aurore frileuse
On voit flotter ces fils dont la Vierge fileuse,
D'arbre en arbre, au verger a tissé le réseau :
Blanche toison de l'air que la brume encore mouille,
Qui traîne sur nos pas, comme de la quenouille
    Un fil traîne après le fuseau.

Digitized by Google

Aux précaires tiédeurs de la trompeuse automne,
Dans l'oblique rayon, le moucheron foisonne,
Prêt à mourir d'un souffle à son premier frisson;
Et sur le seuil désert de la ruche engourdie,
Quelque abeille en retard qui sort et qui mendie,
Rentre lourde de miel dans sa chaude prison.

Viens, reconnais la place où ta vie était neuve,
N'as-tu point de douceur, dis-moi, pauvre âme veuve,
A remuer ici la cendre des jours morts?
A revoir ton arbuste et ta demeure vide,
Comme l'insecte ailé revoit sa chrysalide
Balayure qui fut son corps.

Moi le triste instinct m'y ramène!
Rien n'a changé là que le temps;
Des lieux où notre œil se promène
Rien n'a fui que les habitants!

Suis-moi du cœur pour voir encore,
Sur la pente douce au midi,
La vigne qui nous vit éclore,
Ramper sur le sol attiédi.

Contemple la maison de pierre
Dont nos pas usèrent le seuil!
Vois-la se vêtir de son lierre
Comme d'un vêtement de deuil.

Écoute le cri des vendanges
Qui monte du pressoir voisin,
Vois les sentiers rocheux des granges
Rougis par le sang du raisin.

Regarde au pied du toit qui croule!
Voilà, près du figuier séché,
Le cep vivant qui s'enroule
A l'angle du mur ébréché!

L'hiver noircit sa dure écorce
Autour du banc rongé du ver,
Il contourne sa branche torse
Comme un serpent frappé du fer.

Digitized by Google

Autrefois ses pampres sans nombre
S'entrelaçaient autour du puits,
Père et mère goûtaient son ombre,
Enfants, oiseaux rongeaient ses fruits.

Il grimpait jusqu'à la fenêtre,
Il s'arrondissait en arceau,
Il semble encore nous reconnaître
Comme un chien gardien d'un berceau.

Sur cette mousse des allées,
Où rougit son pampre vermeil,
Un bouquet de feuilles gelées
Nous abrite encore du soleil.

Vives glaneuses de novembre,
Les grives sur la grappe en deuil
Ont oublié ces beaux grains d'ambre
Qu'enfants nous convoitions de l'œil.

Le rayon du soir la transperce
Comme un albâtre oriental,
Et le sucre d'or qu'elle verse
Y pend en larmes de cristal.

Sous ce cep de vigne qui t'aime,
O mon âme, ne crois-tu pas
Te retrouver enfin toi-même,
Malgré l'absence et le trépas?

N'a-t-il pas pour toi le délice
Du brasier tiède et réchauffant
Qu'allume une vieille nourrice
Au foyer qui nous vit enfant?

Ou l'impression qui console
L'agneau tondu hors de saison,
Quand il sent sur sa laine folle
Repousser sa chaude toison!

Digitized by Google

L'AME

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride?
Que me ferait le ciel si le ciel était vide?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas!
Pourquoi ramènes-tu mes regrets sur leur trace?
Des bonheurs disparus se rappeler la place,
C'est rouvrir des cercueils pour revoir des trépas!

I

Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment,
Des pierres disjointes la mousse
Verdit l'humide fondement;
Les gouttières que rien n'essuie,
Laissent en rigoles de suie
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure,
Que les veuves ont sous les yeux.

La porte où file l'araignée
Qui n'entend plus le doux accueil,
Reste immobile et dédaignée
Et ne tourne plus sur son seuil;
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit;
Les vitraux brisés par les grêles
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid!

Leur gazouillement sur les dalles
Couvertes de duvets flottants
Est la seule voix de ces salles
Pleines des silences du temps.

Digitized by Google

De la solitaire demeure
Une ombre lourde d'heure en heure
Se détache sur le gazon;
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison.

II

Efface ce séjour, ô Dieu, de ma paupière,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre,
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits!

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore,
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,
Pour y laisser entrer avec la tiède aurore,
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleurs.

On eût dit que ces monts respiraient, comme un être,
Des pampres réjouis la chaude exhalaison;
La vie apparaissait rose à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Leurs blonds cheveux épars au vent de la montagne,
Les filles se passant leurs deux mains sur les yeux,
Jetaient des cris de joie à l'écho des montagnes,
Ou sur leurs seins naissants croisaient leurs doigts pieux.

La mère de sa couche à ces doux bruits levée,
Sur ces fronts inégaux se penchait tour à tour,
Comme la poule heureuse assemble sa couvée,
Leur apprenant les mots qui bénissent le jour.

Moins de balbutiements sortent du nid sonore,
Quand, au rayon d'été qui vient la réveiller,
L'hirondelle au plafond qui les abrite encore,
A ses petits sans plume apprend à gazouiller.

Digitized by Google

Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître,
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois,
Les aboiements du chien qui voit sortir son maître,
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix
Montaient avec le jour; et dans les intervalles,
Sous des doigts de quinze ans répétant leur leçon,
Les claviers résonnaient ainsi que des cigales
Qui font tinter l'oreille, au temps de la moisson.

III

Puis ces bruits, d'année en année
Baissèrent d'une vie, hélas! et d'une voix.
Une fenêtre en deuil, à l'ombre condamnée,
Se ferma sur le bord des toits.

Printemps après printemps, de belles fiancées
Suivirent de chers ravisseurs,
Et par la mère en pleurs sur le seuil embrassées
Partirent en baisant leurs sœurs.

Puis sortit un matin pour le champ où l'on pleure,
Le cercueil tardif de l'aïeul,
Puis un autre et puis deux; et puis dans la demeure
Un vieillard morne resta seul!

Puis la maison glissa sur la pente rapide
Où le temps entasse les jours :
Puis la porte à jamais se ferma sur le vide
Et l'ortie envahit les cours!

. . . .
. . . .
. . . .

Digitized by Google

IV

O famille! ô mystère! ô cœur de la nature!
Où l'amour dilaté dans toute créature
Se resserre en foyer pour couver des berceaux,
Goutte de sang puisée à l'artère du monde
Qui court de cœur en cœur, toujours chaude et féconde,
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux.

Chaleur du sein de mère où Dieu nous fit éclore,
Qui du duvet natal nous enveloppe encore
Quand le vent d'hiver souffle à la place des lits,
Arrière goût du lait dont la femme nous sèvre,
Qui même en tarissant nous embaume la lèvre,
Étreinte de deux bras par l'amour amollis!

Premier rayon du jour vu dans des yeux de femme,
Premier foyer d'une âme où s'allument nos âmes,
Premiers bruits de baisers, au cœur retentissants!
Adieux, retours, départs pour de lointaines rives!
Mémoire qui revient pendant les nuits pensives
A ce foyer des cœurs, univers des absents.

. . . .
. . . .
. . . .

Ah! que tout fils dise anathème
A l'insensé qui vous blasphème!
Rêveur du groupe universel;
Qu'il embrasse au lieu de sa mère,
Sa froide et stoïque chimère
Qui n'a ni cœur, ni lait, ni sel.

Du foyer, proscrit volontaire,
Qu'il cherche en vain sur cette terre
Un père au visage attendri;
Que tout foyer lui soit de glace,
Sans qu'aucun lieu lui jette un cri!

Digitized by Google

Envieux du champ de famille,
Que pareil au frelon qui pille
L'humble ruche adossée au mur,
Il maudisse la loi divine
Qui donne un sol à la racine
Pour multiplier le fruit mûr!

Que sur l'herbe des cimetières,
Il foule indifférent les pierres
Sans savoir laquelle prier!
Qu'il réponde au nom qui le nomme
Sans savoir s'il est né d'un homme
Ou bien le fils d'un meurtrier.

V

Dieu qui révèle au cœur mieux qu'à l'intelligence,
Resserre autour de nous, faits de joie et de pleurs,
Ces groupes rétrécis où de ta Providence
Dans la chair du sang nous sentons la chaleur,

Où sous la porte bien close
La jeune nichée éclose
Des saintetés de l'amour,
Passe du lait de la mère
Au pain savoureux qu'un père
Pétrit des sueurs du jour.

Où ces beaux fronts de famille,
Penchés sur l'âtre et l'aiguille,
Prolongent leurs soirs pieux;
O soirs! ô douces veillées
Dont les images mouillées
Flottent dans l'eau de nos yeux!

Oui, je vous revois tous et toutes, âmes mortes!
O chers essaims groupés aux fenêtres, aux portes!

Digitized by Google

Les bras tendus vers vous je crois vous ressaisir,
Comme on croit dans les eaux embrasser des visages
Dont le miroir trompeur reflète les images
Mais glace le baiser aux lèvres du désir.

Toi qui fis la mémoire, est-ce pour qu'on oublie ?...
Non, c'est pour rendre au temps à la fin tous ses jours,
Pour faire confluer, là-bas, en un seul cours,
Le passé, l'avenir, ces deux moitiés de vie
Dont l'une dit jamais et l'autre dit toujours.

Ce passé, doux Eden dont notre âme est sortie,
De notre éternité ne fait-il pas partie?
Où le temps à cessé tout n'est-il pas présent?
Dans l'immuable sein qui contiendra nos âmes
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a pas d'absent?

Toi qui formas ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses,
Est-ce pour en faire un cercueil?
N'as-tu pas dans un pan de tes globes sans nombre
Une pente au soleil, une vallée à l'ombre
Pour y rebâtir ce doux seuil?

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même,
Où l'instinct serre un cœur contre les cœurs qu'il aime,
Où le chaume et la tuile abritent tout l'essaim,
Où le père gouverne, ou la mère aime et prie,
Où dans ses petits-fils l'aïeule est réjouie
De voir multiplier son sein.

Toi qui permets, ô Père! aux pauvres hirondelles
De fuir sous d'autres cieux la saison des frimas,
N'as-tu donc pas aussi pour tes petits sans ailes
D'autres toits préparés dans tes divins climats?
O douce Providence, ô mère de famille
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille
Et qui les vois pleurer, souriante au milieu,
Souviens-toi, cœur du ciel, que la terre est ta fille
Et que l'homme est parent de Dieu!

Digitized by Google

MOI

Pendant que l'âme oubliait l'heure,
Si courte dans cette saison,
L'ombre de la chère demeure
S'allongeait sur le froid gazon;
Mais de cette ombre sur la mousse
L'impression funèbre et douce
Me consolait d'y pleurer seul;
Il me semblait qu'une main d'ange
De mon berceau prenait un lange
Pour m'en faire un sacré linceul!

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

Digitized by Google

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

Digitized by Google

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25105.

Digitized by Google

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Sainte-Beuve. *L'Homme et le Poète*, par Louis-Frédéric CHOISY. Un volume in-16 .... 7 fr. 50

Lamartine et la Flandre, par Henry COCHIN. Un vol. in-8° avec huit gravures hors texte .... 8 fr.

L'Interprétation de la comédie classique. **Le Misanthrope.** Mise en scène, décors, représentations, par Jacques ARNAVON. Un volume in-8° avec trois dessins de M. Léo DEVRED, et des reproductions .... 10 fr. 50

Une oubliée : **Madame Cottin,** d'après sa correspondance, par ARNELLE. Un volume in-16 avec deux gravures .... 6 fr.

L'Unité d'une pensée. Essai sur l'œuvre de M. Paul BOURGET, par DE RIVASSO. Préface de Maurice BARRÈS, de l'Académie française. Un volume in-16 .... 6 fr.

Louis Veuillot. *L'Homme, le Lutteur, l'Écrivain*, par Eugène TAVERNIER. Un volume in-16, avec portrait .... 6 fr.

Essais de psychologie contemporaine, par Paul BOURGET, de l'Académie française. Édition définitive. 2 volumes in-16. Prix .... 12 fr.

Pages de Critique et de Doctrine, par Paul BOURGET, de l'Académie française. 2 volumes in-16 .... 12 fr.

Le Roman de la Famille française. Essai sur l'œuvre de M. Henry BORDEAUX, par Joseph FERCHAT. Préface de Paul BOURGET, de l'Académie française. Un volume in-16 avec un portrait .... 6 fr.

Théophile Gautier. *Souvenirs intimes*, par FEYDEAU. Un volume in-18. Eau-forte de RAJON .... 6 fr.

Essais sur Balzac, par Paul FLAT. Un volume in-18.. 6 fr.

Seconds Essais sur Balzac, par Paul FLAT. Un volume in-18 .... 6 fr.

Souvenirs sur Guy de Maupassant (1883-1893), par FRANÇOIS, son valet de chambre. Un volume in-16 ..... 6 fr.

Histoire de la littérature française, par Émile FAGUET, de l'Académie française. Ouvrage illustré d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale, et complété par une table analytique des matières, dressée par Léon DOREZ. 2 volumes petit in-8° .... 20 fr.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25105.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

JAN 12 1948

JUN 17 1948

3Nov'60JH

IN STACKS

OCT 20 1960

REC'D LD

JAN 8 '61

REC'D LD

OCT 17'63 -11 AM

5Dec'63DW

REC'D LD

DEC 13'63 -9 AM

LD 21-100m-9,'47 (A5702s16)476

Digitized by Google

YB 54141

462080

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google


Digitized by Google